



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

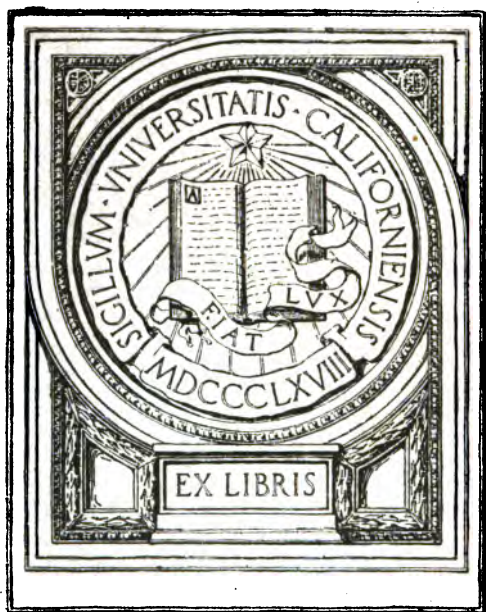
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

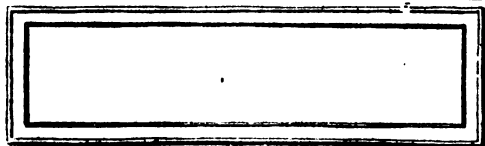
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

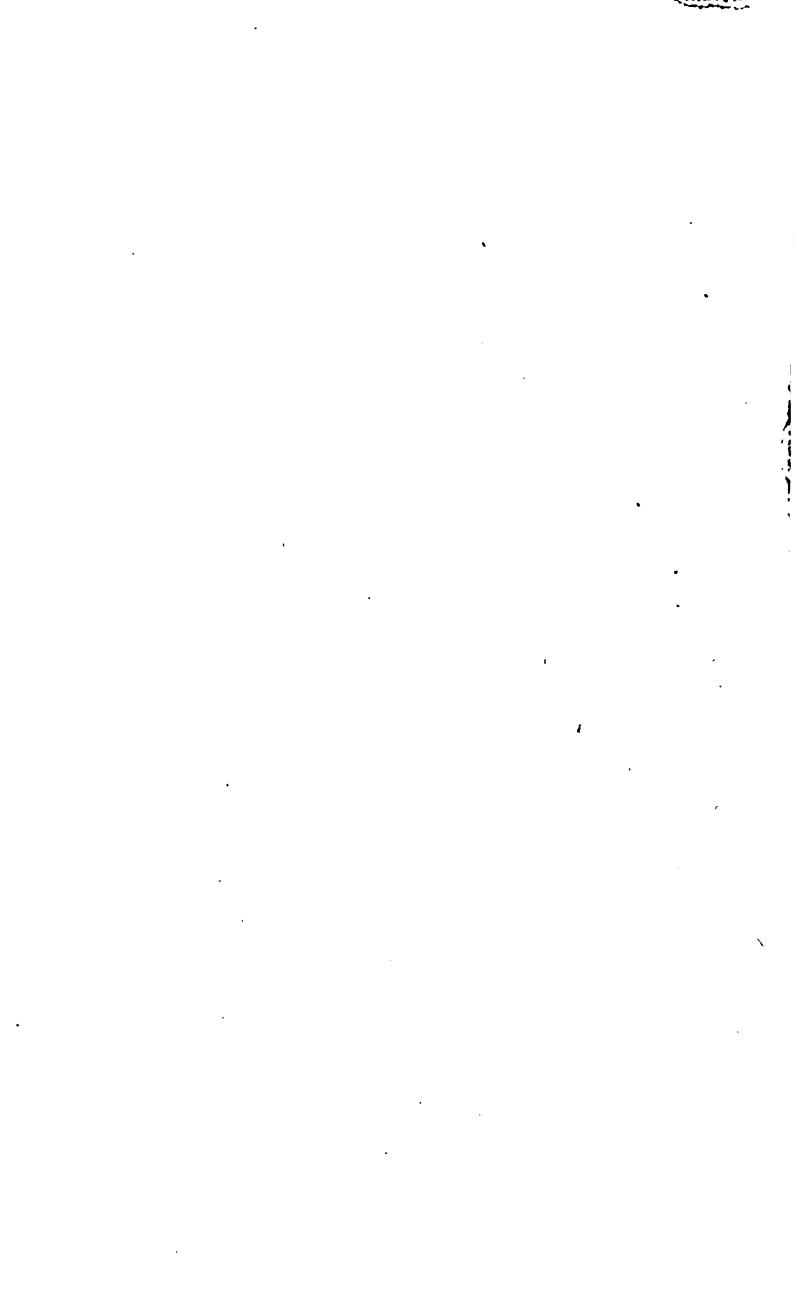
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



EX LIBRIS







5713

NOUVELLES ÉTUDES

ET

NOTES LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

I

AVANT MALHERBE. Études littéraires sur les poètes du quinzième et du seizième siècle, in-18 . . .	2 »
ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, avec une introduction par M. Léon GAUTIER, membre de l'Institut, 4 ^e édition, in-8 ^o	4 »
PAR MONTS ET PAR VAUX, 3 ^e édition.	3 »
PLUIE ET SOLEIL. Poésies couronnées par l'Académie française, in-18	3 50

II

L'ÉVANGILE DU SACRÉ-CŒUR. Les Mystères d'Amour du Cœur de Jésus, nouvelle édition, in-18 . . .	3 50
POUR LES JEUNES GENS. Entretiens et Discours. <i>Épuisé.</i>	
POUR LES JEUNES GENS. Nouveaux Entretiens et Discours, in-18.	3 50
LA DOULEUR ET LA MORT. Entretiens et Discours, in-18	3 50
ENTRETIENS EUCHARISTIQUES ET DISCOURS DE PREMIÈRES MESSES, in-18	3 »
MGR HENRY-VERJUS, premier apôtre de la Nouvelle Guinée, in-8 ^o	6 »
ÉGLISE ET PATRIE. Entretiens et Discours, in-18. .	3 50

EN PRÉPARATION

TRAVAILLER A SON ÂME. *Pour les jeunes.* (Extrait des Entretiens et Discours pour les jeunes gens).

JEAN VAUDON

Lauréat de l'Académie française.

NOUVELLES ÉTUDES

ET

NOTES LITTÉRAIRES

SUR

QUELQUES ÉCRIVAINS DU XIX^e SIÈCLE

**Vicor Hugo, Émile Montégut, Musset
Barbier, Brizeux
Désiré Nisard, Auguste Nisard
Les Poètes secondaires, V. de Laprade
Feuillet, Renan, Richepin**

PARIS — VI^e

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

—
1902

Tous droits réservés.

TO THE
LIBRARY OF

UNIV. OF
ÉTUDÉS. TORONTO
ET NOTES LITTÉRAIRES

PG 252
135

VICTOR HUGO

Le poète épique.

En terminant notre étude sur le poète lyrique en Victor Hugo, nous disions : Après la Bible, Homère. *Waterloo*, en effet, n'est-ce pas une page d'épopée (1) ?

A partir de la *Légende des Siècles*, le style épique n'est plus çà et là dans l'œuvre du poète, il est l'œuvre elle-même.

Les deux chefs de chœur de notre poésie contemporaine, Lamartine et Victor Hugo, avaient fait le rêve d'écrire en vers une épopée immense. « L'épopée, disait Lamartine, n'est plus nationale ni héroïque ; elle est bien plus, elle est humanitaire (2).

(1) Voir nos premières *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*. Nouvelle édition, 1899. Lyon, Vitte.

(2) *Jocelyn*. Avertissement de la première édition, 15 janvier 1836.

Il disait encore : « Le sujet épique, approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir..., c'est l'humanité, c'est la destinée de l'homme, ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu (1). » Et le grand poète se mit à l'œuvre. Plusieurs parties de son rêve furent exécutées. Mécontent de quelques-unes, il les jeta au feu. Deux épisodes seulement ont vu le jour : *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*. Nous les avons étudiés. Lamartine, d'ailleurs, prévenait le public qu'il ne faisait point serment de réaliser en son entier le beau songe de sa jeunesse. « On ne doit donner, disait-il dédaigneusement, à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps : ce sont les voluptés de la pensée, il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme (2). »

L'ambition de Victor Hugo était plus démesurée encore. Ouvrez en effet l'*Avertissement* (3) qui précède la *Légende des Siècles*. « L'auteur, dit-il expressément, ne voit aucune difficulté à faire entrevoir dès à présent qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini ; le progressif, le relatif, l'absolu ; ce qu'on pourrait appeler en trois chants : La *Légende des Siècles*, la *Fin de Satan*, *Dieu*. » L'homme, on le voit, n'était, pour ainsi parler, qu'un panneau dans le colossal triptyque. *Dieu* commençait l'œuvre. La *Légende des Siècles* en était

(1) *Jocelyn*, *ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) Il est daté de Guernesey, Hauteville-House, septembre 1839.

le centre, la *Fin de Satan* le couronnement. Mais Victor Hugo, pas plus que Lamartine, ne répondait de terminer l'ébauche. Il lui fallait, tout démiurge qu'il fût, le consentement de Dieu, « maître des existences humaines. »

Les deux poètes sont morts sans avoir achevé leur dessein. Ils n'ont réussi, l'un et l'autre, qu'à encombrer le chemin des âmes d'une ruine de plus. Quelques esprits curieux ou rêveurs, en traversant la route, s'arrêteront peut-être un moment à considérer cet écroulement gigantesque, cette manière de Babel sublime tout à la fois et monstrueuse. Ils écouteront chanter les oiseaux ; ils cueilleront quelques-unes de ces fleurs charmantes qui croissent dans la blessure des murailles ; mais nul ne se reposera dans le monument, car les vents froids y soufflent de toutes parts et les venimeux reptiles y rampent.

Que d'aveugles, en les premières années de notre dix-neuvième siècle, se sont cru des Homères ! Luce de Lancival « chante » *Achille à Scyros* ; on dirait qu'il a fait la gageure de parodier l'antique. Parseval de Grandmaison met vingt ans à un poème sur *Philippe-Auguste* ; il avait déjà commis les *Amours épiques*. Creuzé de Lesser n'a pas aligné moins de cinquante mille vers sur la *Table ronde* ; tous ne sont pas mauvais. Lucien Bonaparte s'en est mêlé, et il a perpétré la *Cyrnéide* ou la *Corse sauvée*, sans préjudice d'un *Charlemagne*. Avant lui, le vicomte d'Arincourt, qui se croyait original et qui n'est que grotesque, a semé de calembours les alexandrins de sa *Caroléide*. Il s'en faut que nous ayons exhumé tous

les morts... Seuls, Népomucène Lemer cier et Alexandre Soumet ne sont pas sans valeur. Qui paraît s'en douter ? En ce temps-là, au temps du premier empire, Népomucène Lemer cier fut une des gloires littéraires les plus éclatantes. On accolait à son nom le mot génie. Comment expliquer l'indifférence ou plutôt l'oubli dans lequel il est enseveli depuis de longues années ? Qui a raison, l'époque de Lemer cier ou la nôtre ? « Il est né trop tôt, répond un bon juge, c'est un homme du dix-neuvième siècle égaré à la fin du dix-huitième. Son imagination, ses conceptions, sa nature d'esprit, sont d'une époque : son style est d'une autre (1). » Que voulez-vous faire avec une langue « rhétoricienne » et un art de convention ? Sans doute, s'il avait eu le don de la forme, il eût, comme Victor Hugo et avant lui, brisé le moule de ce style, comme il avait brisé le moule de ces idées, et se serait créé la langue ; mais il n'avait pas le génie de l'invention. Les scènes saisissantes, les traits sublimes eux-mêmes peuvent abonder dans la *Panyocrisiade*, et, pour passer de l'épopée au drame (une fois n'est pas coutume), le troisième acte d'*Agamemnon* peut être digne d'Eschyle ; la mise en regard, dans *Frédégonde et Brunehaut*, de ces deux haines, la servante et la reine, n'est certes pas d'un esprit commun ; mais, partout ou presque partout, le versificateur est rare, non par le ridicule, mais par la faiblesse. Que n'a-t-il au moins, l'infortuné poète, rimé un sonnet, comme Arvers, ou seulement la *Pauvre Fille*, comme Soumet !

(1) Ernest Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*. T. I. Népomucène Lemer cier. Paris, Hetzel, 1886.

A coup sûr, la *Divine Épopée* n'a rien de la *Divine Comédie*, et ce n'est pas parce qu'il écrivait avec une plume d'aigle que Soumet peut être comparé à Dante. Toutefois, et sans être panégyriste, on peut admirer non pas la conception du poème : la rédemption de l'enfer par une nouvelle effusion de sang divin sur un nouveau Calvaire, — elle est hérétique, — mais l'ordonnance et souvent même l'exécution. Quel dommage que « tant de gracieuses descriptions, tant de majestueuses pensées, tant d'or pur, tant de fines pierreries (1) » n'aient pas été fixées sur un tissu plus solide ! Personne ou presque personne ne lit l'*Épopée* de Soumet pas plus que sa *Jeanne d'Arc*, et le moindre écolier sait par cœur l'humble idylle de 1814. « Vous louez douze vers pour en tuer douze mille, » ne put s'empêcher de dire un jour le poète blessé à quelqu'un qui revenait devant lui sur cette touchante complainte (2). Il n'en est pas moins vrai que ceci a tué cela, tout comme la *Légende des Siècles* a tué les productions épiques écloses avant elle. L'*Épopée* française, la voilà (3).

(1) L. Vitet. Discours de réception à l'Académie française.

(2) Rapporté par Sainte-Beuve, au t. III, p. 419, de ses *Portraits littéraires*. Nouvelle édition, Paris, Garnier, 1864.

(3) Nous nous sommes servi pour nos citations de l'édition Hetzel.

Certes, la conception de la *Légende des Siècles* est grandiose, le plan en est magnifique et, souvent, l'exécution superbe. Le poète ne se proposait rien moins que de parcourir tous les âges, toutes les régions, toutes les civilisations, toutes les barbaries, tous les cultes, et de raconter en poèmes ardents les annales du genre humain. Ce livre immense rappelait, en effet, dans la pensée de l'auteur, les œuvres cycliques des chanteurs de l'Inde. Il s'ouvrait avec l'Eden et ne devait se fermer qu'après le Jugement. Hugo était de taille à l'écrire.

Lorsque parut, en 1839, la première série des « Petites Épopées », retentit dans la France lettrée un cri d'enthousiasme. Écoutons un témoin de ce temps-là, tout en faisant, aussi large qu'on voudra, la part de l'hyperbole : « Ce fut un étonnement et un éblouissement. Toutes les formes usitées étaient refondues, tous les cadres connus étaient remaniés. Les siècles personnifiés allaient et venaient, se mouvant dans leur atmosphère retrouvée, rentrant

dans leur vie et dans leur milieu. L'esprit d'un peuple tenait dans trois pages ; le génie d'une race était enfermé dans le contour d'un quatrain, comme celui de Salomon dans le chaton d'un anneau... On voyait des villes sombrées émerger, des donjons rasés ressortir de terre. Des figures sans date, marquées d'un mot mystérieux qui valait une incantation, entraient brusquement dans l'histoire, et s'y installaient avec une autorité hautaine et terrible. Les spectres se faisaient chair, les revenants revivaient. Pour évoquer le monde exhumé, le poète s'était fait un style nouveau, une langue à cent cordes, biblique et dantesque, féodale et populaire, altière et sincère, éclatante de tons, chargée de reliefs, entrecoupée des couleurs de la vie et des pénombre du songe, aussi propre à peindre une rose effeuillée entre les doigts d'un enfant, qu'une orgie de brutes atablées sur une litière de cadavres, à chanter un *De profundis* de Sphinx, qu'une barcarolle d'aventuriers errant sur la mer. Depuis Dante et Shakespeare, aucune littérature n'avait rien produit de pareil (1). »

Prise en bloc, cette première *Légende* n'est pas un chef-d'œuvre ; mais, combien de pages, absolument nouvelles dans notre histoire littéraire, et dont le vent qui dépouille les chênes, ne ternira jamais l'immortelle beauté ! Feuilletons ces volumes.

Le poème s'ouvre par des tableaux bibliques qui vont « d'Ève à Jésus ». C'est d'abord une sorte d'hymne intitulée le *Sacre de la Femme*. S'il m'était

(1) Paul de Saint-Victor. *Victor Hugo*, p. 209-210. Paris, Lévy, 885.

permis de faire une transposition d'art, je dirais de cette orchestration brillante, bruyante et confuse : C'est du Wagner.

Au sortir de l'Éden, le crime et son châtement.
Caïn le fratricide fuit devant Jéhovah.

Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle, et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jubal, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,

Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
 Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
 Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
 Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
 Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
 Bâtitsons une ville avec sa citadelle :
 Bâtitsons une ville et nous la fermerons. »

Alors Tubalcaïn, le père des forgerons, bâtit une ville de granit.

On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
 Et la ville semblait une ville d'enfer ;
 L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
 Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
 Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
 Quand ils eurent fini de clore et de murer,
 On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
 Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là (1). »
 Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
 On fit donc une fosse et Caïn dit : « C'est bien ! »
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eût sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »

(1) M. A. Jacquet, dans une conférence donnée à l'Institut catholique de Paris, analysant le *Caïn*, a fait cette juste remarque : « Rien n'est mieux senti et plus fortement exprimé que l'ignorance naïve des enfants du meurtrier, qui, à peine sortis du limon de la terre, sauvages encore, incapables de réflexion, ne comprennent rien à cet éveil de la conscience, et s'efforcent de combattre un mal moral par des moyens matériels, murailles flottantes des tentes, hautes tours, remparts qui montent jusqu'aux nues ; puis, rendus furieux par l'obsession importune de cet ennemi qu'ils ne peuvent atteindre, lancent des flèches contre les étoiles et crèvent les yeux aux passants. »

Quelle effroyable peinture du remords ! Chaque vers semble imprégné d'horreur biblique. Cette fiction rappelle non pas seulement les Furies qui poursuivaient Oreste, le fouet et la torche à la main, jusqu'à l'autel où il tombait haletant et fou, non pas seulement le fantôme de Juvénal, agrandi, dans l'horreur de la nuit profonde, par l'épouvante, ni l'ombre de Banquo que Shakespeare fait asseoir à côté de Macbeth, mais encore et surtout peut-être cette admirable apostrophe de saint Jean Chrysostome : « Caïn, tu croyais, en frappant Abel, t'affranchir de la présence d'un frère exécré. Tout égorgé qu'il est, il vit toujours pour toi ; il vit, plus fatal que jamais et désormais impérissable ; il vit dans ton remords, et partout où tu vas, tu portes avec toi ce frère que ton crime t'a donné et que tu ne peux détruire. — Suis-je donc le gardien de mon frère ? disais-tu à Dieu. Oui, maintenant tu es le gardien de ton frère ; oui, maintenant il sera toujours avec toi ; car tu ne mourras pas, partout tu porteras écrite sur ton front meurtrier la loi qui défend le meurtre ; et malheur ! sept fois malheur à qui osera porter la main sur toi pour te délivrer de la vie ! »

Victor Hugo se plaît à donner aux choses de l'âme une forme quasi matérielle ; il aime à transformer les faits de la conscience en terreurs fantastiques. La légende du *Parricide* n'est pas moins saisissante que la page que nous venons de lire.

Le roi Kanut,

..... à l'heure où l'assoupissement
Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,

Ayant pour seul témoin la nuit, l'aveugle immense,
Vit son père Swéno, vieillard presque en démence,
Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien ;
Il le tua, disant : Lui-même n'en sait rien.
Puis il fut un grand roi.

Il règne dans la justice, il fait de son peuple un peuple puissant, et, lorsqu'il meurt, il avait lui-même oublié son crime. L'évêque d'Aarhus prononce son oraison funèbre, ou mieux, son panégyrique. Mais, le soir venu, quand les prêtres se sont retirés, le roi mort se lève, sort de sa tombe, va droit au mont Sado, se taille avec son épée un manteau de neige, et il s'en va. Où s'en va-t-il ? « Dans la grande nuit. » Qu'y cherche-t-il ? Dieu.

« Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un grand poète, lisez ce récit du voyage de Kanut à la recherche de Dieu. Certes, la forme n'est point irréprochable, et les bizarreries abondent : *l'informe se mouvant dans le noir, l'ombre hydre* dont les nuits sont les *vertèbres, l'immensité fantôme*, etc. ; oui, mais le souffle du maître anime ces expressions monstrueuses et donne la vie à ces non-sens. On serait fort embarrassé peut-être de détacher un seul vers, mais l'ensemble compose un tableau qui épouvante (1). »

Et le front haut, tout blanc dans son linceul de neige,
Il entra, par delà l'Islande et la Norwège,
Seul, dans le grand silence et dans la grande nuit ;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit ;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité fantôme ;

(1) Emile Montégut. *Mélanges critiques*, p. 23. Paris, Hachette, 1887.

Il vit l'infini, porche horrible et reculant,
Où l'éclair quand il entre expire triste et lent,
L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir, les ténèbres ;
Là, pas d'astre, et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard ;
Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde.
Il avança, disant : — C'est la tombe ; au delà
C'est Dieu. — Quand il eut fait trois pas, il appela ;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit ; pas un pli du suaire
Ne s'émut, et Kanut avança ; la blancheur
Du linceul rassura le sépulcral marcheur ;
Il allait. Tout à coup sous son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile ;
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut,
La tâtant de sa main de spectre, reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée.
Sa tête, que la peur n'avait jamais courbée,
Se redressa ; terrible, il regarda la nuit,
Et ne vit rien ; l'espace était noir, pas un bruit.
— En avant ! dit Kanut levant sa tête fière.
Une seconde tache auprès de la première
Tomba, puis s'élargit ; et le chef cimbrien
Regarda l'ombre épaisse et vague, et ne vit rien.
Comme un limier à suivre une piste s'attache,
Morne, il reprit sa route ; une troisième tache
Tomba sur le linceul. Il n'avait jamais fui ;
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,
Et tourna du côté du bras qui tient le glaive.
Une goutte de sang, comme à travers un rêve,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main ;
Pour la seconde fois il changea de chemin,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre ;
Une goutte de sang tomba sur le linceul ;
Et Kanut recula, frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire ;
Une goutte de sang tomba sur le suaire.
Alors il s'arrêta, livide, et ce guerrier,

Blême, baissa la tête et tâcha de prier ;
 Une goutte de sang tomba sur lui. Farouche,
 La prière, effrayée, expira dans sa bouche.
 Il se remit en marche, et, lugubre, hésitant,
 Hideux, ce spectre blanc passait ; et, par instant,
 Une goutte de sang se détachait de l'ombre,
 Implacable, et tombait sur cette blancheur sombre...

Le sentiment de l'inexpiable, a-t-on dit, anime toute cette poésie (1). La conscience de Kanut a dormi pendant sa vie, tandis que celle de Caïn, en proie au remords inexorable et vengeur, veillait. La conscience du roi parricide s'éveillera après sa mort : Dieu l'attend. Kanut fuira éternellement, au delà du tombeau, cette pluie de sang qui l'atteindra partout, qui l'atteindra toujours, comme, pendant sa vie, Caïn restait sous le regard « tout grand ouvert dans les ténèbres », et qui le regardait fixement.

Il marchait, il marchait ; de l'insondable voûte
 Le sang continuait à pleuvoir, goutte à goutte,
 Toujours, sans fin, sans bruit, et comme s'il tombait
 De ces pieds noirs qu'on voit, la nuit, pendre au gibet.
 Hélas ! qui donc pleurerait ces larmes formidables ?
 L'infini. Vers les cieux, pour le juste abordables,
 Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
 Kanut s'avancait pâle, et ne regardant plus.
 Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
 Il arriva devant une porte fermée
 Sous laquelle passait un jour mystérieux ;
 Alors sur son linceul il abaissa les yeux ;
 C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible ;
 On ne sait quel rayon de Dieu semblait visible ;
 De derrière la porte on entend l'hosanna...

Le linceul était rouge et Kanut frissonna...

(1) Alfred Nettement. *Poètes et Artistes contemporains*, p. 225. Paris, Lecoq, 1862.

Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
 Et reculant, n'a pas osé paraître encore
 Devant le juge au front duquel le soleil luit ;
 C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
 Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
 Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
 Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
 Rôle éternellement sous l'énorme ciel noir.

Ou bien il n'y a pas de merveilleux épique, ou le voilà dans son incommensurable grandeur.

Cette idée, si profondément chrétienne, de la perpétuité de la conscience, du remords qui ne meurt pas, *vermis eorum non moritur* (1), de l'enfer en d'autres termes, se retrouve dans plus d'une page de la *Légende des Siècles*, notamment dans cette strophe puissante :

La conscience humaine est engloutie au fond
 D'un océan de honte où tout rampe et se fond,
 Mer sombre et sans route frayée.
 Ce gouffre écume et roule, et l'on voit, par moment,
 Réparaître au milieu des flots, confusément,
 Le cadavre de la noyée (2).

L'idée chrétienne, biblique ou évangélique, à l'insu peut-être du poète, remplit la *Légende des Siècles*. Lisez *Puissance égale bonté*, les *Lions*, *Booz endormi*, *Dieu invisible au philosophe*, qui semblent un commentaire de cette parole : Dieu se cache aux superbes et se révèle aux humbles, la *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, d'un trait si ferme et si pur ; surtout les *Pauvres Gens* :

(1) *Marc*, IX, 43.

(2) *Le Cercle des tyrans*.

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson.
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme, il s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes coulevres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur ses agrès effarés.

Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Cependant, la pauvre femme tremble dans sa
chaumière par cette nuit de tempête et pleure.
« Son homme » est seul à la pêche.

Seul dans cette âpre nuit ! Seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Les enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : S'ils étaient grands ! leur père est seul ! — Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : Oh ! s'ils étaient petits !

Elle prend sa lanterne, sa cape, et va voir s'il re-
vient. Elle rencontre une mesure.

— Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va.

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
— Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari.
Puis, elle frappe encore. Hé ! voisine ! Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. — Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps !

La porte cette fois s'ouvrit comme d'elle-même,
et Jeannie aperçoit, sur une misérable paille, un
cadavre,

Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat...

la mère...

Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte

Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte,
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit, dans le même berceau, deux petits
enfants endormis. La mère, qui se sentait mourir,
leur avait mis sa mante sur les pieds et sur le corps
sa robe.

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement,
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Jeannie s'en va.

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?...
... Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

— Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là !
Cinq enfants sur les bras ! le père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aie
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
— Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant !

Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine !

— C'est toi ! cria Jeannie, puis elle embrassa son mari.

— Je suis volé, dit-il ; la mer, c'est la forêt.
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
— Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal.
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : — A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin.

L'homme prend un air grave :

— Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept !
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait

De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
 Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
 Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
 Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
 C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
 Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.
 Si petits ! on ne peut leur dire : **Travaillez.**
 Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
 Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
 C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
 Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
 Cela nous grimpera, le soir, sur les genoux.
 Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
 Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
 Cette petite fille et ce petit garçon,
 Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
 Moi je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
 C'est dit : Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
 D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

N'est-ce pas charmant ? N'est-ce pas chrétien ? Ces *Pauvres gens*, ce pêcheur et sa femme, feront longtemps verser de bien douces larmes (1). « Que de fois, a écrit Léon Gautier (2), ne m'est-il pas arrivé, devant de nobles auditoires qu'honoraient de leur présence plusieurs prêtres de Jésus-Christ, de saisir d'une main quelque peu frémissante cette *Légende des Siècles* et d'y lire, d'une voix fiévreuse, la *Conscience*, la *Première Rencontre du Christ avec le tombeau*, et surtout les *Pauvres Gens*, cette épopée si éminemment, si chaudement chrétienne. Or, il se

(1) Le thème des *Pauvres Gens* et même quelques hémistiches ont été empruntés par Hugo à un poète, aujourd'hui bien oublié, Charles Lafont.

(2) *Vingt nouveaux Portraits*, p. 267. Paris, Palmé, 1880.

trouvait, presque toujours, qu'aucun de mes auditeurs ne connaissait encore ces merveilles ; et, presque toujours aussi, il arrivait qu'ils se prenaient pour elles d'une admiration soudaine et qui dure encore. J'ai gardé et garderai à jamais le souvenir de ces enthousiasmes charmants et sincères. J'ai gardé surtout mon propre enthousiasme, et j'espère que rien ne le refroidira. » Oui, Victor Hugo aurait dû et il aurait pu être, parmi nous, le poète chrétien par excellence.

Au demeurant, il y a dans son œuvre immense, et surtout dans la *Légende des Siècles*, cent pages que les catholiques ne devraient pas ignorer : elles leur appartiennent.

Qui donc a mieux célébré la chevalerie que Victor Hugo ? Lisez le *Cycle héroïque chrétien*, auquel nous avons déjà emprunté le *Parricide*, et qui renferme les *Chevaliers errants*. Pour rencontrer de semblables inspirations, il faut sauter à pieds joints par-dessus le dix-huitième siècle et la *Henriade*, par-dessus le grand siècle lui-même, ou plutôt reculer à tire-d'ailes jusqu'aux âges « triomphants » des cathédrales gothiques et des *Chansons de Geste*. Il faut ouvrir le *Roland*.

« Nous ne sommes pas de ceux qui calomnient le moyen âge, disait, il y a quelques années, un jeune critique de haute valeur (1). Son histoire est une grande histoire. Son idéal a cessé d'être le nôtre ; mais, il ne nous coûte nullement de convenir que, sous la discipline de l'Église, jamais peut-être de plus rares dévouements, de plus glorieux sacrifices,

(1) *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, 1880. — Ce jeune critique est devenu M. Ferdinand Brunetière.

de plus glorieuses folies n'ont honoré l'homme que dans ces mêmes siècles qu'encore aujourd'hui cependant quelques historiens et quelques publicistes voudraient nous représenter comme les âges triomphants de la sottise et de la barbarie. Il n'est pas vrai que la nuit se soit faite subitement dans le monde quand s'effondra l'énorme édifice de l'empire romain. Les hommes du dix-huitième siècle, qui faisaient arme de tout, ont inventé cette légende : ce ne sera pas le moindre honneur de l'érudition contemporaine et l'un de ses moindres titres à la reconnaissance de l'histoire impartiale que d'avoir mis la légende en morceaux. Il n'est pas vrai que l'homme, après avoir passé près de mille ans dans les ténèbres à se chercher, comme à tâtons, sans réussir à se retrouver, n'ait enfin revu la lumière du jour qu'avec le lever de cette grande aurore de la renaissance italienne. Allons plus loin : homme pour homme, les plus illustres de l'antiquité païenne, ces politiques subtils et raffinés de la Grèce classique, ou ces durs héros de l'insensibilité romaine, sont petits quand on les compare à ces rois, à ces chevaliers, à ces moines du moyen âge, que soulève au-dessus de terre la folie de la croix. Et nous surtout, nous sommes petits en face de tant d'exemples d'abnégation simplement, naïvement donnés par tant de saints héroïques, tant de saintes adorables, par les rois sur leur trône, comme par les pauvres écoliers dans leur taudis de la montagne Sainte-Geneviève, ou par tant de milliers encore de nos humbles ancêtres sur les chemins poudreux qui menaient vers Jérusalem. Et nous ne craignons pas de répéter avec Michelet, le Michelet d'avant 1840, celui que l'on rencontrait partout où li y avait à exprimer une

idée neuve et vraie sur le moyen âge : « Nous pouvons nous enorgueillir à bon droit de tant de progrès accomplis, et cependant le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté. »

Cette concession, ou plutôt cette juste part une fois faite à la vérité, cette hauteur et cette beauté morale de l'idéal du moyen âge une fois signalées et mises en relief, nous sommes à l'aise pour dire en peu de mots notre pensée sur la valeur littéraire du *Roland*.

Prenons garde et n'exagérons pas. Nous accordons au lecteur tout ce qu'il voudra pour le fond de l'inspiration du poème. Il y a des détails charmants ; il y en a de naïfs, de farouches, de grandioses. Les caractères se détachent. C'est bien de toute la tête que Charlemagne, « l'empereur à la barbe florie », dépasse tous ses preux :

N'iert mais tels hum desques à l'Deu juise.

« L'homme le plus grand que l'on verra d'ici au jugement. » Roland, c'est le chevalier bouillant, généreux, chaste et fort. Olivier, s'il a plus de sang-froid, n'a pas moins de courage. L'épée va mieux que la crosse aux mains de Turpin, l'archevêque. « Félon » répond en rime sonore au nom de Ganelon. Mais clamer que la *Chanson de Roland* l'emporte sur les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, c'est manquer de goût et dépasser la mesure. A quoi bon enfler la voix ? Les lettrés ouvrent leur Homère ou leur Virgile, et vous laissent entasser vos épithètes. Vous avez même tort de traiter Boileau avec si peu d'égards, parce que, dans un passage connu de son

Art poétique, il a osé ne faire dater que de Villon les premières origines de la poésie française. Sans doute,

Quoique grand parmi les poètes,

il lui a manqué quelque chose,

Car Nicolas n'a point pleuré (1).

Mais n'oublions-nous pas trop facilement qu'il est mis à part, comme un rare écrivain, un critique de génie et un modèle de probité littéraire ? Tel parmi nos érudits va même jusqu'à écrire que la tragédie, au dix-septième siècle, n'est autre chose « qu'un exercice de rhétorique, une amplification plus ou moins ingénieuse »... Ainsi, *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Andromaque* et *Phèdre*, des exercices de « rhétorique » !... « Amplification plus ou moins ingénieuse, » cette « ravissante élégie » qui s'appelle *Esther*, cette « magnifique épopée » qui s'appelle *Athalie* (2) ! Vraiment, vous nous forcez d'être de l'avis de Paul-Louis Courier : Gardez Gonesse, gardez Pontoise ; mais Tivoli, mais Albano, n'y touchez pas !

C'est avec le cœur, dit fort bien M. Désiré Nisard, qu'il faut lire le *Roland*. « Celui-là en serait le meilleur juge qui pourrait se donner la simplicité de cœur des paysans de l'ancienne France se délectant, le dimanche, à la veillée, de la lecture de la *Bibliothèque bleue* (3). » Nous admettons volontiers avec

(1) Louis Veuillot. *Les Couleuvres*.

(2) V. Hugo. Préface de *Cromwell*.

(3) *Histoire de la Littérature française*, 7^e édit., p. 156. Paris, Didot.

le maître critique qu'il y a dans ces pages « des premiers crayons épiques admirables », plusieurs épisodes d'un souffle héroïque et d'une beauté farouche. Volontiers nous disons avec un autre juge non moins délicat, M. Vitet : « Devant ces admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot : sublime (1). » A propos de la mort du héros il nous plaît même de souscrire à ces ardentes paroles du savant auteur des *Épopées* : « Qui n'admire pas une telle page n'a pas une goutte de sang chrétien ni de sang français dans les veines (2). » Dans aucune littérature peut-être, nous sommes heureux de le proclamer, on ne trouvera cette chevaleresque glorification du vaincu. Mais, ne dites pas qu'il ne manque à ce poème que d'être écrit en grec ou en latin, car c'est nous avertir qu'il y manque ce qui fait vivre les ouvrages de l'esprit, la consécration souveraine, la langue. Souvenez-vous du mot de Bossuet : « On ne confie rien d'immortel à des langues toujours incertaines et toujours changeantes (3). » Je cherche en vain non pas de ces vers qui s'exhalent comme des sons ou des parfums, mais de ces beaux mots si chers aux poètes, ces mots qu'ils aiment à sertir dans leurs vers comme on ferait dans l'or fin une pierre précieuse, ces mots liquides et coulants qui sortent de l'âme « chauds de son souffle ou humides de son haleine (4). » Inutilement je cherche « ces assemblages de sons, tantôt pleins et sonores, tantôt mourants et presque étouffés, qui sont comme

(1) *Études littéraires*. La Chanson de Roland.

(2) Léon Gautier. *Études historiques pour la défense de l'Église*, p. 268.

(3) *Discours de réception à l'Académie française*.

(4) Joubert. *Pensées*. De la poésie, titre XXI.

une caresse ou comme une volupté pour l'oreille (1). » Nulle part je n'y trouve ce délicieux ramage que fait la langue française quand elle est bien parlée ou bien chantée. « Des coups d'épée, rien de plus ; pas une échappée sur la nature ni sur l'âme humaine. Ce sont des temps durs et des hommes durs, dépeints dans une langue dure par un dur anonyme (2). » C'est l'enfance de l'art, une enfance herculéenne, si vous voulez, qui, d'un bond, atteint au sublime, mais l'enfance. « La sublimité naturelle, ajouterons-nous avec Paul de Saint-Victor, ne suffit pas aux créations du génie humain : il y faut la clarté de la parole, la main et le travail de l'art. Les murs cyclopéens de la Grèce attestent par leur masse la vigueur d'une race athlétique : le voyageur les regarde à peine et court admirer Phidias dans le Parthénon (3). » Phidias, c'est Racine, c'est Virgile. « Dans ce défectueux et merveilleux poème, — l'*Énéide* — me disait encore cet esprit délicat que je citais tout à l'heure, qui sent comme Lamartine et écrit comme Joubert, — ce qui m'intéresse, c'est la nature, c'est l'âme, c'est aussi le style. La nature y vit ; l'âme humaine y pleure ; le style y a la blancheur du marbre et l'éclat d'une belle journée (3). »

Notre conscience nous oblige à ajouter que le christianisme des *Chansons de Geste* laisse beaucoup et souvent à désirer. La doctrine catholique reconnaît le droit de l'Église sur les âmes qui lui appartiennent par le baptême, mais elle ne reconnaît pas au

(1) Brunetière. *Op. citato*, p. 17.

(2) Le R. P. Augustin Largent, de l'Oratoire, professeur à l'Université catholique de Paris, dans une lettre particulière.

(3) *Hommes et Dieux*, 4^e édit., p. 404.

(4) Le R. P. Largent.

prince, fût-il *Carles*, le droit de convertir par la force les infidèles. Or, lisez les vers 3667-3674 du *Roland*, c'est de la pure barbarie. Léon Gautier a eu soin de corriger, par une note, dans l'édition classique, les brutales prétentions de son cher poème, dont, après tout, nous l'avons dit assez, nous ne méconnaissions pas les grandes et mâles beautés, surtout lorsque nous comparons les poèmes du moyen âge aux productions misérables du commencement de notre siècle.

Victor Hugo, plus d'une fois, s'est inspiré des *Chansons de Geste*, et nous devons à cette inspiration les meilleures peut-être de ses *Petites Épopées* et les plus chrétiennes.

L'héroïsme chrétien, dans la *Légende des Siècles*, est personnifié dans ces chevaliers qui n'ont la lance au poing que pour défendre les faibles, les pauvres, les opprimés.

Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice ;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice...
... Prêts à toute besogne à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les chevaliers de Dieu.

Ce sont les paladins errants...

Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières...

D'où viennent-ils ? on ne sait : du Rhin, du Cydnus.

Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons ;
Et les aigles, les cris des combats, les clairons,

Les batailles, les rois, les dieux, les épées,
Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées (1).

Demandez au poète leurs noms.

Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Eviradnus.

Quel justicier, cet Eviradnus !

Sa grande épée était le contrepoids de Dieu...

Et, comme il lutte vaillamment, au bord de l'oubliette féodale, contre ces deux mécréants : Ladislas et Sigismond ! Le premier, il le tue d'un coup d'épée, puis il se sert du cadavre, comme d'une massue, pour assommer le second. Dénouement hors nature, si grandiose qu'il confine au grotesque.

... L'un meurt, mais l'autre s'est dressé.
Le preux, en délaçant sa cuirasse, a posé
Sur un banc son épée, et Sigismond l'a prise...
... Le moment est funèbre : Eviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève ;
Que faire ? Tout à coup, sur Ladislas gisant
Son œil tombe ; il sourit, terrible, et, se baissant
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
— Hé ! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue !
Et, prenant aux talons le cadavre du roi,
Il marche à l'empereur qui chancelle d'effroi ;
Il brandit le roi mort comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds et secoue
Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau !
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,
Dont le corps est la corde et la tête la pierre...

Puis, ici, comme ailleurs, le poète appuie trop, il

(1) *Les Chevaliers errants.*

enfonce. Un instant, on s'est cru au Théâtre-Français, et l'on s'aperçoit qu'on est à Guignol (1).

Où le grand, où l'incomparable poète se retrouve, c'est dans l'image. Pour l'évoquer, il a dans la main je ne sais quelle baguette féerique. On pourrait dire de Hugo qu'il est le magicien de la couleur.

... Comme sort de la brume

Un sévère sapin vieilli par l'Appenzell,
A l'heure où le matin, au souffle universel,
Passe, des bois profonds balayant la lisière,
Le preux ouvre son casque, et hors de la visière
Sa longue barbe blanche et tranquille apparaît.

Roland n'est pas moins « surnaturel ». Roland n'est pas un, » dit de lui-même le héros... « J'ai toujours senti Dieu près de moi... » Et voilà pourquoi il ne craint pas de batailler seul contre dix.

(1) A propos du *Petit roi de Galice*, d'*Edviradnus* et de *Ratbert*, ces trois petites épopées qu'il regarde comme des pages uniques dans l'œuvre de Victor Hugo, M. Edouard Biré écrit : « Toutes les qualités de l'auteur s'y déploient avec une largeur, avec un éclat, avec une vigueur incomparables. Ses défauts y sont aussi sans doute, mais c'est à peine si on ose ici leur donner ce nom. Que sont, en effet, ces trois poèmes, sinon de belles tapisseries moyen âge, où des personnages plus grands que nature, montés sur d'énormes destriers, chevauchent à travers une forêt enchantée où se dressent des arbres étranges, où chantent des oiseaux fantastiques ? Reprochez-vous au poète l'exubérance de sa fantaisie, la longueur de certaines descriptions, la bizarrerie de certains propos ? Autant vaudrait reprocher à la tapisserie, éclatante et superbe dans son cadre de vieux chêne, que les bras de ses personnages sont mal attachés, que ses chevaux sont trop lourds et que ses oiseaux ne ressemblent pas à ceux que l'on voit dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon ! » *Victor Hugo après 1852*, ch. vi.

Le chevalier leva lentement sa visière :
— Je m'appelle Roland, pair de France, dit-il.

Son épée, Durandal, on la croirait vivante. Pendant qu'il parle, elle brille, « toute joyeuse. »
« Elle mord. »

Durandal flamboyant semble un sinistre esprit,
Elle va, vient, remonte et tombe, se relève,
S'abat, et fait la fête effrayante du glaive.

.
. L'épée éclatante et fidèle
Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile!

A la fin, elle s'ébrèche, la vaillante, dans ce rude combat. Elle a jonché de morts la terre et fait le champ de bataille

Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche...

Elle s'ébrèche et se rompt.

Ce qui n'empêchait pas Roland de s'avancer ;
Les bandits, le croyant prêt à recommencer,
Tremblant comme des bœufs qu'on ramène à l'étable,
A chaque mouvement de son bras redoutable,
Reculaient, lui montrant de loin leur coutelas ;
Et, pas à pas, Roland, sanglant, terrible, las,
Les chassait devant lui parmi les fondrières ;
Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

· Un souffle de chevalerie traverse tout ce poème du *Petit roi de Galice*. Rien n'y manque, pas même le vœu du chevalier. Écoutez l'infant délivré par Roland ; il prononce ses vœux sur le pont de Saint-Jacques de Compostelle :

Près du pont se dressait, sur un haut piédestal,
 Un Christ en pierre, ayant à ses pieds la madone ;
 Un blanc cierge éclairait sa face qui pardonne,
 Plus douce à l'heure où l'ombre au fond des cieux grandit,
 Et l'enfant arrêta son cheval, descendit,
 S'agenouilla, joignit les mains devant le cierge,
 Et dit :

— O mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge,
 J'étais perdu...

... Mais vous m'avez sauvé ;
 Vous m'avez envoyé ce paladin de France,
 Seigneur ; et vous m'avez montré la différence
 Entre les hommes bons et les hommes méchants.
 J'avais peut-être en moi bien des mauvais penchants,
 J'eus plus tard, peut-être, été moi-même infâme ;
 Mais, en sauvant la vie, ô Dieu, vous sauvez l'âme,
 Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur ;
 J'ai vu le jour, j'ai vu la foi, j'ai vu l'honneur,
 Et j'ai compris qu'il faut qu'un prince compatisse
 Au malheur, c'est-à-dire, ô Père ! à la justice.
 O madame Marie ! ô Jésus ! à genoux
 Devant le crucifix où vous saignez pour nous,
 Je jure de garder ce souvenir, et d'être
 Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,
 Et juste et secourable à jamais, écolier
 De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier,
 Et j'en prends à témoin vos saintes auréoles.

Celui-là non plus ne s'en tiendra pas à des exploits
 vulgaires. Il remonte à cheval sur le blanc palefroi
 de Roland

Et rentre dans sa ville au son joyeux des cloches.

Je m'en voudrais de passer sous silence *Aymerillot*. « Hugo a eu bien souvent dans sa vie de superbes inspirations, écrit un juge austère, M. Émile Montégut (1), mais jamais il n'en a rencontré de

(1) *Mélanges critiques*, p. 38-39.

comparable à celle d'*Aymerillot*. Dans ce poème, la simplicité s'unit à la grandeur... C'est la perle du recueil, le poème sans égal. »

L'empereur « à la barbe fleurie », Charles, revient d'Espagne, triste du désastre de Roncevaux. Il pleure. Il pleure ses preux et son neveu Roland. Cependant il chemine, et, du haut des Pyrénées, dans le lointain, il aperçoit Narbonne, et la joie lui revient au cœur. Une ville à prendre ! — Je la donne à celui qui la prendra, dit-il. — L'un après l'autre, il interpelle ses braves : Naymes, duc de Bavière, Dreus de Montdidier, Hugues de Cotentin... Tous refusent d'assiéger Narbonne. L'un est vieux, l'autre malade, celui-ci fatigué, celui-là impatient de regagner le pays... L'empereur laisse tomber sa tête sur son sein, puis la relève et appelle Richer de Normandie :

Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une.

L'empereur se tourne vers le comte de Gand :

Sire, dit le Gantois, je voudrais être en Flandre.

A moi, Eustache de Nancy ! reprend Charlemagne.
— Je suis moulu, répond le Lorrain. — Roi, dit Gérard de Roussillon, j'ai des terres ailleurs...

L'empereur fit le tour de tous ses capitaines ;
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgueux,
Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,

Roger, enfin, grande âme au péril toujours prête,
Ils refusèrent tous.

Alors levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : — Lâcheté !
O comtes paladins tombés dans ces vallées.
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
Grand Dieu ! Que voulez-vous que je fasse à présent ?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
Je ne sais point comment on porte des affronts !
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en !
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps, où l'on entend mon noir clairon qui sonne ;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
Je ne veux plus de vous ! Retournez chez vos femmes !
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance !
Et, quand vous serez tous dans votre douce France,
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais !

Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
 Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
 Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes,
 Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
 Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ?
 Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
 — Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
 Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
 Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! —

Ainsi Charle de France, appelé Charlemagne,
 Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
 Parlait dans la montagne avec sa grande voix...

Les barons sont consternés. Alors sort des rangs
 un jeune homme,

Une espèce d'enfant au teint rose, aux dents blanches,
 un pauvre écuyer vêtu de serge.

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,
 Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite :
 — Hé, c'est Aymerillot, le petit compagnon.
 — Aymerillot, reprit le roi, dis-moi ton nom.
 — Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
 J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
 Je sais lire en latin et je suis bachelier.
 Voilà tout, Sire. Il plut au sort de m'oublier
 Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
 Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
 Mais le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
 J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.
 Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
 S'écria :

— Tu seras, pour ce propos hautain,
 Aymery de Narbonne et comte palatin,
 Et l'on te parlera d'une façon civile.
 Va, fils !

Le lendemain, Aymery prit la ville.

Voilà la petite épopée, et, vraiment, n'est-elle pas digne de la grande, l'épopée carolingienne ?

Dans ce même ordre d'inspirations héroïques, il faut citer encore *Bivar* et la *Rose de l'Infante*. Je ne serai pas le premier à dire : deux merveilleux poèmes ; ni le dernier, je l'espère, à en signaler l'inspiration chrétienne.

Toute la grandeur morale du Cid Campéador est dans ce petit poème de *Bivar*. Le sheik Jabios, depuis roi de Tolède, le vient visiter, et il le trouve, lui plus grand que tous les grands d'Espagne, lui qui se montrait à la cour

Dans une préséance éblouissante aux yeux,

en veste de cuir, tête nue et bras nus, l'étrille à la main, frottant, brossant, lavant. A l'emphase du visiteur arabe, qui se complait à énumérer les splendeurs et les gloires du grand campéador des Castilles, Rodrigue répond avec la simplicité du chevalier chrétien :

. Je n'étais alors que chez le roi.
 — Mais, Cid, aujourd'hui, quoi !
 Que s'est-il donc passé ? Quel est cet équipage ?
 J'arrive, et je vous trouve en veste comme un page,
 Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon,
 Que vous avez en main l'auge et le caveçon,
 Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire !
 — Sheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père.

La piété filiale s'allie à merveille dans un héros à la grandeur.

Les preux reviennent dans la seconde série de la *Légende des Siècles*, et le Campéador lui-même.

Nous ne nous attarderons pas au *Romancero du Cid*. Dans cet insolent bavard je ne reconnais pas le Campéador, ni la simplicité du chevalier dans cette rodomontade. Quant au style de ce fastidieux monologue, il est merveilleusement allègre. Ces quatrains de vers de sept pieds tombent drus et crépitants comme de la grêle dans un orage. Le *Cid exilé*, pour être moins matamore, n'en est pas moins fier. Au courant de ce poème, Hugo a crayonné un paysage pyrénéen d'une ampleur magnifique :

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux,
Mers de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là paissent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité ;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche,
Et de cette misère extrait de la fierté...

... Là tout est rude ; août flamboie et janvier gèle ;
Le zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle...

... Ces hommes sont vaillants. Ames de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur ;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines ;
La liberté du vent leur passe dans le cœur...

.. Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
A l'ombre de la tour du preux Campéador ;
Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Où je retrouve le chevalier sans peur, sans feinte,

II

Il nous est impossible, sous peine d'allonger démesurément cette étude, de prendre à part chaque pièce de la seconde *Légende* et de l'analyser.

Voici, rapidement, la structure générale de l'œuvre. Le poète a vu le « mur des siècles (1) » crever sous ses regards, et les générations humaines, les unes après les autres, s'écrouler dans l'espace. C'est d'abord la lutte des géants contre les dieux. Puis viennent les rois. Deux périodes : les rois de Mesa à Attila ; les rois de Ramire à Cosme de Médicis. Le volume se termine par des morceaux sur le moyen âge : *le Cid exilé*, *Welf*, *Castellan d'Osbor*, enfin par une pièce sur les *Sept Merveilles du monde*, où le visionnaire perce à jour, après Salomon, après Tertullien, après Bossuet, l'orgueil extravagant de l'homme et la « vanité des vanités », la vanité de tout. Hugo s'est en quelque sorte abîmé dans cette idée du néant de toutes choses, de la

(1) *Vision d'où est sorti ce livre.*

suprématie de la mort et de l'indestructible maîtrise du Dieu Éternel et Tout-Puissant. L'*Épopée du ver* ouvre le second volume. L'immortalité de l'âme est l'idée inspiratrice de ce poème énorme. Puis, viennent les histoires des chevaliers, tout ce moyen âge dont le poète n'est pas arrivé à se déprendre : ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. Le *Groupe des Idylles* rompt la monotonie ; les idylles, c'est-à-dire les poètes qui ont chanté l'amour. On est tout surpris (pour le dire en passant) de rencontrer parmi les poètes idylliques Dante, Voltaire, Diderot, Beaumarchais. Enfin, voici le temps présent, avec deux pièces remarquables : le *Cimetière d'Eylau* et *Petit Paul*. Le volume se ferme sur l'*Abîme* ou plutôt sur le chaos.

On le voit assez, la seconde *Légende* n'a point l'ordre lumineux de la première ni sa majesté. De plus elle est souvent apocalyptique et, pour le gros des lecteurs, — oserai-je dire aussi pour la plupart des lettrés eux-mêmes ? — illisible. Toutefois, et à coup sûr, ce n'est point une œuvre pâle ; il y a encore de belles flambées : l'*Aigle du casque*, par exemple, les *Sept Merveilles du monde*, *Petit Paul* et le *Cid exilé*, le *Bataille d'Eylau*. Mais le rude forgeron de l'Etna, Polyphème, est mutilé. Milon de Croton est captif dans le chêne.

Une autre remarque à faire, et qui s'applique à l'œuvre entière de la *Légende*, c'est que pour un honnête homme nous avons dix misérables. Non, ces crimes, ces trahisons, ces meurtres, ces rapines ne sont pas la seule vraie *Légende des Siècles*. Il y a autre chose que du sang et de la boue dans l'histoire de l'humanité. Un critique qui a fait de la première série des *Petites Épopées* une discussion grave et

pénétrante, M. Émile Montégut (1), a dit excellemment : « Pourquoi donc aller chercher au fond de l'Orient quelque tigre couronné, de préférence à tant de personnages à jamais illustres? Pourquoi entourer de la splendeur de la poésie quelque médiocre souverain ou quelque obscur scélérat, un Sigismond, un Radbert? Il y a eu d'autres personnages que des Sigismond dans l'Allemagne du moyen âge; il y a eu un Henri l'Oiseleur, un Frédéric Barberousse, un Rodolphe de Habsbourg. Il y a eu autre chose dans l'Italie du moyen âge que cette cohue d'intrigants sanguinaires que le poète nous montre entourant le fourbe Ratbert; il y a eu un Dante, un Can Della, un Castruccio Castracane, un Sforza. Non, la légende de l'humanité, ce n'est pas Anytus, c'est Socrate; ce n'est pas Denys de Syracuse, c'est Pélopidas et Dion; ce n'est pas Héliogabale, c'est Marc-Aurèle; ce n'est pas Richard III, c'est saint Louis; ce n'est pas Théodora et Marozie, c'est Jeanne d'Arc. » Voilà les personnages qui composent la vraie légende des siècles et forment la chaîne d'or de la tradition humaine. M. Émile Montégut eût pu sans crainte faire resplendir à nos regards la triomphante constellation des saints, lesquels sont proprement les héros de l'humanité (2).

(1) *Mélanges critiques*, p. 41, 42. Paris, Hachette, 1887.

(2) M. Edmond Biré avait déjà dit, à ce point de vue, de la première *Légende des Siècles* : « Plus j'admire le *Petit roi de Galice, Ratbert et Eviradnus*, — surtout *Eviradnus*, qui est peut-être avec l'*Expiation* le chef-d'œuvre de Victor Hugo, — plus je regrette qu'au lieu de terminer son cycle de poèmes, il nous ait donné tant de pièces étranges, où se trouvent de si singulières « empreintes du profil humain » : le *Momotombo*, un vieux volcan du Nicaragua qui, au lieu de cracher de la lave, vomit des tirades du *Dictionnaire philosophique*; — le mendiant du pont de Crassus, qui compare les Pyrénées à sa

Revenons à la littérature, et parcourons quelques-unes de ces nouvelles *Petites Épopées*.

La pièce intitulée *la Terre*, et qui ouvre le premier livre, a de très beaux vers. La terre,

Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts...

Sainte-Beuve aimait ces allitérations.

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ,
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;

Elle offre un lit de mousse au pâtre.

Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,

Rit et fait cercle avec les planètes du ciel,

Comme des sœurs autour de l'âtre.

vieille souquenille et les rois qui se promènent dans la montagne aux poux qui grouillent sur son manteau ; — le baudet qui aime mieux mourir sous le fouet que d'écraser un crapaud dans la fange, et qui devient du coup « plus saint que Socrate et plus grand que Platon » ; — le sultan Mourad, qui a tué son père ; qui a pris son fils pour cible, et l'a tué ; qui a fait étrangler ses huit frères et scier son oncle Achmet entre deux planches ; qui a ouvert, l'un après l'autre et vivants, douze enfants pour trouver dans leur ventre une pomme volée ; qui n'a cessé pendant quarante ans de commettre les pires forfaits, — et à qui Dieu sourit et pardonne, non parce qu'il s'est repenti, mais parce que, un jour, rencontrant à la porte d'un boucher un porc saigné vif, qui agonise sur le pavé brûlant, dévoré par le soleil et par les mouches, Mourad s'est approché, a chassé les mouches et poussé du pied le pourceau pour l'envoyer mourir dans l'ombre, au lieu de mourir au soleil.

La nuée apporta le porc dans la lumière,
A l'endroit même où luit l'unique sanctuaire,
Le saint des saints, jamais déçu, jamais accru ;
Et le porc murmura : « Grâce ! il m'a secouru. »
Le pourceau misérable et Dieu se regardèrent.

.....
Dans un plateau le monde et le pourceau dans l'autre.

Du côté du pourceau la balance pencha...

Un pourceau secouru pèse un monde opprimé.

La *Ville disparue* nous montre une ville asiatique ; je la vois, je la parcours, tant la couleur est saisissante et forte. L'écrroulement en est formidable.

Qu'est-ce *Géants et Dieux, Lions et Rois, Quelqu'un?* De triviales et ridicules déclamations. Les *Bannis* valent mieux, dialogue de la revanche en une des vastes plaines qu'emplit le sanglant tumulte de la guerre. Oserai-je qualifier la *Chanson de Sophocle à Salamine* de mélodie lumineuse ?

Le *Titan* rappelle le *Satyre* de la première *Légende*. C'est une nouvelle proclamation de l'existence d'un seul Dieu. Il y a dans cette pièce une puissance d'invention extraordinaire ; mais à de tels vers il faut un lecteur herculéen. Pour moi, au sortir de ces pages, je prends mon Racine et cela me repose.

Welf, Castellan d'Osbor, malgré certains passages qui prêtent à rire, est un poème d'une beauté sauvage, vraiment tragique. L'apparition de la petite mendiante sur la pente neigeuse qui mène au burg d'Osbor, est exquise.

L'*Aigle du Casque* ne serait point déplacé dans la première série des *Petites Épopées*, tout près du *Roi de Galice*. Un adolescent, Angus, pour obéir au vœu de son aïeul mourant, a provoqué en champ clos un

Il y a ainsi trop de pages où tout va à l'excès, la pensée, le moi, le sentiment. Que d'idées fausses, baroques, impossibles ! Et souvent aussi quelle absence d'idées ! Combien de vers où il n'y a rien ! Seulement, telle est, dans la *Légende des Siècles*, la sûreté de main de l'exécutant, la maîtrise de l'ouvrier, que ces vers creux et vides se tiennent admirablement debout, aussi droits, aussi solides que s'ils étaient pleins, pareils à ces armures de chevaliers si bien décrites par le poète :

Chevaux et chevaliers sous des armures vides,
Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
L'air fauve, et quoique étant de l'ombre, ils sont du fer.

bandit du nom de Tiphaine. L'homme farouche n'a pas eu de peine à venir à bout de l'enfant.

. . . Il leva sa visière,
 Eut un rugissement de bête carnassière,
 Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
 D'un tel air infernal que le pauvre petit
 Tourna bride, jeta sa lance et prit la fuite.

Tiphaine le poursuit à travers les ravins, les ruisseaux, la forêt. Chasse vertigineuse. C'est en vain qu'un vieillard implore sa pitié ; qu'une procession de vierges en voiles blancs, précédées de l'abbesse portant la croix, le supplie ; qu'une mère nourrice, son enfant dans ses bras, l'arrête. Tiphaine repousse le vieillard et les vierges : il frappe d'un coup d'épéon le sein de la mère, puis, du revers de sa hache, il tue l'orphelin.

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque
 Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
 Cria : « Cieux étoilés, montagnes que revêt
 L'innocente blancheur des neiges vénérables,
 O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
 Je vous prends à témoin que cet homme est méchant ! »
 Et cela dit, ainsi qu'un plocheur fouille un champ,
 Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
 Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine :
 Il lui creva les yeux, il lui broya les dents ;
 Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents,
 Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
 Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

Ce châtiment ailé, quelle fin superbe et imprévue !
 Cet aigle qui déserte en quelque sorte le casque du
 meurtrier, n'est-il pas l'image sublime de l'honneur
 qui s'en va ?

A cette veine héroïque se rattachent encore *Jean*

Chouan et le *Cimetière d'Eylau*, deux poèmes d'une concision magistrale. Pourquoi Victor Hugo n'a-t-il pas été toujours impartial comme dans cette pièce où il raconte la mort du chef royaliste ?

Rien n'est moderne comme le *Cimetière d'Eylau*. On dirait un conte de François Coppée. Le capitaine Louis, oncle du poète, est avec trois cents hommes dans un cimetière de village. La consigne est de se faire tuer là, homme par homme, jusqu'à six heures.

« Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir... »
Je songeais, méditant tout bas cette consigne.

Les hommes tombent, un par un, dans un tourbillon de neige que sillonne le feu de la mitraille et tandis qu'éperdument un petit tambour bat la charge. Au nombre de coups que tirent ces héros, ils s'aperçoivent que le groupe est décimé.

« Nous sommes bien quarante. » — Un grognon à chevrons
Qui tirait pas loin de moi dit : — « On est trente. »

.....
Soudain le feu cessa, la nuit sembla moins noire.

Et l'on criait : Victoire ! et je criai : Victoire !

J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.

Sanglant, sur une main et sur les deux genoux,

Je me traînai. Je dis : — « Voyons où nous en sommes. »

J'ajoutai : — « Debout tous. » — Et je comptai mes hommes.

— « Présent ! » dit le sergent. — « Présent ! » dit le gamin.

Je vis mon colonel venir, l'épée en main :

— « Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée ? »

— « Par vous, » dit-il. — La neige était de sang baignée.

Il reprit : — « C'est bien vous, Hugo ? c'est votre voix ? »

— « Oui. — « Combien de vivants êtes-vous ici ? » — « Trois. »

Cette pièce est à part vraiment dans l'œuvre de « l'immense » poète, et il s'en dégage une émotion singulière, difficile à définir.

Que ne dirais-je pas de ce ravissant poème : *Petit Paul*? C'est une remarque devenue banale que celle-ci : Hugo, le poète des géants, est aussi, et par excellence, le poète des enfants. « Comme la *Charité* d'André del Sarto, sa muse a, sur ses genoux, dans ses bras, montant à son épaule ou tirant sa robe, des nourrissons qu'elle allaite, tout en vaquant à ses autres œuvres, l'œil au ciel, le front plein de rêves. Sa manière de peindre les enfants est incomparable : il a fixé, en touches d'une fraîcheur divine, les fleurs de leur chair, les rayons limpides de leurs yeux, leurs molles et fugitives attitudes, leurs gestes pareils à des battements d'ailes ébauchés, enfin tout ce qui avait échappé, jusqu'à lui, aux autres poètes ; car la peinture seule des grands maîtres avait ainsi coloré et moulé l'enfance (1). » *Petit Paul* fera verser autant de larmes que les *Pauvres gens*. Quel en est le sujet ? Il tient en deux mots : Un enfant, élevé et chéri par un vieux grand-père, et tombé, après la mort de celui-ci, entre les mains d'une marâtre, s'en va, par une nuit d'hiver, au cimetière où dort l'aïeul. Il l'appelle et meurt.

Souvent il regardait lugubrement la porte.
 Un soir on le chercha partout dans la maison ;
 On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
 Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège ;
 Dehors, des petits pas s'effaçaient dans la neige.
 On retrouva l'enfant le lendemain matin.
 On se souvint des cris perdus dans le lointain ;
 Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
 Entendre à travers l'ombre où flottent les huées,
 On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !

(1) Paul de Saint-Victor. *Op. citato*, p. 240-241.

Papa ! Tout le village ému s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid.
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit,
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

Rien de plus, et c'est poignant. Je laisse à d'autres le soin de relever la tendresse maniérée qui se trouve dans cette pièce, le galimatias sentimental, les puérilités, le radotage. Hélas ? Rien ou presque rien, dans l'œuvre de Victor Hugo, n'est sans tache.

III

Que dirai-je du dernier volume ? D'abord je ne vois guère comment le rattacher à l'œuvre gigantesque de la *Légende*. Deux pièces seulement, les plus importantes il est vrai, les *Quatre Jours d'Elciis* et la *Vision de Dante*, se peuvent ranger parmi les *Petites Épopées*. Ce livre est plutôt la continuation des *Châtiments*. Il semble que Victor Hugo, qui pourtant a le don des titres, ne savait sous quel pavillon abriter les pièces qu'il avait en portefeuille. Mais qu'importe le titre ? Il s'agit de l'œuvre. Qu'est-ce au fond ? Un livre de haine : la haine des rois, la haine des prêtres. Les rois sont en exil ; c'est le moment que choisit M. Hugo pour les insulter. Les prêtres sont traqués comme des fauves, ils sont vaincus, ils sont à terre ; c'est le moment que choisit M. Hugo pour les calomnier, pour leur cracher au visage, pour les piétiner. Et, sur tous les modes, il nous répète qu'il est l'apôtre de l'amour.

... Oh ! la pitié me prend, m'emplit, m'enivre,
Me donne le dégoût formidable de vivre,

Me porte à des excès étranges, secourir
 Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
 Etre indulgent, pensif, tendre, clément, *stupide* ;
 Si bien que par moments la foule me lapide...
 Plaindre la haine, même en celui qui me hait...

Et, dans le volume presque entier, il vocifère...

Citons deux ou trois passages. Je les emprunte à cette pièce tragique : les *Quatre Jours d'Elciis*. Elciis est une sorte de paysan du Danube qui vit seul aux environs de Vérone. En ce temps là, au dixième siècle, Othon III malade fait l'étrange vœu, s'il revenait à la santé, d'écouter

Tout ce que lui dira n'importe quel passant.

On dresse le trône sur une place de la ville ; et là, entouré des douze rois qui forment sa cour, Othon se dispose à écouter. Passe le gentilhomme-paysan, vétéran des anciennes guerres, Elciis.

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
 Tranquille ; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
 Puis on le ramenait le matin. Il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait ;
 Il fit boire à César son vin jusqu'à la lie ;
 Et sa sagesse fut semblable à sa folie...

Il parla quatre jours durant : le premier jour, sur les gens de guerre et sur les gens d'église, le second sur les rois et sur les peuples ; le troisième, sur les catastrophes, et le quatrième sur Dieu. Voici quelques-unes des amabilités de Victor Hugo pour les rois :

Est-ce que vous croyez que nous qui sommes là,
 Nous que de tout son poids toujours l'homme accabla,

Nous, le noir genre humain, farouche, nous la plèbe,
 Nous, les forçats du sol, les captifs de la glèbe,
 Nous qui, de lassitude expirants, n'avons droit
 Qu'à la faim, à la soif, à l'indigence, au froid,
 Qui, tués de travail, agonisons pour vivre,
 Nous qu'à force d'horreur le destin sombre enivre :
 Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous !
 Nous vassaux, vous les rois ! nous moutons, vous les loups !
 Ah ! vraiment, ce serait curieux que des hommes
 Hideux, désespérés, hagards comme nous sommes,
 Nus sous leurs toits infects et leurs haillons crasseux,
 Se prissent de tendresse et d'extase pour ceux
 Qui les mangent, pour ceux dont leur chair est la proie,
 Qui construisent avec leur douleur de la joie,
 Et qui, repus, gorgés, triomphants, gais, charmants,
 Bâtissent des palais avec leurs ossements !
 Vous fourmillez sur nous ! vous pullulez, horribles !
 Ce serait un miracle à mettre dans les bibles
 Que nous vous bénissions pour être dévorants
 A nos dépens ; qu'un peuple eût le goût des tyrans...

.
 Par vous, les tout-puissants et les forts, c'est par vous
 Que nous sommes abjects, sinistres, incurables,
 Et que notre misère est faite, ô misérables !
 Aussi, je vous le dis, rois, nous vous détestons !

Lorsque Elciis eut fini de parler, Othon fit signe
 au porte-glaive. — « C'est bien ! » dit le vieux sol-
 dat, rabattant lui-même son collet :

J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la moi.

S'agit-il de l'Eglise, ces déclamations épiléptiques
 redoublent encore de violence et de cynisme. Ramas-
 sez dans un cabaret les plus grossières plaisanteries
 sur les chaises qu'on loue et les absolutions qu'on
 vend, cousez au bout des rimes sonores, vous aurez
 le discours que Victor Hugo met dans la bouche

d'Elciis. Le dégoût et aussi le respect que je dois au lecteur, m'empêchent de citer. Cependant, comme avant toute chose il faut donner du livre une idée exacte, je détache de la pièce intitulée : *Voix basses dans les ténèbres*, ce que disent les prêtres aux rois :

Princes, nous n'avons pas tout à fait votre taille,
 Nous sommes le danger qui se met à genoux,
 Vous grondez plus que nous, nous rampons mieux que vous ;
 On sent notre velours, pire que votre griffe ;
 Nous sommes Anytus, Torquemada, Caïphe.
 Une grande tiare est sur nos fronts étroits.
 Urbain huit, Sixte-Quint, Paul trois, Innocent trois,
 Gerbert, l'âme livrée aux sombres aventures,
 Dicatus inventant les quatorze tortures,
 Judas buvant le sang que Jésus-Christ suait,
 La ruse, Loyola, la haine, Bossuet,
 L'auto-da-fé, l'effroi, le cachot, la bastille,
 C'est nous, et notre pourpre effrayante pétille . . .
 Par moment, et s'allume, et devient flamboiement...
 ... Chez nous exterminer fait semblant de bénir.
 La goutte de sang pleut du goupillon terrible...
 ... La Saint-Barthélemy sonne une sombre cloche ;
 Et cette cloche sainte aujourd'hui se rapproche ;
 Et cette cloche jette une plus grande voix
 Que toute la bataille éparse autour des rois ;
 Car, c'est derrière nous que le vrai deuil se lève ;
 Nous sommes le linceul, vous n'êtes que le glaive ;
 Vous pouvez tout au plus sur les hommes marcher,
 Nous, nous leur commençons l'enfer par le bûcher.
 C'est égal, vous soldats, nous prêtres, tous ensemble
 Nous vaincrons ; nous allons tout ravoir. Déjà tremble
 La grille qu'on a mise entre le peuple et nous.
 Satan en a tiré doucement les verrous ;
 Nous allons nous ruer sur les âmes sans nombre.
 Nous allons ressaisir la terre.

Ainsi dans l'ombre,
 Pendant que nous rêvons ET QUE NOUS OUBLIONS,
 La cage au tigre parle à la cage aux lions.

« Pendant que nous rêvons et que nous oublions... » Qui nous ? M. Hugo, sans doute, et aussi M. Paul Bert et M. Jules Ferry (1) ! En vérité, ne dirait-on pas que ce sont les prêtres et les rois qui ont fusillé les otages, croché les serrures des couvents, garrotté, emprisonné, proscrit ? Ce sont les prêtres et les rois qui se jouent de la paix et de la dignité nationale. Ce sont les prêtres et les rois qui jettent l'or et le sang de la France en pâture aux appétits révolutionnaires. Ce sont les prêtres et les rois qui renversent la croix sur les places publiques et qui décrochent les crucifix des murs de nos écoles. Ce sont les prêtres et les rois qui arrachent l'espérance du cœur des mourants. Ce sont les prêtres et les rois qui ont rayé le nom de Dieu de la formule du serment et qui empoisonnent l'enfance avec des manuels corrupteurs !... Et, pendant ce temps-là, M. Hugo et M. Paul Bert et M. Jules Ferry, en proie aux douces mélancolies, se croisent les bras, rêvent et oublient !... Quant au spectre de la Saint-Barthélemy, que vous évoquez, et au fantôme de l'Inquisition, vous savez bien que nous maudissons l'un et que nous exécrons l'autre. M. Léon Gautier, dans les belles études qu'il a consacrées à vos œuvres (2), vous l'a souvent répété, du fond de son cœur qui brûle cependant pour l'Église d'un ardent amour : « Si nous respectons la légitimité de ce tribunal (l'Inquisition), nous sommes les premiers à mépriser les magistrats cruels ou iniques qui ont pu en déshonorer le caractère. » Mais, vous n'écoutez pas et vous continuez de ressasser vos vieilles calomnies !... Vos

(1) Écrit en 1883.

(2) Voir çà et là les *Portraits littéraires*.

œuvres passeront, vos dernières œuvres, haineuses, blasphématoires, impies : *l'Ane, le Pape, la Pitié suprême*, votre *Torquemada*, et cette dernière série de la *Légende des Siècles*, tandis que la sainte Église catholique en sera toujours à la première aurore, à l'aurore du pardon, de la paix, de la joie dans la souffrance, du dévouement aux humbles, aux déshérités, aux *misérables*, à l'œuvre de l'inépuisable et infini amour.

Aurai-je le courage de parler de la *Vision de Dante*? — Endormi, depuis cinq siècles, dans le Campo-Santo, le vieux Gibelin soudain s'éveille. Où se trouve-t-il?

... Hors du temps, de l'espace et du nombre.

A ses pieds l'abîme. Pour toute lumière

. une lueur tranquille,
Un flamboiement profond, fixe, silencieux,
Pareil à la clarté que ferait à nos yeux,
Derrière un rideau noir, une torche allumée.

Derrière la lueur une face qu'on ne voit pas. A l'angoisse qui l'étreint, Dante devine qu'il se trouve devant le tribunal de Dieu, et qu' « on va juger quelqu'un ». En effet, les sept trompettes retentissent, les sépulcres s'entr'ouvrent, et, du fond de l'abîme, le poète voit monter un lointain nuage, un vague tourbillon. A mesure qu'il approche, le spectre se transforme. Ce sont des âmes, des victimes saignantes, victimes du bagne, de l'échafaud, de la potence, des balles, de la mitraille. Cette foule est escortée d'un groupe tragique : orphelins, veuves et mères.

— « Justice ! » crient les martyrs. Et l'ange sur le front duquel ce nom resplendit en flamboyants caractères, demande : « Qui furent vos bourreaux ? » — « Les soldats ! » répond une clameur lamentable. Les soldats comparaissent. « Ce sont, disent-ils, nos capitaines. »

Jusqu'au fond de la nuit, les aquilons coururent
Et revinrent, poussant une nuée encor.
Et ce nuage était plein de fantômes d'or.
Il s'ouvrit devant l'ange avec un sourd tonnerre.

C'étaient les chefs d'armée. Ceux-ci rejettent la responsabilité de tous les crimes sur les rois, les rois sur le pape.

— « A qui renverras-tu la responsabilité des peuples égorgés ? demande le juge au souverain prêtre. As-tu quelqu'un au-dessus de toi ? » — « Je n'ai que vous, mon Dieu ! » balbutie le vieillard, blême d'effroi, qui s'est appelé le vicaire du Christ ; et, sur un seul mot, le misérable est plongé dans l'enfer.

Savez-vous quel est ce pape ? — Jean Mastai ! C'est Pie IX, le grand, le doux, le bon, le saint pontife que le monde entier vénère !... Tout commentaire est inutile, n'est-ce pas ? Cela est odieux, abominable et fou.

Tel est ce livre.

Non ; soyons plus équitables que M. Hugo ; il y a autre chose. Il y a, sinon des pièces d'une inspiration sans tache, du moins de beaux fragments, de belles pensées et des vers superbes.

Au seuil même de l'œuvre, le poète nous explique

les *Grandes Lois de la vie* : la souffrance, le travail, l'honneur, le devoir, quatre montagnes qu'il faut gravir.

Nous pleurerons nos fils, nous pleurerons nos pères,
 Nous verrons le cercueil germer dans le berceau ;
 Dans nos soifs nous boirons à Dieu comme au ruisseau ;
 Nous deviendrons, après nos deuils et nos attentes,
 Des âmes sur le bord du tombeau palpitantes,
 Car pour l'homme ici-bas, marqué d'un divin sceau
 Vivre, pleurer, souffrir, c'est devenir oiseau,
 Et toutes les douleurs sont les plumes de l'aile...
 Et nous nous en irons vers l'étoile éternelle !

Quelques pages plus loin, le poète prend en main le fouet de la satire, et il cingle de la belle manière la prétendue science de nos modernes vivisecteurs. Non, ce n'est pas de la vraie science...

Ah ! la science est belle et sublime...
 Elle prend dans le piège auguste de ses règles
 Les vérités au vol, comme on prendrait des aigles...
 ... Elle est vaste à ce point qu'il semble, par moment,
 Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
 Mais, pourtant, quelque chose en l'homme la dépasse :
 C'est la vertu...

Puis Hugo revendique ses droits à être plus qu'un gorille. Les grands poètes ont affirmé l'âme : Homère, Shakespeare, Milton. Il est vrai qu'on les a traités de fous.

Je sais cela, j'en suis tremblant, et pourtant j'ose
 Trouver, dans tout ce tas de songeurs, quelque chose ;
 Je vois ce qu'ils ont vu ; je crois ce qu'ils ont cru ;
 Le visage du vrai, là-haut, m'est apparu,
 Splendide, et ma paupière en demeure éblouie.
 Ils ont affirmé l'âme...

...Après tant de souffrance,
Le désespoir vous plaît ; moi, je prends l'espérance.

La conclusion de ce morceau, qui serait admirable sans l'aveugle colère et les personnalités violentes, est plus magnifique encore :

Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable.
Je suis plus qu'un brin d'herbe et plus qu'un grain de sable ;
Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.
Ce n'est point vers la nuit que je crie en avant !
Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême.
Non ! je ne donne pas la mort à ceux que j'aime !
Je les garde, je veux le firmament pour eux,
Pour moi, pour tous, et l'aube attend les ténébreux ;
L'amour en nous, passants qu'un rayon lointain dore,
Est le rayonnement auguste de l'aurore ;
Mon cœur, s'il n'a ce jour divin, se sent banni,
Et, pour avoir le temps d'aimer, veut l'infini ;
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre.
C'est l'azur qui me plaît, c'est l'azur qui m'enivre,
L'azur sans nuit, sans mort, sans noirceur, sans défaut ;
C'est l'empyrée immense et profond qu'il me faut,
La terre n'offrant rien de ce que je réclame,
L'heure humaine étant courte et sombre, et pour une âme
Qui vous aime, parents, enfants, toi, ma beauté,
Le ciel ayant à peine assez d'éternité.

Quel élan de tendresse et quel coup d'aile ! Les vers sont pleins et sonores, d'une métrique sans égale.

En voici d'autres d'une mélodie racinienne :

O rossignol de l'ombre, alouette du jour,
Vous, gais pillards des blés, des seigles et des orges,
Moineaux, vous, amoureux de l'azur, rouges-gorges...
...O libres oiseaux, fiers, charmants, purs, sans ennui,
Vous dites à l'aurore, aux fleurs, à l'astre, aux nuits :

Est-ce qu'on ne peut pas aimer quand on est homme ?
 Et l'aube où Dieu se montre, et l'astre où Dieu se nomme,
 La nuit qui fait tomber ses soupirs les plus doux
 Du nid des rossignols dans celui des hiboux,
 Les fleurs dont les parfums dans les rayons se fondent,
 Et les herbes, les eaux, les pierres vous répondent :
 — « O bons petits oiseaux, tout est fait pour aimer ! »

Ce qu'il y a de charmant dans l'œuvre entière de Victor Hugo et d'imprévu, c'est que la flûte y répond au clairon ; le cyclope attendri joue avec les petits enfants. Dans les *Quatre jours d'Elciis* et dans la *Vision de Dante*, ce ne sont que tempêtes, coups de tonnerre, tourbillons, éclairs formidables. Tournez la page : la *Chanson des doreurs de proues* est un ressouvenir embaumé des *Orientales* ; les *Paroles de mon oncle*, où le poète glorifie la Sœur de Charité, à part les deux derniers vers, est un chef-d'œuvre de grâce héroïque et familière ; dans les petits poèmes dont le titre commun est *Amour*, on pourrait cueillir des vers d'une exquise suavité. Toutefois, la *dominante* de ce volume, je l'ai dit, c'est la violence et c'est la haine. C'est la violence qui vomit des flots d'invectives ; c'est la haine ivre d'elle-même et qui s'admire dans l'infatuation de sa victoire. Jamais poète némésiaque n'a déchaîné pareil ouragan d'indignation enflammée.

Hugo a-t-il vieilli ? Assurément. La marque trop évidente de la sénilité dans ce dernier tome de la *Légende*, c'est le ressassement, mais le ressassement à une telle dose que vous demandez grâce. Les chevilles dégénèrent en tirades, des chevilles extraordinaires, des chevilles qui sont des câbles et des chaînes de fer. Les phrases s'entassent comme des blocs cyclopéens, remués par la main d'un géant.

L'esprit se fatigue à soulever ces alexandrins énormes, chargés d'épithètes colossales. De temps en temps le forgeron de l'Etna, auquel, en commençant, nous avons comparé Victor Hugo, remue la cendre d'un bras nerveux, et d'admirables reflets de pourpre jaillissent encore des dernières étincelles : pour un instant les mers de Sicile et les hautes montagnes en sont illuminées. Ce qui n'a pas vieilli chez Victor Hugo, c'est l'imagination, qu'il a sublime. Ce prodigieux visionnaire voit l'invisible. Il touche l'impalpable. Il raconte l'ineffable. Oserai-je comparer cet étonnant cerveau à une sorte d'usine inépuisable de mots, de sons, de formes et d'images ? Ses quatre-vingts ans ne lui ont pas enlevé ce don unique.

Dans la *Vision de Dante*, la plus grandiose et tout à la fois la plus abominable conception qui ait jamais été couvée sous un crâne d'homme, il peint l'enfer, son enfer à lui, comme Dante a le sien, non pas la géhenne du soufre et du feu, mais la géhenne de l'ombre, de la nuit, du vide morne et sans fond. Écoutez :

J'étais donc comme un prêtre au seuil des saints parvis,
 Songeant, et quand mes yeux se rouvrirent, je vis
 L'ombre, l'ombre hideuse, ignorée, insondable,
 De l'invisible Rien vision formidable,
 Sans forme, sans contour, sans plancher, sans plafond,
 Où dans l'obscurité l'obscurité se fond ;
 Point d'escalier, de pont, de spirale, de rampe ;
 L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe ;
 La voix de l'inconnu d'aucun vent agité ;
 L'ombre, voile effrayant du spectre éternité.
 Qui n'a point vu cela n'a rien vu de terrible,
 C'est l'espace béant, l'étendue impossible ;
 Quelque chose d'affreux, de trouble et de perdu,

Qui fuit dans tous les sens devant l'œil éperdu...

... Tomber dans le silence et la brume à jamais !
 D'abord quelque clarté des lumineux sommets
 Vous laissez distinguer des mains désespérées.
 On tombe, on voit passer des ombres effarées,
 Bouches ouvertes, fronts ruisselants de sueur,
 Des visages hideux qu'éclaire une lueur.
 Puis on ne voit plus rien. Tout s'efface et recule,
 La nuit morne succède au sombre crépuscule.
 On tombe. On n'est pas seul dans ces limbes d'en bas ;
 On sent frissonner ceux qu'on ne distingue pas...

... Puis tout est vide ! On est le grain que le vent sème.
 On n'entend pas le cri qu'on a poussé soi-même ;
 On sent les profondeurs qui s'emparent de vous ;
 Les mains ne peuvent plus atteindre les genoux ;
 On lève au ciel les yeux et l'on voit l'ombre horrible ;
 On est dans l'impalpable, on est dans l'invisible,
 Des souffles par moments passent dans cette nuit.
 Puis on ne sent plus rien. Pas un vent, pas un bruit...

... Et le froid du néant lentement vous pénètre !
 Vivants ! tomber, tomber, et tomber sans connaître
 Où l'on va, sans savoir où les autres s'en vont !
 Une chute sans fin dans une nuit sans fond.
 Voilà l'enfer !...

Qu'en dites-vous ? Le temps a pu blanchir les cheveux du poète ; les deuils de famille et les malheurs de la patrie ont pu déchirer son cœur ; un orgueil démesuré lui a crevé les deux yeux. Mais rien n'a pu éteindre ni même assombrir le resplendissant foyer de cette imagination incomparable.

Je termine par les strophes suivantes, les dernières du livre, et qui visent en plein cœur les amis politiques de M. Victor Hugo, persécuteurs affolés de l'idée divine.

O Dieu, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve,
 Créateur qui n'a pas de relâche et de trêve,
 Œil sans paupière et sans sommeil,
 Éternel jet de vie ! Ame jamais fermée,
 Gouffre mystérieux d'où sort une fumée
 D'hommes, d'êtres et de soleils !

Humanités dans tous les espaces semées,
 Liguez-vous ; dressez-vous, innombrables armées,
 Et déclarez la guerre à Dieu :
 Soit. Lutte, attaquez cet être inabordable,
 Cet infini si doux qu'il en est formidable,
 Et si profond qu'il en est bleu.

Mesurez-vous, vous, l'ombre, à lui, la plénitude,
 Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
 Assiégeants de l'immense tour,
 Essaims tourbillonnants autour du grand pilastre,
 Vivants ! avant qu'il ait usé son premier astre,
 Dépensé votre dernier jour.

N'est-ce pas une sorte de *Quare fremuerunt gentes* ? L'auteur des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles*, dans le milieu athée qui l'adule et qui l'adore, a toujours maintenu sa foi vaillante en Dieu et à l'âme immortelle ; même, en plus d'une circonstance, il lui a donné le caractère d'une véritable manifestation. Je veux espérer qu'en dépit de tant d'insanités, de tant d'impiétés, de tant de blasphèmes, l'infinie Miséricorde lui en tiendra compte.

Post-Scriptum. — Hélas ! qu'elle a été triste la mort de Victor Hugo !... S'il faut en croire les sectaires qui montaient la garde autour de son dernier soupir, le pauvre grand poète aurait refusé la suprême visite du Dieu qui lui apportait la miséricorde et le pardon.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

De quelles hideuses et sacrilèges saturnales ses obsèques ont été l'occasion, on voudrait l'oublier ; mais, comment ne pas voir le dôme profané qui domine Paris, le dôme d'où l'on a chassé le Christ et la douce Geneviève, pour y étaler, dans une apothéose insensée, une tête de mort et la guenille humaine !

IV

Un an, jour pour jour, après la mort du poète, paraissait la *Fin de Satan*. Hugo, personne ne l'ignore, a toujours été un maître dans l'art de la réclame. A la veille de faire paraître un nouvel ouvrage, l'habile commerçant, — c'est du poète qu'il s'agit, — distribuait aux journaux amis ce qu'on appelle en termes d'imprimerie, « les bonnes feuilles ». Chacun en emportait sa part. Le volume, ainsi distribué par fragments, était, avant la mise en vente, l'entretien de toute la grande cité parisienne.

Cette fois, le livre nouveau n'a pas été dépecé. Les pages n'ont pas été dispersées au-dessus des têtes, comme les feuillets de la sybille. On s'est rappelé la lecture triomphale des *Châtiments*, en plein théâtre, au retour du poète sur la terre de France.

Il fallait renouveler cette solennité littéraire, cette sorte d'apothéose. Aussi bien (et c'est là qu'on en voulait venir) par quelle autre cérémonie pourrait-

on mieux célébrer l'anniversaire de la mort du « grand immortel » ? Un défilé devant le Panthéon, comme on fit, il y a quelques années, devant sa propre demeure ? Mais le Panthéon, tout profané qu'il est, ressemble trop à une église, et, si laïque qu'on la pût rendre, cette solennité ferait songer au « bout de l'an » de la liturgie catholique. La lecture publique du poème posthume parut donc préférable (1).

Le 22 mai 1886, la foule envahissait les gradins de la Comédie-Française : Ouvriers en blouse, étudiants, étudiantes, femmes du peuple, hommes de lettres, toutes les classes de la société ; le spectacle était gratuit. Au fond de la scène se détachait sur une draperie de peluche verte le buste de Victor Hugo par Falguière. Des lauriers d'or s'entrelaçaient autour du piedestal. M. Got ouvrit la séance par une sorte d'*Alleluia* de M. Coppée, intitulé *Résurrection*.

Le Maître n'est pas mort, l'œuvre n'est pas finie.
Miracle ! Il ressuscite ! Il est ressuscité !

Puis, les sociétaires du théâtre qui s'étaient partagé la lecture, se succèdent, Coquelin et Maubant, Worms et Mounet-Sully, Reichemberg et Baretta, Bartet et Dudlay. Les applaudissements éclatent après chaque tirade, ou même interrompent les artistes pour souligner au passage les vers du maître. L'ovation a été « formidable (2). »

Le soir même et le lendemain, les journaux ne savaient comment traduire l'enthousiasme popu-

(1) Cf. le *Moniteur universel* du 23 mai 1886.

(2) Cf. le *Journal des Débats*.

laire. Oui, s'écrie l'un d'eux (1), et non le plus fanatique, « c'est bien à une résurrection que nous avons assisté pendant ce mémorable après-midi, à l'éclosion, au développement, à l'envolée d'un poème comparable aux œuvres les plus puissantes de Victor Hugo... Nous avons senti le parfum des roses dont parle Coppée (2) ; nous avons entendu le grand bruit d'ailes des oiseaux sortis du caveau funéraire et volant au grand jour de l'immortalité, en plein soleil de gloire... » Les formules de l'admiration, j'allais dire de l'engouement, ne sont pas épuisées. On n'est pas romancier-feuilletonniste pour rien. M. Camille Le Senne continue : « Il y a eu de l'enchantement et de la terreur, du ravissement et du frisson, de ces grands souffles tragiques dont la violence emporte hors de l'atmosphère terrestre, et de ces murmures de harpe éolienne qui semblent une douce caresse courbant au passage les tendres corolles d'une prairie de lin en fleurs... » J'ai bien dit que ce journal n'était pas le plus dithyrambique ; lisez : Dans « cette épopée théogonique », Victor Hugo « égale Dante, surpasse Milton, atteint Isaïe et Moïse (3). » — « Les Pères de l'Eglise n'ont pas trouvé d'accents plus éloquents ni plus convaincus (4). » — « C'est beau, presque aussi beau que l'Évangile (5). » — « Victor Hugo a

(1) *Le Télégraphe.*

(2) Le journaliste fait allusion à cette strophe :

Le poète endormi sous les apothéoses,
 Longtemps nous donnera des poèmes nouveaux.
 De son tombeau sacré (!) sort un parfum de roses.
 De son cercueil béni (?) s'envolent des oiseaux.

(3) *L'Echo de Paris.*

(4) *Figaro.*

(5) *La Patrie.*

été le prophète de notre âge, comme Moïse avait été le poète du sien... Victor Hugo doit être placé au premier rang des demi-dieux humains, parce qu'il a joué, pour son temps et pour les siècles qui le suivront, le rôle éducateur, civilisateur et bien-faisant de Manou, de Moïse, de Christ, des encyclopédistes et de tous les grands pasteurs des âmes qui ont guidé les sociétés errantes à travers les âges (1)... », etc., etc.

L'analyse fidèle du poème nous ramènera au diapason.

Donnons d'abord la diiion du livre.

La *Fin de Satan* devait comprendre trois parties : la *Guerre*, le *Gibet*, la *Prison*, encadrées entre deux poèmes « surnaturels » et qui portent ce titre commun : *Hors de la Terre*. Le temps a manqué au poète pour écrire la *Prison* ; il en avait seulement arrêté le plan, composé deux ou trois fragments et indiqué les épisodes : les *Squelettes*, *Camille et Lucile*, la *Prise de la Bastille*.

La *Fin de Satan* est contemporaine de la *Légende des Siècles*. Dès 1854, en effet, nous disent les éditeurs, Victor Hugo en avait écrit presque tout le drame extra-humain : *Hors de la Terre*, et tout le premier livre : la *Guerre*. En 1860, il reprit son œuvre et en écrivit le second livre : le *Gibet*.

L'ensemble de l'épopée, malgré les lacunes, n'en apparaît pas moins dans ses vastes proportions, et chacune des parties terminées — *Nemrod*, *Jésus-Christ* — forme un tout qui fait songer aux drames qui nous restent des trilogies inachevées d'Eschyle.

(1) L'*Echo de Paris* encore. L'auteur de cette élucubration s'appelle Edmond Lepelletier.

Ouvrons le poème :

Depuis quatre mille ans, Satan, vaincu par Dieu, tombe dans l'abîme.

Le poète l'a vu, de son œil visionnaire, et il a gravé l'effroyable spectacle en trois vers d'un relief intense :

Il tombait, foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux.
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.

Un artiste, peintre ou statuaire, peut s'emparer de ces vers, et, s'il a du génie, faire un chef-d'œuvre.

Satan roule à travers l'abîme, toujours plus bas.

De temps en temps un mot sinistre — un mot créateur — s'échappe de ses lèvres. Dans le premier temps de sa chute, il crie : « Mort ! » Ce mot plus tard fera un homme, Caïn.

Tout à coup il rencontre un roc et s'y cramponne.
« Tombe, » dit une voix.

. « Tombe ! »
« Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit ! »
Et la voix dans l'horreur immense se perdit.
Et, pâle, il regarda vers l'éternelle aurore.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient encore.
Satan dressa la tête et dit, levant les bras :
— Tu mens ! —

Un jour, ce mot deviendra l'âme de Judas, le traître.

La foudre gronde. Satan se met à rire et crache du côté du tonnerre. Ce crachat sera Barabbas.

Un souffle passe et la chute du damné recommence.

Il s'arrête sur un sommet.

Soudain, à d'horribles ailes qui lui poussent, il sent que l'ange est mort en lui et qu'il devient monstre.

Les soleils ont disparu. Il n'en reste que trois.

Eh bien, cria Satan, soit! je puis encor voir!
 Il aura le ciel bleu, moi j'aurai le ciel noir.
 Croit-il pas que j'irai sangloter à sa porte?
 Je le hais, trois soleils, c'est assez. Que m'importe?
 Je hais le jour, l'azur, le rayon, le parfum!
 Soudain il tressaillit; il n'en restait plus qu'un.

L'abîme s'efface. L'horrible opacité des ténèbres s'épaissit encore et l'enserme. — « Enfer! » cria le monstre. Ce mot, plus tard, enfanta Sodome.

Une seconde fois retentit la voix de Dieu :

— Maudit! autour de toi les astres s'éteindront —

et déjà le soleil n'est plus qu'une étoile. Sinistre, épouvanté, altéré de lumière, Satan courait, volait, criait.

. Astre d'or!
 Frère! attends-moi! j'accours! ne t'éteins pas encor!

L'astre n'est plus qu'une étincelle, — un point rouge.

Tendant son cou livide et ses mains forcenées,

Satan essaie de monter vers la lueur qui va s'éteindre. Il vola dix mille ans. Il allait l'atteindre peut-être, quand il la voit, soudain, jeter de plus vifs éclats — les derniers — puis pâlir...

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
 Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre;
 Il reploya son aile aux ongles de granit
 Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

Tel est le prélude de la symphonie, ou mieux, telle est l'ouverture du drame. Toute la puissance de Victor Hugo y éclate. La chute dans le vide insondable, noir et froid, la peinture de l'éternel isolement du damné, la décroissance des soleils, l'évanouissement successif des astres dans l'infini où ils se fondent sous les yeux de l'archange, plongent dans la stupeur. Milton n'a rien de plus grand dans l'horrible, ni Dante peut-être.

Ici, en huit vers, le poète a imaginé un épisode charmant et qui est bien dans sa manière, l'horreur faisant place à la grâce, l'épouvante au sourire.

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
 Une plume échappée à l'aile de l'archange
 Était restée, et pure et blanche, frissonnait.
 L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
 La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
 — Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme !
 Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
 Et dit : Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé.

Ce dernier vers n'est-il pas du Victor Hugo de la meilleure époque ? Est-ce que la pensée elle-même n'est pas délicate et sublime tout ensemble ? Cela est exquis et cela est grand. Victor Hugo excelle en ces tableaux extra-humains. Tout à l'heure il parcourait, comme en se jouant, l'espace illimité, intangible, indescriptible, et s'en allait d'un soleil à un autre soleil, comme font les aigles.

Nous voici sur la terre.

La terre appartient au démon. « Toute chair a corrompu sa voie, » dit la Genèse. Hugo ne fait que commenter ce texte biblique en vers bizarres, étranges, parfois saisissants, parfois aussi grotesques. Les hommes adorent la fille de Satan, Lilith-Isis.

Le char du crime avait du sang jusqu'à l'essieu.

Dieu est lassé de pardonner. Il déchaîne la tempête.
Les montagnes sont englouties.

Tout avait disparu. L'onde montait sur l'onde.
Dieu lisait dans son livre et tout était détruit.
Dans le ciel, par moment, on entendait le bruit
Que font en se tournant les pages d'un registre.
L'abîme seul savait, dans sa brume sinistre,
Ce qu'étaient devenus l'homme, les bois, les monts.
Les cèdres se mêlaient sous l'onde aux goémons;
La vague fouillait l'ancre où la bête se vautre.
Les oiseaux fatigués tombaient l'un après l'autre.
Sous cette mer roulant sur tous les horizons,
On avait quelque temps distingué des maisons,
Des villes, des palais difformes, des fantômes
De temples dont les flots faisaient trembler les dômes.
Puis l'angle des frontons et la blancheur des fûts
S'étaient mêlés au fond de l'onde en plis confus;
Tout s'était effacé dans l'horreur de l'eau sombre.
Le gouffre d'eau montait sous une voûte d'ombre;
Par moments, sous la grêle, au loin, on pouvait voir
Sur le blême horizon passer un coffre noir;
On eût dit qu'un cercueil flottait dans cette tombe.
Les tourbillons hurlants roulaient l'écume en trombe.
Des lueurs frissonnaient sur la rondeur des flots.
Ce n'était ni le jour, ni la nuit. Des sanglots,
Et l'ombre. L'Orient ne faisait rien éclore.
Il semblait que l'abîme eût englouti l'aurore.
Dans les cieux transformés en gouffres inouïs,
La lune et le soleil s'étaient évanouis,

L'affreuse immensité n'était plus qu'une bouche
 Noire et soufflant la pluie avec un bruit farouche.
 La nuée et le vent passaient en se tordant.
 On eût dit qu'au milieu de ce gouffre grondant
 On entendait les cris de l'horreur éternelle.

Peinture à fresque formidable et que l'on dirait
 brossée par la main d'un géant.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.
 Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter
 La vague énorme, enfin, venait de s'arrêter,
 Car l'élément connaît son mystère et sa règle.
 Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.
 — Plus rien. — On ne vit plus, dans l'univers puni,
 Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.

N'est-ce pas comparable, sinon supérieur, aux plus
 belles descriptions connues? Rapprochez de cette
 page le déluge, tel que l'ont peint Alfred de Vigny
 dans *Moïse* et Leconte de Lisle dans *Qaïn*.

Dieu pardonne encore et le globe purifié va re-
 vivre :

La montagne sourit, le désert s'éveilla,
 Et le brin d'herbe, au bord des eaux, dit : Me voilà !

Alors paraît dans le désert du monde le spectre
 Isis :

L'être toujours voilé, blanc et marchant sans bruit,
 Se pencha vers la terre et cria dans la nuit.
 Et comme s'il parlait à quelqu'un sous l'abîme :
 — O père ! j'ai sauvé les trois germes du crime !
 Sous la terre profonde un bruit sourd répondit.

Quels sont donc ces trois germes du crime? — La fille de Satan que les Égyptiens appellent Isis et les Hébreux Lilith, à l'endroit où Caïn, le meurtrier d'Abel, les avait enfouis, a ramassé le clou, le bâton, la pierre, qui servirent à consommer le fratricide.

Le clou deviendra Glaive ;

Le bâton, Gibet ;

La pierre, Prison ;

C'est ainsi que le monde continuera d'être la proie de Satan, et Dieu sera vaincu.

Le Glaive, le Gibet, la Prison, telles sont donc les trois parties « terrestres » de la *Fin de Satan*.

Le Glaive, c'est la guerre, personnifiée dans Nemrod. Nemrod a pour aïeul Cham, « le fils au rire infâme. » Etant jeune, il avait trouvé, en fouillant les fanges du déluge, le clou de Caïn et il en avait forgé un glaive. Derrière ce glaive, la Guerre lève bientôt sa face sanglante. Nemrod est escorté d'un mauvais génie. Il a pour ministre l'eunuque Zaïm.

L'eunuque lui montrait du doigt le mal à faire.

Bientôt Nemrod a tout vaincu, les bêtes et les hommes, — tout dompté.

Ici le poète a placé un intermède étrange. A la lueur des incendies et des boucheries humaines, l'eunuque chante un hymne de carnage universel, un hymne délirant, tandis que, non loin, un lépreux en prière s'abandonne à la justice de Dieu, victime de réparation pour les crimes des hommes :

Je vous bénis. Chantez dans cette vie amère.

Petit enfant qui tiens la robe de ta mère,

Et qui, si tu me vois songeant dans l'infini,
 Dis : — Mère, quel est donc ce monstre ? — sois béni !
 Vous, hommes qui riez des pleurs de mes paupières,
 O mes frères lointains qui me jetez des pierres,
 Soyez bénis ! bénis sur terre et dans les cieux !
 Pères, dans vos enfants, et fils dans vos aïeux !...
 . . . Fleuves, je vous bénis, et je vous bénis, plaines ;
 Vous tous, êtres, oiseaux, moutons aux blondes laines,
 Fourmis des bois, pasteurs dans vos tentes de crin,
 Toi, mer, qui resplendis comme un liquide airain,
 Serpents, qui ressemblez à des branches horribles,
 Fleurs, dont les parfums sont des rayons invisibles,
 Ciel, qui nous dis tout bas dans l'ombre : je suis près :
 Nocturnes profondeurs des muettes forêts,
 Sources qui répandez vos murmures dans l'herbe,
 Joncs frémissants qu'émeut le souffle né du verbe,
 Bœuf qui mugis, lion qui vas, chevreau qui pais,
 Soyez dans la lumière et soyez dans la paix.

Cette sorte d'hymne humanitaire où fourmillent les vers étranges sinon baroques, se termine par une de ces merveilleuses images que, seul et plus d'une fois, Victor Hugo a rencontrées. Tandis que l'horrible main du lépreux se dresse vers le ciel, la main caressante de Dieu bénit la création :

Et les astres voyaient dans les splendeurs profondes,
 Pendant que bénissant l'homme, les plaines blondes,
 Les grands fleuves, les bois, les monts silencieux,
 S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux
 La main du lépreux, noire, affreuse, triste et frêle,
 La main de Jéhovah se dresser derrière elle.

Cependant Nemrod s'ennuie. Victor Hugo a raconté ses brigandages en des vers qui sont de l'airain ou de l'acier ou de la lave. Chacun d'eux est un bloc énorme, et tout cela remue et tout cela marche. Quelquefois même on dirait des béliers à l'assaut de formidables murailles.

Mais rien n'emplit son âme; il disait : J'ai vécu.
Que faire? — Et chaque jour, plus las et plus vaincu,
Morne, il sentait monter dans son cœur solitaire
L'immense ennui d'avoir conquis toute la terre.

Zaïm dit à Nemrod :

Dieu règne moins que vous. Votre face est sacrée.
Et vous faites couler, sur la terre qu'il crée,
Des rivières de sang près de ses fleuves d'eau...
Tout est à vous.
Il ne reste plus rien.

— Que le ciel, dit Nemrod.

Et Nemrod va faire le siège du firmament.

« L'attaque du ciel par Nemrod, a dit l'auteur
d'*Attila*, M. Henri de Bornier, est une des plus
effrayantes inventions du génie épique (1). » En
voici le crayon :

Des débris de l'arche de Noé, Nemrod s'est cons-
truit une cage; la cage est pourvue d'une trappe en
haut et d'une trappe en bas. Il y attelle quatre aigles.
Au-dessus des fauves, quatre lions pendent à des
piques. Le roi entre dans la cage avec son ministre
et il dit aux aigles :

. Allez.

Ils vont.

La seule lecture de cette description, ou mieux de
cette irruption monstrueuse dans l'espace, donne le
vertige.

Et les aigles montaient.

Leurs ailes éperdues

(1) Cf. la *Nouvelle Revue* de 1886.

Faisaient, troublant au loin les calmes étendues,
Des oscillations dans l'immobilité ;
Autour du char vibrait l'éther illimité,
Mer que Dieu jusque-là seul avait remuée.

Comme ils allaient franchir la dernière nuée,
Les monts noirs qui gisaient sur terre, soucieux,
Virent le premier aigle, escaladant les cieux
Comme s'il ne devait jamais en redescendre,
Se tourner vers l'aurore et crier : — Alexandre !
Le deuxième cria du côté du midi :
— Annibal ! Le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur ce rouge occident jeta ce cri sonore :
— César ! Le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : — Napoléon !

Les aigles montent. Ils montent, durant des jours
et des jours.

Le même dialogue est échangé entre le roi et son
ministre : — « Approchons-nous du ciel ? » — « La
terre a disparu... » — « Approchons-nous. » — « Le
ciel est toujours bleu. »

Les aigles montent durant des semaines et des
mois. Quand les lions sont mangés, Nemrod leur
jette en proie Zaïm.

A la fin, voyant que le ciel était toujours aussi
haut et aussi loin dans les bleues profondeurs,
Nemrod,

. . . calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,
ajuste à son arc la flèche.

Les aigles frissonnants regardaient de côté.
Nemrod éleva l'arc au-dessus de sa tête,
Le câble lâché fit le bruit d'une tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on ferme les yeux,

L'effrayant javelot disparut dans les cieux.
Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

Un mois plus tard, un pâtre vit tomber Nemrod.
Auprès du cadavre, une flèche pleine de sang...

. **Avait-il blessé Dieu ?**

C'est par ce point d'interrogation qui me glace,
comme ferait un blasphème, que se termine l'aven-
ture de Nemrod.

Cependant la plume tombée des ailes de Lucifer
est toujours au bord du gouffre ténébreux. L'imagi-
nation prestigieuse du poète l'illumine d'un rayon
qui jaillit du regard de Dieu. Sous ce divin coup
d'œil, — comme sous l'incubation du regard de
Jésus cette larme qui, dans le poème précurseur
d'Alfred de Vigny (1), devait devenir un ange et
s'appeler Éloa, — la plumetressaille, elle brille, elle
vibre, elle grandit, elle prend une forme, elle est
vivante. Nouvel ange, Dieu lui donne un nom
nouveau : **LIBERTÉ.**

Tel est le premier livre.

Le second, le *Gibet*, nous transporte en Judée sous
le troisième César.

La mort régnait avec les licteurs pour ministres :
Le genre humain pendait en deux haillons sinistres
Comme si Dieu l'avait déchiré de ses mains ;
Les hommes d'un côté, de l'autre les Romains.

En ce temps-là Jésus paraît :

(1) Vigny songea plus d'une fois, dit-on, à continuer sa
légende d'*Eloa* dans un poème qu'il eût intitulé *Satan sauve*.
C'est le thème repris par Soumet dans sa *Divine Épopée*.

Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
 Semblait un Dieu faisant sur terre une descente ;
 On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux ;
 Les publicains, assis au bureau des impôts,
 Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre ;
 Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
 Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
 Avait des visions dont il restait muet :
 Il entraît aux cités, fuyait aux solitudes,
 Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes ;
 Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
 Le regardaient de loin marcher le long des blés,
 Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense,
 Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence (1).

Telle est l'incomparable puissance de Victor Hugo !
 Pour peindre le déluge, il a déchaîné ses vers,
 comme des ouragans. Pour assaillir le ciel il s'est
 enfermé avec Nemrod dans son quadrigé trainé par
 des aigles. Les rimes retentissantes ont roulé de
 page en page, comme un tonnerre. Et ce même co-
 lossal poète a écrit les vers simples et doux que nous
 venons de lire !... De la même main qui tord l'hexa-
 mètre comme ferait un géant d'une barre de fer, il
 a crayonné cette vue gracieuse de la Judée :

La Judée est dorée et verte sous l'azur ;
 Elle a des bois, des monts, des lacs ; son air est pur ;
 Le vent du sud le trouble et le vent d'est le calme ;
 Rome estime ses vins ; comme l'huile de palme,
 L'huile d'olive abonde en flots sous son pressoir ;
 L'ombre du Sinai la couvre vers le soir.
 La Judée est la terre où de temps en temps passe
 Une lueur de Dieu qui se perd dans l'espace.

(1) Les prosaïsmes sont rares dans ce second livre. A la
 meilleure page, celle qu'on vient de lire, j'ai cependant relevé
 celui-ci :

Or, il était alors question dans les villes
 De quelqu'un d'étonnant...

Il a chanté la *Chanson des oiseaux* ; rythme exquis, strophes ailées.

Avril ouvre à deux battants
 Le printemps ;
 L'été le suit et déploie
 Sur la terre un beau tapis
 Fait d'épis,
 D'herbe, de fleurs et de joie.

Il a entonné le *Cantique de Bethphagé*.

L'ombre des bois d'Aser est toute parfumée.
 Quel est celui qui vient par le frais chemin vert ?
 Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?
 Il est jeune, il est doux. Il monte du désert
 Comme de l'encensoir s'élève une fumée.
 Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?

Chaque strophe du cantique est imprégnée du parfum de la Bible, comme l'*Entrée* à Jérusalem semble avoir dérobé à l'Évangile quelque chose de sa simplicité et de sa grandeur.

. L'encens que l'aube apporte,
 Les souffles purs, les fleurs s'éveillant dans les bois,
 Les rayons se mêlaient à l'ivresse des voix ;
 Et c'était à côté du chemin de la ville.
 Hors du village et près de la borne du mille,
 Tout en allant aux champs ils s'étaient rencontrés ;
 L'herbe était verte, et l'aube éblouissait les prés...

On dirait que le poète a assisté au triomphe de Jésus. Il a vu les femmes qui posaient leur cruche à terre, une aïeule qui souriait sur le seuil de sa porte, trois laboureurs chargés de leur faux, et, soudainement, « au tournant de la route », Jésus qui venait, monté sur l'ânesse.

Il avait les cheveux partagés sur le front ;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes ;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule gaie, heureuse, pêle-mêle ;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna ! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avançait avec le calme du mystère ;
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
Etendaient leurs habits pour qu'il passât dessus ;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière à l'avant du cortège ;
Et tous disaient : — Que Dieu le Père le protège !
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs !

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieus comme une fête ;
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,
Et les femmes chanter, et le peuple accourir,
Et sourit en disant : Je vais bientôt mourir.

Voici encore de très beaux vers sur l'Évangile et
qui seront, si je ne me trompe, souvent cités :

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,
Le lion, et le bœuf, et l'aigle et le ciel bleu ;
Cette histoire, par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime ;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai !
Les peuples qui n'ont pas ce livre, le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Certes, cela est beau et presque sans tache. Oui,
Victor Hugo avait le génie biblique et chrétien. Ce-

pendant, je ne vais pas jusqu'à dire avec M. Henri de Bornier. « C'est la vie et la mort de Jésus-Christ que le poète nous raconte dans ces deux mille vers qui comptent parmi les plus beaux de la littérature française et de toutes les littératures ; c'en est le tableau le plus large, le plus varié, le plus étonnant (1)... » D'abord il s'en faut que Victor Hugo ait fidèlement suivi l'Évangile. Trop souvent il a puisé dans le Talmud ou dans son imagination. Certains personnages ont même été créés de toutes pièces : le docteur Sadoch, Rosmophim de Joppé, le charpentier Psyphax ; certains épisodes ont été inventés : les treize portes de Jérusalem, l'ennuyeux discours de la Sibylle, le choix du gibet chez le charpentier, la mise en présence de Marie, Mère de Jésus, et de Madeleine, l'apparition de Lilith-Isis à saint Marc et à saint Jean, la discussion du Sanhédrin, enfin Barabbas rencontrant la croix.

De plus, que d'obscurités, d'étrangetés, de contradictions, de blasphèmes dans l'Évangile selon Victor Hugo, et que M. Henri de Bornier ne semble pas avoir aperçus ! Un seul exemple :

— Vivez ! aimez ! marchez ! délivrez ! ayez foi ! —

dit Jésus...

Et l'on vit, ô terreur ! ô deuil ! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints
Et de l'assassiné naître des assassins !
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique !...

.....
Torquemada, j'entends le bruit de ta cognée.
Tes bras sont nus, ta face est de sueur baignée ;

(1) *Loco citato.*

A quoi travailles-tu seul dans ton noir sentier ?

Torquemada répond : — Je suis le charpentier.

Et j'ai la hache au poing dans ce monde où nous sommes.

— Qu'est-ce donc que tu fais ? — Un bûcher pour les hommes.

— Avec quel bois ? — Avec la croix de Jésus-Christ.

Oublions ces infamies (il y en a d'autres) ; — les citer, n'est-ce pas les flétrir ? — et revenons au poème.

Tandis que se prépare et s'accomplit le triomphe de Jésus, le docteur Rosmophin, lequel a condamné Barabbas, pénètre dans la boutique du charpentier Psyphax pour y choisir un gibet.

Dans une sorte d'ancre au fond de la mesure
 Gisaient de noirs poteaux, de diverse mesure ;
 Le païen remua ces affreux blocs dormants
 Et l'on voyait s'enfuir des bêtes qu'on ignore ;
 Les poutres retombaient sur la terre sonore,
 Soudain l'homme, que l'âtre aidait de sa clarté,
 Poussant un dernier bloc, non sans peine écarté,
 Montra du doigt au prêtre un madrier difforme,
 Ayant le poids du chêne avec les nœuds de l'orme,
 Lourd, vaste et comme empreint de cinq doigts monstrueux,
 On voyait au gros bout, renflement tortueux,
 On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
 Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre.

C'est le bâton de Caïn. Psyphax en fabrique une croix. Pendant ce temps-là et la pâque étant faite, commence, pour Jésus, l'angoisse. *Jésus aux Oliviers*, la *Rencontre avec Judas*, *Jésus chez Anne*, la *Fidélité du meilleur*, tous ces épisodes qui ne sont à proprement parler que des haltes sur le chemin du Calvaire, ont été écrits, du moins dans leur ensemble, avec une étonnante sobriété. Toutefois, la merveille, et qu'il faudrait citer, non parce qu'elle est sans

lache, mais pour la solidité du vers, pour l'éclat, pour l'ampleur, c'est la page intitulée *Ténèbres*.

Barabbas, délivré, erre dans l'ombre et frappe du front, au milieu de la nuit, la croix où meurt Jésus-Christ.

Tout en marchant il heurte un obstacle ; il le touche ;
 — Quel est cet arbre ? Où donc suis-je ? dit Barabbas.
 Le long de l'arbre obscur, il lève ses deux bras
 Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
 — Cet arbre est un poteau, dit-il. Il y promène
 Ses doigts, par la torture atroce estropiés ;
 Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.
 Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
 Il retire sa main ; elle est toute mouillée.
 Ces pieds sont froids, un clou les traverse ; et de sang
 Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
 Barabbas éperdu recule ; son œil s'ouvre
 Epouvanté dans l'ombre épaisse qui le couvre,
 Et, par degrés, un blême et noir linéament
 S'ébauche à son regard sous le noir firmament ;
 C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
 Une touffe d'hysope entourant une éponge,
 Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
 Le front penché, les bras portant le poids du corps,
 Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,
 Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
 Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
 Un cadavre apparaît, blanc, et comme éclairé
 De la lividité sépulcrale du rêve ;
 Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas reconnaît Jésus-Christ :

Jésus mort répandait un rayonnement blême ;
 La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
 Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
 Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Et l'âme du scélérat éclate en accents terribles et vengeurs contre la nation qui a supplicié le juste :

Oh ! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez !

Le *Crucifix* termine ce second livre. D'admirables vers que je m'en veux de ne pouvoir citer, y rayonnent, — hélas ! trop souvent obscurcis par la fumée qui monte de l'orgueil humain et déshonorés par de vulgaires diatribes, propos de cabaret...

Du troisième livre, la *Prison*, le lecteur s'en souvient, nous n'avons que des têtes de chapitres et deux courts fragments.

La *Prison*, née de la pierre qui a tué Abel, devait peindre les horreurs du cachot résumées, condamnées, dans la Bastille.

D'un bout à l'autre de cette trilogie, l'action se déroule entre Satan et Dieu. L'archange damné, fatigué de haïr et de maudire, « las de l'abîme », se tourne à la fin vers le Tout-Puissant, se prend à l'aimer et demande grâce. — Long et fastidieux monologue qu'illuminent des vers resplendissants. — Ce cri de Lucifer ne restera pas sans écho.

L'ange Liberté pénètre dans l'abîme où souffre le maudit. Il y a là, dans l'enfer, une peinture de Satan

dont je ne puis donner l'idée : c'est quelque chose d'inouï, de monstrueux, de fou, de fort, avec l'empreinte irréfragable du génie. La goule Isis-Lilith est près du damné ; elle chante victoire :

Le sang coule, Jésus est mort, l'enfer prévaut...

.....
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content ! Nuit, terreur, mort. Eclipse de Dieu...

Satan ne répond pas. Pour la première fois depuis des siècles il s'est endormi.

Isis recule, épouvantée :

Il dort ! je souffre seule. Oh ! je le hais...

Et, tout à coup, « épouvantable et pâle, » elle voit de la lumière.

Un ange éblouissant, les ailes déployées,
Entraît.

Effarée, aboyante, Isis veut arrêter l'ange et le chasser.

..... L'ange approchait, tranquille...
— Mais réveille-toi donc, Satan ! dit le fantôme.
Satan dormait...

Sans répondre aux invectives de la stryge infâme, sans dire un mot, l'ange regarde Isis fixement. L'étoile qu'elle avait au front, se mit soudain à grossir et à s'enflammer. A mesure que l'étoile darde ses feux, la larve décroît.

L'ardent grossissement de l'étoile poussait
Lilith-Isis vers l'ombre, et mêlait à la fange
Le fantôme rongé par la clarté de l'ange ;

Les rayons dévoraient l'affreux lineul flottant ;
 L'étoile aux feux divins, plus large à chaque instant,
 Météore d'abord, puis comète et fournaise,
 Fondait le monstre ainsi qu'un glaçon dans la braise.
 Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

L'ange Liberté se penche alors sur son père endormi, le plaignant, le consolant, le baignant de ses larmes.

Sens-tu que je suis là ? Me reconnais-tu, dis ?
 M'entends-tu ? C'est du fond des divins paradis...
 Que je viens, éperdue, à toi !...
 Hélas ! Sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse ?
 M'entends-tu sangloter dans ton cachot ? Consens
 Que je sauve les bons, les purs, les innocents ;
 Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance.
 Dieu me fit Liberté : toi, fais-moi Délivrance !

« Va ! » — répond Satan.

Rien n'adoucit encore le tourment du damné, et
 il se plaint en un long sanglot :

Etoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
 Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
 Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, l'amour me hait !

— « Non, répond Dieu dans l'infini, non, je ne te hais point... »

Un ange est entre nous ; ce qu'elle a fait te compte,
 L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
 O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai !
 Viens ; la prison détruite abolit la géhenne !
 Viens ; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
 Cette paternité sublime nous unit.
 L'archange ressuscite et le démon finit ;
 Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
 Satan est mort ; renaiss, ô Lucifer céleste ! »

Telle est, en rapide analyse la *Fin de Satan*. Dirai-je, avec certain critique, que ce poème prendra dans la littérature du dix-neuvième siècle la place que Dante a conquise, avec sa *Divine Comédie*, dans le monde chrétien du moyen âge, ou celle qu'en des limites moins grandioses Milton a su se faire avec son *Paradis*?... Je ne pose la question que pour n'y pas répondre. C'est assez qu'au point de vue littéraire ce poème posthume, en de certaines pages que nous avons citées ou signalées, ne soit pas indigne de la *Légende des Siècles*. Les mêmes qualités y abondent, gâtées par les mêmes défauts. Grandiloquence et bavardage, opulence et misère. Des vers éclatants et pleins, des images hardies et justes, des merveilles d'expression, une rhétorique incomparable ; — des tirades boursoufflées et creuses, des métaphores incohérentes, la recherche du rare aboutissant au grotesque. Aussi démesuré dans l'idylle que dans l'épopée. La maîtrise extraordinaire des rimes ne rachète ni l'extravagance ni le remplissage. Quelques pages ont une netteté et un contour merveilleux ; la plupart sont confuses et brouillées. Les nuances délicates se font rares. Les beautés sont massives. C'est un livre prodigieux que la *Fin de Satan*, je n'en disconviens pas ; mais le beau, simple et commode, n'est-ce donc rien ? Hugo m'emporte sur des sommets ; mais j'ai le vertige et mal à la tête. Hugo me précipite à des profondeurs de ténèbres, j'ai les reins fracassés ; à des abîmes, ma raison s'égaré.

Quant à la conception elle-même, à l'idée dominante, vaut-elle que j'en parle ? Dieu a brisé le glaive de Nemrod ; la guerre disparaîtra. Le bâton de Caïn est devenu la croix du Golgotha ; la religion

a crucifié Jésus-Christ. La pierre est devenue la Bastille ; le peuple la renversera et la révolution reprendra l'œuvre du Christ et sans doute la perfectionnera. La liberté humaine réconciliera Satan et Dieu ; et il n'y aura plus ni mal ni souffrance, ni de mort peut-être.

Hugo n'a pas consenti à n'être qu'un poète, un poète de génie. Il affiche la prétention, qui ne date pas d'hier, d'être un révélateur, un docteur des âmes et des peuples. Quel voile a-t-il donc soulevé ? Quelle vérité a-t-il enseignée ? Où est-elle, son œuvre dogmatique, disciplinaire et morale ?

Serait-ce la réhabilitation de la courtisane, la réhabilitation du bouffon, et enfin la réhabilitation de Satan ?... — La liberté sera un jour victorieuse du mal... Voilà « le problème unique » résolu ! Mais, comment cette liberté, fille du mal, viendra-t-elle à bout du mal ? C'est ce que le prophète ne nous dit pas et c'est ce qu'il fallait nous dire. Eh bien, cette chimère, cette formule vide, *verba et voces*, Victor Hugo l'oppose au dogme chrétien de la Chute et de la Rédemption. On l'a dit avec raison (1) : Tournez et retournez autant qu'il vous plaira les vers du poète, cherchez la pensée cachée sous l'allégorie de Satan révolté, puni, repentant et pardonné, vous ne trouverez rien de plus. Mais, dans la *Fin de Satan*, c'est le Christ qui est vaincu. La mort même de Jésus-Christ a été le plus grand triomphe du maudit. Satan n'a pas seulement réuni contre le Messie toutes les puissances de ce monde, il n'a pas seulement conjuré les mensonges, les félonies, les apostasies, tous les égoïsmes et toutes les lâchetés, il n'a

(1) V. le *Français* du 25 juin 1886.

pas seulement pendu à la croix l'Homme-Dieu et mis les scellés de l'État sur la pierre du sépulcre, il a refait « la chaîne du mal » avec les ordinations des prêtres menteurs, avec l'airain des cloches, l'argent des ciboires et l'or des calices.

Et l'on vit, ô terreur, ô deuil, des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints...

Jésus-Christ a donc été vaincu deux fois, et durant sa vie et après sa mort...

Ah ! qu'elle est profonde et qu'elle est vraie cette parole du pauvre Michelet : « Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix, chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse ? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais, je vous prie, dites-le-moi si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel ?... » — Michelet venait de couvrir de ses baisers la croix du Colisée. — Que si, par malheur, ce cri d'une âme blessée ne trouvait pas d'écho dans les profondeurs de votre âme, consolez-vous, lecteur, si vous le pouvez, avec la *Fin de Satan*.

ÉMILE MONTÉGUT

I

Intelligence en quelque sorte aiguë, très ouverte, très large, compréhensive, M. Montégut a des idées et une façon de les exprimer peu banale. Il aime le grand, même le grandiose. Ce qui est beau, le ravit. Peu d'écrivains sont, comme lui, au courant des littératures étrangères. Ce n'est pas à dire, nous le verrons, qu'il ignore la France. Ce fin lettré est un critique d'ordre supérieur. Lisons, la plume à la main, quelques-uns de ses livres, et d'abord les *Types littéraires* (1).

« Une conversation sur l'influence de la musique » ouvre le volume. L'interlocuteur, un jeune puritain

(1) Le titre complet du volume est celui-ci : *Types littéraires et Fantaisies esthétiques*. Paris, Hachette.

d'humeur tendre et de conscience scrupuleuse, se déclare l'ennemi irréconciliable de cet art charmant. Pour lui, la musique est « le plus formidable instrument de destruction morale qui ait jamais été inventé ». Pour M. Montégut, la musique est, au contraire, « le plus puissant instrument de civilisation qui ait jamais été à l'œuvre dans le monde ». Vous le voyez, il n'est pas facile d'accorder les deux amis. Il serait moins mal aisé, croyons-nous, de rapprocher sur le même sujet M. de Falloux et Victor de Laprade (1).

Nous ne nous arrêterons pas à discuter la thèse et pour cause. Nous doutons seulement que la musique ait une telle influence, soit pour le bien, soit pour le mal. Quoi qu'il en soit, nous ne la mettrons jamais, comme le fait M. Montégut, sur le même rang que la prière, et moins encore de pair avec la religion.

Ce qui nous plaît dans ce chapitre, outre l'intérêt général de la conversation, c'est l'analyse psychologique d'une touche si délicate, nous allions dire d'un si fin scalpel ; c'est telle page, ingénieuse, ironique, attendrie ; c'est telle autre, profonde, sur l'ignorance et l'isolement, sur l'impuissance où sont tant d'âmes, d'exprimer leurs sentiments, sur la sensibilité moderne, etc., etc. Il nous semblait, pendant que nous lisions, entendre deux maîtres exécuter tour à tour, sur deux thèmes différents, des *variations* charmantes.

Des études sur Don Quichotte, Hamlet, Werther, Wilhelm Meister, Dante et Goethe, se partagent les chapitres suivants.

(1) Cf. le volume de Laprade intitulé : *Contre la Musique*.

M. Montégut met parfaitement en relief cette idée que la littérature espagnole, la plus riche pourtant, la plus variée, la plus amusante, semble avoir sombré dans un immense naufrage. Il en est de ses trésors comme des trésors du Nouveau-Monde : l'Espagne n'a pas mieux profité des uns que des autres. Voulons-nous dire que ses richesses ont disparu matériellement ? Non, mais elles ne sont pas entrées dans la circulation générale des richesses de l'humanité. Calderon, pour citer un exemple, son plus grand poète dramatique, — tandis que Shakespeare gagne chaque jour plus de lecteurs capables de le comprendre et de l'aimer, — Calderon n'est, aujourd'hui comme hier, le mets recherché que d'une rare élite de gourmets, de *dilettanti*, d'érudits « imaginatifs », de raffinés. Quelle est donc la raison de cette particularité curieuse ? Cette littérature serait-elle trop exclusivement espagnole ? Non, répond l'auteur ; mais elle manque de cette vertu qui s'appelle l'humanité. « Elle est noble, élevée, chevaleresque jusqu'à la folie, religieuse jusqu'à l'extase, franche jusqu'à la crudité, sincère jusqu'au cynisme ; elle n'est pas humaine, et par là j'entends qu'elle ne possède pas cette fibre que remuent en nous les douleurs et les joies de nos semblables. »

Cependant, un livre fait exception. L'humanité l'a distingué ; elle s'en est emparé ; elle l'a mis à part de tous les autres livres de la littérature espagnole. Ce livre, le plus amusant et le plus mélancolique des livres, œuvre d'un grand patriote attristé, s'appelle : *Don Quichotte de la Manche*.

Le portrait qu'après tant d'autres essaie M. Montégut, du bon hidalgo, la fleur des chevaliers errants, est crayonné de main sûre et de pointe délicate. Les

critiques modernes ont, à diverses reprises, découvert dans *Don Quichotte* bien des symboles ingénieux et bien des significations profondes. L'auteur des *Types littéraires*, sans torturer la lettre du livre, en des pages qui n'ont rien de subtil, nous montre Don Quichotte, d'abord comme la personnification même de Cervantès, puis comme l'expression de son esprit, la figure de son talent, la forme visible de son imagination, — l'une des plus étranges qu'il y ait eu au monde, — enfin « comme le miroir de son cœur. » Ce n'est pas assez pour l'ingénieux critique. Sous les voiles transparents de l'allégorie romanesque, il nous fait lire la tragique histoire de l'Espagne au seizième siècle, « racontée avec une rage silencieuse et une amertume concentrée par un témoin, sympathique et sévère à la fois, qui a pénétré le néant de cette grandeur et la folie de cet héroïsme ».

Nous n'avons qu'un regret, c'est que M. Montégut ait cru devoir, dans cette étude, se livrer à une appréciation des mystiques espagnols, et, notamment, attaquer la charité de sainte Thérèse. Ce n'est pas, non plus, sans une douloureuse surprise, que nous avons lu, quelques pages plus loin, le rapprochement que fait l'auteur entre la fondatrice du Carmel, assaillie de visions sataniques, et Don Quichotte qui croit aux andriagues. Mieux encore qu'en tête des œuvres de tout grand poète, il faudrait écrire en tête des œuvres de nos mystiques et des vies de Saints : « Terrain réservé. Terrain interdit aux profanes. »

Les remarques judicieuses et les aperçus nouveaux ne sont pas rares dans les pages consacrées à *Hamlet*. En voici quelques-uns, mais dépouillés des

charmes du style et de l'imprévu du développement : — Tous les personnages historiques ne sont point ceux que mentionne l'histoire ; les créations des grands poètes sont souvent plus historiques que la plupart des faits et des documents. Hamlet n'est pas moins réel que le comte d'Essex ou que Walter Raleigh, Alceste que M. de Montausier ou le duc de Roannez, Don Quichotte que le duc d'Albe, Philippe II et toute sa cour.

Une opinion, répandue en France, c'est qu'aucun poète n'est grand s'il n'exprime les sentiments éternels de l'humanité universelle. Il est incontestable, répond M. Montégut, que le poète doit reproduire les sentiments éternels de l'humanité, et il n'est grand qu'à cette condition ; mais, en revanche, il n'est poète qu'autant qu'il sait exprimer l'humanité universelle par les circonstances et les particularités de sa nation et de son temps.

On admet généralement qu'*Hamlet* est la plus philosophique des tragédies de Shakespeare, partant la plus abstraite. La vie, au contraire, y éclate de toutes parts et dans tous les détails. Tout est vivant, même le paysage, tant est puissante la magie du poète, et ce n'est pas une métaphore de dire que, dès la première scène, « on frissonne sous l'âpre vent du nord avec les soldats de garde sur l'esplanade du château d'Elseneur. »

On a calomnié Hamlet. En dépit de son caractère irrésolu, de son langage mélancolique, c'est un des caractères les plus mâles qu'il soit possible d'imaginer. — Voilà qui est original, par exemple, et imprévu. — Par son inquiétude secrète et sa tristesse grave, sa subtilité métaphysique et son élévation de pensée mêlée de superstition et enfin par son allure

fière et brutale, il réunit en lui, pour ainsi parler, deux natures : il est à la fois le dernier des féodaux et le premier des modernes. Je laisse au lecteur le plaisir de voir par lui-même comment M. Montégut a creusé cette idée et l'a développée en tous sens, comme un mineur les galeries souterraines d'une carrière de granit ou d'une montagne de marbre. Je passe à *Werther*.

L'admiration sans réserve de M. Montégut pour cette œuvre de Goëthe nous étonne. Assurément, la situation de *Werther* est l'une des plus émouvantes que puissent traiter le roman ou le drame, et le génie de l'auteur est hors de conteste. Mais, l'œuvre n'en est pas moins malsaine. Goëthe a donné là le dangereux exemple, je ne dis pas de peindre la passion, — car la passion peut être la source des inspirations les plus éloquentes et les plus chastes, — mais de *jouer* avec la plus terrible, et l'on sait si l'exemple a été suivi. Le nombre est considérable des écrivains qui, depuis *Werther*, ont éprouvé l'orgueilleux besoin de se confesser en public de leurs souffrances imaginaires ou réelles. Dédaignant volontairement, comme l'amant de Charlotte, toutes les chances de salut qui leur sont offertes, ils se renferment dans une vie molle et rêveuse et savourent leur mal sans entreprendre de le guérir. Impuissants à créer des œuvres pures et viriles, ils cherchent du moins à se faire un piédestal de leurs faiblesses et quelquefois de leurs crimes.

Je préfère à la critique de *Werther* l'excellente étude que fait de *Wilhelm Meister* M. Montégut. Ce livre est peu lu en France et moins encore goûté. C'est une œuvre essentiellement allemande, encombrée de digressions, de dissertations, d'arabesques

et de fantaisies. Quant au style, toujours admirable, jamais, de l'avis d'un juge compétent (1), il n'a eu plus de variété, de souplesse et de force. Mais, ce n'est que dans le texte original qu'on en peut sentir le charme. Malheureusement trop de pages sont équivoques ; trop d'épisodes rappellent par leurs plus mauvais côtés les mœurs légères des comédiens et de leur entourage, et plus d'une aventure est scabreuse.

Ce que M. Montégut fait ressortir à souhait, c'est la difficulté d'interpréter cet œuvre étrange, c'est l'esthétique et la morale de Goethe. Il y a là plus d'une page que méditeraient avec profit nos modernes naturalistes. Goethe aussi voulait peindre la vie réelle sous tous ses aspects, et même nulle image n'avait de valeur à ses yeux que si elle était la traduction fidèle d'un fait positif, d'un « document humain, » si vous voulez. Mais, n'affirmait-il point la supériorité de l'intelligence sur la matière, celui qui s'écriait dans son enthousiasme pour Shakespear : « Que le monde visible tout entier était trop étroit pour lui ! » Et, lorsqu'il proposait pour but aux jeunes artistes « de donner un digne pendant à ce qui existe, » ne reconnaissait-il point dans l'art un principe créateur bien au-dessus de la pure imitation ? Le spiritualisme, enfin, n'était-il pas l'état naturel de la grande âme qui a jeté ce cri : « Celui qui n'a jamais mangé son pain en l'arrosant de ses larmes ; celui qui n'a jamais passé les tristes nuits assis sur sa couche et pleurant, celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes ? »

Dans le parallèle entre *Dante* et *Goethe*, je note

(1) M. Heinrich. *Histoire de la littérature allemande*, t. III, p. 85.

une belle et profonde pensée qui fermera bien cette étude : « Toute prière, toute contemplation est un poème vivant, et tout poème est d'autant plus beau et parfait qu'il se rapproche davantage de la prière et de la contemplation (1). »

(1) Outre la conversation sur « l'influence de la musique » dont nous avons dit un mot, les « fantaisies esthétiques » qui complètent le volume, ont pour titres : *Un pèlerinage édifiant* (Neuwied au bord du Rhin), *Visions du passé*, *les Confidences d'un hypochondriaque*, *les Petits Secrets du cœur*, toutes pages aimables, tranquilles, aux ondulations lentes, et qui reflètent parfois (rarement) l'éclair d'un ciel orageux.

II

Dans ce volume des *Types littéraires*, la littérature anglaise n'est représentée que par l'étude sur *Hamlet*. M. Emile Montégut lui a consacré plus tard tout un volume (1). Nous allons le feuilleter et prendre quelques notes.

De tous les travaux critiques, celui-là est le meilleur, à notre gré, qui donne le plan du livre et qui en fait connaître l'architecture tout entière, à savoir, les fondations et le sous-sol, le rez-de-chaussée et les étages, les greniers et la voûte, la solidité et les agréments. Fidèle à ce principe, nous avons dès l'abord songé à analyser minutieusement, pour notre plaisir et aussi pour notre instruction, cet ouvrage. Même, afin de nous encourager dans ce labeur, nous nous redisons le mot de Sylvestre de Sacy : « Une bonne analyse est une des œuvres les plus méritoires de l'esprit. Clarté, goût, jugement, tout y est requis avec une parfaite abnégation de

(1) *Essais sur la Littérature anglaise*. Paris, Hachette.

soi-même (1). » C'est bien , mais, quand nous nous sommes vu aux prises avec ces infinis détails et ces mille pensées ténues, délicates, chatoyantes, déliées tout ensemble et serrées comme les mailles du plus fin tissu, nous avons vite renoncé à notre premier dessein.

Comment analyser, en effet, les cinquante premières pages, par exemple? Il s'agit du *Caractère anglais* ; il s'agit de saisir l'âme d'une nation dans ses phénomènes multiples et d'en décrire les traits. Autant vaudrait peindre l'invisible, toucher l'intangible, photographier l'impersonnel. J'admire avec quelle sagacité pénétrante M. Emile Montégut, après le subtil Emerson (2), a retrouvé au fond des antiques poèmes scandinaves le rudiment de l'âme anglaise, avec quelle patience lumineuse il en a suivi à travers l'histoire les lents et successifs développements. Oui, là-bas, dans les brumes du Nord, comme l'enfant dans ses langes, elle dormait tout entière, la moderne Angleterre, objet d'étonnement pour toutes les nations. « Conquête de l'Inde, esprit pratique, vif sentiment de la réalité, génie de Shakspeare, furieux et homicides poèmes de Byron, rudes *yeomen*, impérieux gentilshommes, tout cela se retrouve au fond des descriptions des vieilles *sagas* norwégiennes, tout jusqu'à cette beauté physique, à cette fleur de carnation, célèbre dès le sep-

(1) *Rapport sur le progrès des lettres...* p. 18. Imprimerie nationale, 1868.

(2) Cet *Essai* fut écrit à l'occasion du livre d'Emerson intitulé *English Traits*.

tième siècle (1), dont nous admirons aujourd'hui l'éblouissant épanouissement, et qui dénote une race vierge, chaste et rustique. »

Il nous plairait que M. Montégut fit de l'âme française une étude aussi approfondie. Le sujet en vaut la peine, il a de quoi l'attirer. L'esquisse en est même tracée dans l'*Essai* suivant, lequel a pour titre : *Des Caractères de la Littérature anglaise* ; qu'il reprenne ce crayon et qu'il en fasse un portrait.

C'est à l'occasion de l'*Histoire* de M. Taine que ce second *Essai* a été écrit.

D'affirmer que M. Montégut a disculpé de tout soupçon de matérialisme l'historien de la littérature anglaise, cela n'est pas tout à fait conforme à notre pensée, et même, à parler sans réticence, nous ne le croyons pas. Cette étude n'en est pas moins magistrale. Les qualités de Taine y sont bien mises en relief : — décision du jugement, sentiment vrai de la littérature qu'il apprécie, tressaillements de son imagination devant une œuvre nouvelle, enthousiasme contagieux. Les défauts n'y sont pas masqués non plus : — l'excès d'esprit systématique, la violence du trait, l'abus de la force, la profusion des images. Au contraire de Renan qui a passé une année à éteindre le style de la *Vie de Jésus*, — du moins il le raconte dans ces *Souvenirs* où il s'enveloppe d'encens comme un dieu, — Taine allume toutes les étoiles et tous les soleils. Renan a une langue presque immatérielle

(1) M. Montégut fait allusion à une parole célèbre. Le pape saint Grégoire rencontre un jour dans les rues de Rome de jeunes captifs angles et il les bénit en disant : *Non angli sed angeli*.

où les formules d'atténuation abondent, comme s'il avait peur de trop accuser les métaphores. Taine n'a pas le sentiment de la nuance ; son style est trop souvent dur jusqu'à la brutalité.

Que de remarques, ingénieuses, malicieuses ou profondes, j'ai recueillies dans cette Etude et que je voudrais citer ! Je recommande au lecteur les pages (1) sur l'indécision en matière de critique. Il y a là un état d'âme décrit avec la précision d'une main qui ne tremble pas... — « Il (l'historien littéraire) doute de ses voix intérieures, il combat ses propres instincts, il se torture pour mettre d'accord son sentiment avec le jugement traditionnel ou le préjugé établi... Il marchand l'éloge à un chef-d'œuvre, ou bien il tempère l'éloge par un blâme inutile, ou bien il salue le chef-d'œuvre à la dérobée et s'esquive avec timidité, comme s'il craignait de compromettre la réputation de son bon goût... » Tel critique a la sûreté du regard, la fermeté de l'intelligence, et qui pêche par le sentiment ; il rendra justice à l'écrivain qu'il étudie, mais il exprimera mal ou même faussement le sentiment que cet écrivain représente. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé, après avoir lu *de confiance*, sur l'éloge qui vous en avait été fait dans une *Revue*, tel ou tel ouvrage, de vous écrier : « Mais, ce n'est pas cela... Je m'étais imaginé l'auteur d'une tout autre façon ! » Précisément, l'une des qualités maîtresses de Taine et à laquelle rend hommage M. Montégut, c'est de trouver pour chaque auteur la juste louange et d'INVENTER L'IMAGE qui le représente le mieux au regard du lecteur. A l'appui de

(1) Pages 82-64.

cet éloge qui n'est pas mince, M. Montégut cite des métaphores, des images, des comparaisons qui équivalent en effet à des traits de génie. Détachons l'une de ces grandioses imaginations ; il s'agit de Spencer : « Maintes fois en suivant la nuée inépuisable (des apparitions de sa poésie), j'ai pensé à ces vapeurs qui sortent incessamment de la mer et montent, et chatoient, entremêlant leurs volutes d'or et de neige, pendant qu'au-dessous d'elles de nouvelles brumes s'élèvent, et au-dessous de celles-ci d'autres encore, sans que jamais la resplendissante procession puisse se ternir ou s'arrêter. » Et M. Montégut ajoute : « C'est bien là Spencer en effet : une succession de splendeurs et de blancheurs. »

Ne dirait-on pas que lord Herbert de Cherbury dont le réjouissant portrait est dessiné en pied dans le troisième *Essai* de M. Montégut, est un des chevaliers de cette poésie idéale, de l'épopée de Spencer : *la Reine des fées*?... Il est charmant ce gentilhomme du temps de Jacques I^{er}, ce fou héroïque dont le cerveau n'est comparable qu'aux tonnes vineuses où fermente le vin que chantaient de si bon cœur les poètes de la Pleïade. En quête d'un duel qu'il ne peut rencontrer, il court le monde l'épée au poing et il ne descend de cheval que pour correspondre avec Grotius ou s'entretenir avec Isaac Casaubon. M. Montégut l'a bien nommé : c'est un Don Quichotte historique. Le bon hidalgo l'eût aimé ; ils auraient chevauché ensemble et ensemble conversé du métier des armes et du métier des lettres. Je doute pourtant que le chevalier de la Manche eût goûté l'ouvrage philosophique auquel travaillait

Herbert et qu'il a publié sous ce titre : *De veritate, prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso*. Il me semble que le bon hidalgo n'était ni déiste ni *free thinker*.

Tout autre est la quatrième Etude : « Une hypothèse sur la *Tempête* de Shakespeare », et cette variété n'est pas l'un des moindres charmes du volume.

Vous vous rappelez cette fantaisie admirable, la *Tempête*, où Prospero, poète et roi, commande aux esprits de l'air, aux « elfes des collines, des ruisseaux, des lacs dormants et des bosquets, » où passe et repasse, comme une vision blanche, la vierge Miranda, où l'on entend rire Caliban et chanter Ariel — : « Joyeusement, joyeusement vivrai-je sous les grappes de fleurs qui pendent à la branche. »

Pour M. Montégut, ce drame, qui fut la dernière pièce de Shakespeare, n'est pas autre chose, sous forme allégorique, que le testament du grand poète, ses adieux à la scène. En y regardant de très près, il s'est aperçu que cette œuvre puissante résumait l'œuvre gigantesque de Shakespeare ; c'est en quelque façon le microcosme de cet univers dramatique que le poète, plus magicien que Prospero lui-même, a tiré de son génie. « De même, dit-il, que trois ou quatre plantes bien choisies représentent aux yeux du botaniste expérimenté la flore d'un hémisphère entier, tout le monde shakespearien est représenté à l'imagination du lecteur de Shakespeare par les personnages de Prospero et d'Ariel, de Caliban et de Miranda. C'est la généralisation poétique la plus discrète et la plus claire qui ait jamais été exécutée. » M. Emile Montégut a-t-il pris pour une architecture

solide un palais de nuages qu'il se serait bâti de ses propres mains dans les vapeurs d'un songe? Nous ne le pensons pas ; nous croyons plutôt que cela est deviné de poète à poète et traduit pour nous, profanes, en déductions savantes et charmantes.

C'est un très fin critique et humoriste anglais qui l'a dit, Charles Lamb : « Les pièces de Shakespeare sont faites pour être lues et non pour être jouées. » M. Émile Montégut reprend cette thèse pour son propre compte et tâche à la prouver ; il le fait sans peine, en deux études, la première à propos du *Macbeth* de M. Jules Lacroix, l'autre à l'occasion de *Roméo et Juliette* traduit par M. Émile Deschamps. « Le génie de Shakespeare est trop vaste et trop puissant pour le théâtre ; il le dépasse, le débordé et s'affranchit des contraintes qu'il impose en les écrasant... » La scène est pour Shakespeare non un agrandissement, mais une diminution. Du développement de cette idée il résulte l'une des plus belles études que nous ayons jamais lue, des plus neuves, sur le théâtre shakespearien, en particulier sur *Roméo et Juliette*. J'ai dit des plus neuves ; ce qui nous frappe en effet, dans cette intelligence aiguë, outre la justesse des impressions et la soudaineté de la forme, c'est le don non pas d'inventer, puisque tout est dit depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, mais de révéler le côté intime, le côté rare d'une pensée et d'éclairer, si je puis parler de la sorte, la face crépusculaire des âmes.

Je retrouve cette qualité précieuse dans le chapitre suivant : *Le Dernier livre de la Littérature galloise*, avec quelque chose de plus dégagé, de plus

vivant. Quel étrange ouvrage que le petit volume qui est l'objet de ces pages : *le Barde endormi, the sleeping Bard!* C'est une vision écrite en langage cambrien au commencement du dix-huitième siècle par un ministre gallois nommé Elis Wyn, et traduite par un anglican *picaresque*, Georges Borrow. J'avoue que j'ai été plus étonné que séduit par les citations abondantes que M. Montégut a fait passer sous mes yeux. Sans doute les idées hardies ne manquent pas, il y en a même de profondes, et j'ai souligné quelques traits pittoresques ; mais je n'ai senti nulle part le frisson des âmes ni le battement des cœurs. Laurence Sterne m'est à tout prendre plus sympathique, ce petit Laurence né au carillon de la paix d'Utrecht et qui entra par une porte si terrible dans la maison de son éternité.

C'est le dernier *Essai* et peut-être le plus remarquable. Je ne veux le déflorer par aucune ombre d'analyse ; mais résisterai-je à l'exquise tentation de copier pour moi d'abord, pour mon anthologie particulière, pour vous, lecteur, cette page où se fût reconnu le pauvre Yorick, le voyageur sentimental :

— « Avez-vous vu parfois les bizarres et charmantes méduses nager à la surface des flots ? Qui pourrait dire à quelle province de la vie elles appartiennent ? Vous hésitez à les nommer des fleurs et des plantes, vous hésitez à les nommer des animaux, et si, pour mettre un terme à cette indécision, vous les tirez de l'élément humide où elles fleurissent et se meuvent, vous ne trouvez plus qu'une gelée incolore qui se résout bien vite en quelques pâles gouttes d'eau. Rien n'indique qu'un être quelconque ait vécu la minute précédente, si ce n'est une douleur cuisante

à la main qui a touché ce rêve évanoui. Ces charmantes méduses à la vie indécise sont l'emblème le plus vrai qu'on puisse trouver du génie de Sterne. Ce génie existe-t-il ? n'existe-t-il pas ? Tout à l'heure, on l'apercevait très distinctement, étalant sous une belle lumière ses formes capricieuses, ses tendres couleurs, et maintenant l'heureuse illusion a disparu et a comme plongé sous l'eau profonde. Mais non, le voilà bien encore plus loin qui perce subitement les obscurités d'un texte prolix, ou se dégage triomphant d'un amas de citations prétentieuses et d'équivoques plaisanteries. L'indécision se poursuit ainsi de page en page jusqu'à épuisement complet de l'œuvre du fantasque écrivain, et resterait aussi entière à la fin de la lecture qu'au commencement, n'était une certaine démangeaison à la fois cuisante et légère, tout à fait semblable à celle que laissent les méduses lorsqu'elles se sont résolues en eau, démangeaison qui vous avertit que le génie a passé près de vous et vous a effleuré. Si votre intelligence ne sait que penser, votre sensibilité est mieux instruite ; consultez-la, et elle dissipera vos doutes. Oui, vous dira-t-elle, c'était bien un vrai fils de la vie et de la nature qui m'a touché, car la nature et la vie se sont réveillées en moi à son contact. Le simple talent n'opère pas sur moi de tels miracles, et c'est à d'autres facultés qu'il s'adresse pour obtenir cette approbation froidement judicieuse suivie d'un si rapide oubli que ses œuvres inspirent. A la vérité, ce génie doit être bien petit et bien faible pour m'avoir laissé dans une telle indécision, car d'ordinaire l'émotion qu'apporte le génie révèle sa présence avec la clarté de l'évidence même ; mais qu'il y ait là un atome, une molécule, une étincelle

du grand soleil où s'allume l'inspiration véritable, voilà qui n'est point douteux. Que ce soit le dernier des hommes de la race inspirée, c'est possible; mais certainement c'est un homme appartenant à cette grande race. »

Un atome, une étincelle, voilà en effet le génie de Sterne.

III

La différence est grande entre M. Émile Montégut et M. James Darmesteter, si les titres de leurs ouvrages se ressemblent comme deux frères (1).

Une lettre à M. Guillaume Guizot sur l'étude de l'anglais en France fait l'office de préface. L'auteur énumère complaisamment les raisons, *tre mille e tre*, pour lesquelles la langue anglaise doit devenir familière à quiconque, savant, littérateur, commerçant, homme politique, veut aider pour sa part « à l'expansion de la France au dehors et à sa constitution au dedans ». Entre autres découvertes, M. Darmesteter a fait celle-ci : Le lettré français qui lit l'allemand n'a que deux livres : Goethe et Heine, tandis que le lettré français qui lit l'anglais a trois siècles de chefs-d'œuvre dans les mains. Je sais bien qu'il y a de grands noms, — nous avons lu M. Montégut ; nous avons lu M. Taine, — et de beaux ouvrages, de Spencer à Shakespeare, de Milton à Pope, de

(1) *Essais de Littérature anglaise*. Paris, Delagrave.

Burns à Byron, Tennyson et Shelley ; mais, vraiment, en cherchant bien, M. Darmesteter ne pourrait-il pas déterrer en Allemagne quelque nom qui ne serait pas trop indigne de l'histoire, ne fût-ce que Schiller, et deux ou trois volumes assez intéressants, comme serait par exemple... Mais plutôt voyez M. Heinrich ; *Histoire de la Littérature allemande* (1).

Au demeurant, cette lettre n'est pas vulgaire, et nous tombons d'accord sur ce point que la part faite à l'anglais dans les préférences de nos écoliers est injurieuse et que l'amour de l'allemand tient de la rage, amour, d'ailleurs assez platonique, et rage qui ne fera point trembler M. Pasteur.

Dans la notice consacrée à Shakespeare je regrette de ne pas trouver au moins une phrase sur le catholicisme du grand dramaturge. Le livre de M. Rio méritait bien un souvenir. Du reste, encore qu'elle ne nous apprenne rien de nouveau, cette étude condense en bons termes des faits connus et des dates. En fallait-il davantage pour les élèves à qui s'adresse l'auteur ? Le titre du chapitre troisième : « L'œuvre de Shakespeare. *Histoire de son génie* », manque peut-être de simplicité, ces pages n'étant qu'une introduction à une édition classique de *Macbeth* (2).

L'étude sur *Macbeth* est plus neuve. M. Darmesteter analyse d'abord le drame et fort bien. L'une après l'autre, il indique les sources. C'est chose intéressante, véritablement, que de voir sous la main prestigieuse de Shakespeare, de tant d'éléments divers (la légende de Duncan, la légende du roi Duffe

(1) 3 vol. in-8, Paris, Franck.

(2) Publiée chez Delagrave.

et les traits ramassés dans des drames antérieurs), jaillir, toute vivante et saignante, cette œuvre inouïe qui s'appelle *Macbeth*! Le lecteur ne s'intéresse pas moins à la destinée du poème en Angleterre et en France, aux corruptions du texte, aux interpolations, au rythme lui-même. Je ne veux pas dire que l'auteur de cet *Essai* a fait des trouvailles ni que ses aperçus sont bien nouveaux ou bien profonds; mais n'est-ce rien que d'avoir résumé sur un bon nombre de points les meilleurs travaux d'Outre-Manche? Grâce à M. Darmesteter, les curieux seront maintenant au courant d'une prosodie qui ne ressemble guère à la nôtre.

Il s'en faut que l'étude sur Byron soit aussi instructive. Comme l'étude sur Shakespeare, elle a servi d'introduction à un classique: le *Childe Harold* de la librairie Delagrave. Ce n'est au fond qu'un résumé, attrayant du reste, de l'ouvrage bien connu de Thomas Moore: *The life, Letters and Journals of lord Byron*. La critique littéraire y fait un peu défaut.

Byron, Shakespeare, ne sont plus ignorés en France. Shelley, Wordsworth, Browning le sont peut-être toujours. Ces trois études, toutes superficielles qu'elles me paraissent, n'en plairont pas moins à la foule des lecteurs, s'il y a foule, précisément parce qu'elles font sortir de la pénombre de vrais poètes, l'un ardent païen dont l'âme est une fournaise, l'autre mélancolique et pur, enfin Browning, le psychologue par excellence:

Mine be man's thoughts, loves, hates! (1)

(1) A moi les pensées des hommes, leurs amours, leurs haines.

Le volume se termine par quelques pages attendries sur une jeune Hindoue, miss Toru Dutt, morte à vingt et un ans, après avoir écrit deux volumes de poésie en anglais et un roman en français. Il nous souvient que M. André Theuriet consacra dans le *Parlement* jadis (1), une notice délicate à l'auteur du *Journal de mademoiselle d'Arvers*.

J'ai donné l'idée de l'ouvrage de M. Darmesteter. Il est en général bien écrit et vivement. Ça et là, des mots étranges, comme des apparences « évanescentes » (2). Ailleurs, (3) vous remarquerez « des formes changeantes qui font de la nature un reflet..., un écho..., un manteau... » Est-elle correcte cette phrase : « Ce que disait Wordsworth de lui-même l'était aussi bien de Shelley...? » Cette autre est bizarre : « Shelley n'est que l'extrême gauche de Wordsworth... » Faisiez-vous un trait d'esprit ou bien étiez-vous distrait quand vous avez écrit à propos de Shakespeare : « Le poète pour la première fois se dégage de ses créations et domine du dehors *ce monde qu'il met au monde...* »? Enfin, je vous invite vous-même à relire la dernière phrase de la page 234. Si cette « charpente visible de la nature », laquelle est « un siège » et « un théâtre », siège des « calmes » et théâtre des « tempêtes », vous sourit toujours de fraîche nouveauté, je renonce à discuter sur le bon et le mauvais goût, l'attique et le béotien.

(1) Le 11 et le 13 avril 1883.

(2) Page 205.

(3) Page 203.

IV

Revenons à M. Émile Montégut. Il pense. Il fait penser. Il sait écrire. Il est si précis qu'il en est rigoureux.

Sous ce titre : *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, nous apprenons à connaître George Eliott et Charlotte Brontë.

C'est une phrase devenue banale que celle-ci : Le français ne sort pas de chez lui. Le français est un ignorant. Le français n'ouvre jamais ou presque jamais un volume d'histoire, de poésie anglaise, voire un roman. Pour ma part, je connais tel agrégé de l'Université qui n'a pas plus ouvert *Silas Marner*, le *Moulin sur la Floss*, *Adam Bede*, trois chefs-d'œuvre pourtant, que *Guy Livingstone* ou l'œuvre de Charlotte Brontë. Je lui conseille de lire l'ouvrage de M. Émile Montégut : il lui servira d'introduction à de sérieuses et agréables lectures.

Ce n'est pas, répétons-le, que nous soyons toujours d'accord avec l'ingénieur et très personnel écrivain. Dans ce livre même que nous recomman-

dons aux professeurs et aux lettrés, plus d'une réserve s'impose. Dans la première étude, par exemple, qu'il consacre à George Eliott et dans laquelle il essaie d'expliquer l'origine réaliste de ce grand talent, M. Montégut développe avec une raison éloquente cette vérité indéniable qu'en dehors du christianisme le réalisme ne peut produire que des puérités ou des immoralités. Sans doute, dit-il en termes exprès, la réalité vulgaire, la réalité de la ferme et de la rue, de la taverne et de la prison, de la boutique et de l'échoppe, contient des trésors ; mais il faut être chrétien pour les découvrir. Songez à la patience et à l'adresse qu'il faut déployer pour tirer de sa gangue le diamant ignoré, perdu dans un coin au milieu de sordides balayures, — à la fine subtilité qui est nécessaire pour arracher son secret à l'âme obscure qui ne se connaît pas elle-même, à la force d'attention que nous impose l'impuissant et incorrect langage de ces esprits fermés qui résistent à s'ouvrir. Ouvrez-les. Là où nos réalistes sans foi ne verraient qu'une expression insignifiante de la souffrance ou une expression ridicule de la joie, bonnes seulement à être employées comme éléments de caricature, le chrétien découvre l'élan touchant d'une âme vivante qui demande merci à son créateur, et sa naïve gratitude pour l'humble bonheur qu'il a plu à Dieu de lui donner. Non, le réaliste qui n'est pas chrétien ne pénètre pas au fond des âmes : il raille avant de sympathiser, il observe au lieu d'aimer, et il s'en tient par conséquent aux dehors qu'il dessine et copie avec un talent plus ou moins juste. Or, il est trop clair que ces apparences ne sont pas la réalité, mais l'enveloppe de la réalité ; elles sont laides, in-

formes, grossières, tandis que les sentiments qu'elles recouvrent sont beaux et touchants.

Cela est vu par de bons yeux, n'est-ce pas ? et cette théorie n'est point pour vous déplaire. Tournez la page : M. Montégut vous affirmera sans rire que « l'art et la littérature réalistes sont nés le jour où le protestantisme est venu au monde ». Et cette erreur non pas seulement de doctrine mais de fait, il la répète avec une complaisance puritaine. Pas n'est besoin cependant de se creuser l'imagination pour arriver à découvrir que le moyen âge, notre moyen âge catholique, est tout plein d'œuvres réalistes. Je ne vous dirai pas de feuilleter les farces, les fabliaux ni les mystères. Ouvrez seulement les yeux et considérez les bas-reliefs, les statues, les vitraux de nos cathédrales. A lire de telles distractions chez un homme de la valeur de M. Montégut, il y a de quoi tomber à la renverse... Que deviendrez-vous donc, lorsque vous entendrez ce parfait honnête homme déclarer à haute voix que cette même hérésie, qui a le monopole du réalisme, la première, a proclamé à la face du monde les droits de l'honnêteté ? Et il insiste, en essayant de raisonner : « Le protestantisme, *en effet*, dit-il, fut dans son origine une révolte de la simple honnêteté contre l'astucieuse tyrannie de l'esprit... L'honnêteté est donc, sinon une vertu, au moins une puissance de date récente, CAR ELLE A FAIT SON APPARITION AVEC LUTHER. »

Mon plaisir littéraire a été plus d'une fois gâté par de semblables prétentions. Il n'en reste pas moins que M. Emile Montégut est un écrivain rare, un penseur d'une intelligence émue et d'une sagacité lumineuse.

Complétez ces études sur la littérature anglaise de l'heure présente, en lisant M. Sarrazin (1).

M. Sarrazin, lui, est un poète, et il juge les poètes. Quatre d'entre les modernes l'ont particulièrement arrêté : Walter Savage Landor, Shelley, Elisabeth Browning et Algernon Charles Swinburne.

Cette fois encore et plus sûrement, s'il est possible, je pourrais poser mon point d'interrogation : A l'exception de Shelley — peut-être — qui donc en France les a lus ? Ce sont de prodigieux lyriques cependant. D'un mot M. Gabriel Sarrazin a fait ressortir la nuance qui différencie « le rêve » de chacun d'eux : « Landor se révèle aristocrate hautain, épris d'héroïsme militaire et d'action ; Elisabeth Browning est platonicienne et chrétienne ; Shelley panthéiste et révolutionnaire ; M. Swinburne panthéiste et révolutionnaire aussi, mais avec moins de grandeur d'intellect et des échappées de sensualisme outré. » Ces termes assez vagues en eux-mêmes et, disons-le, peu français, le jeune critique les précise par le détail d'une analyse fort bien faite, et à l'aide de citations fort bien choisies.

Avec ces quatre grands poètes deux autres font contraste : John Keats et Rossetti. Le premier, transporte dans la brumeuse Angleterre un coin de paysage de l'Hellas ensoleillée, néo-grec, pur artiste-détaché de toute autre idée que de l'idée de « Beauté, » païen mystique ; le second, fils d'un proscrit de Naples, devenu anglais par circonstance, hanté de visions dantesques, chante la plainte éternelle, en attendant le royaume où lui sourit sa Béatrix, la *Demoiselle bénie*.

(1) *Poètes modernes de l'Angleterre*. Paris, Ollendorf.

L'auteur de ces intéressantes études, et si neuves sur plus d'un point, remarque avec justesse que la littérature anglaise a subitement cessé d'être l'expression d'un tempérament national. Elle s'est transformée. En sorte que la règle, posée par Taine, de la pénétration habituelle de l'individu par le milieu, a souffert une exception. L'exception est autrement forte en France, à l'heure qui sonne. De toutes parts l'exotique déborde notre littérature et plus particulièrement la poésie. Tandis que peuple et bourgeoisie, moutons de Panurge, diraient nos poètes de l'avenir, piétinent les chemins battus, le gaulois et le classique, de jeunes écrivains se composent, en dehors de la grande route, une flore de toutes les conceptions humaines. M. Gabriel Sarrazin nous dit cela d'une façon pittoresque : « A l'arome vif et fin d'idées et de fantaisies rapides, perçantes, ironiques, en un mot françaises, ils entremêlent le parfum lourd, morbide, de théories et d'imaginations capiteuses, transplantées d'autres pays. »

Le lettré qui lira ce petit volume vraiment « suggestif, » pour employer un vilain mot à la mode, pourra établir des points de comparaison entre la forme de nos écrivains d'aujourd'hui et celle des poètes anglais. Les nombreux fragments de traduction dont les analyses de M. Gabriel Sarrazin sont semées, lui faciliteront le travail. Est-ce que je m'abuse par amour-propre national? Notre langue d'aujourd'hui n'est point inférieure à la langue anglaise. Comme elle — et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai — elle est métaphorique, « picturale ». Une manière nouvelle triomphe, M. Sarrazin dirait : chatoyante et sonore. Nous aimons les effets de musique et de couleur, tout en demeurant fidèles (et ceci est

notre incontestable supériorité) à nos vieilles traditions de bon sens, de netteté et de clarté.

Sur un point, cependant, M. Gabriel Sarrazin lui-même l'avoue, nous restons en arrière. Notre imagination n'atteint pas le grandiose, l'immense, l'illimité de l'imagination poétique anglaise. Celle-ci est délicate et brutale, suave et terrifiante, psychologique et poignante dans le drame, palpitante dans l'hymne et céleste. Elle seule, véritablement, résume l'âme humaine.

Félicitons M. Sarrazin de cet ouvrage, et souhaitons que dans un prochain volume il fasse à Wordsworth et à Tennyson la place qui leur est due. Lui dirai-je aussi qu'au lieu de ce drame les *Cenci*, j'eusse préféré un autre choix dans l'œuvre de Shelley?

Je tais les opinions philosophiques du jeune auteur. Si elles peuvent se peser dans quelques balances, il me paraît qu'elles sont panthéistes. O poètes, chose légère, — et « sacrée » !

*
* *

Hélas ! depuis lors, M. Gabriel Sarrazin a publié un autre volume, intitulé *la Renaissance de la poésie anglaise* (1878-1889), lequel se compose de notices sur Shelley, Wordsworth, Coleridge, Tennyson, Robert Browning et Walt Whitman, et, s'il est intéressant toujours et instructif, encore bien que maniéré à l'excès, il tourne de plus en plus le dos à Dieu, au Christ Jésus, à la lumière. Le Christ, pour lui, c'est l'Humanité.

« L'autre dimanche soir, à l'un des coins de rue de la Babylone anglaise, j'écoutais de pauvres chan-

teurs de psaumes dont les voix religieuses répétaient le sublime symbole : « Christ ressuscitera. *Be will be born again.* » Et je restai là longtemps, cloué, tout pâle *intérieurement*, jusqu'à ce que l'émotion trop forte me fit m'enfuir... Or, le lendemain, l'extase de la veille s'était déjà changée en une espérance continue et calme que j'entretiens du constant souvenir de la plus sublime des rêveries de Tennyson :

Sonnez, cloches sauvages, vers le ciel sauvage,
..... Sonnez le Christ qui est à venir.....

« Ce Christ-là, qui depuis dix-huit siècles s'appelle toujours le Christ douloureux, mais demain s'appellera le Christ glorieux, ce Christ-là, c'est l'Humanité. »

Pauvre aveugle ! Il n'y a pas d'autre Christ pour vous ni pour personne que le Verbe de Dieu fait chair, Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur.

V

Après ces deux parenthèses sur M. Sarrazin et M. Darmesteter, revenons à M. Montégut, cette fois pour ne plus le quitter, et, avec lui, restons en France. Il ne s'agira plus de Cervantès ni de Shakespeare, de Goethe ni de Schiller, mais de nos morts contemporains (1), — et d'abord de Béranger.

Y a-t-il trente ans que le chansonnier est mort ou bien un siècle?

On est un peu étonné des égards que prodigue M. Montégut à un homme qui n'a rien respecté ni soi-même, qui a tout sali. Il a sali le sacerdoce : *Mon Curé*. Il a sali la vieillesse : *le Célibataire*. Il a sali la jeunesse : *l'Éducation des demoiselles*. Il a sali la famille : *Ma Grand'mère*. C'est partout, dans ses chansons, comme un prurit de corruption, la lubricité et même la débauche à l'état d'idée fixe, de hantise et d'obsession... Et vous prenez des gants pour remuer ces ordures!... Toutefois, il nous

(1) *Nos Morts contemporains*. Paris, Hachette.

semble que ces protestations de civilités sont plutôt dans la forme que dans le fond. En fin de compte vous l'exécutez, ce malfaiteur. Je doute même qu'un catholique eût jugé l'homme, le politique, le poète, avec plus de sévérité. Vous m'inspirez du dégoût pour ce vieux célibataire qui n'a jamais « soupçonné les sentiments de la famille » et dont la plume a souillé tous les nobles sentiments de l'âme humaine, y compris « le plus beau peut-être, celui de l'innocence et de la pudeur ».

Sans refuser une certaine valeur poétique au chantre de *Lisette*, je trouve que M. Montégut n'a pas amoindri l'oiseau, en le comparant... A qui? — Au « pauvre petit moineau parisien, familier, effronté, libertin, ayant pour toute nature les jardins des faubourgs, faisant l'amour sur les gouttières des toits, et chantant cependant, avec son petit filet de voix perçante et railleuse, *tout aussi bien qu'un autre oiseau*, le plaisir facile, le beau soleil, le printemps et la liberté (1). »

« Tout aussi bien qu'un autre oiseau... » Non. Vous même, quelques pages plus haut, déclarez, sans formule de politesse cette fois, que cette muse qui sautille, volette, et ne perd jamais la terre de vue, n'a rien à voir avec la muse de Lamartine, reine aux larges et puissantes ailes, reine incontestée des vastes espaces. Vous nous assurez encore qu'une seule des merveilleuses images de Victor Hugo écraserait vingt des frêles métaphores et des fleurs de rhétorique que « le bon Béranger » est parvenu à faire croître dans son parterre poétique à force d'arrosage, à la sueur de son front. Enfin, cette

(1) Voyez tout le développement de cette idée aux pp. 317-320.

grâce pâlotte, cette « rêverie à fleur d'âme » qui animent « quelques-unes » des chansons de Béranger, ce n'est pas vous qui les comparerez à la tendresse passionnée, à la sensibilité nerveuse et à l'éloquence poignante d'Alfred de Musset.

L'étude de M. Montégut sur ce pauvre grand Musset est du plus vif intérêt. Oui, le poète a donné tout ce qu'il pouvait. En s'obstinant à produire, il n'aurait pu que se répéter ; et se répéter dans les conditions qu'il s'était faites, c'était se préparer un rôle des plus ingrats et des plus scabreux, car il s'était inféodé, cœur, corps, âme et génie, à la jeunesse, dont il est aussi puéril de continuer les sentiments dans l'âge viril qu'il est dangereux de les rechercher dans la vieillesse. Je n'ai lu nulle part sur Musset, je ne dis pas rien d'aussi neuf, mais d'aussi ingénieux, d'aussi finement nuancé, d'aussi vrai, d'aussi complet que cette étude magistrale. Pourquoi faut-il que l'auteur semble justifier le libertinage de l'esprit tout en condamnant le libertinage des sens, comme si la chute de l'un à l'autre n'était pas généralement inévitable et comme si les mauvais désirs du cœur n'étaient pas, selon la parole de l'Évangile, un crime égal à la débauche elle-même (1) ?

L'étude sur Alfred de Vigny sera pour plus d'un lecteur une révélation, d'abord parce que l'auteur des *Destinées* est peu lu aujourd'hui et surtout parce que son journal posthume est ignoré. Or, ce journal

(1) *Ego autem dico vobis quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo* (Matth. v, 28).

fait précisément le fond du travail de M. Montégut. Saviez-vous que le charmant poète qui a fait passer, comme un frisson, dans ses vers, le son du cor au fond des bois, l'artiste qui a d'une main puissante dressé Moïse sur un socle de marbre et crayonné sur un fond d'azur la blanche figure d'Eloa, saviez-vous qu'Alfred de Vigny a été le précurseur de M. Richepin ? Il en veut à Dieu et il lui montre le poing. Entre autres impiétés que M. Ratisbonne, son exécuteur testamentaire, a jugé à propos de nous dévoiler, je relève celle-ci : « Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. Justement indigné, le premier-né se vengea. »

Il me plairait de louer sans réserve les pages consacrées à Théophile Gautier : elles sont d'un style savamment ouvrage, comme du reste tout le volume ; mais M. Montégut, là comme ailleurs, mais là surtout, s'est livré à des exercices d'équilibre qui ne sont pas faits pour nous plaire. Tel livre, oui ou non, offense-t-il la morale ?... Dites-le et concluez... Vous ne pouvez vous attarder à chercher des excuses à cette débauche qui s'appelle *Mademoiselle de Maupin*, à plus forte raison dans une appréciation complaisante, alors surtout que vous criez très haut qu'il y a dans ce roman des tableaux à la façon de *Faublas* et d'*Angola* (1). Je doute que M. Montégut ait des idées dogmatiques bien nettes, arrêtées, et, quoi qu'il m'en coûte, je suis obligé de ne pas le taire. Tantôt, vous méprisez « l'orthodoxie pharisaïque »

(1) Ça et là, aux pp. 246, 247, 248 du t. II.

« l'esprit de secte » ; tantôt « les excès de l'impiété » et « le zèle étroit de quelque pieux lecteur ». Ici vous critiquez Jean Huss dont l'œuvre n'était pas comme celle de Luther « creusée et fondée sur le tuf même des croyances chrétiennes », et là vous reprochez aux Luthériens « leur tyrannie ». D'une part, vous regrettez l'intransigeance du Saint-Siège et vous blâmez les églises nationales nées de la Réforme. Enfin, vous n'êtes pas éloigné de rêver je ne sais quel « catholicisme supérieur » qui réunirait tous les dissidents, un « christianisme latitudinaire, compréhensif, hospitalier, » d'où ne seraient exclus ni M. Havet sans doute, ni Quinet, ni ce doux M. Renan, lequel a tant de regrets de ne pouvoir dormir son dernier sommeil sous le cloître de la vieille église de Tréguier, — et qui offrirait ainsi le spectacle de « la variété la plus magnifique dans l'unité la moins despotique ». Laissez-moi vous dire que M. Saint-René Taillandier auquel vous prêtez ces sentiments et ces songes, — encore qu'il eût gardé bien des illusions, — eût protesté énergiquement. Oui, il aimait d'instinct les larges horizons et les nobles cimes, son talent l'y portait d'un vol égal et comme d'un silencieux coup d'aile. Oui, son cœur eût voulu embrasser tous les cœurs dans un immense amour ; mais, jamais son esprit fidèle n'eut sacrifié à la conciliation un iota du dogme catholique.

Où je me retrouve en communauté d'idées et de jouissances idéales avec M. Montégut, c'est dans l'appréciation qu'il fait d'Eugène Fromentin, de Maurice et d'Eugénie de Guérin.

Ce que Fromentin fut comme peintre, on l'a dit souvent et personne ne l'ignore. Ce qu'il fut comme écrivain, Sainte-Beuve l'avait dit déjà, et M. Montégut le reedit en sa langue et avec son accent. « Tout était rare en lui, l'esprit, les vues, le jugement, le ton et le son du discours, le choix des mots, les manières et les gestes... » Son œuvre littéraire reflète sa personne. Cela est fin, élégant, lumineux surtout, mais il y manque un peu de chaleur. « Il est coloriste, — écoutez M. Montégut, — mais c'est par l'intelligence encore plus que par l'instinct, par les sagaces trouvailles de mots ou l'harmonie longuement préméditée des nuances. Toutes les qualités qui font les critiques éminents et les maîtres descriptifs, il les possède : sensibilité judicieuse, pénétration vibrante, bon goût à la fois difficile et conciliant, hardi dans ses préférences, ferme dans ses arrêts... » — Ne remarquez-vous pas que plus d'une de ces qualités reviennent de droit à M. Montégut en personne? — « On lui voudrait, même au prix d'une perfection moindre, un peu plus de ces autres qualités inconscientes qui font les artistes vraiment créateurs, et volontiers on le désirerait ou plus brutalement sanguin, ou plus âcrement bilieux, ou plus douloureusement nerveux. »

Ces pages m'ont d'autant plus vivement intéressé que je venais de relire *Un été dans le Sahara* et *Une année dans le Sahel*. Quelle splendeur de coloris et quelle variété! surtout, quelle précision dans le coup de plume et quelle netteté! Si jamais on dressait la liste des classiques en ce genre de littérature pittoresque, Fromentin ne céderait son rang à personne, pas même à Théophile Gautier, pas davantage à Pierre Loti,

Maurice de Guérin non plus ne serait pas à la dernière place. Quel paysagiste nous promettaient ces ébauches dont plus d'une est déjà un tableau ! Tous ces croquis bretons sont d'un style qui sans effort ni excès atteint le relief de la peinture. Je me demande si jamais écrivain a analysé avec une telle profondeur et une précision semblable ses impressions de nature et leur contre-coup dans le mystère de l'âme. Le malheur est que ce pauvre Guérin n'avait pas en lui la force de résistance et que peu à peu il se laissait envahir par je ne sais quelle langue enivrante qui l'a fait surnommer assez justement l'André Chénier du panthéisme. Non pas que Guérin eût osé jamais dire, comme Victor Hugo, qu'il sentait

... Dieu frémir dans le roseau,
Regarder dans l'aurore et chanter dans l'oiseau ;

mais que signifie, entre tant d'autres, ce cri par exemple : « Mon Dieu ! Comment se fait-il que mon repos soit altéré par ce qui se passe dans l'air, et que la paix de mon âme soit ainsi livrée aux caprices des vents ? » Et on le voit pleurer « pour un rien, comme il arrive aux petits enfants et aux vieillards. » Ne croyez pas qu'il s'abuse sur son état, ou qu'il n'en ait pas conscience : il le décrit, comme certains malades leur propre maladie, avec une lucidité effrayante. On sait que Maurice n'a pas toujours eu cette foi sans ombre qui donnait à sa sœur Eugénie la vaillance de porter sa croix. On sait aussi, — M. Montégut paraît l'ignorer, — qu'après trois ans d'une vie houleuse, si je puis parler de la sorte, l'auteur du *Centaure* vit l'Eucharistie, c'est-à-dire le

Christ-Amour, aborder au rivage de son âme. La grâce miséricordieuse et les prières de sa sœur avaient calmé les flots. Lui-même, à son tour, ne tarda pas, on peut l'espérer du moins, à aborder au divin rivage.

Plus d'une fois, M. Emile Montégut a rencontré sur sa route de critique le nom et les ouvrages de Victor Hugo (1). Il nous paraît qu'il l'a jugé avec une fière indépendance. Ce n'est pas lui qui eût accolé, comme l'a fait M. Paul Stapfer, le nom de Racine au nom de Hugo (2). Se pourrait-il que M. Stapfer, un esprit juste d'ordinaire et délicat, voulût essayer un parallèle entre les deux poètes ! Mais outre que ce genre de littérature n'a plus cours que dans les écoles, M. Stapfer sait mieux que personne qu'il faut entre les écrivains que l'on rapproche ou que l'on oppose, des points de contact sinon de ressemblance. Autrement, le parallèle serait un exercice aussi puéril que le jeu de l'oie. Or, entre Racine et Victor Hugo la différence est profonde... en tout, et dans la façon de penser et dans la façon de sentir et dans la façon de rendre. Aussi bien ce livre n'est pas un parallèle proprement dit, encore bien que les deux grands poètes soient de temps à autre mis en présence. L'intérêt véritable du rapprochement consiste, d'après l'auteur, en ce qu'ils sont « les deux centres principaux » de la poésie française. Tout le dix-huitième siècle fait profession d'être de l'école de Racine en poésie (ouvrons une parenthèse pour

(1) Notamment dans ses *Mélanges critiques*, Paris, Hachette, 1887.

(2) *Racine et Victor Hugo*. Paris, Colin, 1887.

dire qu'il se flatte). Quant à Victor Hugo, il domine et résume notre dix-neuvième siècle poétique. Qui ne voit pas cela est aveugle. Je regrette de dire qu'un homme aussi clairvoyant que M. Edmond Biré ne paraît pas l'avoir vu (1).

A ne pas déguiser ma pensée, je soupçonne fort M. Stapfer de n'avoir eu qu'après coup l'idée d'intituler son ouvrage : *Racine et Victor Hugo*. Il a d'abord lu l'excellent livre de M. Émile Krantz : *Essai sur l'esthétique de Descartes étudiée dans les rapports de la doctrine cartésienne avec la littérature française au dix-septième siècle* (2); comme il sait lire, il en a fort habilement groupé les idées maîtresses, goûtant celles-ci, discutant celles-là; puis il a écrit sur la poésie et la raison dans le théâtre de Racine et au siècle de Louis XIV des pages très sensées, très ingénieuses, élégantes. Voilà la première partie de son livre.

La seconde est plus personnelle; mais je l'avais lue déjà. Où donc? Dans M. Stapfer lui-même, soit dans les *Causeries guernesaises* (un livre qu'il a oublié sans doute), soit dans les *Causeries parisiennes*, soit enfin dans la *Revue chrétienne*. Je l'ai relue avec un nouveau plaisir sous cette forme plus développée, plus châtiée et non moins spirituelle. Toute cette critique peut se résumer ainsi : Victor Hugo a fait de beaux vers; il en a fait aussi de mauvais. Que restera-t-il de toute cette écriture? M. Stapfer répond : Ce qu'il en restera, bonnes gens? rassurez-vous : il en restera plus qu'il n'en faudrait pour faire la fortune

(1) Cf. son livre si curieux, si sagace, si bien fait, sur *Victor Hugo avant 1830*.

(2) Paris, Germer-Baillièrre, 1882.

littéraire de dix, de vingt, de trente (il va même jusqu'à cent) de ces dégoûtés qui se récrient à presque toutes les pages du poète et du prosateur. M. Stapfer s'avance-t-il beaucoup ? Faites aussi grande que peut l'exiger la plus sévère censure, la part du fatras périssable dans le bagage littéraire de Victor Hugo, vous accorderez bien qu'il restera toujours de quoi composer au moins un volume d'œuvres choisies. Or, *un* volume, c'est plus qu'il n'en faut pour l'usage de la postérité paresseuse. Que lit-on aujourd'hui de Corneille, de Voltaire, de Rousseau, de Chateaubriand ? Que lit-on de Shakespeare lui-même ? Que lit-on de Goethe ?

Le volume se termine par un dithyrambe sur la bonté de Victor Hugo. Que le grand poète ait aimé l'araignée et l'ortie, l'âne et le crapaud, nous le savons ; qu'il ait pleuré en rimes riches sur

..... le bouffon, l'histriou,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée...,

n'est-ce pas avoir la glande lacrymale bien développée ? Mais, les critiques qui n'ont pas applaudi à toutes ses antithèses ni battu des mains à toutes ses palinodies, mais Louis Veillot, mais Désiré Nisard, mais tous les évêques qui ont protesté contre ses thèses saugrenues et malsaines, Ségur et Dupanloup, mais Pie IX, qu'en a-t-il fait et comment les a-t-il traités, mais les prêtres, mais les rois qui tous cependant ne sont pas des monstres !... Vous dites : que d'amour dans cette âme ! Vous avez raison peut-être... Moi, je tourne la page et je dis : quelle haine !... et je n'ai pas tort.

Nous conseillons à M. Stapfer de mettre une sourdine à son enthousiasme pour la bonté d'Olympio. Cela prête à rire et nous le renvoyons à M. Émile Montégut et non pas à M. Ernest Dupuy.

Dans toute appréciation littéraire sérieuse, la critique négative est indispensable. M. Paul Stapfer l'a excellemment pratiquée. M. Ernest Dupuy n'a pas voulu examiner *l'envers* du génie de Victor Hugo. C'est pourquoi son livre, bien composé et agréablement écrit, n'est pas une étude, mais un panégyrique (1).

Dans les cent quarante premières pages des *Mélanges critiques*, M. Montégut a abordé le grand poète. Malheureusement ces essais sont incomplets. Les *Chansons des rues et des bois*, les *Travailleurs de la Mer*, y sont étudiés intégralement, mais seulement les deux premiers volumes des *Misérables* et la première série de la *Légende des Siècles*. Pourquoi n'avoir pas achevé ces études? Je le regrette, pour ma part, d'autant plus vivement que j'aime cette discussion courtoise, sereine, pénétrante.

La seconde partie du volume se compose d'essais critiques sur Michelet et les débuts d'Edmond About.

Que si dans cette lecture mon plaisir littéraire a été vif, je dois ajouter une fois de plus, cependant, qu'il a été troublé, çà et là, trop souvent, par les opinions philosophiques de l'auteur. « Qui de nous a le cœur assez pieux pour se courber religieusement

(1) *Victor Hugo*. L'homme et le poète. — Les quatre âges. — Les quatre cultes. — Les quatre inspirations. — Paris, Lecène et Oudin.

devant la fatalité et pour lui dire : Que votre volonté s'accomplisse ! » Comment un esprit aussi délicat que celui de M. Montégut n'a-t-il pas pris garde qu'il y avait tout ensemble, dans cette phrase, négation du dogme de la Providence et profanation de la plus divine de nos prières ! Ailleurs, vous mettez en opposition « l'ignorante candeur des âmes catholiques soumises à une religion d'habitude et de pratique, » et ce que vous appelez « la dignité sérieuse des âmes protestantes soumises à une religion raisonnée »... Ailleurs encore vous définissez « l'idéal politique rêvé par l'Église : un doux esclavage obtenu par une sollicitude rusée et une tendresse habile ». Ces réflexions, indignes d'un esprit grave, de M. Montégut par conséquent, d'autres encore, et surtout les pages où l'auteur analyse certaine mauvaise production de Michelet, font de cet ouvrage un livre réservé.

En définitive, nous connaissons peu d'esprits plus élevés et plus profonds, aussi cultivés, aussi renseignés, que M. Émile Montégut. Sans doute, ici et là, vous pouvez noter de la fantaisie et même du paradoxe ; mais il est rare que la sagacité du critique soit en défaut ; il est rare que le sens moral fléchisse. Et partout quelle distinction ! Un style, quelque peu difficile peut-être, mais où n'entre pas une molécule de vulgarité. Que les idées de M. Montégut soient pour la plupart nobles et généreuses, tous ses ouvrages le déclarent. Que ses sentiments personnels soient courageux au beau sens que le dix-septième siècle attachait à ce mot, nous le croyons sans peine ; que sa philosophie même ait élu domicile sur les sommets lumineux qu'habitait le spiritualisme

de Platon ou de Victor Cousin, nul ne le pourrait nier. Mais, cette philosophie s'agenouille-t-elle aux pieds de la Croix? Ces sentiments sont-ils pénétrés de chrétienne espérance et de théologal amour? Ces idées portent-elles à leur cime la raison qui s'allume non pas au soleil couchant du cap Sunium, mais à l'aube de Bethléem? Je le désire, je le souhaite; mais nulle page de son œuvre n'en témoigne, et je l'ignore.

ALFRED DE MUSSET

AUGUSTE BARBIER

AUGUSTE BRIZEUX

I

Ni je ne veux ni je ne puis étudier tout Musset. C'est à peine un « crayon » que je livre au lecteur.

On a dit de l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* qu'il incarnait en lui toute une période de la vie humaine, la jeunesse (1). Entendons-nous. Il est trop clair qu'il ne s'agit point de la jeunesse aimable et pure, de la jeunesse catholique avec ses vertus charmantes, son abnégation, ses fiertés viriles, ses timidités rougissantes, ses tendresses, ses nobles, légitimes et purifiantes amours, sa lutte vaillante

(1) Lamartine. *Cours familier de Littérature*, dix-huitième entretien, et, tout récemment, M. Chantavoine, dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. Paris, Colin.

contre le mal, ses élévations généreuses vers le Beau et vers le Bien. La jeunesse dont Alfred de Musset est la personnification, hélas ! c'est la jeunesse avec ses vices, son égoïsme, ses duretés, ses insolences tapageuses et libertines, son implacable orgueil, ses chutes dans les fanges de la débauche.

N'oublions pas l'histoire. Quand parurent les *Premières poésies*, ce fut un scandale plutôt qu'un succès (1). Et c'était justice.

Qu'est-ce que ses *Contes*, en effet ? Des bouffonneries insoucieuses de toute morale, des impiétés et des extravagances, tout l'excédent malsain d'une jeunesse sensuelle, toute la gourme d'un tempérament fougueux ; dandysme et dépravation.

Ce n'est pas à dire certes que le talent fit défaut : il éclatait à chaque page, même dans cette fameuse *Ballade à la Lune* dont la critique fit ses gorges chaudes, sans en remarquer les strophes délicieuses. Elle ne remarqua pas davantage cette comparaison homérique :

Comme on voit, dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves, remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face et se montrer la dent ;
La rage les excite au combat ; cependant
Elles tournent en rond, lentement, et s'attendent ;
Leurs muflles amaigris l'un vers l'autre se tendent.
— Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux, penchés sur le bord des remparts,
S'observent ; par instant entre leurs mains, rapide,
S'allume sous l'acier un éclair homicide.

De la même pièce, *Don Paez*, j'extrais cette description du logis de Bélisa la sorcière :

(1) Emile Montégut. *Nos Morts contemporains*, première série, p. 223.

Connaissez-vous point, frère, dans une rue
 Déserte, une maison sans porte, à moitié nue;
 Près des barrières, triste; — on n'y voit jamais rien,
 Sinon un pauvre enfant fouettant un maigre chien;
 Des lucarnes sans vitre, et par le vent cognées,
 Qui pendent, comme font des toiles d'araignées;
 Des pignons délabrés où glisse par moment
 Un lézard au soleil, — d'ailleurs nul mouvement.
 Ainsi qu'on voit souvent sur le bord des marnières,
 S'accroupir vers le soir de vieilles filandières,
 Qui d'une main calleuse agitant leur coton,
 Faibles, sur leur genou, laissent choir leur menton;
 De même l'on dirait que, par l'âge lassée,
 Cette pauvre maison, honteuse et fracassée,
 S'est accroupie un jour au bord de ce chemin...

Ces vers n'ont pas la grâce des vers de *La Fontaine*
 dans la description de la maison de *Philémon et*
Baucis; mais nous prétendons qu'ils les surpassent
 en précision pittoresque. On dirait une peinture
 flamande, gravée au noir.

Voici un pastel :

Le cher ange dormait les lèvres demi-closes,
 — Les lèvres des enfants s'ouvrent comme les roses
 Au souffle de la nuit. — Ses petits bras lassés
 Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes.
 D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
 De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
 Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche
 Elle avait à moitié laissé quelque chanson
 Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
 Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson... (1).

On a dit encore de Musset qu'étant le poète de la
 jeunesse, il était par excellence le poète de l'amour.
 Je laisse à M. Legouvé le soin de répondre. Il l'a

(1) *La Coupe et les lèvres.*

fait dans une page éloquente, une page vengeresse de la morale chrétienne :

« Alfred de Musset, dit-il (1), est un peintre incomparable de la passion ; il y déploie tous les genres de talent ; il a de la grâce, de l'émotion, de la profondeur, de l'esprit, de la vérité ! Ce sont de vraies larmes qui coulent de ses yeux ! Ce sont de vrais cris de douleur qui sortent de sa bouche ! Ce sont de véritables sanglots qui soulèvent sa poitrine ! Mais pour qui ces sanglots ? pour qui ces larmes ? Toujours pour des créatures plus ou moins dégradées, pour des Belcolor ou des Namouna ! Manon Lescaut est son Elvire. Il ne peint dans l'amour que ce qu'il a de maladif et de fatal. Il ne poétise dans la passion que le côté par où elle touche au vice ! Il ne décrit dans le cœur humain que les fièvres du cœur humain ! C'est éloquent, c'est touchant, c'est poignant, mais ce n'est ni simple, ni sain. Bien des personnages de femmes traversent ses poèmes ; cherchez-y l'image vraie et pure d'une jeune fille, d'une sœur, d'une mère, d'une aïeule, d'une femme croyante, d'une femme dévouée, d'une femme honnête, vous ne l'y trouverez pas. Je vais plus loin : demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le patriotisme, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité ; vous ne l'y trouverez pas ! Le grand poète, car c'est un très grand poète, n'est ni citoyen, ni père, ni fils, ni homme même, dans le sens divin du mot. Son œuvre est un véritable paysage... sans ciel ! »

Oui, Musset est un poète, un très grand poète. Ses

(1) *Lamartine*, p. 56, Paris. 1876.

petits drames sont mal conçus, je le sais ; le plus souvent faits de pièces et de morceaux, je ne l'ignore pas ; ses personnages sont mal posés, mal dessinés ; le style est incorrect, négligé ; les rimes riment mal ou même pas du tout ; les hiatus ne sont point rares ; les enjambements surabondent. Mais en même temps, quelle verve et quel esprit ! Quel bon sens ! Quelle jeunesse ! quelle grâce originale ! quelle force ! parfois quelle grandeur tragique ! et partout quels cris d'âme ! Rappelez-vous le long et funèbre soliloque de Franck dans la *Coupe et les lèvres*, *Rolla* presque tout entier, l'*Espoir en Dieu*, la *Lettre à Lamartine*, les *Stances à la Malibran*, *Souvenir*, et surtout les *Nuits*. Je ne cite rien, parce que ces vers, jaillis dans la douleur, sont dans toutes les mémoires ; ils retentiront d'un éternel écho parmi les hommes.

Cependant je me ravise, il faut citer au moins quelques passages, celui-ci sur le monde moderne, le monde sans foi, sans espérance, sans amour, sans Dieu :

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
 Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
 Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
 En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
 Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
 Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
 Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
 Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
 Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte :
 Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
 D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
 Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
 Maintenant le hasard promène au sein des ombres
 De leurs illusions les mondes réveillés ;
 L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
 Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
 Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
 Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
 Ton cadavre céleste en poussière est tombé !
 Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
 Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi
 Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
 Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !
 Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
 Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
 Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
 Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Quelle apostrophe touchante et poignante ! Et que
 voilà bien des vers jaillis de source, je veux dire des
 entrailles de l'âme ! Les suivants sont indignés, at-
 tristés, ironiques, superbes :

Et que nous reste-t-il à nous les déicides ?
 Pour qui travaillez-vous, démolisseurs stupides,
 Lorsque vous disséquez le Christ sur son autel ?
 Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
 Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
 Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ?
 Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
 Vous vouliez faire un monde... — Eh bien, vous l'avez fait.
 Votre monde est superbe, et votre homme est parfait !
 Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie ;
 Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
 Tout est bien balayé sur vos chemins de fer ;
 Tout est grand, tout est beau, — mais on meurt dans votre air.
 Vous y faites vibrer de sublimes paroles ;
 Elles flottent au loin dans les vents empestés.
 Elles ont ébranlé de terribles idoles ;
 Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
 L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres ;
 Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
 Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres ;
 Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
 On ne mutile plus la pensée à la scène,

On a mis au plein vent l'intelligence humaine ;
 Mais le peuple voudra des combats de taureaux.
 Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
 On n'est plus assez fou pour se faire trappiste,
 Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

Il est indéniable, il est trop vrai, que l'auteur de *Rolla* s'est complu à peindre et à chanter toutes les folies, tous les délires des passions mauvaises, comme il est vrai qu'au milieu même de ces délires et de ces folies le pauvre poète souffre, se lamente et jette la clameur de ses remords, de ses hontes, de ses désespoirs.

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
 Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
 Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
 Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
 La mer y passerait sans laver la souillure,
 Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

Cris désolés du cœur ! Revanche de la morale éternelle !

Montalembert aimait Alfred de Musset et, dans l'introduction de ses *Moines*, il n'a pas craint de le dire : « Où trouver parmi nous, où trouver une plume assez délicate et assez pure pour raconter les annales du véritable amour ? Il semble les avoir entrevues, ce poète, le plus vrai poète de notre siècle et le plus malheureux, par sa propre faute, lorsqu'au milieu de chants d'une si étrange, si déchirante et si dangereuse beauté, il laisse échapper ces vers, témoignage singulier des hautes et généreuses inspirations qu'il savait si bien traduire et trop souvent étouffer :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
 C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer ;

Ce sont vos froides nef, vos pavés et vos pierres
 Que jamais lèvres en feu n'a baisé sans pâmer...
 Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales,
 Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
 Il leur faudrait user de pierres sépulcrales,
 Avant de soupçonner qu'on aime comme vous.
 Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
 Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux...
 Vous aimiez ardemment ! Oh ! vous étiez heureux !

« Ne dirait-on pas, ajoute Montalembert, que la main qui a tracé ces lignes venait de feuilleter le code immortel de l'amour divin écrit par saint Bernard dans ces discours sur le *Cantique des Cantiques* où il parle avec une passion si expressive cette langue universelle de l'amour qui n'est comprise que par ceux qui aiment (1) ? »

Nous avons entendu le P. Monsabré, en son carême de 1875, à Notre-Dame de Paris, dans l'admirable conférence sur *l'Harmonie du monde* où il applique à l'œuvre de Dieu le mot célèbre de saint Augustin : « Mon poids, c'est mon amour, » jeter d'une voix savante aux échos étonnés et charmés de la vieille métropole les beaux vers que voici :

J'aime ! — Voilà le mot que la nature entière
 Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
 Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
 Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
 Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
 Étoiles du matin, ce mot triste et charmant !
 La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
 A voulu traverser les plaines éthérées,
 Pour chercher le soleil, son immortel amant.
 Elle s'est élancée au sein des nuits profondes,

(1) Introduction, V. *Le bonheur dans le cloître*, p. LXXXI.

Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Les vers abondent qui sont d'une grâce légère et,
pour ainsi parler, d'un mouvement d'oiseau :

N'est-ce pas qu'il est pur le sommeil de l'enfance ?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense ?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté ?

Et quelle pureté !

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?
Paix profonde à ton âme, enfant, à ta mémoire !
Adieu ! Ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus !

Les *Stances à la Malibran* sont encore un hymne
à l'amour, mais à l'amour sacré de l'art. De la Mali-
bran, Lamartine a écrit : « C'était la musique, ou
plutôt c'était la poésie sous figure de femme (1). »

— Que reste-t-il de toi aujourd'hui, demande
Alfred de Musset, de toi, morte hier, de toi, pauvre
Marie ?

Une croix et l'oubli, la nuit et le silence !
Ecoutez ! c'est le vent, c'est l'océan immense,
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin,
Et de tant de beauté, de gloire, d'espérance,
De tant d'accords si doux, d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

N'était-ce pas hier, qu'à la fleur de ton âge,

(1) *Cours familier*, loco citato.

Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
 Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
 Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
 Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
 Naïve enfant ce soir, sainte artiste demain ?...

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore ;
 Lorsque sur le sillon l'oiseau chante l'aurore,
 Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
 Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur :
 Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
 Et tes chants dans les airs emportaient la douleur !...

Meurs donc : la mort est douce et ta tâche est remplie !
 Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
 C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
 Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
 Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
 D'expirer comme toi pour un amour divin !

Ne croyez-vous pas, comme on l'a dit, que Musset est sans rival pour l'expression naturelle et simple, coulante et courante, naïve en quelque sorte et pénétrante d'autant plus, l'expression des rêveries de l'âme et des mélancolies ? Quel délicieux retour aux années d'innocence, de pureté et de paix, de joie, dans les vers suivants !

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
 Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
 De pesants chariots commençaient à rouler.
 Il courba son front pâle, et resta sans parler.
 En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues ;
 Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
 Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglants.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
 Murmuraient sur la place une ancienne romance.
 Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
 Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance !
 Comme ils dévorent tout ! Comme on se sent loin d'eux !

Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux !
 Sont-ce là tes soupirs, noir Esprit des ruines ?
 Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots ?
 Ah ! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
 Sur le palais doré des amours enfantines !
 Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
 Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés !

La « mort du pélican » est dans toutes les anthologies. Peut-être n'a-t-on pas autant remarqué le « désespoir du laboureur » :

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
 Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
 Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
 Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
 Partout la nuit est sombre et la terre enflammée.
 Il cherche autour de lui la place accoutumée
 Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert ;
 Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
 Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
 Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
 Est morte sous le chaume avec des cris affreux ;
 Mais maintenant au loin tout est silencieux ;
 Le misérable écoute et comprend sa ruine.
 Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine ;
 Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
 Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
 Pas un sanglot ne sort de sa bouche oppressée ;
 Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
 Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
 Et, regardant s'enfuir sa maison consumée,
 Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
 L'ivresse du malheur emporte sa maison.

Il nous paraît bien que ce style est large et d'une belle clarté et d'une sûreté peu commune.

Citons encore une page, non plus seulement pour le style mais pour l'âme. Elle faisait l'admiration de Lamartine :

Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
 Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
 De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
 Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
 A défaut du pardon laisse venir l'oubli.
 Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
 Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
 Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
 Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
 Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
 Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
 Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
 Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
 Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
 Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
 Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
 C'est une dure loi, mais une loi suprême,
 Vieille comme le monde et la fatalité,
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
 Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
 Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs.
 La joie a pour symbole une plante brisée,
 Humide encor de pluie et couverte de fleurs.

« Est-ce qu'il n'y a pas véritablement une poésie moderne ? se demandait l'auteur des *Méditations* après la lecture de ces vers. Est-ce qu'Ovide Anacréon, Tibulle, Propertius, Bertin, Parny, ont de telles profondeurs dans le sentiment ? » Et le grand poète ajoutait : « Ah ! que je me reproche cruellement aujourd'hui de n'avoir pas connu le cœur d'où coulaient de pareils vers, moi vivant ! Je ne les lis qu'aujourd'hui, et le cœur d'où ils ont coulé ne bat plus. Il est trop tard pour l'aimer. Mais il n'est pas trop tard pour s'extasier de regret et d'admiration devant ces chefs-d'œuvre. »

Cette page, — ce « chef-d'œuvre », — est emprunté à la *Nuit d'octobre*.

De la *Nuit de Décembre* un autre juge, moins enthousiaste, plus froid, mais un bon juge aussi (1), a écrit : « C'est la plus pure et la plus forte inspiration de Musset, encombrée de quelques *développements* parasites, mais qui laisse à la fois une idée très claire et une impression de mystère infini, comme si l'on sentait qu'on vient de descendre aux profondeurs de l'âme. » Et M. Faguet nous assure que cette *Nuit* est un fait vrai. Musset aurait eu cette hallucination. Une nuit, errant « dans un bois, sur une bruyère », il a vu passer un fantôme et s'y est reconnu (2). Voici, désencombrée du « développement », cette page, mélancolique et presque funèbre :

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau ;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir

(1) Émile Faguet. *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*, 4^e édit., p. 285. Paris, Lecène et Oudin, 1887.

(2) *Id.*, *ibid.*, en note.

Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline...

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine ;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France ;
Lorsque, impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance... ;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges ;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
 Je vois toujours sur mon chemin ?
 Je ne puis croire, à ta mélancolie,
 Que tu sois mon mauvais destin !
 Ton doux sourire a trop de patience,
 Tes larmes ont trop de pitié.
 En te voyant, j'aime la Providence.
 Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;
 Elle ressemble à l'amitié.

Qui donc es-tu ? Tu n'es pas mon bon ange ;
 Jamais tu ne viens m'avertir.
 Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !)
 Et tu me regardes souffrir.
 Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
 Et je ne saurais t'appeler.
 Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
 Tu me souris sans partager ma joie,
 Tu me plains sans me consoler !...

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
 Pèlerin que rien n'a lassé ?
 Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
 Assis dans l'ombre où j'ai passé.
 Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
 Hôte assidu de mes douleurs ?
 Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
 Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère.
 Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION

— Ami, notre père est le tien.
 Je ne suis ni l'ange gardien,
 Ni le mauvais destin des hommes.
 Ceux que j'aime, je ne sais pas
 De quel côté s'en vont leurs pas
 Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
 Et tu m'as nommé par mon nom
 Quand tu m'as appelé ton frère ;
 Où tu vas, j'y serai toujours,

Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le Ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude !

On n'a guère pris garde, en lisant tant de beaux vers que nous avons cités et qui nous ont révélé en Musset un tout autre poète que le « gamin » mal élevé et polisson des *Contes d'Espagne et d'Italie*, on n'a guère pris garde, croyons-nous, à la faiblesse, à l'incorrection, à l'insuffisance de la rime. Il s'en faut que nous en veuillions faire un mérite à Musset.

Sans aller jusqu'à dire (et encore nous en sommes tentés) que la rime est « la suprême grâce de la poésie française » — ce mot est d'un ouvrier de la première heure, d'un artiste que ne semble pas connaître la génération contemporaine, Émile Deschamps ; — sans aller surtout jusqu'à soutenir avec Sainte-Beuve que la rime est tout le vers (1), nous croyons qu'elle doit être exacte, solide, sonore, imprévue souvent, riche en tout cas, et variée. L'imagination de la rime, constitue l'une des qualités maîtresses du poète. A l'heure présente, le moindre écolier de versification sait cela.

Est-ce à dire que les autres mots peuvent être jetés au hasard, pêle-mêle, sans qu'il soit tenu compte du rythme, ni même de l'hémistiche ? Assurément non. Il faut, au contraire, et sagement, combiner des mots de même tonalité, je voudrais pouvoir dire aussi de même couleur, pour les har-

(1) *Poésies de Joseph Delorme*. A la rime.

moniser avec celui-là, — le dernier, — qui est le principal ; comme dans un diadème, en montant habilement les pierreries du bandeau, on tâche à faire resplendir le diamant du faite. Il y a là un travail d'art, d'orfèvrerie, si vous voulez, dont n'est point capable le premier venu.

Molière avait ce don de la rime ; Molière ne bronchait pas au bout du vers, et Boileau en était stupéfait :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.

Au demeurant, la richesse de la rime n'est pas une nouveauté. Le dix-neuvième siècle ne fait que renouer la tradition. Les poètes de la Renaissance rimaient, pour la plupart, non pas convenablement, mais avec opulence. Malherbe lui-même, qui d'un trait de plume biffait tout Ronsard, avait compris l'importance de la rime. Ménage (1) nous apprend que ce tyran des syllabes, comme l'appelaient ses détracteurs, affectait les rimes neuves, parce qu'il était persuadé qu'elles conduisent à de nouvelles pensées. « On trouve de plus beaux vers, disait-il, en rapprochant des mots éloignés qu'en joignant ceux qui n'ont qu'une même signification... Rien ne sent davantage son grand poète, disait-il encore, que de tenter des rimes difficiles. »

Je m'étonne que Th. de Banville, dans les deux chapitres, aussi profonds que spirituels, qu'il a consacrés à la rime (2), ne se soit réclamé ni de

(1) Dans ses *Observations*.

(2) *Petit traité de poésie française*.

Malherbe, ni des contemporains de Malherbe. Il y avait, en ce commencement du dix-septième siècle, comme aujourd'hui, des grammairiens et des poètes, des littérateurs faciles et des artistes. On savait, quand on voulait s'en donner la peine, faire éclater la rime.

Témoin les vers suivants, où le poète critique si finement, sans en avoir l'air, les excès de Malherbe :

Imite qui voudra les merveilles d'autrui :
 Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
 Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie ;
 Quant à moi, ces larcins ne me font point envie ;
 J'approuve que chacun escrive à sa façon ;
 J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
 Ces esprits mendiants d'une verve infertile
 Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
 Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,
 Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
 Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
 Que parut autrefois la Corneille d'Horace.
 Ils travaillent un mois pour chercher comme à fils
 Pourra s'approprier la rime de Memphis.
 Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
 Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.
 Cet effort tient leur sens dans la confusion.
 Ils n'ont jamais un rais de bonne vision.
 J'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
 Qui cherchent à midi Phœbus à la lanterne,
 Grattent tant le françois qu'ils le déchirent tout,
 Blasmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût ;
 Sont un mois à cognoistre, en tastant, la parole ;
 Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle,
 Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
 Et que leur renommée est franche du tombeau.
 Sans autre fondement, sinon que tout leur âge
 S'est laissé consommer en un petit ouvrage ;
 Que leurs vers dureront au monde précieux,

Pour ce qu'en les faisant ils sont devenus vieux.
De même l'araignée en filant sans ordure
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.

Il me semble qu'il est difficile d'écrire de plus beaux vers, ni plus fiers, ni en meilleures rimes. L'auteur est ce Théophile (1) que Boileau a voulu rendre ridicule, sans doute pour faire oublier qu'il l'avait un jour pillé sans vergogne :

Dans des vers recousus mettre en pièces Malherbe...
N'avons-nous pas cent fois en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris Memphis et Byzance,
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ?

Telle est donc, touchant la rime, la tradition française. Et c'est très sérieusement, bien que la forme en soit paradoxale, que M. Théodore de Banville, au nom de l'école moderne, écrit cette phrase : « Le poète consentirait plutôt à perdre en route un de ses bras ou une de ses jambes qu'à marcher sans la consonne d'appui. » N'alléguez pas en votre faveur, si, par impuissance ou paresse, vous en prenez à votre aise avec la rime, l'exemple de La Fontaine et moins encore celui de Musset.

Les *Fables* sont le dernier mot de l'art le plus savant et, malgré les apparences, le plus compliqué. La Fontaine a créé le vers *libre*, mais il l'a créé pour lui seul. Tous ceux qui ont voulu s'en servir après lui n'en ont pas même compris le mécanisme. Là où « le bonhomme » a fondu ensemble tous les rythmes et toutes les harmonies, ils n'ont abouti qu'à une imitation vulgaire, sans accords et sans couleurs.

(1) Théophile de Viau, né en 1590.

Maurice de Guérin s'abandonnait, quand il écrivait en vers, à ce parti pris des rimes faciles. Qu'est-ce que sa *Promenade à travers la lande, Au bord de la Rance*, et même les *Épîtres* à M. de Marzan et à M. de la Morvonnais? Des phrases traînantes, compliquées, bizarres. En somme, sauf quelques-uns qui ont jailli de source, ses vers sont médiocres. Pourtant, il ouvragait sa prose comme Cellini un joyau !...

Et donc, quant à Musset, ses rimes sont faibles : il le sait et il les veut ainsi ; et, lorsqu'elles sont insuffisantes ou même tout à fait nulles, il le sait encore et il les veut quand même. Musset n'en est pas moins, dans ses inspirations les plus belles, de la lignée des grands poètes, Régnier, Molière, La Fontaine.

Toutefois, Malherbe avait raison : Rien ne sent plus son grand poète que de tenter des rimes difficiles. C'est en creusant de plus en plus son sujet, comme une veine riche dans la montagne de marbre, qu'on trouve les rimes pleines, solides, sonores, — les rimes difficiles, — et qu'on évite les rimes incomplètes, molles, sourdes, — les rimes faciles. Le même travail fait penser avec force et rimer richement. Sur ce point, capital dans notre poésie moderne, M. Nisard se rencontre avec M. de Banville.

Un dernier mot.

Musset ne fut pas, à proprement parler, un peintre de la nature, comme Victor Hugo et Lamartine. Il a même agréablement raillé

... les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascates...

Ce n'est pour ainsi dire que par rencontre qu'il l'a peinte et d'un trait, à la façon des anciens :

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore :
 Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.
 Cependant du plaisir la frileuse saison,
 Sous ses grelots légers, rit et voltige encore,
 Tandis que soulevant les voiles de l'aurore,
 Le printemps inquiet paraît à l'horizon... (1)

La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
 Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser,
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
 Aux premiers buissons verts commence à se poser (2).

Son œuvre entière fourmille de vers admirables, d'esquisses qui sont des chefs-d'œuvre :

La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée...

Les épaules d'argent de la nuit qui frissonne...

Lorsque sur le sillon l'oiseau chante à l'aurore,
 Le laboureur s'arrête, et, le fron en sueur,
 Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur... (3)

Si jamais ta tête qui penche
 Devient blanche,
 Ce sera comme l'amandier,
 Cher Nodier.
 Ce qui le blanchit n'est pas l'âge
 Ni l'orage ;
 C'est la fraîche rosée en pleurs
 Dans les fleurs (4).

Où Musset l'emporte peut-être sur Victor Hugo et

(1) *La Mi-carême.*

(2) *La Nuit de Mai.*

(3) *A la Malibran.*

(4) *Réponse à Charles Nodier.*

Lamartine, c'est dans la peinture des ombres dorées du crépuscule et de la molle transparence où baignent les nuits de l'automne et du printemps. En ce genre, tout est fraîcheur dans certains croquis, élégance, limpidité et suavité. Qui n'entend chanter, au meilleur coin de sa mémoire, l'admirable fragment du *Saule* :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine !...

Cela est juste et fin, rêveur, mélancolique, lumineux tout à la fois et *musical*, comme le paysage le plus vanté d'un Chintreuil ou d'un Corot.

Enfin, quel est le critique qui n'a fait cette remarque : Musset, tout enfant du siècle qu'il se dise (et il l'est trop, en vérité), appartient à la race gauloise. Villon, Marot, Régnier, Molière, La Fontaine, voilà ses ancêtres, non seulement pour le bon sens spirituel, l'ironie et la finesse, mais encore pour les images rares et justes, la description qui n'a rien de l'inventaire, l'imagination qui ne s'emporte jamais, pour la franchise et la fermeté de la langue. On a moins remarqué, ce nous semble, que, tout en imitant Shakespeare et Byron, Alfred de Musset se rêvait grec, comme André Chénier, et que, plus d'une fois, en vers brillants et purs, il a rendu la vie et la nouveauté aux allégories de la poésie antique :

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.
Je suis un citoyen de tes siècles antiques :
Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques (1).

(1) *Les vœux stériles.*

Il regrettait le temps

... où le ciel sur la terre
 Marchait et respirait dans un peuple de dieux,

 Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
 Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
 Et siffaient dans l'écho la chanson du passant (1)...

Pour peindre la Grèce,

... la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,

il avait des épithètes homériques :

Argos et Ptéléon, villes des hécatombes,
 Et Messa la divine, agréable aux colombes,
 Et le front chevelu du Pélion changeant,
 Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux où le cygne se mire,
 La blanche Oloossonne à la blanche Camire (2)...

Dans cette conférence sur Lamartine, à laquelle nous avons emprunté une très belle page sur Alfred de Musset, M. Legouvé évoque les poètes immortels, qui sont dignes de figurer dans le célèbre plafond d'Ingres, l'*Apothéose d'Homère*. « Lorsque, dit-il, je commence par le commencement de toute poésie, par les chants d'Orphée, par Pindare, par l'Iliade ; quand je passe à Eschyle et à Sophocle, quand j'arrive de Sophocle à Virgile et de Virgile à Dante, à Pétrarque, j'entre dans une atmosphère saine et fortifiante. Je respire un air qui m'épure et qui me nourrit ! Mon front se relève, mon cœur

(1) *Rolla*.

(2) *La Nuit de Mai*.

s'élève, je me sens dans la famille des bienfaiteurs de l'humanité... Lamartine appartient à cette famille-là. Il peut se présenter devant ces grands hommes... et ils lui diront : Entre, entre ! tu es un des nôtres ! car tu as toujours été grand et pur !... » En peut-on dire autant du poète de *Rolla* ? Non, mille fois non !...

J'ai perdu ma force et ma vie,
 Et mes amis, et ma gaité ;
 J'ai perdu jusqu'à la fierté
 Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
 J'ai cru que c'était une amie ;
 Quand je l'ai comprise et sentie,
 J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
 Et ceux qui se sont passés d'elle
 Ici bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
 Le seul bien qui me reste au monde
 Est d'avoir quelquefois pleuré (1).

(1) *Tristesse*. — Nous nous sommes servi pour nos citations de l'édition Charpentier.

II

L'année même où Musset publiait ses *Poésies nouvelles*, où Victor Hugo dotait la France de cet admirable recueil : les *Feuilles d'automne*, où Lamartine répondait en strophes vengeresses à l'outrageante *Némésis* de Barthélemy, deux autres chefs-d'œuvre paraissaient, l'un timide, discret et pur, l'autre noir de poudre et de fumée, brûlé de fièvre et de soleil. C'est à peine si l'on remarqua le premier : *Marie*, tout embaumé cependant d'une bonne odeur de ferme, — le Moustoir, — et des fraîcheurs du Scorff, la rivière du pays natal. Le second fit une trouée formidable. Parlons d'abord d'Auguste Barbier et des *Iambes*.

Vous pouvez dire des *Iambes* tout le mal qu'il vous plaira, par exemple qu'il y a disproportion entre cette verve furieuse, digne d'Archiloque ou d'André Chénier, et ce fait-divers de quelques pauvres diables gueusant des sous-préfectures ; que cette « vierge de la Bastille », ou plutôt cette virago des barricades qui sent la poudre,

.... Et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.....,

n'est pas du tout votre idéal de liberté ; qu'en somme ce pacifique a pris parti contre la bourgeoisie pour « les doigts sales » qui chargeaient les mousquets, pour la « bouche aux vils jurons » qui mâchait la cartouche, pour « la grande populace », pour « la sainte canaille » ; que cette langue grossière, virulente, cynique, est la langue des halles ; que ce style surmené, chauffé à blanc par le soleil de juillet, s'effrite parfois comme du plâtre ou se dégonfle comme un ballon ; qu'il fourmille de répétitions, de mauvaises rimes, d'inversions toujours les mêmes, des mêmes tournures et des mêmes images ; — il n'en est pas moins vrai que, si vous prenez une pièce, vous êtes emporté par le rythme violent de ces vers forgés de génie, et que, tour à tour ou tout ensemble indigné ou charmé, vous lisez jusqu'au bout.

Outre la verve, l'haleine, la force, le coup de marteau sur l'enclume, ce qui me frappe dans Barbier, c'est l'image. Rappelez-vous dans la *Curée* cette chasse aux galons, — un bas-relief de bronze. La trompe a sonné l'hallali. Plutôt hurlante qu'aboyante, la meute bondit. Les larges crocs s'enfoncent à qui mieux mieux dans les chairs du sanglier,

Car chacun en veut un morceau,
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,

Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
 « Voici ma part de royauté ! »

L'image n'a pas toujours cette trivialité superbe ; elle est quelquefois d'une grâce charmante, comme dans *la Popularité*. Le poète compare cette corruptrice des consciences à la mer :

C'est la mer ! c'est la mer ! — d'abord calme et sereine,
 La mer aux premiers feux du jour,
 Chantant et souriant comme une jeune reine,
 La mer blonde et pleine d'amour ;
 La mer baisant le sable, et parfumant la rive
 Du baume enivrant de ses flots...

La popularité a ces mêmes attraits perfides, ces mêmes caresses enivrantes, et aussi de meurtriers caprices :

C'est la mer furieuse et tombée en démence,
 Et de son lit silencieux
 Se redressant géante, et de sa tête immense
 Allant frapper les sombres cieux ;
 Puis courant çà et là, hurlante, échevelée,
 Et, sous la foudre et ses carreaux,
 Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
 Comme un combat de cent taureaux ;
 Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
 La bouche torse, l'œil errant,
 Se roulant sur le sable et déchirant la terre
 Avec le râle d'un mourant ;
 Et, comme la bacchante, enfin lasse de rage,
 N'en pouvant plus, et sur le flanc,
 Retombant dans sa couche, et jetant à la plage
 Des têtes d'hommes et du sang!...

N'est-ce pas prodigieux de force et d'audace ?
 Toutefois, la plus puissante imagination de Bar-

bier et, à notre avis, son chef-d'œuvre en ce genre de satire ailée, c'est *l'Idole*.

Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
 Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
 Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
 Comme trois damnés dans l'enfer.
 Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
 La fournaise fume et s'éteint,
 L'airain bouillonne à flots : chauffeur, ouvre la porte
 Et laisse passer le hautain !
 Ô fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
 Sors de ta loge, et, d'un élan,
 D'un seul bond, lance-toi comme un flot de la source,
 Comme une flamme d'un volcan !

Est-ce de la statue de Bonaparte en pleine fournaise qu'il s'agit dans ces vers, ou de l'inspiration qui s'échappe en coulées de lave du cerveau embrasé du poète ?...

Nous n'avons pas dit encore quel est pour nous le suprême mérite d'Auguste Barbier. Il a créé la satire chrétienne. Sainte-Beuve ne s'y est pas trompé. Le clairvoyant critique a vu dans les *Iambes* autre chose qu'un tour de force inouï jusqu'à présent dans la poésie française, et, pour répondre aux timorés qui vous disent avec Boileau qu'ils *fuiant un effronté qui prêche la pudeur*, « nous maintenons, dit-il, qu'il est dans la société actuelle, et derrière le vernis fragile de nos mœurs, des vices, des désordres, une corruption radicale qu'on peut ignorer à toute force, et, par là-même, éluder avec bon goût dans la satire littéraire, mais qui, du moment qu'on y pénètre et qu'on la remue, salissent inévitablement le vers, comme la plaie hideuse qu'il sonde salit le doigt de

l'opérateur.... (1) » Or, tout homme qui a été mêlé aux diverses classes de notre civilisation et qui ne les a pas envisagées, comme il arrive trop souvent avec des yeux cupides et un cœur endurci, celui-là sait fort bien ce qu'il y a de trop misérablement vrai au fond de cette lie où Barbier a osé plonger. « Ce qu'il dit de l'infection, de la lubricité des théâtres, continue Sainte-Beuve, de l'enfant vicieux et flétri des grandes villes, de la populace des ateliers, de celle des antichambres, n'a rien que d'exact, et, tant que ces maux ne seront pas guéris, tant qu'ils seront méconnus et niés, une sorte de convenance supérieure commandera à qui les sent de les révéler au vif et de ne les enjoliver en rien. Mais pour que cette convenance soit rigoureuse et se fonde sur un devoir, il est besoin que le poète ne se complaise pas aux misères qu'il décrit, qu'il ne joue pas avec l'infamie qu'il étale, comme font certains chirurgiens sans humanité, et que ce dégoût vertueux qu'il veut exciter dans le lecteur réside continuellement sur sa lèvre et palpite dans son accent. Or, M. Barbier, selon nous, a eu presque toujours présent à l'esprit ce sentiment élevé de la mission dont il s'est fait le poétique organe, et c'est un mérite que ne lui ont pas assez attribué beaucoup des admirateurs de sa forme et de ses tableaux. Il faut en conclure seulement, peut-être, que, par moments, dans le détail de l'expression, il s'est laissé aller en pur artiste à un caprice d'énergie exorbitante qui distrait et donne le change sur l'ensemble de sa pensée ; mais l'intention générale, la philosophique moralité de son inspiration n'est pas douteuse... M. Barbier

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 231.

a voulu nous montrer à quelles conséquences dernières, en politique, en morale, en art, descend, malgré quelques élans brisés, une société sans croyances, une terre qui n'a pas de dieux... (1) » Tout ceci est vrai et déduit à merveille. Il n'y manque que le mot que nous écrivions tout à l'heure : Barbier a créé la vraie satire, la satire chrétienne.

Entendez-le lui-même flétrir le théâtre contemporain :

Mais les hommes pervers, mais les hommes coupables
 Dont le pied grave au sol des traces plus durables,
 Ce sont tous ces auteurs qui, le scalpel en main,
 Cherchent, les yeux ardents, au fond du cœur humain,
 La fibre la moins pure et la plus sale veine,
 Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.
 Les uns vont calculant, du fond du cabinet,
 D'un spectacle hideux le produit brut et net ;
 D'autres au ris du peuple, aux brocards de l'Ecole,
 Promènent sans pitié l'encensoir et l'étole ;
 D'autres, déshabillant la céleste pudeur,
 Ne laissent pas un voile à l'humaine candeur.
 Puis, viennent les goujats de la littérature
 Qui portent le marteau sur toute sépulture,
 Courent de siècle en siècle arracher par lambeaux
 Les crimes inouïs qui dorment aux tombeaux ;
 Sombres profanateurs avides de dépouilles,
 Ils n'attendent pas même, au milieu de leurs fouilles,
 Que la terre qui tombe ait refroidi les morts :
 De la fosse encore fraîche ils retirent le corps,
 Et, sans crainte de Dieu, leur bras, leur bras obscène
 Les livres encor tout chauds aux clameurs de la scène. (2)

C'est en vers aussi brûlants que notre Juvénal chrétien a flétri les danses modernes ; mais, si profondément honnêtes qu'ils soient, ces vers sont trop

(1) Pages 232-233.

(2) *Melpomène*.

réalistes pour que nous puissions les citer. Ecoutez cette admirable prosopopée, et vous conclurez que le farouche satirique n'a pas seulement l'horreur des infamies qu'il étale, mais qu'il aime le beau et le saint, la noblesse et la blancheur, et qu'il parle la vraie langue, française tout ensemble et chrétienne :

O pudeur, ô vertu, douce et belle pensée !
 O chevelure d'Eve à grands flots dispersée !
 Pudeur, voile de pourpre, adorable manteau,
 Déchire-toi devant cet ignoble tableau.
 Et toi, mon âme, ainsi qu'une vierge immortelle,
 Couvrant son front pensif sous l'ombre de son aile,
 Rentre, rentre en toi-même et songe amèrement
 A quels tristes excès et quel débordement
 La chair peut entraîner une race païenne...

M. Désiré Nisard a bien dit : Les *Iambes* ont jeté une lumière sombre qui ne s'éteindra jamais (1).

Après cette explosion de juste colère, Barbier se reposa. Il pouvait dire avec le poète biblique : *Eructavit cor meum verbum bonum*. La bouche encore amère des anathèmes qu'il avait vomis, il se mit en route avec son ami Brizeux vers le pays des beaux marbres, des belles eaux, du ciel sans tache, vers l'Italie. Ils débarquèrent à Livourne.

Les voici à Pise. La première parole est un gémissement, le premier soupir est un sanglot. L'Arno coule en silence le long des palais abandonnés ; l'herbe pousse dans les rues ; aux abords muets du Dôme et du Baptistère, les chevaux hennissants errent en liberté ; la Tour-Penchée se découpe mélancoliquement sur l'azur tranquille. Le Campo-Santo entr'ouvre les longues galeries silencieuses de son cloître gothique.

(1) *Histoire de la Littér. française*, t. IV, p. 529.

Le pas des voyageurs résonne sur les dalles funéraires où dorment, dans la terre sainte que soixante galères ont apportée de Palestine, des générations de morts. Il a bien fait le peintre pisan, contemporain de Dante, de couvrir les murailles du *Triomphe de la Mort*. Le poète évoque Orcagna, et le vieux maître commente lui-même, en vers larges et copieus, son œuvre étrange :

Regarde, enfant, regarde!...

Ce sont des pauvres, des malades, des misérables qui tendent vers la mort leurs mains suppliantes. La mort se détourne pour frapper les enivrés du monde, de beaux jeunes gens qui se plaisent à vivre dans les danses, la musique et les festins.

Enfant, ce n'est point tout; enfant regarde encore!

A l'autre extrémité de la fresque, de hauts seigneurs toscans et des grands d'Allemagne — chasse princière — se précipitent sur un cerf :

Holà, puissants du jour, chasseurs vêtus de soie.
Qui forcez par les monts une timide proie.....,
La mort est près de vous, la mort est sous vos pieds...

Brusquement on s'arrête. Trois cercueils sont ouverts, où la mort étale en plein soleil son hideux triomphe.

Cependant sur la montagne, au-dessus même de cette scène lugubre, Orcagna montre au poète les seuls heureux d'ici-bas, les amants de la Croix, les détachés, les saints contemplatifs.

Là, dans les genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière;

Là, toujours prosternés dans leurs élans pieux
 Ils ne voient point blanchir les fils de leurs cheveux.
 Leur vie est innocente et sans inquiétude,
 L'inaltérable paix dort en leur solitude.
 Et sans peur pour leurs jours, en tout lieu menacés,
 Les pauvres animaux, par les hommes chassés....,
 Viennent manger aux mains des blancs anachorètes.

Ces alexandrins mélodieux, presque tendres, et qui ressemblent si peu aux âpres et farouches *Iambes*, Montalembert les aimait. Les vers par lesquels le peintre termine son commentaire, sont du plus ferme langage :

Enfant, tel est mon œuvre, et l'immense mystère
 Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.
 La forme en est sévère et le contour est dur ;
 Mais j'ai fait de mon mieux, j'ai peint de cœur et d'âme
 La grande vérité dont je sentais la flamme :
 Et comme un jardinier qui bêche avec amour,
 Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour :
 Puis, quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette,
 J'ai croisé les deux bras, et, reposant la tête
 Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
 Comme mes devanciers, le Dante et le Giotto,
 J'ai fermé gravement mon œil mélancolique,
 Et me suis endormi, vieux peintre catholique,
 En pensant à ma ville, et croyant fermement
 Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement.

Le vieux maître pisan, reprend le poète dans un beau mouvement lyrique, s'est trompé.

Dors, oh! dors, Orcagna, dans ta couche de pierre...

Tu verrais dans ta chère Italie, non pas seulement sur les marbres et les peintures, partout, même sur les âmes, le triomphe de la mort. La foi sainte a péri.

L'Italie est toujours à son heure dernière ;
 Déjà sa tête antique a perdu sa beauté,

Et son cœur de chrétienne est froid à son côté.

.....
 Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie,
 La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,
 Plus de voix pour lui dire en lui prenant la main :
 Construis-nous vers le ciel un immortel chemin.
 La foi, source féconde, en sublime rosée
 Ne peut plus retomber sur cette terre usée,
 Et, remuant la terre au fond de ses caveaux,
 Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux ;
 La foi ne pousse plus de sublimes colonnes.....

Voilà la plainte, *il pianto*, mâle et douce. Le vers de Barbier s'est attendri, mais non pas encore énervé. Tout le volume, admirablement ordonné, est de ce ton et de ce style.

Après le Campo-Santo, à Pise, le poète nous conduit à Rome, au Campo-Vaccino, c'est-à-dire au Forum, qu'il décrit en vers d'une admirable précision. C'est la même solitude, la même dévastation. La misère, l'ignorance ont pour encadrement les ruines. Barbier n'a vu dans Rome que le paganisme romain. A la vue du Colisée, il ne paraît pas que son baptême ait tressailli. Même a-t-il remarqué la Croix? Barbier, en ce temps-là, — ou je me trompe fort, — s'il était chrétien, n'avait pas du moins le sens catholique.

De Rome à Naples : — *Chiaia*, c'est la plage des pêcheurs. Dans un dialogue ou plutôt dans une églogue où souffle la brise virgilienne, Masaniello et Salvator Rosa s'entretiennent de la décadence de leur patrie et aussi des espérances de liberté. « Je sais, » dit le pêcheur,

..... Je sais qu'un beau jour, et sans que rien l'empêche,
 En mon golfe divin je ferai bonne pêche ;

Aux rives de Chiaia, sur ce sable argenté,
Dans mes larges filets viendra la Liberté.

Nous sommes plus loin que jamais des *Iambes*, où la fumée se mêlait toujours un peu à la flamme. Les vers sont d'une sérénité, d'une limpidité presque sans ombre.

Moins pur, mais charmant encore, le poème où Venise est personnifiée dans *Bianca*. Comme Pise, Rome et Naples, Venise est en proie à la mort. L'étranger l'achète, comme il ferait d'une esclave, et la profane.

Entre ces quatre pages, — de haute et grave inspiration assurément, mais où le poète a le tort de n'avoir arrêté ses regards que sur un côté des choses, le côté noir, — Barbier disposa neuf sonnets consacrés aux plus grands artistes italiens et que Sainte-Beuve (1) comparait à autant de statues que relieraient entre eux quatre pavillons symétriques. Voici le sonnet de Michel-Ange :

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui ;

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,

(1) *Loco citato*, page 237.

Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

Je l'ai dit : Ce poème est peut-être le mieux composé de la langue française, l'un des plus neufs et des plus éclatants.

Il eût été fort intéressant de comparer les paysages de Barbier à ceux de Lamartine. L'auteur des *Méditations* et du *Dernier chant de Childe Harold* n'a peint que la nature et une nature idéale, devinée, plutôt que contemplée, à travers les vapeurs du matin ou les ombres du soir ; il ne semble pas avoir rencontré l'homme. Dans l'auteur d'*Il Pianto*, ce n'est pas toute l'Italie, mais c'est bien l'Italie, gémissante et mourante : mœurs avilies, caractères amollis, art dégénéré, liberté perdue, la poésie réfugiée dans les ruines, et, malgré tout, terre enivrante ! Notons, comme exemple du paysage dans Barbier, un crépuscule romain :

..... Voici le jour qui tombe.
Aux faites des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux ;
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres ;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés ;
Les superbes troupeaux à la gorge pendante
reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin.

.....
Des femmes en drap rouge et de brune figure
Descendent en filant les degrés de verdure (1)...

(1) *Le Campo Vaccino*.

Auguste Barbier ne fera plus rien d'aussi large ni d'aussi mélodieux. Il écrira *Lazare* pourtant, — et ce poème mérite d'être signalé.

Lazare, c'est le mineur anglais, le pauvre mineur à la figure hâve, charbonnée, et que le travail tue au profit de la civilisation.

Après l'Italie, l'auteur d'*Il Pianto* a voulu voir l'Angleterre.

Je m'embarque aujourd'hui sur la plaine brumeuse
 Où le vent souffle, et, sans repos,
 Hérissé les crins verts de la vague écumeuse,
 Et bondit sur son large dos.
 A travers le brouillard et l'onde qui me mouille,
 Les cent voix du gouffre béant,
 Je m'en vais aborder ce grand vaisseau de houille
 Qui fume au sein de l'océan (1)

C'est d'abord une peinture de Londres, noire. On y entend grincer et on y voit passer, sous des nuages de fumée, l'horrible chaîne des travailleurs que la misère atrophie, déshonore et tue. Les riches viennent à leur tour, avec leurs vices et leurs plaies particulièrement hideuses : le *cant* et le *spleen*. L'une après l'autre, d'une main brutale qui rappelle certaines audaces des *Iambes*, le poète étale toutes les difformités et toutes les laideurs. Ce n'est pas trop tôt que nous apparaissent les *Belles Collines d'Irlande*, où soufflent les vents embaumés.

Pourquoi d'autres que nous mangent-ils les moissons
 Que nos bras en sueur semèrent dans nos plaines ?
 Pourquoi d'autres ont-ils sour habits les toisons
 Dont nos lacs ont lavé les magnifiques laines ?
 Pourquoi ne pouvons-nous rester au même coin,

(1) *Lazare*. Prologue.

Et, tous enfants, puiser à la même mamelle !
 Pourquoi les moins heureux s'en vont-ils le plus loin ?
 Et pourquoi quittons-nous la terre maternelle ?

Ici encore, vous l'entendez, c'est un gémissement.
 L'Irlande est verte ; mais les hommes n'y peuvent
 qu'envier les animaux :

... Heureux les troupeaux qui paissent vagabonds
 Les pâtures de trèfle en nos fraîches vallées ;
 Heureux les chers oiseaux qui chantent leurs chansons
 Dans les bois frissonnants où passent leurs volées.
 Oh ! les vents sont bien doux dans nos prés murmurants,
 Et les meules de foin ont des odeurs divines ;
 L'oseille et les cressons garnissent les courants
 De tous vos clairs ruisseaux, ô mes belles collines !

Les vers, brise, parfum et musique, sont dans le
 poème de *Lazare* quelque chose comme un vent de
 rosée, *ventum roris* (1), dans une atmosphère as-
 phyxiante.

Dans la dernière pièce du recueil (2), la nature
 console le poète de toutes souffrances et vilenies
 humaines :

O nourrice plaintive ! ô nature ! prends-moi,
 Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi.

Celle que Victor Hugo appelait « l'indulgente (3), »
 et Musset « l'immortelle » (4) nature, lui répond :

O mon enfant chéri ! toi qui m'aimes encore,
 Et devines en moi ce que la foule ignore,
 Toi qui, laissant hurler ce troupeau des humains,

(1) *Le Livre de Daniel*.

(2) *La Nature*.

(3) *Les voix intérieures*, xv.

(4) *La nuit de Mai*.

Viens souvent m'embrasser, me presser de tes mains,
 Et, roulant par les airs tes plaintes enfantines,
 Sur mon sein, verser l'or de tes larmes divines :
 Oh ! je comprends tes cris, tes mortelles frayeurs,
 Et dans tes yeux gonflés la source de tes pleurs !
 Je conçois ce que vaut pour l'âme droite et pure,
 Pour le cœur déchiré par l'ongle de l'injure,
 Pour un amant du bon et du beau, dégouté
 Des fanges de la ville et de sa lâcheté,
 Le sauvage parfum de ma rustique haleine;
 Je conçois ce que vaut la douceur souveraine
 Des vents sur la montagne à travers les grands pins,
 La beauté de la mer aux murmures sans fins,
 Le silence des monts, balayés par la houle,
 L'espace des déserts où l'âme se déroule,
 Et l'aspect affligeant même des lieux d'horreur
 Où le cœur se soulage et qui parlent au cœur...

.
 Qu'importe que le jeu de mes forces sublimes,
 Sur la verte planète et dans ses noirs abîmes,
 Soit en quelques endroits empêché par des nains ?
 Qu'importe que le bras des orgueilleux humains
 S'attaquant à la terre, à ses formes divines,
 Ecorche son beau sein du fer de leurs machines?...

.
 Toujours, ô mon enfant ! toujours les vents sauvages
 De leurs pieds vagabonds balayeront les plages ;
 La mer réfléchira toujours dans son flot pur
 Et l'océan du ciel et les îles d'azur ;
 Comme un ardent lion aux plaines africaines,
 Le soleil marchera toujours en ses domaines,
 Dévorant toute vie et brûlant toutes chairs ;
 On entendra toujours frissonner dans les airs
 De grands bois renaissants, des verdure sans nombre,
 Pour faire courir l'onde et faire flotter l'ombre ;
 Toujours on verra luire un sommet argenté
 Pour les oiseaux divins, l'aigle et la liberté.

Comment le poète dont la main a buriné de tels
 vers en est-il arrivé à griffonner des versiculets

« hésitants, faibles, puérils, gentillets, floriantesques et tout à fait naïfs ? » Sainte-Beuve, de qui sont ces épithètes (1), l'a finement comparé à un homme dans un torrent : il en a jusqu'au menton, il marche quand même, il ne se noie pas, mais il n'a pas le pied sûr, il tâtonne et vacille comme un homme ivre. Lui-même n'avait-il pas senti que la source de poésie était épuisée, quand, du haut des Alpes, il adressait aux horizons latins un adieu mouillé de larmes ?

... Et puis le froid me prend et me glace les veines,
Et tout mon cœur soupire, oh ! comme si j'avais
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines
De mes jours effeuillé le rameau le plus frais (2).

Barbier n'avait que vingt-huit ans (3).

(1) *Loc. cit.*, p. 241.

(2) *Il Pianto*. L'adieu.

(3) Cependant, en ses autres recueils, bien différents des premiers, plutôt timides et incertains, dans les *Silves* notamment et *Rimes légères*, on pourrait cueillir quelques fleurs assez jolies et naturelles, et aussi des esquisses de voyage et même un beau tableau : *le Dormoir des Vaches*. D'autres ont signalé des hymnes et des chants qui sont de beaux poèmes et très humains. — Nous nous sommes servi pour nos citations de l'édition Dentu.

III

Brizeux ne ressemble guère à Barbier. Autant l'auteur des *Iambes* est hardi, effronté, violent, parfois cynique, autant l'auteur de *Marie* est timide, retenu, rougissant, souvent farouche, toujours pudique, énergique quand même et résonnant, s'il le veut et s'il le faut.

Soit que ma pente aussi vers ce côté m'entraîne,
J'ai juré de fermer mon âme à toute haine ;
.
De n'aimer ici-bas que les plus douces choses ;
De me nourrir du beau, comme du suc des roses
L'abeille se nourrit.
Ainsi, les yeux au ciel ou la tête baissée,
D'aller droit mon chemin en suivant ma pensée,
Tout à mes souvenirs, à mes songes errants,
Qu'au hasard, tour à tour, je quitte et je reprends ;
Tout au devoir, à l'art, à la philosophie ;
Et, calme et solitaire au milieu de la vie,
De traverser les flots de ce monde moqueur
Sans jamais y mêler ni ma voix ni mon cœur (1)...

(1) *Marie*. L'Apprentissage.

Brizeux peint un intérieur de ferme. Tout y est, dans une pièce de huit vers : le sentier blanc bordé de bruyère, la grêle fumée du toit, au-dessus, dans les feuillages, le vieux puits où la servante va remplir sa cruche, le courtil où bourdonnent les abeilles, l'aire, le lavoir, la grange...

..... En un coin
 Les pommes par monceaux, et les meules de foin ;
 Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
 Et devant la maison un lit de paille fraîche.
 Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
 Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
 Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
 Et tout autour de lui fait danser la poussière.
 Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
 Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
 (Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme,
 Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
 Pain de seigle, laitage, écuelle de noyer ;
 Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
 Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
 Et dans l'ombre, filant, je reconnais Marie ;
 Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
 Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! » (1)

Chaque mot est juste ; chaque détail d'une exacte observation, et du fond même et de la forme se dégage le parfum.

Et sa mère ! A-t-il bien parlé de sa mère, le cher poète !

Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?
 Ce livre est plein de toi. Dans la longueur des nuits,
 Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis.
 Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
 De ta bouche riante, enfant, j'ai dû l'entendre ;

(1) *Marie*. — O maison du Moustoir, etc.

Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé :
Ta bouche à mon berceau me l'avait révélé. (1)

On peut dire que cet amour de Brizeux pour sa mère a été la seconde source de son inspiration. Nous voulons citer une pièce entière où éclatent l'exquise sensibilité d'un cœur aimant et la simplicité savante d'un artiste pur.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher, partout, de chambre en chambre,
— Songe à mes longs ennuis ! — et, lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah! souvent je l'ai dit : Dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne !
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères
Vous rendent tous ingrats et vous quittez vos mères !
Que nous sert, ô mon Dieu! notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté ;
Si quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure),
Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
Tournant languissamment les yeux autour de nous,
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux ? »
Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre ;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige !... Pardonne !
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne.
En toi j'ai plus qu'un fils ; oui, je retrouve en toi

(1) *Marie. A ma mère.*

Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
 A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme ;
 Pensif, tu comprends bien les chagrins d'une femme :
 Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche et tes yeux,
 Mon fils, au fond du cœur, vont chercher les aveux.
 Pour notre sort commun demande à ton aïeule,
 J'avais bien fait des plans, — mais il faut rester seule ;
 Nous avons toutes deux bien rêvé, — mais tu pars !
 Pour la dernière fois le long de ces remparts,
 L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère !
 C'est bien, ne gronde pas... Chez la bonne grand'mère
 Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
 Embrasse-la longtemps... Ah! nous espérions mieux (1). »

Dans le poème des *Bretons*, ces *Géorgiques d'Arvor* qui font penser non seulement à Virgile, mais à Hésiode, tous les paysans sont également pris sur nature, et, entre tous, le Fermier Hoël et sa femme Guenn-Du. Lisez, et vous verrez dès l'abord que Brizeux n'est pas allé chercher ses héros dans des types de convention ; lisez en particulier le chant quinzième où se trouve la confession d'Hoël mourant, et le chant seizième où la veuve et ses amies ensevelissent le mort. Brizeux n'a pas plus flatté ses paysans qu'il ne les a enlaidis. C'est du François Millet. L'un et l'autre, le peintre et le poète, ont vu directement la réalité, mais non pas seulement avec leurs yeux charnels, *his oculis*. Dès le berceau, cette fée magnifique qui s'appelle la Poésie avait ouvert en eux le regard profond de la sympathie et de l'amour. Même réalité dans les paysages, même idéal et même accent. Brizeux ne décrit pas pour décrire. En quelques mots rapides, brefs et sobrement colorés, il nous fait voir sa Bretagne.

(1) *Marie*. Autre pièce : A ma mère.

..... O pays, notre amour !
Des bois sont au milieu, la mer est alentour.

.....
.. Sans cesse on ne voit et l'on n'entend chez nous
Qu'eaux vives et ruisseaux, et bruyantes rivières ;
Des fontaines partout dorment sous les bruyères :
C'est le Scorff tout barré de moulins, de filets,
C'est le Blavet tout noir au milieu des forêts,
L'Ellé plein de saumons, ou son frère l'Izôle
De Scaer à Quimperlé coulant de saule en saule,
Et de là, pour aller ensemble à Lo-Théa,
Formant de leurs beaux noms le doux nom de Léta (1).

Ne ressentez-vous pas en lisant ces beaux vers
comme une impression d'eau fraîche et courante ?
Les landes et les vallées n'ont pas été décrites d'un
trait moins sûr que les rivières :

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne ,
Là de tristes landiers comme nés au hasard,
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;
Puis un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson ;
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits... (2)

Jamais poète n'a rendu plus réellement et plus so-
brement la physionomie de son pays natal. La fraî-
cheur de ses vallées et le parfum de ses landiers le
poursuivent partout. Près du golfe de la Spezzia, il
voit dans les rochers une fleur du pays. « C'est une

(1) *Les Bretons*, chant II.

(2) *Marie*. — Humble et bon vieux curé, etc.

fleur sauvage » lui dit le voiturin ; « là-bas, nous trouverons les orangers! »

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,
 Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;
 Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,
 Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage (1).

Le poète nous a décrit ou plutôt montré un intérieur de ferme. Voici un intérieur d'église un jour de *Pardon* :

On célébrait la messe en l'honneur de la Vierge,
 Dans un hameau de Scaer; sur chaque autel un cierge
 Placé devant les saints lentement s'allumait,
 Et l'on sentait l'odeur de l'encens qui fumait :
 Lorsque l'enfant de chœur se taisait au pupitre,
 Suspendue au dehors au châssis d'une vitre
 Chantait une mésange, et sa joyeuse voix
 Au-dessus de l'autel semblait l'hymne des bois.
 On ouvrit le portail, et l'assemblée entière
 Fit en procession le tour du cimetière.
 Les croix marchaient devant; sur un riche brancard,
 Couverte d'un manteau de soie et de brocart,
 La Vierge de Coad-Ri suivait, blanche et sereine,
 Le front couronné d'or comme une jeune reine ;
 Tous les yeux, tous les cœurs étaient remplis d'amour,
 L'été du haut du ciel dardait son plus beau jour ;
 Les landes embaumaient et les châtaigniers sombres,
 Penchés le long des murs, versaient leurs fraîches ombres
 Sur ces heureux croyants qui chantaient : « *O Pia!*
Ave, maris stella, Dei mater alma! (2) »

Comme tout cela est précis, vivant, chantant, ému!...

La même précision savante et la même note juste et le même mouvement se retrouvent dans cette courte description d'un lever de soleil :

(1) *La Fleur d'or*. Les deux fleurs.

(2) *Les Bretons*, chant II.

L'aube pointait, la terre était humide et blanche,
 La sève en fermentant sortait de chaque branche,
 L'araignée étendait ses fils dans les sentiers
 Et ses toiles d'argent au dessus des landiers.
 Première heure du jour, lorsque sur la colline
 La fleur lève vers toi sa tige verte et fine,
 Que mille bruits confus se répandent dans l'air,
 Et que vers l'orient le ciel devient plus clair,
 Heure mélodieuse, odorante et merveille,
 Première heure du jour, tu n'as point ta pareille ! (1)

Je pourrais multiplier les citations. Partout c'est la même harmonie entre la réalité et l'idéal, et partout c'est le même style aux contours nets, aux couleurs sobres, aux lignes pures, le même style plein, franc, savoureux, sonore.

Si Brizeux ressemble à quelqu'un, c'est à La Fontaine : là où il est excellent, il a, du vieux conteur, l'art qui se dérobe, le tour vif, imprévu, naturel, la science de la composition, et aussi la bonhomie malicieuse.

A qui voudrait faire une anthologie de Brizeux, les chefs-d'œuvre abonderaient. Dans *Marie* : la *Chaîne d'or*, la *Chanson de Loïc*, le *Pont Kerlô*, et presque toutes les idylles où apparaît la jeune paysanne,

Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.

Dans les *Bretons*, si l'ensemble manque de charme, d'admirables épisodes et de vigoureux tableaux révèlent l'artiste consommé : Les *Lutteurs*, les *Conscrits*, la *Foire aux bœufs*, et tant de pages excellentes. Lisez la *Messe des deux îles* :

(1) *Les Bretons*, chant II.

C'était un samedi. Le lendemain, voilà,
 Dès qu'au soleil levant, la mer se dévoilà,
 Que tous les gens d'Hœdic, enfants, hommes et femmes,
 Se tenaient sur la grève à regarder les lames.
 — « Ah ! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
 Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor. »
 Ensuite, ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
 — « Ceux de Houad sont heureux, ils ont toujours la messe
 Et, sans plus espérer, graves, silencieux,
 Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux.
 — « A genoux, dit soudain le chef, voici qu'on hisse
 Le pavillon de Dieu, c'est l'heure de l'office. »
 Alors vous auriez vu tous ces bruns matelots,
 Ces femmes, ces enfants, priant le long des flots ;
 Mais, comme les pasteurs qui regardaient l'étoile,
 Les yeux toujours fixés sur la lointaine voile,
 Tout ce que sur l'autel le prêtre accomplissait,
 Le saint drapeau d'une île à l'autre l'annonçait.
 Ingénieux appel ! par les yeux entendue,
 La parole de Dieu traversait l'étendue,
 Les îles se parlaient, et comme sur les eaux,
 Tous ces pieux marins consultaient leurs signaux.

Dans la *Fleur d'or* qui a quelque chose de moins franc, de moins émouvant, de plus subtil, de maniéré, de symbolique, d'énigmatique, disons le mot, d'obscur, vous trouverez cependant des merveilles, entre autres, deux « petites épopées » qui furent écrites avant la *Légende des Siècles* : — *Jacques le Maçon* et le *Vieux Collège*.

Dans le *Vieux Collège*, transformé en hôpital, le poète rencontre un pauvre grabataire qui se résigne et se console en regardant un crucifix :

Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
 Ses yeux chargés de pleurs, se tournaient vers les cieux,
 Et cherchaient une image aux lambris étendue :
 On y voyait dans l'air une croix suspendue,
 Et sur terre un martyr à sa claie attaché,

Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
 Or, le sang répandu par la divine plaie
 Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
 Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
 Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
 C'était là ton recours dans ta longue souffrance !
 Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
 Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras !
 Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
 Du sang miraculeux tu cherchais une goutte ;
 Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici !
 Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi ! »

N'oubliez pas, dans un autre genre, la lettre à Iannic Côtz, le *Chanteur de Tréquier* ; elle est d'un grain de malice exquis.

Des bijoux qui feraient envie aux meilleurs ouvriers du « Parnasse contemporain », fourmillent dans les *Histoires poétiques*. Je ne puis qu'indiquer le *Colporteur*, le *Tisserand*, la *Procession*, la *Génisse*, les *Batteurs de blé*, et ces deux vignettes : le *Chevreuil* et le *Bouvreuil*. Les *Écoliers de Vannes*, le *Missionnaire*, et surtout *Primel et Nola* rappellent Jasmin dans *Marthe la folle* et *Françonnette*.

Du *Missionnaire* détachons quelques strophes attendries et, en vérité, bien émouvantes :

LES PÈRES ET LES MÈRES

Pour la dernière fois, hélas ! je vous embrasse !
 Dans les pays lointains songez à nous, de grâce !
 Quand vous serez au ciel, mon fils, priez pour nous,
 Vos parents désolés qui vieillirons sans vous !

LES FRÈRES ET LES AMIS

Que vous êtes heureux ! Que nous sommes à plaindre !
 Vous, pour votre salut, vous n'avez rien à craindre ;

Nous restons sur la terre et vous allez au ciel.
Du ciel versez sur nous une goutte de miel.

LES MISSIONNAIRES

Quel cœur peut oublier ses amis, sa famille ?
Quand tout amour s'éteint, leur penser dure et brille ;
Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons vœu,
Notre sang descendra sur vous des mains de Dieu.
« Adieu donc, chers martyrs ! »

Et les pères, les mères,
Inondaient les partants de leurs larmes amères ;
Mais le calme rentra dans ce monde affligé :
L'évêque s'avancait suivi de son clergé.

L'ÉVÊQUE

Enfants, soldats du Christ, héros dignes d'envie,
Quel chemin glorieux vous prenez dans la vie !
Approchez, ô pasteurs ! de ces saints envoyés,
Et faites comme moi qui leur baise les pieds...

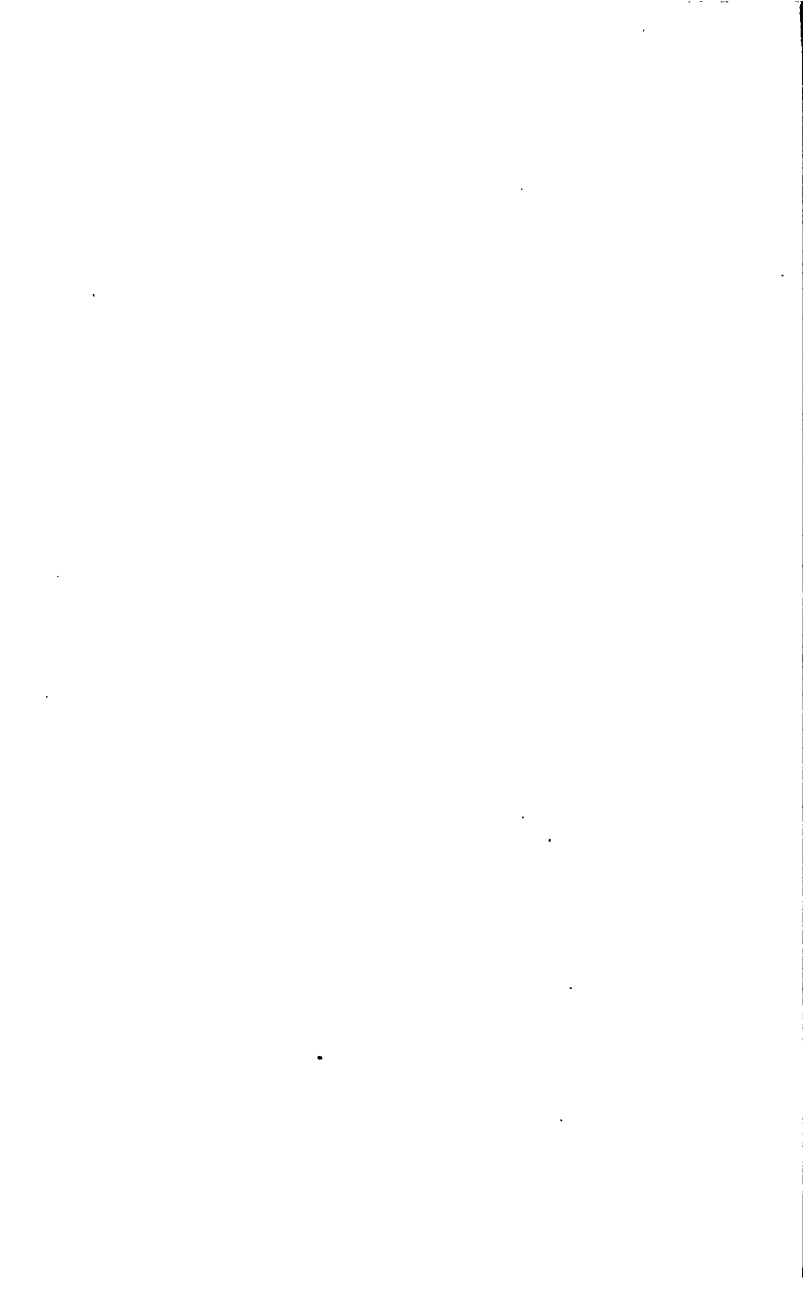
Enfin, il n'est pas jusqu'à la *Poétique Nouvelle*, d'une inspiration si haute mais d'un si médiocre plan, qui ne renferme plus d'une page de grand poète (1).

Nous ne croyons donc pas avoir surfait Auguste Brizeux en lui donnant, à l'encontre de l'opinion générale, une place parmi les « ancêtres. » Outre son rare mérite intrinsèque, son mérite personnel, il a deviné ce que j'appellerai la poésie de province. Il a appris aux poètes à peindre, non plus la nature en général, mais tel coin de terre en particulier. Il a fait pour la Bretagne ce que feront après lui Mistral et Jean Aicard pour la Provence, André Theuriet pour l'Argonne et la Lorraine, André Lemoyne pour les grèves de Normandie, Schuré pour l'Alsace,

(1) Nous nous sommes servi pour nos citations de l'édition Lévy. Œuvres complètes en 2 volumes, 1860.

Grandmougin pour la Franche-Comté, Gabriel Vicaire pour la Bresse, Gabriel Marc pour l'Auvergne et Jules Breton pour l'Artois. N'est-ce pas suffisant pour sa gloire?... Je ne songe certes pas à comparer ce chant de rouge-gorge, discret et pur, à la mélodie de Lamartine ni aux sonorités tapageuses de Victor Hugo et moins encore à la clameur passionnée d'Alfred de Musset.

Si grands que soient Chénier, Vigny, Barbier et Brizeux, — et dans un siècle moins riche que le nôtre, la postérité reconnaissante les rangerait parmi les poètes de premier ordre, — il n'y a que trois générateurs. On dirait les sources du Rhin dans ce col fameux de la Furka. Il y a une différence toutefois. Les sources du Rhin se confondent à Reichenau dans un torrent unique. Les sources de notre poésie française ne se mêlent pas. Elles vont, creusant leur lit, chacune de son côté. Celle-ci bondit en cascade, celle-là roule à la manière d'un fleuve impétueux, et cette autre, entre des rives fleuries, promène ses larges et blanches eaux, nappes harmonieuses, jusqu'à ce qu'elle ait formé, au pied de belles montagnes, un lac profond où se mire le ciel.



DÉSIRÉ NISARD

GUSTAVE MERLET

PAUL ALBERT

I

Le dogme classique fait homme, voilà Désiré Nisard. Il n'y a pas de plus grand siècle littéraire que le dix-septième, et ce siècle est grand, il est la grandeur, parce qu'il a su trouver l'expression parfaite des vérités générales. A développer cette idée, à la prouver, M. Nisard a, pour ainsi parler, passé sa vie ou, pour mieux dire, il a fait un livre systématique, son *Histoire de la Littérature française*. Un maître livre, en dépit du système, un livre tout à fait supérieur, brillant et résistant, d'un style court, serré, un peu tendu parfois, nerveux, substantiel et plein. Par une heureuse inconséquence, il est arrivé à ce classique d'admirer des œuvres et des hommes qui ne ressemblent guère à Bossuet et moins encore à

Boileau, André Chénier par exemple ou le Père Gratry.

Désiré Nisard ne publia point d'abord son *Histoire*, mais un *Précis* (1). C'est ce *Précis* que nous allons lire. Il est beaucoup moins connu, croyons-nous, que l'*Histoire*.

A l'origine, le *Précis* fut inséré dans le *Dictionnaire de la Conversation*. On en fit un tirage à part auquel Sainte-Beuve ne marchandait point l'éloge. En ce premier temps de vie littéraire, M. Nisard s'essayait aussi aux choses d'art pur. Le grave académicien d'aujourd'hui a sans doute oublié certaine petite nouvelle (2) pour laquelle, cette fois, Sainte-Beuve ne fut pas tendre. Quant au *Précis*, il se vendit si peu que l'auteur le croyait mort. Il nous raconte, dans la spirituelle préface de cette nouvelle édition, la visite qu'il fit un jour, plusieurs années après la naissance du volume, à son libraire. C'était une vieille dame, des plus respectables. Quand elle me vit : « Ah ! monsieur, me dit-elle, je ne dois pas vous cacher que tout ce que j'ai envoyé du *Précis* à mes correspondants est rentré, sauf une cinquantaine d'exemplaires, dans mon magasin. — Ces correspondants vous ont-ils fait connaître ce qui leur en déplaisait ? répondis-je, non sans un peu de dépit bien permis à un auteur que le public n'avait pas accoutumé à cette rigueur. — Ils trouvent, reprit-elle, qu'il y est trop question de romans. — Comment ! et de quels romans veulent-ils parler ? — Du *Roman de la Rose*, par exemple, auquel vous avez

(1) Paris, Didot, 1883.

(2) *La Laitière d'Auteuil*.

consacré tout un chapitre. — Mais quels gens sont-ils donc pour s'effaroucher d'un roman allégorique connu seulement des érudits, et lu, non pour ses aventures, qui ne sont rien moins que plaisantes, mais à titre de curieux monument de la poésie et de la langue du moyen âge? — Ce sont, me dit-elle, des libraires de province chez qui se fournissent les pensionnats de demoiselles. — J'étais édifié. » La respectable dame offre à l'auteur de lui rendre ce qui restait du *Précis*, moyennant un prix honnête. « N'ayant jamais estimé ma prose assez cher pour l'acheter, dit en souriant M. Nisard, je déclinai l'offre. » Et le volume achevait de jaunir dans la poussière. Il y serait encore sans doute, si la maison Didot, pensant que le *Précis* pourrait intéresser comme une première ébauche de l'*Histoire de la Littérature française*, ne l'en avait tiré. Il a donc reparu, retouché en beaucoup d'endroits, accru en d'autres, et, pour ce qui regarde le dix-neuvième siècle, complété. L'auteur y donne à la *Chanson de Roland* le développement qui lui convient, et, comme il n'a plus affaire avec les seuls pensionnats de demoiselles, il n'a pas craint, remarque-t-il lui-même malicieusement, d'apprécier, à la suite du *Roman de la Rose*, un autre roman de la même époque, le *Roman de Renart*. L'addition la plus considérable est celle du cinquième livre. Au lieu de la sèche conclusion du *Précis* où M. Nisard condensait en douze pages l'œuvre littéraire des quarante premières années du dix-neuvième siècle, ce dernier livre embrasse les trois premiers quarts du siècle. Il nous offre donc, en lui-même et indépendamment du mérite propre à son auteur, un vif intérêt. En voici le crayon :

Des trois écrivains qui ouvrent notre histoire littéraire au dix-neuvième siècle, Bonald, un peu timide, est le plus fidèle à la tradition. Plus hardi, Joseph de Maistre est aussi plus aventureux. Lamennais, quand la fièvre ne fait point trembler sa main, dans les pages surtout où il exprime des vérités de philosophie morale ou des impressions de paysage, est un artiste. Madame de Staël a écrit un livre mémorable : *l'Allemagne*. Elle nous a fait goûter cette vérité que la France lettrée ne doit pas ignorer les littératures étrangères. Elle a de belles parties de penseur et d'écrivain. Ce qui manque à son œuvre, ce qui manque à *l'Allemagne*, c'est la main d'ouvrier. Elle n'a manqué à rien de ce que Châteaubriand a écrit.

Avant de parler de Châteaubriand, pourquoi, puisque l'occasion s'en présente, ne dirions-nous pas notre sentiment sur Joseph de Maistre et M. de Bonald ? Nous signalerons en même temps un excellent ouvrage.

*
* *

Il est encore trop tôt, peut-être même n'est-il pas possible de parler de Joseph de Maistre avec le calme et l'impartialité de l'austère justice.

Aux causes générales d'illusion qui troublent le jugement des contemporains, et dont M. Nisard a fait dans un autre livre une si fine et si complète analyse, la politique ajoute les complaisances ou les iniquités de l'esprit de parti.

L'auteur du *Pape*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et des *Considérations sur la France* a des admirateurs fougueux. Tout dans la collection volumineuse de ses œuvres complètes est hors de pair. Et

les assertions que vous soulignez comme fausses ou douteuses, du moins comme outrées, ou seulement inopportunes, sont peut-être celles qui leur plaisent davantage. La Bruyère les a entendu cent ans à l'avance se récrier : « L'humanité ne va pas plus loin ! » Toucher à leur idole, c'est une espèce de sacrilège.

Le plus grand nombre, au contraire, ne voient en M. de Maistre qu'un bizarre génie, paradoxal souvent, toujours exagéré, un docteur arrogant qu'anime une verve sombre, et qui ne sait que maudire, exécrer, mépriser, un ultramontain fanatique, un absolutiste emporté, le panégyriste du *bourreau*, le fondateur d'une école violente, batailleuse, atrabilaire.

Entre ces deux extrêmes, il y a, grâce à Dieu, une élite plus impartiale, et, semble-t-il, de plus en plus nombreuse, pour laquelle M. de Maistre est autre chose qu'un *Bossuet sauvage*.

Au premier rang il faut placer un prêtre dont l'Oratoire portera le deuil longtemps et chez lequel on a relevé « un esprit philosophique, net et juste, circonspect et mesuré, un écrivain consciencieux, incapable d'avancer une chose qu'il ne pourrait prouver, dédaigneux des artifices du style, et ne songeant jamais à se faire valoir, parce qu'il n'avait qu'une ambition : aider les autres hommes à bien penser et à voir la vérité (1). » Le P. de Valroger, dans ses rares moments de loisir, avait choisi et coordonné les pages brillantes tout à la fois et solides qu'on se plaît à relire dans les ouvrages du comte de Maistre. Ce recueil était, dans la pensée du Père,

(1) Correspondant du 25 juillet 1873. *La Science et la Foi*, article de M. Léon Ollé-Laprune.

destiné surtout aux jeunes gens qui manquent des moyens de bien connaître, de bien apprécier ce penseur illustre, parce qu'ils ne peuvent facilement ni même utilement étudier ses œuvres complètes. Malheureusement, absorbé qu'il était, dans les dernières années de sa vie, par des travaux d'apologétique plus importants, le P. de Valroger n'avait pu terminer ce travail. Son frère, le prêtre de Saint-Sulpice, qui vivait avec l'oratorien en une si parfaite et si touchante communauté de sentiments et de pensées, avait repris l'ouvrage interrompu ; il en avait même surveillé l'impression, du moins en partie, lorsque, à son tour, épuisé par son immense douleur, il succomba quelques mois après. Tous ceux qui ont connu ces deux frères si tendrement unis seront heureux de pouvoir attacher à ce précieux recueil leur commun et sympathique souvenir (1).

Pour eux comme pour nous, M. de Maistre est véritablement un penseur et un écrivain. Il a le génie de l'aperçu, ou, pour mieux dire avec Bossuet, des illuminations soudaines. Si la partie systématique de ses doctrines est moins solide que sonore, s'il se trompe parfois et trop souvent dans les questions de détail — n'est-ce pas l'écueil des raisons les plus fermes et les plus hautes ? — il est admirable entre tous pour les vues d'ensemble. C'est justement qu'on a pu signaler des prophéties dans Joseph de Maistre. Cet irréconciliable ennemi du *démon révolutionnaire* n'a-t-il pas annoncé que la Révolution, irrésistible

(1) Ce recueil est intitulé : *Pensées philosophiques et religieuses du comte Joseph de Maistre*, choisies et coordonnées par H. de Valroger, prêtre de l'Oratoire, revues et complétées par son frère, l'abbé A. de Valroger, prêtre de Saint-Sulpice.

en Europe pour un temps, ne fonderait rien en France ; que la république s'effondrerait d'elle-même dans la honte et dans la boue ; que ses contemporains assisteraient à la résurrection de la monarchie traditionnelle ; enfin, que les idées catholiques triompheraient un jour en France, malgré l'exil et malgré l'échafaud ?

Encore une fois, les titres incontestables et immortels de sa gloire ne sont pas dans ses opinions particulières, — « les extrémités sont vicieuses, dit La Bruyère, et partent de l'homme ; » — ils sont dans ce qu'il a fait pour la défense de l'Église et de l'ordre social. Là, il n'a peut-être pas abordé une seule question sans y découvrir de nouvelles, profondes et magnifiques perspectives.

M. de Bonald a, comme son brillant frère d'armes, le génie de l'intuition. Peut-être même a-t-il autant de force et non moins de solidité. Mais, pour une page chaude et rayonnante, que de froides et ténébreuses abstractions ! Oserai-je écrire que le grave auteur de la *Législation primitive* est ennuyeux quelquefois et triste ? L'auteur des *Soirées*, au contraire, a le secret merveilleux d'être toujours intéressant, toujours surprenant ; le P. de Valroger ajoutait : toujours amusant dans les matières même les plus sérieuses, même les plus arides. M. de Maistre a, quand il le veut, le coup d'aile qu'il faut pour monter. M. de Bonald ne l'a jamais ou presque jamais. Aussi n'a-t-il presque plus de lecteurs, tandis que M. de Maistre en aura toujours. Pourtant, M. de Maistre n'est pas ce qu'on appelle aujourd'hui un ciseleur : il a autre chose à faire. Mais quelle main d'ouvrier ! Son style est grand, mâle, éclatant. Je voudrais lui appliquer ce qu'il a dit si magnifique-

ment de la science des temps bibliques : il vole plus qu'il ne marche, il ne regarde que le ciel, et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter.

Enfin, pour épuiser ce parallèle, on ne sent pas assez l'homme dans M. de Bonald sous l'écrivain. Il a trop gardé — qui donc a dit cela ? n'est-ce pas Sainte-Beuve ? — l'âpreté de son Rouergue et de ses montagnes. Il y a dans Joseph de Maistre « deux choses dont le souvenir s'efface difficilement ou ne s'efface point du tout, comme il s'exprime lui-même : *le soleil et les amis*. » Car ce grand écrivain est autre chose qu'un cerveau de génie ; c'est vraiment un homme, un homme simple, facile, accueillant, bienveillant. Allons plus loin, ce patriarche antique, immuable, ce *prophète du passé* (1), ce théoricien implacable, presque barbare, d'une pensée qui contredit si absolument celle de son siècle, était dans la pratique le plus aimable, le plus tolérant des hommes et le meilleur (2). Chacun sait aujourd'hui comme il aimait ses enfants. Ses lettres, souvent mouillées de ses larmes, ont révélé dans ce logicien inexorable *un père presque plus père que les plus tendres* (3) : « Le conscrit volontaire l'a emporté. Il est parti ; il s'en va, faisant sept à huit lieues par jour, rencontrer... Ah ! mon cher comte, je n'ai pas d'expression pour dire cela ; la pauvre mère ne sait pas le mot de tout ce qui se passe... Il a fallu avaler ce breuvage amer et tenir le calice d'une main ferme. Je ne vis pas. Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils. »

(1) Ce mot est de Ballanche.

(2) M. de Sacy. *Variétés littéraires*.

(3) Cette expression est de M. Nisard.

Par-dessus tout, c'était un chrétien humble et grand. A Saint-Pétersbourg, ambassadeur d'un roi sans royaume, pauvre, mal payé, n'ayant à jeter sur ses épaules, l'hiver, qu'un méchant manteau, seul, loin de sa femme et de ses enfants, qu'il a dû laisser à Turin par économie, sans amis, du moins « de ceux avec qui l'on pourrait pleurer », les épreuves les plus terribles non seulement il les soutient avec une virile et chrétienne résignation, mais encore il relève la dignité de son malheur par son grand air et le courage tranquille de son âme. Jusqu'à la fin de sa vie, il a conservé son ardeur vaillante pour la foi romaine. Les lâches défections du présent et des dissentiments de toute sorte l'affligeaient profondément. Mais son pénétrant regard entrevoyait dans un avenir prochain je ne sais quelle unité féconde qu'il saluait avec joie et enthousiasme.

Soyons donc fiers de nos grands hommes. Gardons-nous sans doute de leur attribuer un privilège d'infailibilité qui n'appartient qu'à Dieu et à son Église. Mais, ici notamment, prenons garde qu'aucune divergence d'opinions sur des questions libres n'affaiblisse en nous le respect mêlé d'admiration que nous devons à la pure, intègre et glorieuse mémoire de celui que le P. Lacordaire appelait à Notre-Dame « le grand comte de Maistre. »

Revenons à Châteaubriand.

*
*
*

L'auteur du *Génie du Christianisme* a tout renouvelé : critique, histoire, poésie. On peut dire que le dix-neuvième siècle est son fils intellectuel.

A coup sûr, la poésie est fille de *René*. Avec ce livre, « le goût public a changé d'idéal ». Ce n'est plus

l'homme en général que nous aimons, c'est l'homme individuel. La poésie personnelle a inspiré toute une école dont les chefs sont connus de tous : Lamartine, Hugo, Musset. S'il fallait d'un mot caractériser leur génie propre, nous ne pourrions que dire avec M. Nisard : Lamartine a le sentiment, Victor Hugo l'imagination, Alfred de Musset la passion.

Ces trois noms immortels ne résument pas tout le mouvement poétique du dix-neuvième siècle. Des œuvres ou du moins des parties d'œuvres ont illustré Béranger, Vigny, Barbier, Laprade, Gautier, Brizeux, Autran. M. Nisard goûte Alfred de Vigny, j'en suis charmé, poète exquis, « si épris de l'idéal dans ses premières poésies, peintre si énergique de la réalité dans quelques pièces posthumes, où l'artiste ne prend pas toute la place au penseur et où l'exécution ne surpasse pas la matière. » Non, M. Nisard n'est pas un classique arrêté. Ayant à écrire de la littérature française au dix-neuvième siècle et à la suivre dans son développement, il a l'œil ouvert sur toutes les nouveautés, *acumen ingenii*, et il admire ce qui vaut la peine d'être admiré. Je vais plus loin, il est à la piste et rien ne lui échappe, pas même les miniatures poétiques de Théophile Gautier dont il apprécie à leur valeur « les habiletés merveilleuses ». Qui donc a osé accuser de froideur ce juge attendri des œuvres de Brizeux ? Sainte-Beuve, s'il avait pu se dédoubler et prononcer lui-même sur lui-même, eut-il rendu un arrêt plus juste et plus fin que celui-ci : — « Dans les poésies de Sainte-Beuve, la part du don est moindre que celle du talent d'imitation et d'émulation. Moins d'inspiration y laisse plus de place aux procédés

d'école. Les vers de *Joseph Delorme* et des *Conso-lations* se sentent trop des incertitudes et des obscurités *d'un esprit qui s'emmêle souvent par ses efforts mêmes pour se démêler.* » Le critique a tué le poète, au grand honneur et au grand profit de la critique. Ce n'est pas sans raison que j'ai jeté plus haut, comme en passant, l'expression latine : *acumen ingenii*. Cette sagacité, cette pointe de l'esprit est infiniment aiguisée en Désiré Nisard.

La liste des poètes s'arrête avec Sainte-Beuve ; je le regrette. Vous nous auriez appris ce qu'il y a de caduque, d'éphémère et de faux dans l'œuvre des modernes : Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, François Coppée, André Lemoyne, et aussi la partie forte, saine, vraie et durable. Vous avez une manière d'écrire l'histoire littéraire, qui est un enseignement continu. Donnez-nous quelque part ce chapitre supplémentaire ; nous vous le demandons.

Après la poésie vient l'histoire. Le perfectionnement qu'a reçu l'histoire est une des gloires de notre temps. Cinq grands noms se détachent et rayonnent : Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Michelet, Mignet. Augustin Thierry peint, raconte, poétise les faits ; Guizot est l'historien des idées ; Thiers celui des affaires ; Michelet ressuscite les morts ; M. Mignet est l'historien philosophe. Vous reconnaissez dans cette analyse la méthode de M. Nisard. Il a le don de condenser un grand nombre de jugements en *arrêts*. Tout cela est très *ingénieux* tout à la fois, *acumen ingenii*, et très solide. Cela suppose une réflexion puissante et une extrême habileté de style. Augustin Thierry est étudié avec amour. Ces pages nous en ont rappelé d'autres, touchantes et charmantes, sur l'auteur des *Récits mérovingiens*. Le lecteur les trouvera dans les

Souvenirs de Voyage (1) où M. Nisard lui apparaîtra peut-être avec une physionomie nouvelle. L'*Histoire des Girondins* est un travestissement historique éblouissant. « Tous ceux qui aiment les feux d'artifice auront plaisir à lire (cet ouvrage). Ce sera sa manière de durer. » Philippe de Ségur a raconté l'*Histoire de la Campagne de Russie*. Livre ardent, brillant, pathétique. « Les chapitres en sont comme les chants d'une épopée. »

Au théâtre, Casimir Delavigne n'est plus qu'une ombre. Victor Hugo a rendu la poésie au poème dramatique épuisé. Toutefois, n'y a-t-il pas confusion des genres? Le théâtre ajoutera-t-il à sa gloire de poète lyrique, ou lui fera-t-il une gloire de poète dramatique? Ponsard est plus longuement étudié que Victor Hugo et je m'en étonne, puisque M. Nisard n'a repris cette étude (ou je me trompe fort) que pour atténuer certaines formules laudatives d'autrefois et qu'au demeurant il range l'auteur de *Lucrèce* parmi les poètes de second ordre. Ce qui est hors de pair dans cet article, c'est le parallèle entre Ponsard et Casimir Delavigne. Je signale aux Merlet futurs cette page pour leur anthologie. Eugène Scribe, à défaut de style, ne manque pas d'esprit. Alexandre Dumas aurait pu écrire des pièces durables. Que vous prisiez la prose vigoureuse d'Émile Augier, son vers franc, aisé, éclatant, et, quand le sentiment le veut, poétique, je suis loin d'y contredire, pas plus que vous ne me surprenez quand vous louez dans les pièces d'Octave Feuillet la rare distinction du style. Mais, au regard de la morale, j'attendais vos réserves. Entre tous les auteurs drama-

(1) Deux volumes chez Calmann Lévy.

tiques, c'est Alfred de Musset qu'admire le plus M. Nisard. « La place que (ces charmants proverbes) ont prise au répertoire, elles la garderont tant que la maison de Molière sera debout. » C'est la mode depuis quelque temps de comparer Musset à Marivaux. M. Nisard proteste : C'est, dit-il, faire tort à cette langue. Et, si vous hasardez que Molière est un bien gros nom pour ce style, fin, facile et léger, gracieux, M. Nisard appuiera et prononcera que Musset est plus que de l'école de Molière, il est de sa souche. Croyez-moi, taisez-vous ; s'il l'affirme, il le sait.

On n'ose guère avancer aujourd'hui, surtout depuis le tapage que l'école naturaliste a fait autour de son nom, qu'à tout prendre Balzac n'est peut-être pas le romancier impeccable que d'aucuns *adorent*. Je souligne cette phrase de M. Nisard qui dit tout : « S'il n'y a de durable que ce qui est bien écrit, Balzac a été bien inspiré le jour où il a eu l'idée D'ÉCRIRE EN ÉCRIVAIN le roman d'*Eugénie Grandet*. Ce jour-là fut pour lui le jour du génie. » De George Sand, comme le commun des lecteurs, M. Nisard retient les romans champêtres. « Le temps ne leur a rien ôté de la fleur de nouveauté des premiers jours. Ils sont du très petit nombre des romans qu'on relit. On s'en promet la fête pour les jours de loisir, de même qu'on se promet de revoir certains paysages dont le souvenir est comme une voix qui vous y rappelle. » Quant aux nécessaires réserves sur l'œuvre entière, elles ont été faites ailleurs. Il nous souvient que George Sand y fut sensible et qu'elle crut y avoir répondu dans sa dernière *Lettre d'un Voyageur*.

Elle est exquise, à ne rien dissimuler de ma pensée, et de verve tout aimable, la page qui est consa-

crée à Alexandre Dumas, romancier. « Qu'un tel ouvrier n'ait pas fait tout au moins son *chef-d'œuvre*, je n'en ai pas encore pris mon parti. » — Rapprochez-la de ce parallèle, que j'ai cité ailleurs (1), de Balzac et de l'auteur de *Monte-Cristo*. Si quelqu'un ressemble à Dumas, ce n'est point Mérimée assurément. M. Nisard, qui ne veut surfaire personne, ne lui accorde pas toutes les qualités du grand écrivain, mais il cherche ce qui lui manque de l'excellent. Souvenez-vous de *Colomba*, de *l'Enlèvement d'une Redoute*, de *Mateo Falcone*. Dans le roman du bien, Jules Sandeau est un maître. M. Nisard a une façon de louer l'auteur de la *Maison de Penarvan* qui est aussi originale que profonde : « Comme il y a un esprit de bon sens, dit-il, il y a un esprit de sentiment. Sandeau a beaucoup des deux : mais l'esprit de sentiment est comme son humeur et son habitude. »

Que de réflexions, saines ou fines, toujours judicieuses, il serait facile de recueillir dans les ouvrages de l'éminent critique ! On les publierait sous le titre traditionnel : *L'Esprit de M. Nisard*.

A l'occasion des romans d'Octave Feuillet, « exquis, courts, rapides, » j'aurais voulu entendre ici encore les protestations légitimes d'une conscience chrétienne.

Enfin, la critique. Villemain n'est pas flatté. C'est une photographie sans retouche. Peut-être même la main a-t-elle appuyé sur certains traits qui n'ont rien de l'Antinoüs ou de l'Apollon du Belvédère. Il y a du Fénelon et du Voltaire dans Saint-Marc Girar-

(1) Voyez notre livre intitulé *Par Monts et par Vaux*, 3^e édition. Paris, Téqui.

din. C'est tout ensemble l'humeur aimable et l'humeur railleuse. La langue du *Cours de Littérature dramatique*, c'est le vêtement de l'honnête homme... M. Nisard vous laisse le plaisir d'achever la citation. Veut-il lui-même, suivant son habitude, enfermer ce *modus dicendi* dans une formule, il n'y parvient pas. « Ce style ne s'analyse pas ; il est bien heureux, il échappe à une définition. »

Sainte-Beuve est comparé à Bayle. Ne vous récriez pas. L'auteur a ses raisons. Comme penseur, il est au-dessous de Bayle, mais, dans le domaine des lettres pures, par combien de qualités ne lui est-il pas supérieur ! Chez Sainte-Beuve, « la critique n'est que la plus exquise sensibilité pour les choses de l'esprit... » Comme cela est vrai et dit à merveille ! « C'est un e invention et une création continuelles. Pour peindre les caractères et les personnes, quel peintre a possédé une palette plus riche ! Sa langue a une abondance de mots inépuisable et pour chaque chose le mot juste... » Je regrette de n'avoir pas sous la main les *Mélanges* de Louis Veillot ; on y verrait que l'universitaire et l'auteur des *Libres Penseurs* ont porté le même jugement sur la critique des *Lundis*. Jules Janin est exécuté de la meilleure grâce. Voulez-vous un exemple de bon ton, de parfaite courtoisie ? Lisez. Vous vous rappelez que, de son temps, on appelait quelquefois Jules Janin, « le prince des critiques » : — « C'est un petit nom d'amitié que lui ont donné ses confrères du feuilleton, en l'honneur de son caractère aimable, de sa bonne humeur et de son talent. »

Je laisse de côté la critique politique.

Dans la critique philosophique, je relève le nom de Cousin. S'il vous plaît d'apprendre à écorcher de

finest pointes, regardez! On dirait Apollon enlevant la peau de Marsyas. M. Nisard n'oublie point cependant que M. Cousin a écrit un livre bienfaisant : *Du Vrai, du Beau, du Bien*. Le portrait de Jouffroy m'attire : « Je ne sache pas de plus touchante mémoire que celle de cet esprit honnête, philosophe pour avoir à croire et à aimer, qui se voyant délaissé par les croyances maternelles, en demande d'autres à la philosophie, et comme le naufragé embrassant une dernière épave, s'attache à la philosophie qui s'enfonce à chaque instant sous le poids de ses doutes. » Non, ce ne sont point les croyances maternelles qui ont délaissé le pauvre Jouffroy... Jamais la foi ne déserte les âmes qui se tiennent devant Dieu dans l'humble attitude de la prière et de l'amour. Je regrette qu'à côté de Jouffroy, M. Nisard n'ait pas au moins esquissé le portrait de son compatriote ce doux abbé Gerbet que Sainte-Beuve qualifiait « l'un des hommes les plus savants, les plus distingués, les plus vraiment aimables que puisse citer l'Église de France et l'un de nos meilleurs écrivains (1). » Il me semble, au reste, qu'une bien petite place a été faite aux catholiques, philosophes, orateurs, historiens, dans cette galerie du dix-neuvième siècle. Je n'y trouve point Lacordaire, ni Gratry, non plus l'évêque d'Orléans, pourtant tous les trois vos confrères à l'Académie, et j'y cherche en vain Ozanam. Vous nommez Montalembert, et je vous en félicite.

(1) *Causeries du lundi*. t. VI, p. 378, 3^e édition. Le début de cette causerie est charmant : « Voici un sujet que je m'étais proposé depuis longtemps pour un jour de fête, pour une Fête-Dieu ou pour une fête de Marie; car il y entre de la sainteté, de l'onction, de la grâce mêlée à la science, à un pieux sourire. »

Mais, tel nom que nous n'avons point rencontré dans le *Précis*, Gratry, par exemple, nous les trouverons dans les *Discours académiques* (1).

Ici et là, en dépit de la cérémonie et de la mode, je vous assure que vous trouverez dans ce discours des pages durables d'éloquence et de style, et non pas seulement, comme le suppose avec modestie l'illustre académicien, « des documents littéraires. »

Ne vous laissez donc pas abuser par le sens usuel du mot « académique ». Avec M. Nisard nous sommes loin de cette phraséologie élégante et creuse « qui élude les choses et esquivé les jugements. » Ces discours sont des études où l'auteur a mis « tout le soin dont il est capable ». Les appréciations sur Féletz, Musset, Ponsard, le P. Gratry, le duc de Broglie, Cuvillier-Fleury, Saint-René Taillandier, — je le dis parce que je le pense, — sont des jugements définitifs.

C'est un charme et c'est un profit que d'entendre l'orateur louer le récipiendaire en le jugeant. Quelle habileté à reprendre les points principaux de son discours qui prêtent à une discussion ! Quelle légèreté de main à rabattre, sans avoir l'air d'y toucher, ce qui dépasse la mesure ! Enfin et surtout j'aime cette gravité souriante, bienveillante et fine, avec laquelle le directeur de l'Académie rappelle et répare ce qui a pu être sinon défiguré du moins oublié. Oui, et M. Nisard se peut rendre à lui-même cette justice — dans chacun de ses *Discours* la louange qui est « la convenance du genre », n'en n'est pas « la loi étroite » ; la courtoisie n'affadit point la vérité, et la

(1) Titre complet : *Discours académiques et universitaires*.

vérité n'a pas peur de s'y aiguiser en pointe de malice.

Dans les discours « universitaires, » j'aurais à signaler quelques *desiderata* peut-être ; mais nous sommes trop loin aujourd'hui de cette sagacité, de cette moralité, de ce noble spiritualisme, pour que je ne me donne pas à moi-même le plaisir de la louange sans réserve.

Ce style excellent qui est propre à M. Désiré Nisard, ce style travaillé au burin, je le compare à une monnaie du grand siècle ou à une médaille qu'on aurait retrouvée et, à laquelle une main savante a rendu sa fraîcheur d'empreinte.

II

Après M. Nisard, on peut lire encore et non sans profit M. Merlet dans son *Tableau de la Littérature française*, qui va de 1800 à 1815. Cet ouvrage est d'un fin lettré (1).

Châteaubriand n'a peut-être jamais été mieux jugé ni d'un meilleur accent. Nous admirons tour à tour l'initiateur, l'enchanteur, l'homme sous le poète, l'historien, le critique, le polémiste, le voyageur. Quel choix de citations ! et que le peintre s'entend bien à les mettre dans leur jour !

Châteaubriand se passionne, dit-on, pour les mots et il fait des phrases. — Nous le savons bien, et ce qui nous étonne, c'est l'étonnement du vulgaire. D'où vient au « connaisseur », à l'initié, à l'artiste, si vous voulez, cette jouissance, délicate et profonde, qu'il éprouve en lisant telle page ou seulement telle phrase, si ce n'est d'une sensation d'harmonie secrète, de beauté ineffable, d'accord harmonieux enfin entre l'expression et l'idée ? Les mots ont une âme ;

(1) Paris. Hachette.

faites-la vibrer. Louis Veillot, un rare styliste, comme chacun sait, et qui n'aimait guère Châteaubriand, a dit de certains vocables que le maître savait placer dans la phrase, qu'ils ont fait, « comme des coups de lance, couler l'eau et le sang (1). » Sainte-Beuve, lequel a usé et abusé du droit de se contredire sur Châteaubriand, n'a pourtant jamais varié sur un point, à savoir qu'en France nul n'a mieux conçu et pratiqué la magie des syllabes, l'assemblage et l'*accordance* des mots heureux et beaux par eux-mêmes; et, dit-il, « quoiqu'il l'ait fait avec préméditation, avec artifice, il y a tout lieu de l'en remercier comme du plus grand service rendu au goût, après l'excès de métaphysique et la débâche d'abstraction qui avait précédé (2). » Au demeurant, à qui réclamerait que Châteaubriand est plus un écrivain qu'un penseur, plus un auteur qu'un homme, je l'accorderais volontiers, mais à la condition de m'écrier : quel auteur et quel écrivain !

Je regrette que M. Merlet n'ait pas étudié davantage les *Mémoires d'outre-tombe*. Il y a des découvertes à faire dans ces vastes in-octavos, si peu connus de la génération contemporaine, et dont George Sand disait : « Je retrouve à chaque instant des beautés de formes grandes, simples, fraîches, de certaines pages qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, freluquets formés à son école, ne pourrions jamais écrire en faisant de notre mieux. » Enfin, je m'étonne qu'un homme de goût puisse écrire de Châteaubriand qu'il est le « Napoléon de la prose poétique (3). »

(1) *Çà et là*. Confession littéraire.

(2) *Causeries du lundi*, t. XIII, 3^e éd., p. 168, 169.

(3) T. I, p. 152.

L'étrange séduction qu'exerça sur l'auteur des *Martyrs* un beau mot, une belle phrase, l'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne* ne paraît pas l'avoir connue. Aussi bien M. Merlet n'exagère pas quand il remarque que son œuvre a je ne sais quoi de suranné « comme une peinture d'Empire. » Ils sont aujourd'hui bien délaissés tous ces ouvrages qui remuèrent si profondément l'Europe et non pas seulement la France. A quoi tient cet abandon? Il y a du mouvement, des images parfois neuves, des aperçus profonds « où l'esprit est la parure de la raison », des mots brillants qui fixent l'idée dans la mémoire « comme par une épingle de diamant, »... C'est vrai; mais la grâce de l'imagination, la fraîcheur, le naturel, la finesse, toutes qualités féminines cependant, sont trop rares. « On est régenté où l'on voudrait être attiré par le charme, » a dit M. Nisard dans cette langue dont il a le secret, précise comme une formule et nette comme une médaille. En d'autres termes, ce qui manque, c'est la perfection du style. Madame de Staël en a eu assez pour sortir du commun, pas assez pour entrer dans l'élite. Elle n'éclaire pas. Il est donc admis que le style sert à quelque chose. C'est lui qui embaume les œuvres. C'est lui qui dégage du bloc la statue. Il est le sculpteur sans lequel on reste captif dans le marbre. *Corinne* s'est dégagée par quelques côtés seulement, à moitié même si vous y tenez, tandis qu'Eudore rayonne en pleine lumière sur les degrés du Capitole ou les frises du Parthénon.

Madame de Staël et Châteaubriand ont la première place et la plus large dans cette galerie des écrivains français dont M. Gustave Merlet nous fait les hon-

neurs avec une si rare compétence et la plus aimable courtoisie.

Pour être à la cymaise, les portraits de Xavier de Maistre, de Charles Nodier, de Joubert, n'en arrêtent pas moins les regards. On le fera souvent, où le fera longtemps, ce *Voyage autour de ma Chambre* où le gracieux humoriste, tout en babillant, s'est peint au naturel : imagination, sourire, attendrissement. M. Merlet dit cela en un charmant langage : « Dans ces nuances d'une mélancolie qui n'a rien d'énergant, que de finesse, que de bonhomie, quelle mesure de goût, quelle fraîcheur de style transparent comme ces ruisselets qui, aux alentours de Chambéry, serpentent sur la mousse, en un lit tout bordé de menthe et de fleurettes champêtres ! » Quant au *Lépreux*, ses beautés, le lecteur les juge par une larme furtive : elles échappent à l'analyse. Elles font naître dans l'âme ces pures émotions, toutes voisines de la prière, et qui suffisent, disait Sainte-Beuve, à bénir une journée.

C'est aussi une lecture bienfaisante que celle de Joubert ; car « on ne saurait le pratiquer sans être éclairé, pacifié, fortifié. » Il fait aimer les hauteurs et l'air salubre qui circule sur les monts. Lui-même avait conscience de sa valeur morale, quand il dit : « Quiconque s'assied à mon ombre devient meilleur. » Elles sont exquisés les pages que M. Merlet écrit à sa gloire. On dirait que, pour le louer, Joubert lui a prêté sa plume. Il lui arrive même une fois ou deux de *platoniser*, de *séraphiser*. Ah ! qu'il est rare ce tourment de la perfection et qu'ils sont faciles à nombrer les écrivains qui peuvent dire avec La Fontaine : « D'amener de la prose à quelque point

de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée : c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers (1)... » ou avec Joubert lui-même : « Mon âme chasse aux papillons, et cette chasse me tuera... La perfection... exige la lenteur autant que la vivacité. Elle permet qu'on recommence et rend les pauses nécessaires. Je veux, vous dis-je, être parfait ; cela seul me sied et peut me contenter... » et le reste que M. Merlet n'ignore pas assurément et qui se trouve dans une lettre à Fontanes. Oui, Joubert, malgré le raffinement et la quintessence, malgré certaines vapeurs et volatilisations, a son rang parmi les artistes qui ne vieilliront pas.

Il s'en faut que Charles Nodier soit resté aussi jeune. Pourquoi M. Merlet ne l'avouerait-il pas ? Il a de trop bons yeux pour n'avoir point aperçu, sinon les cheveux blanchissants, du moins les premières rides. N'importe. Quels joyaux on pourrait extraire de ses œuvres, — car Nodier était lapidaire, le premier lapidaire du monde dans le *Chien de Brisquet*, si j'en crois George Sand ! et quel écrin en composerait une main savante, la main de M. Merlet par exemple ! Je n'insiste pas. Au reste, M. Merlet nous confesse qu'il a lu les pages pénétrantes de M. Montégut et qu'il ne pouvait suivre un guide plus sûr.

(1) Préface aux *Amours de Psyché*.

(2) T. I, p. 28.

III

Il s'en faut, du moins à notre avis, que M. Paul Albert puisse être comparé à M. Merlet. Il s'en faut surtout qu'il puisse être rapproché de M. Nisard.

M. Paul Albert se proposait d'écrire, — la mort a coupé court à son dessein, — une *Histoire de la Littérature française au dix-neuvième siècle*. Déjà même, dans ses leçons du Collège de France, il avait abordé les origines du romantisme. Nous nous souvenons de certaines conférences où les allusions étaient plus volontiers applaudies que la doctrine elle-même. C'est le cours que le fils du défunt a publié (1).

Il est trop clair que l'ouvrage rêvé par le professeur n'a pas été fait. Je vois des pierres d'attente dont quelques-unes ont reçu le dernier coup de marteau, mais aucune n'est à sa place et partout le ciment fait défaut.

Il y a deux parties dans ce volume. L'auteur es-

(1) *La Littérature française au dix-neuvième siècle*. Les origines du romantisme. Paris, Hachette.

saie d'abord de déterminer les caractères généraux de la poésie nouvelle ; il en recherche ensuite les origines dans les œuvres de Delille, d'André Chénier, d'Ossian, de Châteaubriand, de madame de Staël. La seconde partie a pour objet la genèse et la formation du drame romantique. Quelques pages sont consacrées à Shakespeare (à propos de la traduction de Letourneur), à Ducis, à Diderot, à Mercier.

Nous n'avons rencontré dans cet ouvrage posthume rien de piquant ni d'original. Nous ne voulons donc pas nous y attarder. Les seules figures d'André Chénier, de Châteaubriand et de madame de Staël nous arrêteront.

M. Paul Albert, à l'encontre de Sainte-Beuve et de cette pléiade de la Restauration qui s'intitulait « le Cénacle », tâche à prouver qu'André Chénier n'est point le précurseur des romantiques.

La nouvelle école, dit-il en substance, était pieuse, rêveuse, mystique, et les amours qu'elle se plaisait à chanter, qu'était-ce sinon des rêveries spiritualistes ? André Chénier, au contraire, est impie, « athée avec délices (1) ; » l'Eglise, ses ministres, ses sacrements, son culte, il raille tout ; il glorifie le suicide et veut qu'on l'enterre civilement. Quant à ses amours, c'est tout autre chose qu'un envollement dans l'azur.

Tout cela n'est point neuf, assurément. Que, pour les idées, Chénier fût de son temps, qu'il ait mis l'*Encyclopédie* en vers, on le savait, et sa gloire n'est point là. Aussi bien, personne n'a jamais prétendu que l'auteur d'*Hermès* était par sa philosophie

(1) Ce mot est de Chénédollé.

l'ancêtre des poètes modernes. Ce n'est pas une question d'idées ; c'est une question de style. Ne peut-on pas, en poésie surtout, distinguer le fond de la forme ? Vous pressentiez l'objection vous-même puisque vous la formulez ; mais vous n'y répondez que par une plaisanterie : « Pour preuve à l'appui, dites-vous, on cite les enjambements... » et vous passez.

Oui, les enjambements, sans toutefois en faire honneur à Chénier, puisque Molière dans *Amphitryon* (je ne veux pas remonter au seizième siècle), La Fontaine partout (1), Racine dans les *Plaideurs* (2), ont des souplesses de style et des audaces de *rejets* que dépasseront à peine nos plus hardis novateurs ; mais ce n'est là qu'un petit, un très petit côté de la question.

André Chénier a non pas inventé, mais reconquis le vers. Nous l'avons dit ailleurs (3) ; répétons-le ici. Dans cette ignoble fin du dix-huitième siècle, parmi toutes les fadeurs (je me sers de mots adoucis) et toutes les fadaïses qui déshonoraient l'esprit national, le vers s'énervait et mourait. Chénier paraît et avec lui un vers solide, articulé, vivant et chantant. Ouvrez Voltaire, — aux meilleurs endroits de ses tragédies les moins endormantes, — et comparez cette langue à la langue de l'*Aveugle*, du *Mendiant*, du *Malade*, de la *Jeune Tarentine*.

(1) Notamment le discours de *la Vache*.

Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin,
 Sans herbe ! S'il voulait du moins me laisser paître,
 Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent, eût-il pu jamais pousser plus loin
 L'ingratitude !

(2) Voir en particulier, Acte III, sc. 3 et 4

(3) Tome I^{er} de nos *Études littéraires*.

L'une est terne, muette, sourde ; l'autre est colorée, vibrante, frémissante. Ce n'est pas à dire que l'alexandrin de Chénier soit sans tache : il y a des tares dans ce diamant. Ça et là j'y rencontre encore la vieille périphrase, trop d'incidences et d'accessoires ; la rime est souvent faible et combien de fois en épithète ! Hugo viendra, Hugo reprendra l'outil dans sa forte main, non pas tout de suite (plus de trente ans après les *Odes et Ballades*) ; il le jettera dans je ne sais quelle fournaise, et l'outil en sortira bronze et or.

Mais en attendant, Chénier fait rentrer l'âme dans le vers, et le sentiment, la pensée et l'image ; toutes choses sacrées qu'ignorait ou profanait le dix-huitième siècle et qu'*adoraient* les poètes de la Restauration. Ecoutez-le :

Où sont donc mes amis, objets chéris et doux ?
 Je souffre, ô mes amis ! Ciel, où donc êtes-vous ?
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice !
 • • • • • O mon cher trésor,
 O ma plume, fiel, bile, horreur !

Est-ce que ces cris ne sont pas des cris humains ?
 Cherchez-les donc, en ce temps-là, ailleurs que dans
 Gilbert !

Et les vers que je vais citer, à quoi les comparez-vous ? A des fleurs de papier peint ou à de vraies fleurs ?

L'air trempé des parfums qui respirent les fleurs...
 L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour...

La coupe étincelante
 Où la vigne bouillonne en rosée odorante...

Un souffle doux et frais caresse le feuillage...

Sous le souffle des vents les forêts ondoyantes...

En ce genre de beautés pittoresques, il faut remonter jusqu'à Ronsard qui avait dit :

D'une fresche ramee un ombrage mouvant...

Et encore :

Icy l'ombrage frais va les feuilles mouvant
Errantes ça et là sous l'haleine du vent...

Vous rappelez-vous où en était au dix-septième et au dix-huitième siècle la poésie champêtre, la pastorale, l'églogue, l'idylle, comme vous voudrez l'appeler ? Racan et Segrais ne sont pas des poètes méprisables, assurément. Sans enfler la voix et dire avec Boileau :

Racan pourroit chanter à défaut d'un Homère (1),

il serait facile de cueillir dans les *Bergeries* des vers pleins, graves et doux, et, dans Segrais, des groupes entiers de vers heureux, des tirades d'une mollesse harmonieuse ; mais ni l'un ni l'autre n'a compris la pastorale franche, sincère, rustique ; ni l'un ni l'autre n'a fait entrer la poésie dans le domaine du vrai ; leurs *Églogues* sont ingénieuses, mais en dehors de la réalité ; leurs bergers ne sont pas ceux des champs, mais ceux de *l'Astrée*, à telles enseignes que Nisard a pu dire : « Sauf quelques passages charmants où ils sont naturels par le goût, je ne vois de rustique dans leurs poésies que l'archaïsme de leur langue (2). »

André Chénier le premier a, suivant sa propre

(1) *Satire IX.*

(2) *Histoire de la Littérature française.* 7^e édit., t. IV, p. 155.

expression, « fait entendre à la Seine de vrais bergers. » La poésie agreste, il la recueille partout, dans les Alpes Suisses, aux prairies normandes ; et même il ébauche, à l'imitation de la Nausicaa d'Homère, une idylle fraîchement intitulée le *Lavoir*. Cherchez dans ces petits poèmes la part du dix-huitième siècle, encore une fois vous ne la trouverez pas. On avait perdu depuis longtemps l'usage, que Fénelon regrettait, d'exprimer, naïvement, sans circonlocution, les détails de la vie quotidienne ; André Chénier l'a retrouvé, et lorsque, dans *Jocelyn* (par exemple, la scène des *Laboureurs*), Lamartine exprime avec une si parfaite simplicité de langue les choses les plus communes, peut-être à son insu le merveilleux poète se rattache-t-il, lui aussi, au charmant précurseur.

Encore bien que je n'aie fait qu'esquisser une étude, je puis le demander maintenant : quel aveuglant désir a donc conduit M. Paul Albert à faire d'André Chénier le poète du dix-huitième siècle ? La réponse n'est pas difficile. Pour un libre penseur, le siècle « grand », le siècle « glorieux », c'est le siècle de Voltaire, d'Helvétius et de Diderot. Mais, comment voulez-vous qu'un siècle soit le grand siècle, si, au faite de son diadème, manque le diamant principal, j'entends la poésie ? « Je le sais, s'écrie M. Paul Albert, je le sais, cela choque les idées reçues, les préjugés à la mode, l'orthodoxie littéraire... Mais pourquoi ce grand, ce glorieux dix-huitième siècle n'aurait-il pas eu son poète ? On n'a que trop raillé sa misère poétique. Soyons équitables enfin. Quoi ! une telle impétuosité d'esprit, une passion si ardente et si sincère de la vérité, un tel développement des sciences de la nature, une si

puissante investigation des facultés de l'homme, une si hardie revendication de ses droits, tant de découvertes en tout genre et tant d'enthousiasme, tout cela se serait absorbé, perdu dans le domaine de la spéculation pure ! Tout cela serait resté étranger à la poésie ! Non ! le poète était né. D'après une loi constante, irréfragable, il était né au moment où s'obtenaient enfin les récompenses éblouissantes du gigantesque effort enfin terminé, vainqueur. Aux penseurs, le travail solitaire, aux poètes les perspectives d'ensemble, le rayonnement de la conquête. »

Que prouve cette page où la redondance du style cache mal l'inanité du fond ? Rien, sinon qu'à vouloir se guinder, la langue crève.

Il nous semble que M. Paul Albert n'a pas été plus heureux dans son étude sur Châteaubriand.

Lorsqu'en 1801, parut *Atala*, un philosophe du dix-huitième siècle, l'abbé Morellet que Voltaire appelait en riant l'abbé *Mords-les*, essaya sa dent sur cette œuvre jeune et forte : il ne l'entama pas. C'était un homme d'esprit pourtant, mais d'horizon étroit. Ses *Observations critiques* présentent des détails qui sont justes assurément ; mais ce que Joubert a appelé « le talisman » dans Châteaubriand, lui échappe.

Paul Albert est une sorte d'abbé Morellet, moins négatif, mais plus chagrin, qui ne prend un auteur, eût-il du génie, que par ses petits côtés. Béranger disait un jour : « Châteaubriand est pour moi une vieille passion, et je lui dois d'avoir osé être autre chose que voltairien. » Il semblerait que Paul Albert ne pardonnât pas à Châteaubriand le *Génie du Christianisme*. Le moyen de voir en ce livre impérissable l'influence du dix-huitième siècle ! Et comment ad-

mirer un homme qui n'est pas fils de Voltaire ? C'est au point que M. Paul Albert n'a rien compris à cette admirable seconde partie qui a, sinon fondé, du moins renouvelé chez nous la critique littéraire. A ce propos, Béranger que je trouve piquant d'opposer à M. Paul Albert écrit encore : « *Le Génie du Christianisme*, quand il parut, me remplit d'enthousiasme. Châteaubriand révélait les beautés des écrivains de l'antiquité d'une façon toute nouvelle et faisait rentrer dans la littérature l'élément religieux qui semblait banni de notre poésie. Son livre devint pour moi un cours d'études bien autrement inspirateur que ceux de Le Batteux et de La Harpe. A l'exception des larmes d'admiration que m'avaient arrachées l'Iliade de madame Dacier, l'espèce de passion que m'inspirait Aristophane, génie qui me semble encore mal apprécié chez nous, je n'avais pu me rendre bien compte de la poésie grecque. Je dus à M. de Châteaubriand de l'entrevoir à côté de la poésie biblique (1). »

Et Sainte-Beuve que M. Paul Albert affecte de combattre, chaque fois qu'il ne le pille pas :

« Toute cette partie de l'ouvrage où l'auteur examine les caractères naturels dans l'antiquité et chez les modernes..., est riche de beautés fines et de nuances exquises : c'est de la grande critique littéraire. Le meilleur fonds de la critique française classique doit se chercher en de telles pages (2). »

M. Paul Albert a voulu traiter ce livre tout entier comme un système théologique, et c'est un poème.

Toutefois, je prie le lecteur de ne pas conclure que

(1) *Ma Biographie.*

(2) *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

M. Paul Albert refuse toute justice à celui que George Sand appelait « le plus grand maître de ce siècle ». Il reconnaît en lui l'artiste incomparable (1). Au sortir des ténèbres malsaines du Directoire, *Atala* fut une aurore. *René* est peut-être même un chef-d'œuvre. Châteaubriand a retrouvé la passion, la religion et le pittoresque. Il a bien sa place, une place d'honneur, dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle. « Il fut le dernier des classiques et le premier des romantiques. »

Avec madame de Staël, M. Paul Albert est plus à son aise. Châteaubriand ferme le siècle de Voltaire ; madame de Staël le continue. Châteaubriand regarde vers le passé, et madame de Staël vers l'avenir. M. Paul Albert s'attache surtout, dans cette étude qui est la plus longue et non pas la moins intéressante de son livre, à mettre en saillie tous les points par lesquels madame de Staël tient au dix-huitième siècle et à la Révolution. Il nous la montre, dès son enfance, aspirant tous les souffles de l'esprit nouveau. Elle passe, dans ses lectures, de Richardson à la *Nouvelle Héloïse*, de l'abbé Raynal à Condorcet, de l'*Esprit des lois* à l'*Émile*. Tous les enivrements d'espérances et d'illusions dont furent pris nos pères à la veille de la Révolution, elle les partagea. Il est vrai qu'à ces rêves magnifiques succéda bientôt l'épouvantable cauchemar et le réveil horrible. N'importe. Madame de Staël ne fut point ébranlée dans sa foi. Elle eut même plus de courage que la plupart des hommes d'alors. Sa protestation en faveur du droit contre 93, le 18 brumaire, et l'Empire, elle la renouvelait encore sous la Restauration, quelques jours

(1) Il n'est question pour nous que du style, bien entendu.

avant de mourir. Toutes les qualités de son âme, toutes les forces de sa mâle raison, M. Paul Albert en fait honneur à la philosophie du dix-huitième siècle. Le libre-penseur triomphe... et rit. Il a beau rire, je trouve que Châteaubriand avait raison, quand il écrivait : « Ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme madame de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire avec Pascal que la religion chrétienne a seule expliqué le problème de l'homme... »

Si M. Paul Albert a surfait le mérite du penseur dans madame de Staël, il n'a point exagéré la valeur de l'écrivain. Même, nous croyons qu'il est resté au-dessous de la vérité. « Madame de Staël, dit-il, est faiblement douée sous le rapport artistique. » Entendez-vous que sa phrase n'a point les attaches ni les articulations, ni la pose royale du style des hommes de génie, Bossuet, par exemple, ou Châteaubriand ? Vous avez raison. L'auteur reste femme, malgré la virilité des mots ; mais qu'elle sait bien, à l'occasion, d'un regard, d'un geste ou d'un soupir, donner à sa phrase la parure qui lui convient ! « La passion qui tient une si grande place dans la vie, continue M. Paul Albert, n'a pu lui inspirer une œuvre forte, vraie, d'une couleur unique, concentrée et profonde. A deux reprises, elle l'a tenté, dans *Delphine* et dans *Corinne*. Ce sont deux œuvres merveilleuses d'esprit, de finesse, d'éloquence ; mais elles sont longues, souvent à côté, et sans composition nette et sévère. Ça et là, il y a de la couleur, mais il n'y a pas de dessin... » Et le critique ajoute, équitable cette fois : « C'est ici qu'éclate la supériorité astistique de Châteaubriand. Jeune, passionné, rêveur, mélancolique, il ne se perd pas

en longues et diffuses descriptions de son mal. Il le domine, le resserre, le concentre, le jette au dehors dans un livre d'intense poésie, dans *René*, et il crée un type. » Ajoutons que rien n'est vulgaire dans les écrits de madame de Staël; or, la distinction touche à l'originalité. Ce qui ferait peut-être le plus défaut, à part l'imagination pittoresque qu'elle n'avait pas, c'est cette qualité, féminine entre toutes cependant, la grâce. Elle est trop philosophe pour avoir le charme. Poète, elle ne l'est pas. « C'est un tribun, » disait Lamartine.

Terminons par un mot de Bussy-Rabutin sur les *Caractères* de la Bruyère : « Comme il y a un beau sens enveloppé sous des tours fins, la revision en fera sentir toute la délicatesse (1). » Rien de moins applicable que ce jugement à l'œuvre posthume de M. Paul Albert. Comme tout procède du parti pris, de la thèse qu'il fallait établir et soutenir, le fond est ordinairement paradoxal. Quant au style, je le trouve heurté, saccadé, bruyant. Parfois aussi il est net, clair, incisif. J'en fais peut-être l'éloge, car M. Paul Albert dit quelque part : « Les critiques ressemblent trop de nos jours aux entomologistes qui piquent sans colère un insecte sur un bouchon et le cataloguent; il faut piquer, cataloguer, mais il faut être colère. » La finesse et la délicatesse qu'admirait Bussy dans *La Bruyère* ne vont guère avec la violence. Aussi bien je ne crois pas à un livre durable, ni même... à une seconde lecture.

Dans le deuxième volume comme dans le premier, je cherche en vain l'impartialité, je trouve presque à

(1) Lettre du 10 mars 1688.

chaque page l'esprit de parti. Le fond même du travail n'a pas été suffisamment creusé. Le fils de l'auteur l'a senti sans doute (et nous lui en faisons compliment), puisqu'il écrit dès l'abord : « Ce livre n'est que le résumé d'un cours professé à la salle André, en 1876, devant des dames et des jeunes filles. C'est assez dire ce qui lui manque (1). » Nous serions tentés de nous en tenir à ce jugement et d'arrêter là ce compte-rendu. On ne passe pas au crible des notes qui ont servi de matière à un cours professé devant des femmes. Mais, plus loin, le fils du défunt ajoute : « Ce sont bien quelques-unes de ses idées, *longuement mûries et très arrêtées*, que, pour la dernière fois, je livre au public : il ne leur manque que la forme définitive. » Voyons le fond de ces idées « *longuement mûries et très arrêtées.* »

On pourrait diviser, comme il suit, l'ouvrage de M. Paul Albert : les historiens, les philosophes, les poètes et les romanciers.

Chaque historien a sa qualité dominante, comme chaque poète. Augustin Thierry, saisi d'abord par le côté pittoresque des choses, raconte et peint. Guizot analyse, généralise, dogmatise. Point de mise en scène. Ni drame ni couleur. Un dessin net, roide peut-être et ferme. Guizot est l'historien des idées, comme Thiers est l'historien des affaires.

Si plein de verve qu'il en est ivre, Michelet nous fascine et nous entraîne. On a bien dit : Michelet ressuscite les morts.

Je ne m'explique pas pourquoi M. Paul Albert a laissé Mignet dans l'ombre. Il a sa place parmi les grands historiens du dix-neuvième siècle. Entre

(1) Préface.

tous il est l'historien impartial. M. Nisard l'appelle l'historien philosophe (1).

Un paragraphe, sinon un chapitre, était dû, ce me semble, à Philippe de Ségur, le vaillant et brillant écrivain de cette épopée militaire : *l'Histoire de la Campagne de Russie*.

Avec une étude sur le *Globe* nous abordons la critique philosophique et la critique littéraire. C'est d'abord M. de Rémusat, lequel, à notre humble avis, a trop embrassé de genres pour exceller en aucun. Philosophe, historien, publiciste, et même, à certains jours, versificateur, il est déjà mort presque tout entier.

Jouffroy non plus ne restera pas comme un des grands noms de la philosophie française. C'est un malade exquis. Il a vu jusque dans son fond le néant du rationalisme. Il a pleuré en larmes immortelles sa foi perdue, et entrevu, je l'espère, par delà les ombres du dernier rivage, l'aube du jour qui ne s'éteindra jamais.

S'il a quelque sympathie pour Jouffroy, M. Paul Albert n'en ressent aucune pour Cousin. Ce n'est pas même dans un linceul de pourpre qu'il l'ensevelit... « En résumé, dit-il, M. Cousin n'a jamais eu que des arguments, jamais il n'a apporté de preuves. Il ne représente qu'un des côtés de l'esprit du dix-neuvième siècle, le défaut dont nous nous guérissons, l'éloquence, le goût pour la vérité oratoire. Il n'a pas même soupçonné la vérité scientifique. On ne veut plus que celle-là, donc on ne veut plus de lui. » Telle est la courtoisie de M. Albert. Au lieu de mettre en

(1) *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, édit. de 1878, p. 358.

relief les qualités des gens, il étale les défauts, et il triomphe. Critique négative, petite critique.

Tandis qu'en France, Cousin « rajeunissait » la philosophie, M. Villemain renouvelait la critique par la science et par la méthode. Il savait le grec et il étudiait le moyen âge, aussi les littératures étrangères. L'éloquence et la poésie chrétiennes au quatrième siècle lui étaient familières, toutes choses qu'ignoraient et méprisaient peut-être ses contemporains. C'est lui qui, le premier, a replacé l'auteur et l'œuvre dans le milieu... Villemain trouve grâce devant M. Paul Albert. Il ne fait guère de réserve que sur son style. « Il écrit trop bien, ne s'abandonne pas assez. » Ne pourrait-on pas ajouter que la doctrine fait défaut ? Villemain n'enseigne pas.

Saint-Marc Girardin dont M. Paul Albert ne parle point (je ne sais pourquoi), ne dogmatise pas non plus ; mais avec son humeur railleuse tout à la fois et indulgente, l'honnête homme et le bon homme !

Un chapitre très intéressant, presque amusant, c'est le chapitre consacré à Sainte-Beuve. M. Paul Albert lui passe la plume à travers le corps. Que lui a donc fait le grand critique?... Encore bien qu'il ne prononce pas son nom, je soupçonne M. Albert de préférer Jules Janin à l'auteur des *Lundis*.

Savez-vous quelle est la plus chaude admiration de M. Albert ? Béranger !... Nous, chétif, nous le dirons bientôt, avec la meilleure volonté du monde, nous ne trouvons dans l'œuvre de Béranger que des « pincées », de petites pincées de poésie... Béranger, s'écrie M. Paul Albert, « c'est un créateur et un écrivain... *La forme*, elle est admirable, etc... » Comment expliquer un tel enthousiasme ? « Béranger

ger... a fait la révolution de 1830... » Voilà le mot de l'énigme. M. Paul Albert a pour la révolution un enthousiasme délirant. Il l'appelle même quelque part « une tourmente divine ».

Déjà, dans le précédent volume de cet ouvrage, il avait en son honneur chanté plus d'un dithyrambe. C'est la révolution qui a créé la conscience ! le patriotisme ! la justice ! le droit ! la liberté ! Comment, après cela, M. Albert juge la Restauration, vous le devinez. « On voulait, écrit-il sans sourciller, détruire ce qui restait de la Révolution, *reconstruire les châteaux avec les chaumières...* » Oh ! les misères de l'esprit de secte !... Et comment un homme qui n'est pas dépourvu, peut-il descendre à de telles pauvretés !... Ce n'est pas tout, ce n'est pas assez pour rassasier son besoin de dénigrement. Dans sa haine il enveloppe l'Église et les hommes d'Église. « L'Église romaine, dit-il, a toujours été du parti le plus fort ; elle a béni le drapeau des envahisseurs, des conquérants partant pour une guerre de rapines ; au contraire, elle a excommunié les vaincus qui résistaient... »

Revenons aux lettres. Il nous paraît que M. Paul Albert a bien jugé Casimir Delavigne : « Il est défratchi. » Je me demande toutefois si le critique a lu les *Derniers chants* auxquels il ne fait pas même allusion. Il eût trouvé dans ce recueil quelques fruits tardifs, savoureux, que le soleil d'automne a mûris, les *Limbes*, par exemple, comme il eût pu lier ensemble quelques bons épis dans la moisson de Pierre Lebrun.

Je partage entièrement le jugement de M. Albert sur Ponsard. Non, l'œuvre de cet estimable « classique » n'est point *Lucrèce*, malgré l'engouement des

contemporains qui firent surtout de cette tragédie une réponse aux *Burgraves*, mais *Charlotte Corday*. *Lucrèce*, c'est Tite-Live mis en vers par un versificateur habile. Je reconnais l'art de la composition (il n'est pas mince); de très beaux vers se rencontrent, et l'imitation est partout aussi intelligente qu'ingénieuse; mais ce n'est pas une œuvre de passion. *Charlotte Corday* est autre chose qu'une impression d'école. Ponsard, qui avait lu les *Girondins*, en fut remué jusqu'à fond d'âme, et il écrivit un drame qui n'est pas une abstraction. A telles enseignes que si *Charlotte Corday* n'est pas un chef-d'œuvre, nous ne sommes pas loin de penser que c'est pourtant une pièce durable.

Ce n'était pas un poète que Balzac, du moins en vers. On sait qu'il avait pris pour sujet de poème épique les Incas et qu'il débutait ainsi :

O Inca, ô roi infortuné et malheureux !

Ce n'est pas un poète, mais c'est « une nature », pour parler avec Goethe. Des chapitres que M. Paul Albert consacre aux romanciers, il nous a paru que le meilleur était celui de Balzac. Il est là, dans ces quelques pages, défauts et qualités, défauts surtout. Or, cette étude n'était point facile, l'auteur des *Parents pauvres* étant l'esprit du siècle le plus compliqué et le plus encombré. Au fond, M. Paul Albert n'a pas plus de sympathie pour Balzac que pour Stendhal. Sainte-Beuve n'en avait pas davantage. « Quand j'ai lu de ces choses-là, disait-il, j'ai besoin de me laver les mains. » Nous avons remarqué plus haut que M. Nisard était aussi profond que spirituel, quand il disait : « S'il n'y a de durable que

ce qui est bien écrit, Balzac a été bien inspiré le jour où il a eu l'idée d'écrire en écrivain le roman d'*Eugénie Grandet*. Ce jour-là fut pour lui le jour du génie (1). »

Ce n'est pas le style qui fait défaut aux romans de George Sand. Quelle ouvrière en beau langage ! Mais, parce qu'elle a voulu dogmatiser, faire des thèses politiques, socialistes, religieuses, son œuvre malsaine s'effeuillera, branche à branche. Seuls, peut-être, ses romans champêtres braveront les orages. A l'heure qu'il est, nous l'avons déjà noté, ils n'ont rien perdu de leur fraîcheur.

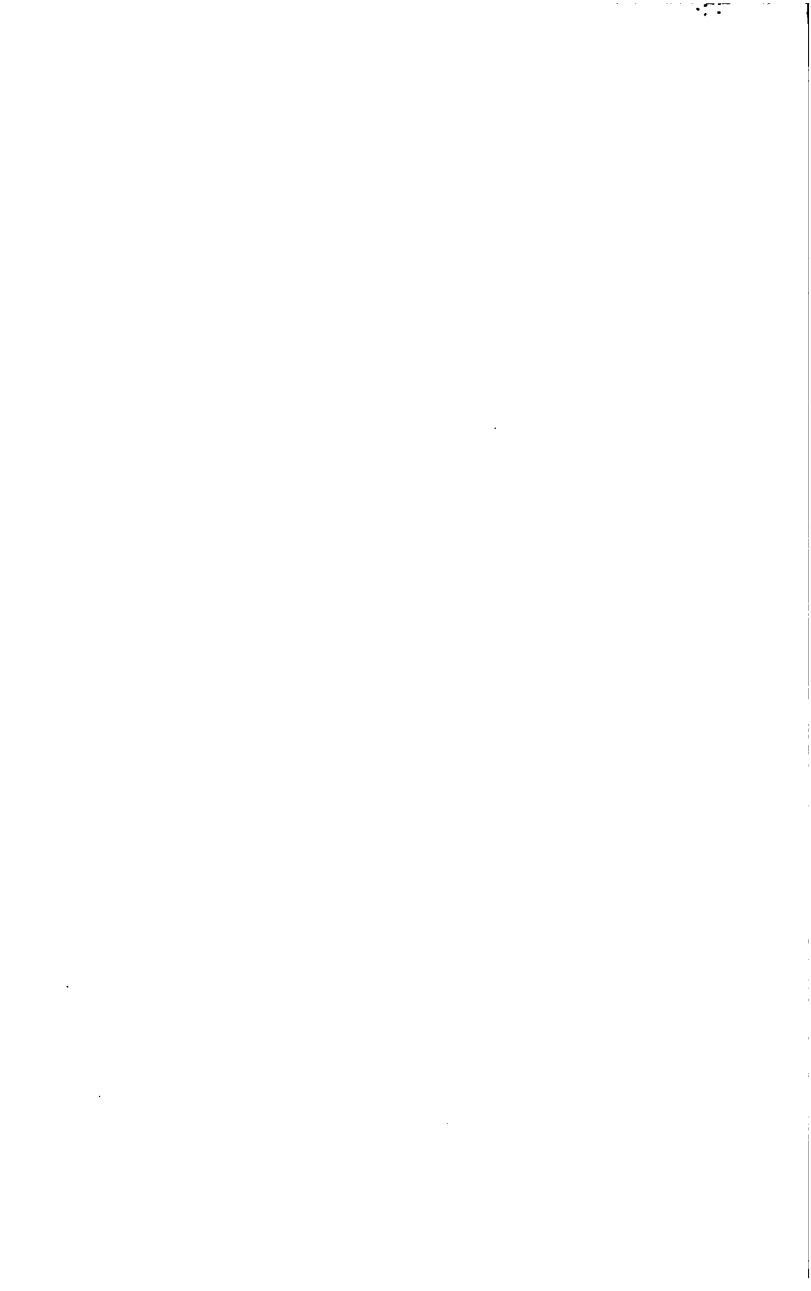
Le dernier romancier auquel M. Paul Albert consacre une notice plutôt qu'une étude, c'est Mérimée. Sans *Colomba*, Mérimée ne serait connu que d'un cercle. Il n'a pour ainsi dire ouvrages que des miniatures. Ce qui manquerait peut-être à ce parfait écrivain, c'est, avec la sensibilité vraie, un peu d'imaginative. Ne pensez-vous pas que, dans sa préface sur *Gogol*, il a lui-même défini son genre de mérite : « L'art de choisir, dit-il, parmi les innombrables traits que nous offre la nature est, après tout, bien plus difficile que celui de les observer avec attention et de les rendre avec exactitude. » L'art de choisir, voilà Mérimée.

On devine assez, par ce rapide coup-d'œil, combien ce livre est varié, et que d'antithèses vivantes dans notre monde littéraire du dix-neuvième siècle.

Cette sorte d'esquisse de nos origines romantiques serait plus agréable à lire, si la précision de l'auteur

(1) *Précis de l'Histoire de la Littérature française*, nouv. édit., p. 382.

ne dégénérait trop souvent en sécheresse. L'aridité vient du cœur. Nulle part je n'ai senti battre le cœur de l'écrivain. Pas une page non plus ne s'est offerte à mon regard où j'aie pu m'arrêter et dire : Enfin nous sommes [sur les hauteurs, il y fait bon, restons-y.



LES POÈTES SECONDAIRES

Les morts vont vite...

Que sont devenus les contemporains de Lamartine et de Victor Hugo, les frères Deschamps, Émile, le plus fougueux champion du romantisme, l'auteur des *Études françaises et étrangères*, Antony, le mâle traducteur de Dante et le sombre écrivain des *Dernières Paroles*? (1) Qu'est devenu le prolifique De-

(1) Voici d'Antony cependant un sonnet qui n'est pas sans valeur :

Depuis longtemps je vis entre deux ennemis :
L'un s'appelle la mort et l'autre la folie.
L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie...
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis !

Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,
Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
J'entr'ouvre mon linceul, et sur moi je gémis.

— Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
Et, debout, comme nous, sur la terre où nous sommes,
Nous survivra peut-être encor plus d'un hiver !

lille? et Fontanes, « l'Horace de Courbevoie », et Denne-Baron ce « Ronsard de pendule ? (1) »

Qu'est devenu Chénédollé, un poète né trop tôt et dont Joubert disait : « Ses vers me plaisent ; ses vers sont d'argent ; ils font sur moi l'effet du disque argenté de la lune (2) ? » Dans plus d'une page, en effet, se rencontrent des vers d'une suavité vaporeuse et comme imprégnés de mélancolie. Pour peindre sa Normandie, il a parfois rencontré de fraîches couleurs :

Le froment, jeune encor, ...
 Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
 La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
 Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée
 Et des dons du printemps les pommiers enrichis
 Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

On pourrait citer du poème de Dupaty, intitulé les *Délateurs*, quelques vers inspirés, indignés et rimés avec un rare richesse.

— Oui, comme le polype aux poissons de la mer,
 Ou comme la statue en sa pierre immortelle,
 Survit à ceux de chair qui passent devant elle.

Dans la fin d'un autre sonnet, le poète disait de lui mieux encore :

Si mon malheureux sort eut jadis quelque joie,
 Triste, je m'en souviens ; et puis, tremblante proie,
 Devant, je vois la mer qui va me recevoir !

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voiles,
 Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
 Et les beaux yeux éteints qui me servaient d'étoiles !

(1) Auguste Bourgoïn. *Histoire de la Langue et de la Littérature française* (Petit de Julleville), t. VII, p. 133. — Cf. aussi Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. X.

(2) Œuvres de Joubert, 7^e édit. t. II. Appendice, p. 394. Paris, Didier, 1874.

L'auteur des *Martyrs*, si grand poète en prose, est médiocre en vers, quand il n'est pas mauvais. La rime le gênait. Il a fait *Moïse*, tragédie qu'il n'a cessé de revoir durant vingt ans et qui reste, en dépit de quelques accents très beaux, pleine d'ennui solennel. Un jour pourtant il a trouvé la note. Ce fut dans un voyage au Mont-Dore (1805), — lui-même l'a raconté ; — il entendit une chanson de montagne, joyeuse. L'air lui plut. Il le ralentit, l'attrista même, ou du moins le « mélancolisa. » Du premier jour, cette complainte circula sur toutes les lèvres : — « un écho de l'âge d'or », disait Sainte-Beuve (1).

A HÉLÈNE

Combien j'ai douce souvenance
 Du joli lieu de ma naissance !
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
 De France !
 O mon pays, sois mes amours
 Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux,
 Ma chère ?
 Et nous baisions ses blancs cheveux
 Tous deux !

Ma sœur, te souvient-il encore
 Du château que baignait la Dore,
 Et de cette tant vieille tour
 Du Maure,
 Où l'airain sonnait le retour
 Du jour ?

(1) *Châteaubriand et son groupe littéraire...* Paris, Garnier
 2^{me} éd., t. II, p. 96.

Te souvient-il du lac tranquille
 Qu'effleurait l'hirondelle agile,
 Du vent qui courbait le roseau
 Mobile,
 Et du soleil couchant sur l'eau,
 Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
 Et ma montagne, et le grand chêne ?
 Leur souvenir fait tous les jours
 Ma peine !
 Mon pays sera mes amours
 Toujours !

C'est bien un chant populaire, gracieux et doux, innocent.

Le chantre des *Martyrs*, on ne le sait pas généralement, goûtait le simple et le primitif. Ne disait-il pas un jour à M. de Marcellus, je crois, lequel lui traduisait des chansons de la Grèce moderne : « Chez le peuple la poésie est le cri du cœur ; elle est devenue chez nous un effort de l'imagination. » Et René ajoutait : « Il y a tel couplet breton que je ne donnerais pas pour les dix chants de la *Henriade*. »

Les morts vont vite...

Qu'est devenu Pierre Lebrun, qui, dès sa jeunesse, avait ressenti,

Pour l'eau bleue et profonde un indicible amour...

Pierre Lebrun qui avait rompu la ligne pourtant, et qui avait été l'un des premiers à croire que la réalité n'est pas absolument contraire à la vérité ? A de certaines bagatelles facilement rimées il n'eût fallu qu'un dernier tour de main. Il a manqué. La *Vallée de Champrosay* ne serait pas déplacée dans les anthologies.

Champrosay ! nom plein de douceur !
 O ma maison, reçois ton maître ;
 Forêt, fleuve, coteau champêtre,
 Recevez votre possesseur.

Heureux qui de son espérance
 N'étend pas l'horizon trop loin,
 Et, satisfait d'un peu d'aisance,
 De ce beau royaume de France
 Possède à l'ombre un petit coin !

Un cerisier, près de mon Louvre,
 Se cache et l'indique au regard,
 Devant, la Seine se découvre,
 Et, derrière, une porte s'ouvre
 Sous les ombrages de Sénart...

Toute la pièce est de ce ton.

J'y ajouterais quelques paysages normands, semi-marins, semi-agrestes (1).

Maître de mes loisirs et libre en mes penchants,
 Oh ! combien il me plaît de m'éveiller aux champs !
 Comme pour le plaisir les yeux s'ouvrent sans peine !
 Quelle aimable fraîcheur frémit dans chaque veine !
 Que notre âme est légère, et qu'on se sent joyeux
 D'assister au réveil de la terre et des cieux,
 De voir l'homme et le jour commencer leur ouvrage,
 La lumière monter de nuage en nuage,
 Les informes objets reprendre leurs couleurs,
 Et les prés reverdir, et renaître les fleurs,
 Et se rougir au loin les bois aux mille têtes !
 L'étoile du matin est l'astre des poètes ;
 Et, de rosée humide, elle verse des airs
 Son éclat aux gazons, sa fraîcheur à nos vers.
 J'éprouve de la joie à devancer l'aurore,
 A marcher par les champs où nul ne passe encore.
 Dans son buisson l'oiseau se réveille à demi,
 Gazouille quelques sons et se tait rendormi...

(1) Cf. *Poèmes et Poésies*, notamment V et XXX.

.....
 Tous les bruits du matin commencent, et la mère,
 Son enfant dans les bras, entr'ouvre sa chaumière (1).

A-t-on gardé le souvenir de Népomucène Lemer-
 cier, l'auteur de la *Panhypocrisiade*, œuvre étrange,
 « sorte de chimère littéraire, espèce de monstre à
 trois têtes, qui chante, qui rit et aboie ? (2) » Nous
 avons déjà répondu : Non. Que n'a-t-il au moins si-
 non pleuré, du moins larmoyé, comme Millevoye ?
 Que n'a-t-il rimé la *Chute des Feuilles* ou le *Poète
 mourant*, choses dolentes et fragiles, sans élan ni
 éclat, et familières pourtant à toutes les mémoires (3).

Une complainte, en effet, a suffi pour transmettre
 aux générations le nom de Millevoye, comme un
 sonnet le nom d'Arvers. La *Chute des Feuilles* est
 classique. Voici l'immortel sonnet :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
 Un amour éternel en un moment conçu ;
 Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
 Et celle qui l'a fait, n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
 Toujours à ses côtés et pourtant solitaire :
 Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
 N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
 Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
 Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

(1) *Ibid.* III.

(2) Victor Hugo. *Discours de réception à l'Académie fran-
 çaise.*

(3) Dans une pièce intitulée le *Beau Lys* on peut discerner
 comme une lueur, nous disons pas une aube, du romantisme
 chrétien.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
 Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
 « Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

— « Dites-moi, demandait J. Janin (1), s'il n'est pas dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent, ainsi qu'un article de journal ? » Non, ce tendre et délicat chef-d'œuvre n'a pas disparu. Le sentiment, plus durable que le diamant, a été incrusté dans l'or pour les siècles les plus lointains.

On retiendra peut-être le nom de Gérard de Nerval pour trois strophes intitulées *Le Relais* :

En voyage on s'arrête, on descend de voiture,
 Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
 Des chevaux, de la route et du fouet étourdi,
 L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
 Une vallée humide et de lilas couverte,
 Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, —
 Et la route et le bruit sont bientôt oubliés !

On se couche sur l'herbe, et l'on s'écoute vivre,
 De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre !
 Et, sans penser à rien, on regarde les cieux...
 Hélas ! une voix crie : — En voiture, messieurs !

De l'œuvre entière de Casimir Delavigne il ne survivra peut-être que deux ou trois ballades : *Le Chien du Louvre*, *l'Ame du Purgatoire*, les *Adieux à la Madeleine*, maison de campagne du poète, *Néra* à laquelle Scudo a attaché l'une de ses plus pures mélodies, et surtout ces strophes d'une douceur exquise : les *Limbes*.

(1) *Histoire de la Littérature dramatique*, t. III.

Comme un vain rêve du matin,
 Un parfum vague, un bruit lointain,
 C'est je ne sais quoi d'incertain
 Que cet empire ;
 Lieux qu'à peine vient éclairer
 Un jour qui, sans rien colorer,
 A chaque instant près d'expirer,
 Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
 Dont la morne tranquillité
 Suit un crépuscule d'été,
 Ou de l'aurore,
 Fait pressentir que le retour
 Va poindre au céleste séjour,
 Quand la nuit n'est plus, quand le jour
 N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil
 N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
 Jamais brise, dans ce sommeil
 De la nature,
 N'agita d'un frémissement
 La torpeur de ce lac dormant,
 Dont l'eau n'a point de mouvement,
 Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
 Que fleurs qui, presque sans odeur,
 Comme les lis ont la candeur
 De l'innocence :
 Sur leur sein pâle et sans reflets
 Languissent des oiseaux muets :
 Dans le ciel, l'onde et les forêts,
 Tout est silence.

Loin de Dieu, là sont renfermés
 Les milliers d'êtres tant aimés
 Qu'en ces bosquets inanimés
 La tombe envoie.
 Le calme d'un vague loisir,
 Sans regret comme sans désir,

Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.

Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant ni d'agité
Dans leur triste félicité ;
Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes (1)...

Est-ce que cette mélodie ne vaut pas toutes les *Messéniennes*, si peu lisibles aujourd'hui avec cette versification de l'empire où la phraséologie du rhéteur parle plus haut que le cœur du patriote ? « Je ne connais, a dit M. Legouvé, dans toute notre littérature, qu'une page comparable en douceur à ce morceau, c'est la peinture des Champs-Élysées par Fénelon (2) ». Il y a encore *Jeanne d'Arc*, nous le sa-

(1) *Derniers chants*. Un Miracle, chant II. *Les Limbes*.

(2) *La Lecture en action*, p. 260. Paris, Hetzel.

vons ; mais à part deux strophes, trois au plus, je cherche la sincérité, la franchise, et je ne rencontre que déclamation et fausse élégance.

Le lecteur retrouve au fond de sa mémoire ces vers touchants :

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents,
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avavançait à pas lents.

Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Se peut-il mieux que ces deux derniers vers ? —
« Non, répondait Paul-Louis Courier, ni avec plus de
grâce, de douceur, d'harmonie. » Et vous savez que
cet amoureux de l'antique ne citait qu'à bon escient
les modernes (1).

Vraisemblablement, ce ne sera point pour ses
dramas que la postérité retiendra le nom de Casimir
Delavigne. Vous doutiez-vous qu'à la première re-
présentation des *Vêpres siciliennes* l'enthousiasme
du parterre fût tel qu'on applaudit pendant tout l'in-
tervalle qui séparait le quatrième acte du cinquième ?
Je veux que cette scène de l'*École des Vieillards*, la
première du troisième acte, rappelle la scène corres-
pondante d'*Hernani*, et je ne refuse pas mon admi-
ration aux répliques ardentes qui se croisent comme
des éclairs entre le Duc et Dauville, sans m'écrier
toutefois avec Lamartine :

(1) Cf. sa *Préface* au premier fragment de la traduction
d'Hérodote.

..... Nous relisons ces vers
 Qu'eût enviés Térence et qu'eût signés Molière.

Les grandes âmes sont généreuses. Encore moins oserai-je dire que les chœurs du *Paria*, si hors du vulgaire qu'ils soient, peuvent affronter les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. On dit que *Don Juan d'Autriche* a été une des plus amusantes comédies de notre temps ; l'est-elle encore (1) ? Ce que nous savons, c'est que, dans *Louis XI*, il y a des scènes passionnantes. Mais encore une fois, ce n'est point pour son théâtre que la postérité retiendra le nom de Casimir Delavigne, pas plus qu'elle ne prononce le nom d'Arnault pour *Marius à Minturnes*, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, les *Vénitiens*, *Don Pèdre*, etc. (tout cela est mort et enterré), mais bien pour une simple élégie, la *Feuille* :

De ta tige détachée,
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
 L'orage a frappé le chêne
 Qui seul était mon soutien.
 De son inconstante haleine
 Le zéphir ou l'aquilon,
 Depuis ce jour, me promène
 De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène,
 Sans me plaindre ou m'effrayer,
 Je vais où va toute chose,
 Où va la feuille de rose,
 Et la feuille de laurier.

Feuille légère, rose ou laurier, elle surnagera longtemps et sans perdre son parfum. Arnault a fait

(1) Cf. dans les *Soixante ans de souvenirs* de M. Ernest Legouvé (t. I), les pages consacrées à Casimir Delavigne.

encore d'excellentes épigrammes : *le Riche et le Pauvre, les Cygnes et les Dindons, les Taches et les Paillettes*, surtout le *Colimaçon*... Quelques-unes de ses fables ont de la force et du mouvement. La Fontaine eût peut-être signé *le Chêne et les Buissons*.

Notre siècle a-t-il gardé le nom d'Édouard Turquety ?

Toute la vie de l'auteur d'*Amour et Foi* se peut résumer dans ce mot du psalmiste : « *Credidi, propter quod locutus sum*. J'ai cru ; voilà pourquoi j'ai chanté. »

C'est en 1829 que parut son premier recueil de vers, les *Esquisses poétiques*, l'année même où Victor Hugo publiait les *Orientales*, Sainte-Beuve ses propres poésies sous le pseudonyme de *Joseph Delorme*, Musset les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Lamartine ses *Harmonies religieuses*. Turquety avait vingt-deux ans. Le « Cénacle » tout entier le félicita. Émile Deschamps lui écrivait en termes exprès : « L'autre soir, chez M. de Vigny, où nous étions rassemblés en grand nombre, vous nous avez fait trouver le temps aussi court que votre livre et nous sommes très fiers et très empressés de vous compter dans nos rangs. Il faut bien que l'école se recrute de jeunes colonels comme vous... Vous avez le talent et vous aurez la gloire... » Et le fraternel poète ajoutait avec moins d'hyperbole : « Si vous étiez là, vous entendriez dire par bien des bouches que vous joignez la poésie du sentiment à la facture pittoresque du vers, que vous avez une grande chaleur de cœur et une grande fraîcheur d'idées... » Le lecteur ne se laissera point piper par les louanges excessives des romantiques, contemporains de l'auteur des *Esquisses*.

Sans doute il faut signaler dans le gracieux in-16 de 1828 la douceur de l'expression, une inspiration qui est élevée, et la tendresse d'âme ; mais en même temps souligner bien des incorrections et bien des négligences.

L'un des charmes d'une récente monographie de Turquety, non pas le seul, c'est l'inédit. Le biographe, M. Saulnier, a eu en main, outre les notes manuscrites, la correspondance du poète. Les noms célèbres de ces temps déjà lointains, — l'âge héroïque de notre dix-neuvième siècle littéraire, — résonnent pour ainsi parler à chaque page.

Pour donner une idée de l'intéressant journal de l'auteur des *Esquisses*, choisissons une « lecture » de *Marion Delorme* qui s'appelait en ce temps-là *Un Duel sous Richelieu*. — « Toute l'école romantique était... chez Victor Hugo... On se figure mon enthousiasme ; j'avais vingt ans ; j'étais reçu à bras ouverts par les poètes les plus en renom et, après tout, Hugo était un homme de génie. Je croyais assister à la lecture du *Cid* ; j'avoue même que je ne rougis pas de le lui dire à la fin de la pièce... » A l'heure où Turquety écrivait ces notes, il ne comparait plus *Marion* au *Cid* ; mais en homme de goût, il en admirait encore quelques parties. Le salon du « messie romantique (!) » — ce seul mot indique à quel diapason l'on montait — était curieux à voir. Victor Hugo lisait lui-même et lisait bien. La pièce était intéressante et il y avait à admirer ; mais, dans ce temps, la simple, l'ordinaire admiration ne suffisait pas. « Il fallait s'exalter, bondir, frémir ; il fallait s'écrier avec Philaminte :

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir.

Ce n'était qu'interjections..., extases... » Voilà pour l'ensemble ; les détails ne sont pas moins gais ni moins biens contés : « Le petit Sainte-Beuve tournait autour du grand Victor... L'illustre Alexandre Dumas (qui n'avait pas encore fait schisme) agitait ses énormes bras avec une exaltation illimitée. Je me rappelle même qu'après la lecture, il saisit le poète et, le soulevant avec une force herculéenne : « Nous vous porterons à la gloire, » s'écriait-il... — Hugo y a été porté, mais ce n'est ni par *Marion* ni par l'auteur de la *Tour de Nesle*. — Alfred de Vigny, retiré dans un coin, méditait déjà, je le pense, une rupture prochaine ; le statuaire David faisait mine de réfléchir ; quant à Émile Deschamps, il applaudissait avant d'avoir entendu... On servit des rafraîchissements. Je vois encore l'immense Dumas se bourrer de gâteaux et répéter, la bouche pleine : « Admirable ! admirable ! » Turquety clôt le récit de cette soirée par un trait spirituel : « Cette comédie qui succédait si gaiement à un drame lugubre ne finit elle-même qu'à deux heures du matin. »

C'était alors le temps des lectures et aussi des manifestes. La préface de *Cromwell* avait donné le ton. Il fallait que les plus humbles soldats de la brigade romantique fissent, comme on dit vulgairement, *chorus*, et, tout en perforant d'un coup d'épée la vieille défroque « classique, » brûlassent l'encens à plein feu et sous le nez des capitaines. Turquety pouvait-il échapper à cette loi du moment ? Quoique flatté des louanges qu'on ne lui ménageait pas, il répugnait à adopter ces formules d'enthousiasme délirant qui étaient la monnaie courante du Cénacle. Mais comment imprimer des vers sans y coudre une préface ? — « Ma préface, écrivait-il, n'est point en-

core entamée, mais je crois que je n'en ferai pas ! Je me perdrais ou bien il faudrait louer outre mesure. Croiriez-vous que Jules Lefebvre, auteur de l'admirable poème du *Clocher de Saint-Marc*, n'a pu réussir à voir prononcer son nom dans les journaux pendant trois ans, parce qu'il avait eu le malheur de dire que, dans une pièce d'Émile Deschamps, il y avait trente vers à retrancher ? Croiriez-vous que pour quelques mots défavorables à Hugo qui ont été mis dans la *Quotidienne* dernièrement, dans un article signé J. J. (1), Hugo a menacé de le faire périr sous le bâton ! Sainte-Beuve brandissait une clef qu'il tenait à la main, en prononçant des invectives, etc..., etc... » Et le pauvre Turquety désabusé ajoute mélancoliquement : « Voilà ces hommes vus de près ; ils sont plus petits que des enfants, quand il s'agit de leurs ouvrages... » Le bon Nodier seul faisait exception. Quand on lui parlait de ses ouvrages, on eût dit qu'il s'agissait « de ceux du Grand Turc. » Il était là-dessus d'une insouciance complète, un peu à la façon de Jean La Fontaine. Il avait l'air de demander : « Est-ce que j'ai fait cela ? » Turquety voulut échapper à cette atmosphère artificielle et capiteuse dans laquelle vivaient les romantiques ; il y échappa, et les *Esquisses* parurent sans préface.

La Révolution de 1830 éclata, soudainement, comme un tonnerre. Elle ne fit que creuser davantage le fossé qui séparait déjà le jeune rimeur breton des romantiques fougueux. Quand il vit la foi de son baptême publiquement insultée et menacée, il

(1) Jules Janin, auteur, en ce temps-là, de la *Femme guillotinée*.

l'embrassa avec plus de ferveur et l'aima d'un plus ardent amour. Le poète des *Esquisses* fit place au poète d'*Amour et Foi*, de *Poésie Catholique* et des *Hymnes sacrées*. Il entra en rapport avec Lamennais. L'*Avenir* publia une *Vision* où apparaissait,

Avec un regard sombre,

Dante, le vieux poète à la plume de fer,
Immobile et portant la main sur son enfer.

Tout ce chapitre des relations de Turquety avec les autres de la Chénaie est intéressant. On y voit Lamennais corrigeant des vers et donnant au poète d'utiles conseils. « Quel sera le titre de votre nouveau recueil ? demande Lamennais. — J'ai l'intention de l'intituler *Amour et Foi*. — Pourquoi pas : *Dieu et l'Homme* ? — Oui, si j'étais Lamennais... — Il y aurait, riposta celui-ci, un magnifique thème à développer en vers. Je voudrais peindre une scène de plaisir, une orgie, et entrecouper les chants de la fête des sombres vers du *Dies iræ* ; quel contraste saisissant ! » Turquety s'empara de cette idée et en fit l'*Hymne du Siècle*, l'une de ses meilleures compositions. A-t-on remarqué que Victor Hugo dans *Lucrèce Borgia* avait mis en œuvre la même idée avec son énergie habituelle ? Rappelez-vous la première scène du troisième acte. Or, la conversation de Lamennais avec Edouard Turquety est du mois de décembre 1832 et *Lucrèce Borgia* fut représentée le 2 février 1833.

Amour et Foi venait à peine de paraître que l'heureux poète songeait déjà à développer sa pensée dominante dans un nouveau livre qui vit le jour en 1836 sous le titre de *Poésie Catholique*. La préface en est belle. C'est un cri de l'âme, une affirmation

éloquentes des convictions de l'auteur. « Il ne s'agit plus aujourd'hui, écrivait-il, de l'art religieux, mais uniquement de l'art catholique. Il est temps que la foi et la poésie se lient entre elles par une communion indissoluble. Il faut que les deux nobles sœurs, trop longtemps désunies, marchent désormais de front sous la même bannière en invoquant la même parole, celle de l'Église, épouse du Christ. » Peut-être dans ce volume le grave écrivain a-t-il trop appuyé sur le côté sévère des croyances catholiques. Son ami Souvestre le lui reprochait dans la *Revue de Paris* : « Sa voie disait le critique, est devenue austère : tout est sombre en lui jusqu'à sa résignation ; ses vers donnent au cœur je ne sais quelle secousse douloureuse, lors même qu'ils n'ont à exprimer que la tendresse et la joie ; les pleurs semblent toujours prêts de déborder comme d'une coupe trop pleine (1). » Plus tard Turquety lui-même regrettera l'âpreté de ce livre. « Je me souviens, disait-il en faisant allusion à la teinte sombre de la plupart des pièces, que Brizeux le comparait un jour pour la couleur aux tableaux espagnols du Louvre, Zurbaran et Murillo. »

Sur le conseil de Lamartine, Turquety composa les *Hymnes sacrées*. « Il n'y a que vous et Soumet, lui disait l'auteur des *Harmonies*, qui en soyez capables, et Soumet est trop vieux. » Ce recueil, où le poète célèbre les solennités de l'Église, est comparable à un rayon de lumière dans une cathédrale gothique. Livre pur, plaintif, attendrissant. Brizeux pleurait aux belles pages :

(1) Cet article d'Émile Souvestre est reproduit en tête de l'édition de Turquety publiée en 1857.

O mon cœur, sois plus fort, mon pauvre cœur, achève,
 Achève d'oublier, puisque tu perds ton rêve,
 Puisque le doux flambeau de tes belles amours
 Se voile à ton regard, se voile pour toujours...
 ... Ou plutôt, puisque rien ne saurait te guérir,
 Mon cœur, mon pauvre cœur, achève de mourir !

En 1845, au printemps, Édouard Turquety fit paraître sous le titre : *Fleurs à Marie*, une sorte de mois de Marie poétique, dédié à madame Swetchine. Ces fleurs, un peu hâtives, se sont vite fanées. Quelques-unes pourtant ont gardé leur fraîcheur et leur parfum, l'*Assomption* notamment.

Elle a pris son vol... Où va-t-elle
 Par les espaces entr'ouverts ?
 Où va cette femme immortelle
 Au milieu de ce flot d'éclairs ?
 Elle s'élançe, éblouissante,
 Avec la vitesse puissante
 De l'aigle ou des vents fugitifs ;
 Elle s'élève, couronnée,
 Par-dessus la terre étonnée,
 Par-dessus les cieus attentifs.

Cette femme que l'ange nomme
 Au bruit des acclamations,
 C'est la mère du Dieu fait homme,
 Du Désiré des nations.
 C'est la Vierge auguste et féconde,
 Qui porta le Sauveur du monde,
 Dans un siècle à jamais sacré ;
 C'est la mère pleine de grâce
 De celui qui mourut en face
 De ce grand ciel qu'il a créé.

Il règne maintenant, il plane
 Au-dessus de l'homme pervers ;
 Le martyr d'un peuple profane
 Est là-haut roi de l'univers.

Pas un des soleils de l'espace
Qui ne se courbe quand il passe
En murmurant son nom béni ;
Il peut tout frapper, tout absoudre ;
Il a pour messager la foudre ;
Il a pour palais l'infini.

Et c'est là, sous un dais de flamme,
Qu'il vient de serrer dans ses bras
La douce Vierge, l'humble femme
Qu'il choisit pour Mère ici-bas.
Oh ! de quel brillant diadème
Il entoure ce front qu'il aime !
Quel triomphe immense et divin !
Le Seigneur, le Dieu des victoires,
La porte aujourd'hui dans sa gloire
Comme il fut porté dans son sein.

O vous que le Christ environne,
O sainte Mère du saint Roi,
Daignez, du haut de votre trône,
Daignez dissiper notre effroi.
Protégez-nous contre l'audace
De l'ennemi qui nous menace ;
Fortifiez notre abandon ;
Préservez-moi d'une défaite,
O vous que l'Éternel a faite
Si puissante pour le pardon !

Plaignez, sauvez l'homme fragile,
Qui, sans vous, mourrait tout entier,
Pauvre créature d'argile
Que tout fait trembler, ployer !
Ayez pitié quand il s'égare,
Et, dans son atmosphère avare,
Envoyez quelques lueurs ;
Rendez-lui plus doux que de coutume
Ce pain du soir, pain d'amertume,
Qu'il paye avec tant de sueur !

Aidez nos âmes à renaître.
Voyez ! Nous défailons déjà...

Priez pour nous le divin Maître ;
 Dites : « Mon Fils ! » Il cédera.
 Que refuse-t-il à sa Mère ?
 Implorez-le ; votre prière
 Nous empêchera de périr.
 Chaque mot d'une voix si pure
 Fait disparaître une souillure
 Et fait éclore un repentir.

Un *Acte de foi*, dernier ouvrage de Turquety et qui n'a vu le jour qu'en 1869, deux ans après la mort du poète, chante avec la vigueur d'autrefois et une mansuétude nouvelle les croyances catholiques. Le talent n'a pas diminué, s'il n'a pas grandi.

Tous ses amis étaient morts depuis longtemps déjà, Souvestre en 1864, madame Swetchine en 1857, Brizeux en 1858, Boulay-Paty en 1864, quand lui-même s'éteignit, le 18 novembre 1867, doucement, les lèvres collées sur les pieds du Christ qu'il avait si noblement chanté.

Il revit, le doux poète, dans l'ouvrage de M. Saulnier, avec sa foi inébranlable, ses pieuses ardeurs et sa candeur. Ses lettres, ses notes intimes et les lettres de ses amis qui sont habilement fondues dans le récit, nous le révèlent mieux encore que ses poésies. La forme du vers un peu hésitante, défaillante même, a trop souvent trahi l'émotion de son âme. Pour sauver du naufrage le nom d'Édouard Turquety, il eût fallu cueillir dans son œuvre une anthologie... N'eût-elle que vingt pages, elle porterait avec soi

L'odeur des bois et des mousses
 Et quelques paroles douces
 Comme les roses de mai...

ou, ce qui vaut mieux mille fois, la bonne odeur de Jésus-Christ (1).

L'œuvre entière de M. Achille du Clésieux, elle aussi, est une harmonie, une élévation, un cantique à la nature, à l'âme, à la famille, à l'Église, à Jésus-Christ, à Dieu. C'est un cantique et c'est un psaume, un psaume de repentir, de piété, de pureté, d'amour et de sainte vaillance.

Il y a longtemps que Ballanche, le théosophe de l'Abbaye-aux-Bois, écrivait des poésies du noble comte : — « Les douleurs de l'exil et les joies de la patrie céleste y font perpétuellement entendre comme des refrains alternatifs... Un autre caractère de la poésie de M. du Clésieux est d'aller directement à l'âme, sans trop passer par l'imagination ; elle est différente en cela de la musique, dont cette poésie, au reste, a toute l'harmonie rêveuse et idéale. Elle est de plus miséricordieuse comme la charité. » Châteaubriand de son côté écrivait à l'auteur : « Ce que vous chantez est si consolant et si beau, que non seulement vous composez des vers harmonieux mais que vous faites encore une œuvre de piété en prenant la lyre. » Il n'est pas jusqu'à Sainte-Beuve qui ne se laissât attendrir par les chastes effusions de cette âme aimante :

Cette voix prie et monte et rarement descend.
C'est l'arome léger de votre âme embaumée,
L'excès de votre encens, sa plus haute fumée...
Poète, par le cœur ! ..

Elle est considérable l'œuvre de M. Achille du

(1) Cf. la *Vie d'un poète, Edouard Turquety (1807-1867)*.
Étude biographique par Frédéric Saulnier. Paris, Gervais, 1885.

Clésieux, et les huit volumes in-octavo que j'ai là sur ma table n'en sont que le choix sévère.

C'est d'abord *Exil et Patrie*. Le poète cherche son vers. Je reconnais Lamartine

Dans les vagues des mers et les brises d'aurore...

Hymnes d'un vol puissant, mais qui planent dans un ciel trop vague et près d'une mer dont les contours ne me semblent pas assez dessinés. Ballanche a lui-même noté l'exubérance de quelques pièces. « On dirait, — ce sont ses propres expressions, — la lutte de Jacob avec l'ange ; mais l'ange fut un trop terrible lutteur, Jacob resta blessé. » Le poète ailleurs, à deux reprises, nous a fait la confidence de ses luttes douloureuses :

Seigneur ! si mes regards se changeaient en paroles,
Si ma lèvre pouvait se passer de symboles,
Qui parlerait plus haut que moi ?

Dites, n'est-ce donc pas un rêve lourd, étrange,
De sentir à son flanc comme deux ailes d'ange
Et de ramper dans ses transports ?...

Et plus loin :

Je voudrais un autel d'éternelle lumière,
Où mon cœur brûlât en encens...
Et je n'ai pas de voix, et ma langue est glacée !
Et je porte le poids d'une ardente pensée
Qui rampe et dévaste les bords...

Non, poète, vous ne rampez pas ; mais, dès ce temps-là, et avec tous les maîtres chanteurs, vous avez compris et douloureusement senti la difficulté d'égaliser la parole à la pensée. Dès ce temps-là vous

disiez dans votre langue ce qu'un autre redira plus tard dans la sienne :

Quand je vous livre mon poème,
 Mon cœur ne le reconnaît plus ;
 Le meilleur demeure en moi-même,
 Mes vrais vers ne seront pas lus (1).

Toutefois, bien des pages nous ont charmé, dans ces premiers recueils, où se fait entendre la note personnelle. Signalons, entre autres, l'épître *A Lamartine*, l'épître *A Sainte-Beuve*, *A mes Souvenirs* :

Fuyez, doux fantômes, vains songes.

 Pourquoi lorsqu'en moi tout sommeille,
 Votre voix, loin de s'assoupir,
 Fait-elle entendre à mon oreille
 Tout un passé dans un soupir!...

Autre amour, *Autre espérance* a de jolies strophes.
Confidence a des vers comme ceux-ci :

. Il est en moi de mystérieux songes,
 Sources aux sables d'or que je crains de troubler...

J'aimerais à citer le *Rêve* presque en entier; le vers y est d'une simplicité charmante. N'oubliez pas de lire les *Deux esprits*, d'une langue si ferme et *Le plus sûr*, d'un style si fin :

Nous pourrions nous priver des meilleurs crus de France
 Quand nous boirons ;
 Mais nous ne pouvons pas nous passer d'espérance
 Quand nous pleurons.

(1) Sully Prudhomme. *Stances et Poèmes*. Au lecteur.

Je doute que Lamartine se soit élevé vers Dieu
d'un coup d'aile plus puissant que M. du Clésieux
dans la finale du *Vol de l'âme* :

Et de son souffle ardent balayant les soleils,
Elle avance toujours dans l'espace sans borne...

et le reste...

Et les déserts, les mers, les vents et la tempête,
Je les brave avec toi !
Qu'ils viennent essayer de briser sur ma tête
Ma couronne de foi !...

Dans *Paris* ce ne sont plus les plaintes de l'exil ni
les résignations attendries, non plus les douceurs
de l'espérance, c'est l'accent indigné de l'honnête
homme, c'est la satire généreuse : on sent que le
poète est blessé dans sa foi et dans ses amours. Ces
vers, dépouillés d'artifice, sincères, presque nus, et
d'une audace toute chrétienne, font songer à cette
prose vaillante dont Louis Veuillot disait en un beau
vers :

O prose, mâle outil et bon aux fortes mains !

Cependant, pourquoi le tairais-je ? aux pièces les
plus vibrantes, comme *Paris le soir*, le *Théâtre*, la
Bourse, je préfère l'épître si humble, si cordiale, si
touchante, que le fondateur de la colonie de Saint-
Ilan adresse à Marc Jaffrain, son premier contre-
maître :

Tu pris nos orphelins et marchas à leur tête.
Le matin, le clairon annonçait le réveil ;
Je te vois devançant le lever du soleil,

Guider les vingt enfants à l'âpre labourage,
Et par des chants pieux ranimer leur courage...

Le vieux soldat, Marc Jaffrain, donne tous ses soins aux travaux manuels. Le poète se fait maître d'école !

Au coucher du soleil tu t'asseyais alors.
Ton devoir s'appliquait au travail du dehors.
Le mien était d'ouvrir à ces intelligences
Les régions de l'âme et des humbles sciences,
Et lorsque finissait l'heure de la leçon,
Prenant sur tes genoux le plus petit garçon,
Retenant mieux que lui le sens de ma parole,
Tu te trouvais heureux de faire enfin l'école.

N'est-ce pas que ces vers sont délicieux ! On ne songe pas du tout avec un tel poète à la question d'art. « Poète par le cœur, » disait Sainte-Beuve. La fin de cette même pièce est exquise :

Le ciel répand sur nous ses biens réparateurs.
Mais quand je viens rêver sous mon épais ombrage,
Ou contempler le flot qui se berce à la plage ;
Quand j'entends les échos répéter dans les bois
Le chant des orphelins que j'ai dit tant de fois,
Si mon nom, emporté comme un bruit dans l'espace,
D'un trait de charité doit laisser quelque trace,
Tout l'honneur appartient à ce modeste appui,
Après nous, ô mon Dieu ! le fondateur, c'est lui !

Les *Nobles cœurs* retentissent comme une clameur. Il y a du prophète dans ce *Vates* qui veut de l'universel naufrage sauver au moins la dignité de l'âme par l'ardeur de ses indignations et la sincérité de ses tristesses. Je ne dis pas que les vers sont ciselés, — il est bien question de ciselure quand il est question de vie ou de mort ! — je dis qu'ils sont

forgés d'une main hardie et d'un bras nerveux. Ils jettent de vives étincelles, comme le fer sur l'enclume, et parfois de beaux rayons.

Sursùm corda!... Pour nous c'est le cri dans l'épreuve!
 Non! jamais de son Dieu l'âme ne resta veuve.
 Au Calvaire, au Thabor, proscrit ou blasphémé,
 Qu'importe!... Il est toujours le Sauveur bien-aimé!
 Insensés qui croyez étouffer dans notre âme
 L'amour qui s'agrandit quand le combat l'enflamme,
 Qui cherchent, à défaut du cirque et des lions,
 Une forme moderne aux persécutions;
Sursùm corda!... Le Christ a triomphé du monde!...

Il y a de tout un peu dans le volume justement intitulé : *Mosaïque*; et il nous semble que l'auteur l'a bien qualifié dans cette phrase : « C'est l'histoire naïve d'une âme avec ses différentes dates et ses phases successives; la reproduction, par feuillets détachés et mutilés, du livre de la vie humaine. » Ici encore le poète n'a cure des soucis du rythme, de la recherche du mot, du pittoresque dans la description, des amusements de l'imagination. Il ne veut faire de sa poésie, « absolument oublieuse de la renommée, comme il le dit fort bien lui-même, que la manifestation de la foi en Dieu, dans l'âme humaine, et, par cela même, une protestation vibrante de spiritualisme contre le matérialisme et les blasphèmes contemporains ». L'œuvre entière de M. du Clésieux est d'une unité parfaite. Oui, ces *Chansons du peuple* sont dans la note du poème intégral tout aussi bien que *Tentation*. Elles me plaisent, ces chansons. Plus d'une est vraiment populaire d'allure, de ton, de tour et de saveur. Que ne puis-je citer le *Bon Ménage* :

Mets au moutard sa culotte neuve...

l'Ouvrier d'autrefois, le *Malin*, les *Bretons* si chantants sur l'air de *l'Ann ini goz*, *l'Aveugle de Saint-René*, une complainte, le *Charpentier*, etc., etc. Du sel, il y en a, et de la grâce, et de la gaieté.

J'arrive au poème charmant entre tous les autres, à cette douce *Armelle* qui est la *Pernette* de M. du Clésieux et sa *Tour d'ivoire*.

« Un chrétien peut-il sans scrupule peindre les luttes de la passion, ses espoirs enivrants, ses joies fragiles, ses déceptions qui meurtrissent l'âme, le cri de la conscience qui la réveille par le remords, jusqu'à ce qu'enfin, vaincue et encore palpitante, elle tombe aux pieds de Dieu en lui disant : « C'est vous seul que je dois aimer? » C'est en ces termes francs que la question a été posée par l'évêque de Saint-Briec, et Mgr David n'a pas hésité à répondre oui. « Ce qui respire à chaque page de votre œuvre, écrit à l'auteur le pieux prélat, c'est à côté des entraînements du cœur vers une créature d'élite dont l'innocence est encore la première beauté, le sentiment du devoir énergique proclamant sans cesse ses droits imprescriptibles ; c'est le respect du sujet aimé, l'appel de Dieu que rien n'étouffe ; sa main sans cesse réclamée pour relever et purifier... »

Voici, en peu de mots, le sujet de cette histoire :

Dans un vieux château qui domine la haute mer on voit brûler une lampe. A sa lueur souvent veille un jeune homme :

Tantôt sa tête était immobile et pensive,
Tantôt il écrivait d'une main convulsive.
Ce jeune homme, à cet âge où brûlent les désirs,
Soudain s'était senti glacé dans ses plaisirs,

De ses blés encor verts la tige était flétrie.
 De ses joyeux festins la coupe était tarie ;
 De ses emportements il ne restait en lui
 Qu'un immense dégoût et l'incurable ennui.

Pourtant, peu à peu, dans la solitude des champs,
 dans la prière et dans l'étude, il a recouvré la foi et
 cette paix divine qui surpasse tout sentiment. Un
 soir il rencontre Armelle.

. Un soir, loin des vains bruits,
 Lui recherchant des fleurs, elle cueillant des fruits,
 Un regard échangé, quelques paroles brèves,
 Firent soudain éclore un printemps dans leurs rêves.

Rapide printemps!... Armelle est pauvre et le
 jeune homme est riche. La mère du gentilhomme en
 mourant lui a fait jurer qu'il n'épouserait jamais
 Armelle ; car une mésalliance tuerait son vieux père.
 Il a juré. La jeune fille navrée, mais résignée, le con-
 jure de s'enfuir et de chercher dans les voyages
 une distraction à ses cruels chagrins. Il part, il re-
 vient, la même plaie au cœur et plus profonde. Mais
 il sera le martyr de son serment. Cependant la mère
 d'Armelle est morte. Armelle entre au couvent. Cinq
 ans se sont passés dans l'ombre et le silence... Elle
 meurt elle-même...

.
 Des voix douces chantaient les psaumes lentement ;
 Un lis coupé gisait sur le drap mortuaire ;
 Quatre cierges jaunis l'entouraient pauvrement.
 Et quand on descendit la châsse dans la terre,
 Un sanglot étouffé s'entendit seulement.

Le sacrifice avait atteint la dernière cime de l'im-
 molation.

La fosse était fermée, et dans le cimetière
 La morte reposait délaissée en sa bière.
 Le jeune homme pria, d'une poignante voix ;
 Ce fût lui qui mit sur sa tombe la croix.

Alors il lui sembla, dans la nue entr'ouverte,
 Voir planer sur la fosse, à peine recouverte,
 Une vision blanche, avec un nimbe au front.

La voix suave d'Armelle lui parle d'amour céleste
 et de joies sans déchirements, sans ombre et sans
 fin...

Et l'apparition remonta vers la nue
 D'où sur lui descendit une paix inconnue.

Tel est ce poème, ardent et pur, orageux et tranquille, et dont le dernier mot n'est autre que cette parole de saint Augustin si heureusement rappelée par Mgr David : *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*. Ce livre toutefois n'est pas plus fait pour l'adolescence que les *Confessions* du docteur pénitent. Il va de lui-même aux âmes qui se sont brisées aux écueils et déchirées aux épines. Ce poème touche, parce qu'il est jailli des entrailles humaines. Rien de factice, rien de banal. C'est un flot de sang qui s'écoule d'une blessure ouverte. Au point de vue purement littéraire, je regretterais peut-être ces strophes lyriques et ces mètres variés mêlés un peu arbitrairement à la narration.

De la *Conscience* et du *Cri de l'âme* je ne puis dire qu'un mot. C'est une protestation suprême contre les dernières iniquités de la politique et contre les blasphèmes :

O Christ, qu'il est amer à subir ton silence !
 Ils outragent ton nom, ils renversent tes croix ;

De la bouche qui t'aime ils étouffent la voix.
 Qu'ils frappent donc aussi ton côté de leur lance,
 Que de ton sang divin jaillisse un dernier flot;
 Le soldat qui t'a fait cette large blessure
 D'un bienfaisant remords a senti la morsure.
 Plus d'un cœur comme lui renaitra d'un sanglot.

Et maintenant, qu'il y ait dans cette œuvre si magnifiquement chrétienne des aspérités, des prosaïsmes et des longueurs, nous le savons et l'auteur ne l'ignore pas ; mais où trouverons-nous, sauf peut-être dans Lamartine et dans Laprade, une telle élévation de pensées et de sentiments, tant de foi, une si radieuse et si intrépide espérance, et, par-dessus tout, un si profond amour?...

La Pauvre Fille et le *Petit Savoyard* embaumeront-ils la mémoire fraternelle d'Alexandre Soumet et d'Alexandre Guiraud ? « Sans la veine riche, disait Horace, on ne fait rien de durable. »

De Charles Nodier lui-même, « ce merveilleux talent de nature et de fantaisie, » que reste-t-il ? D'aimables stances peut-être, adressées à Musset :

J'ai lu ta vive odysée

Cadencée ;

J'ai lu tes sonnets aussi,

Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable **Muse**,

Qui t'amuse,

Réserve encor des chansons

Aux doux sons.

Par le faux goût exilée

Et voilée,

Elle va dans ton réduit

Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille
 Qui s'éveille,
Elle te berce aux concerts
 Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
 Des génies,
Et les contes favoris
 Des Péris,

Les jeux, les danses légères,
 Des bergères,
Et les récits gracieux
 Des aïeux ;

Puis, elle se trouve heureuse,
 L'amoureuse,
De prolonger son séjour,
 Jusqu'au jour.

Quand, du haut d'un char d'opale,
 L'aube pâle
Chasse les chœurs clandestins
 Des lutins,

Si l'aurore mal apprise
 L'a surprise,
Peureuse, elle part sans bruit
 Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
 Qui s'efface,
Le soupir mélodieux
 Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
 De la prose,
Ses journaux et ses romans
 Assommants.

Fuis l'altière période
 A la mode,
Et l'ennui des sots discours,
 Longs ou courts.

Fuis les gammes et les mètres
 De nos maîtres,
 Jurés experts en argot
 Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
 Froids et rogues
 Qui soumettraient tes appas
 Au compas.

Mais reviens à la vesprée,
 Peu parée,
 Bercer encor ton ami
 Endormi.

Le charme de Nodier, c'est le simple et le naturel.
 Il les a définis l'un et l'autre excellemment :

Le simple, c'est le beau que j'aime,
 Qui, sans frais, sans tons éclatants,
 Fait le charme de tous les temps.
 Je donnerais un long poème,
 Pour un cri du cœur que j'entends.

En vain une muse fardée
 S'enlumine d'or et d'azur.
 Le naturel est bien plus sûr :
 Le mot doit mûrir sur l'idée,
 Et puis tomber comme un fruit mûr.

Voyez Béranger lui-même. Qui fut jamais plus à la mode que Béranger ? » Ce qui restait de velours au vieux trône, a dit spirituellement M. Montégut, il l'a déchiré, et il en a fait des masques pour l'amusement du populaire (1). » C'est lui et Victor Hugo qui ont créé la légende napoléonienne. On a chanté ses chansons jusque dans nos plus lointains villa-

(1) *Nos Morts contemporains*. Première série, p. 5. Paris Hachette. 1883.

lages. Sa mort fut regardée comme un deuil national. Où en est-il aujourd'hui ? Au dernier échelon de la décadence, l'oubli complet. L'oubli de la jeunesse, « c'est le grand linceul », a remarqué l'un de ses plus fervents admirateurs (1). Cet oubli est-il injuste ?

Parce que Béranger chante « le Dieu des bonnes gens », parce qu'il aimait à lire l'Évangile et citait souvent le *Sermon sur la Montagne* comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de grandeur, parce qu'il a dit un jour : « Il me semble que la première personne que je rencontrerai en arrivant dans l'autre monde, ce sera Jésus-Christ... », on a conclu qu'il était non pas seulement croyant, mais chrétien de cœur sinon de foi... » Si vague et si peu gênant que soit un tel christianisme, nous avons de la peine à l'admettre en Béranger. Ce sont les faits qui prouvent, et les œuvres sont là. Que chante l'auteur de *Frétilton* ? L'orgueil et la luxure, la superbe et la ripaille. S'il prie Dieu, le « Dieu des bonnes gens », c'est le coude sur la table et le verre à la main. Sa conception de l'amour n'est pas seulement vulgaire, mais grossière, mais obscène. L'innocence, il l'outrage. La pudeur, il en rit.

. Des sujets polissons
Le ton m'affriole....

Il a contre la société des haines scélérates ; rappelez-vous les *Contrebandiers*. Il a contre l'Église, — l'Église, œuvre de Jésus-Christ cependant, — le

(1) Ernest Legouvé. *La lecture en action*, p. 183. Paris Hetzel.

venimeux sifflement de la vipère. Pour une fois qu'il rencontre ici-bas le Fils de Dieu, il ne trouve rien de mieux « que la niaise indécence (1) » d'un rapprochement entre Jésus-Christ et Christophe Colomb ; lisez le dernier couplet des *Fous*.

A-t-il jamais soupçonné les sentiments élevés, généreux, par exemple les sentiments de la famille?... Quoi donc ? Il a aimé son pays et le drapeau français. Il a pleuré sur les misérables.

Littérairement, Béranger avait quelques-unes des grandes qualités qui font le poète. Peu d'essor, sans doute, mais de l'originalité, au moins dans la conception ; une grâce un peu maigre, c'est vrai, la rêverie à fleur d'âme, mais le sentiment du rythme (2) et de l'image ; le tour un peu forcé, le crayon mou, l'expression prosaïque, obscure à force de concision, mais aussi le naturel, le trait vif, allègre, la précision savante, surtout l'art d'amener le refrain, du bon sens, de la gaieté, et quelquefois, près du rire, les larmes. La grande lacune de Béranger, c'est le style. Il n'a jamais pu arriver à tailler sa plume. Ce n'est qu'à force de tâtonnements, ce n'est qu'après avoir essayé le poème, la tragédie, la comédie, qu'il s'est rabattu sur la chanson ; mais encore, dans cette forme étroite, « il n'a jamais pu arriver à se créer un style assez simple pour reproduire les faces multiples de sa pensée ». Qui porte ce jugement ? Le critique que j'appelais tout à l'heure l'un des plus

(1) Le mot est de Louis Veuillot. Cf. les *Mélanges*, 1^{re} série, t. VI, p. 532. Paris, Vivès, 1857.

(2) Cependant, M. Vinet a fait cette remarque : « Sa phrase, trop souvent, se crispe en se contractant à l'excès, et le rythme, victime d'une sorte de lapidation, disparaît sous une grêle serrée de mots durs et lourds. (*Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, t. II, p. 35-36.)

fervents admirateurs du chansonnier, M. Legouvé en personne (1).

Sur un point cependant, nous nous séparons de M. Legouvé, en ceci qu'il nous est impossible de découvrir dans les *Chansons un coin de l'Attique*. Béranger a autant ignoré le grec que le latin, aussi bien Anacréon qu'Horace. Il a beau s'écrier :

Oui, je fus grec...,

il ne l'est pas du tout... Nous savons les vers et même les strophes, — quelques vers et quelques strophes, — que l'on pourrait opposer à cette négation, et nous répondons : *Heureuses rencontres*. Que si vous insistez, comme d'aucuns l'ont fait, vous prouvez seulement que votre connaissance de la littérature grecque est très superficielle. M. Jules Claretie (dans une conférence qui date de 1865) a vu dans le chansonnier lorsqu'il l'a comparé à... Basse-lin (ou à Jean le Houx, c'est tout un), beaucoup plus clair que M. Armand Silvestre qui, par amour de la rime riche sans doute, mêle sur son front

Aux roses de Moschus les lauriers de Tyrtée.

Tel quel, il abordera la postérité avec quelques chansons qui peut-être sont des odes : les *Couplets sur Waterloo*, par exemple, les *Rossignols*, les *Hirondelles*, le *Juif errant*, *Jacques*, le *Vieux Vagabond*, les *Bohémiens*, *Jeanne la Rousse*. Citons les *Souvenirs du peuple* :

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps;

(1) *Loco citato*.

L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille :
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez-nous la veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui.
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère.
 Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois, il passa.
 Voilà bien longtemps de ça :
 Je venais d'entrer en ménage.
 A pied grimpant le coteau,
 Où pour voir je m'étais mise,
 Il avait un petit chapeau
 Avec redingote grise.
 Près de lui je me troublai.
 Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour ma chère.
 — Il vous a parlé, grand'mère,
 Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
 A Paris étant un jour,
 Je le vis avec sa cour :
 .. Il se rendait à Notre-Dame.
 Tous les cœurs étaient contents ;
 On admirait son cortège.
 Chacun disait : Quel beau temps !
 Le ciel toujours le protège.
 Son sourire était bien doux ;
 D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.
 — Quel beau jour pour vous, grand'mère !
 Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.

Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !

Oh ! quelle guerre !

— Il s'est assis là, grand'mère !

Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite

Je sers piquette et pain bis.

Puis il sèche ses habits ;

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,

Il me dit : Bonne espérance !

Je cours de tous ses malheurs

Sous Paris venger la France.

Il part ; et comme un trésor

J'ai depuis gardé son verre,

Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère ?

Vous l'avez encor ?

— Le voici. Mais à sa perte

Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,

Est mort dans une île déserte ;

Longtemps aucun ne l'a cru ;

On disait : « Il va paraître ;

Par mer il est accouru ;

L'étranger va voir son maître. »

Quand d'erreur on nous tira,

Ma douleur fut bien amère,

Fut bien amère.

— Dieu vous bénira, grand'mère,

Dieu vous bénira. »

Désiré Nisard a dit des *Souvenirs du peuple* :
« C'est un joyau sans prix (1). »

La chanson des *Hirondelles*, si répandue dans le peuple encore aujourd'hui, toute de sentiment, nous sera un exemple de la variété de tons que sait prendre Béranger.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France ;
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour :
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?

(1) *Précis de la Littérature franç.*, p. 354. Nouvelle éd. Paris, Didot, 1878.

Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats,
 Ont-ils revu tous le village ?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
 Du vallon reprend le chemin ;
 Sous son chaume il commande en maître,
 De ma sœur il trouble l'hymen.
 Pour moi plus de mère qui prie,
 Et partout des fers ici-bas.
 Hirondelles de ma patrie,
 De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

Très habile joaillier à lier de fines pierreries dans une belle parure et à les assortir, Béranger sait aussi entonner toutes les chansons : Chansons sentimentales (*Petit Oiseau, Étoile qui file, Marie Stuart, Les Hirondelles*); chansons philosophiques (*Métempycose, les Bohémiens, Louis XI, le Dieu des bonnes gens, le Juif errant*); chansons politiques, sociales, humanitaires (*La Sainte alliance des peuples, le Chant du Cosaque, Psara, La Fayette, Adieux à la campagne, Malade, Voyage imaginaire*); chansons nationales et patriotiques... On peut dire de son clavier qu'il compte plus d'une octave.

De plus il serait facile de recueillir dans l'œuvre de Béranger ce que Rossini appelait « des pincées de mélodie », c'est à dire de charmants vers et des couplets délicieux :

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles (1)...

J'ai vu la paix descendre sur la terre,
 Semant de l'or, des fleurs et des épis (2)...

(1) *Le Voyage imaginaire.*

(2) *La Sainte Alliance des peuples.*

• • • • •
 Dieu d'un sourire a béni la nature (1)...
 • • • • •

Dans une conque de saphyr
 De huit papillons attelée,
 Elle (2) passait comme un zéphyr.
 Et la terre était consolée.
 • • • • •

Au coin de l'âtre où je tisonne,
 En rêvant à je ne sais quoi,
 Petit grillon, chante avec moi (3).
 • • • • •

Au détour d'une eau qui chemine,
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumaine (4)...
 • • • • •

- Près du rouet de sa fille chérie,
 Le vieux sergent se distrait de ses maux,
 Et d'une main que la balle a meurtrie,
 Berce en riant deux petits-fils jumeaux (5).
 • • • • •

Voilà bien Béranger : un tableau d'intérieur vivement peint, le contraste d'une barbe blanche et d'une tête blonde, un paysage en deux vers, un petit drame dans un décor de fleurs ou dans un chœur de danses, des sentiments touchants, des pensées fortes, quelquefois la note profonde, le style lapidaire, et toute une vision dans un membre de phrase :

Un conquérant dans sa fortune altière

(1) *Le Malade.*

(2) *La Fée Urgande.*

(3) *Le Grillon.*

(4) *Les Hirondelles.*

(5) *Le vieux Sergent.*

Se fit un jeu des peuples ei des rois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois (1).

Dans un palais où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruit des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas (2).

J'ai vu d'un géant le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'occident (3).

Ne dirait-on pas en quatre vers, ou plutôt en quatre coups de pinceau, l'esquisse magistrale d'une fresque grandiose ?

Mais au demeurant, « de petites pincées de poésie. »

Ce n'est donc pas à Lamartine qu'il le faut comparer, dont la muse nage dans l'éther d'un vol si puissant et si doux ; ce n'est pas non plus à Victor Hugo, le maître des sons, des formes et des couleurs ; ce n'est davantage à Musset, ce génie prime-sautier, capricieux, dangereux et charmant ; non, pas aux maîtres, mais à leurs disciples, à Moreau par exemple ou à Dupont.

Hégésippe Moreau, en effet, a bien des traits de ressemblance avec Béranger, hélas ! et non des meilleurs. Il est plus gai, mais aussi plus cynique ; il est plus mélancolique, mais aussi plus violent. Moreau n'a reculé ni devant la pire débauche, ni devant le plus grossier blasphème, ni devant l'impiété la plus

(1) *Le Dieu des bonnes gens.*

(2) *Ibid.*

(3) *Le Chant du Cosaque.*

sacrilège. Ses chansons déshonorent sa mémoire. Il y a mieux dans son œuvre, et Dieu merci ! Elevé gratuitement par des prêtres qu'il a trop souvent insultés et calomniés, chaque fois qu'il s'arrache aux indécences et au libertinage, quand il voit en songe sa première enfance, ses matinées de printemps,

L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière,

il est vrai poète, il est exquis.

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère.
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière.
Un jour... puis en marche, et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore.
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
 Au prône le répète,
 Paye un bienfait (même égaré),
 Ah ! qu'il songe à ma dette !
 Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
 La joie à la chaumière,
 Et garde des vents et des pleurs
 La ferme et la fermière ?

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
 A son fuseau sourie,
 Comme les anges aux fils blancs
 De la Vierge Marie !
 Que tous, par la main, pas à pas,
 Guidant un petit frère,
 Réjouissent de leurs ébats
 La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
 Tu n'es qu'un faible hommage ;
 Mais qu'en avril le rossignol
 Chante, et la dédommage ;
 Qu'effrayé par ses chants d'amour,
 L'oiseau du cimetière,
 Longtemps, longtemps se taise pour
 La ferme et la fermière.

La *Fauvette du Calvaire*, naïve légende, semble un feuillet détaché d'un missel gothique.

En quoi la *Voulzie* est-elle inférieure au *Pont Kerlô* de Brizeux ?

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
 Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la *Voulzie* ?
 La *Voulzie*, est-ce un fleuve aux grandes îles ? non ;
 Mais avec un murmure aussi doux que son nom,
 Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
 Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
 Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,

Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
 Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
 Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
 Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
 Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
 Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
 Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
 L'onde semblait me dire : « Espère, aux mauvais jours
 Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
 C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
 A toutes mes douleurs jetais ce mot : « Espère !
 Espère et chante ! enfant dont le berceau trembla.
 Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là !
 Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère !
 Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
 J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
 Bluet éclos parmi les roses de Provins ;
 Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
 Presque tous maintenant dorment ; et, dans la vie,
 Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
 Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
 Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
 J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
 J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
 J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
 Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
 Triste, tant j'ai besoin d'un confident qui m'aime,
 Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
 De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
 Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
 Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
 Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
 Et causer d'avenir avec les flots menteurs !

Connaissez-vous beaucoup de pièces plus amère-
 ment belles que cette romance : *L'oiseau que j'at-*
tends ?

Les beaux soleils morts vont renaître,
 Et voici déjà mille oiseaux

Pendant leurs nids à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... Hélas !
A mes carreaux noirs d'hirondelles,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour, contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol ;
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats ,
Je le vois sans rêver la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas .

Voici le rossignol qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache au bois sous la feuille
Pour chanter un jour et mourir :
Il chante l'amour... Ironie !
Oiseau moqueur, chante plus bas
Eh ! qu'ai-je besoin d'harmonie ?
L'oiseau que j'attends ne vient pas .

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère ; devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie :
L'oiseau que j'attends ne vient pas .

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messenger dont Dieu se sert,
Corbeau qui sur les pas d'Elie,
Emiettais du pain au désert,
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps... ; mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas .

Et comme, en maints endroits de son *Myosotis*, le pauvre poète nous a bien peint ce vide immense, l'abîme douloureux que creuse le doute dans les nobles âmes ! Écoutez :

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane, une sainte épopée ?
Écoutez, l'âme en deuil, et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Etienne du Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense
C'est l'enfant à la bouche encor pleine de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre ;
La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils ;
Le vieillard qui, mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire, *ouvrez*, heurte aux funèbres dalles
Et, prêt à s'endormir de son dernier sommeil,
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil...
Mais plus souvent, hélas ! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthé qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit,
Epoussetant de l'œil chaque peinture usée,
Et du seuil à la nef, parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout
L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et, la rougeur au front, je l'avouérai moi-même
Qui suspends à la croix l'ex-voto d'un poème,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas
Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes

Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens,
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol.
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
Mais de vagues remords assailli de bonne heure :
 Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure ?
 Où marcher dans la nuit sans étoiles aux cieux,
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
 Abaissent sur leur front leurs couronnes de roses ;
 D'autres en proclamant l'idole liberté,
 Sous le glaive légal tombent avec fierté,
 Et promettent, mourants, de leur voix fatidique,
 Au Teutatès moderne, un culte druidique ;
 Ou soufflant la terreur sur l'Eglise et l'Etat,
 Tonnent, bruyants échos, autour de l'apostat,
 Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
 Posa le bonnet rouge, avec ses mains de prêtre.
 Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
 Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
 Le doute aussi m'accable, hélas, et j'y succombe :
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du désert égarant son essor ;
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor...

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire ;
 Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire. »
 Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
 Qui sur le front de Job autrefois a passé.
 Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
 Et soudain je sentis que je gardais encore
 Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
 Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

On sait qu'au suprême moment, sur un lit d'hôpital, ce « parfum » s'exhala de nouveau et qu'il embauma l'âme agonisante.

Orphelin, comme Hégésippe Moreau, Pierre Dupont fut, comme lui, recueilli par les prêtres.

Je ne sache pas qu'il les ait jamais comparés aux « ogres » qui sentent la chair fraîche. Son grand tort fut de rimer des chansons politiques, des chansons violentes, des chansons d'émeute. Ce fut aussi son châtiment, car celles-là sont médiocres. Là où Pierre Dupont ne le cède en rien à Béranger ni à personne, là où il est véritablement lui-même, véritablement inspiré, c'est dans le couplet rustique. Toute la France a chanté *les Bœufs* :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous les belles bêtes.
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes.
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux,
S'il me fallait les vendre...

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons ;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,

Pour les mener aux Tuileries,
Au Mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait les vendre...

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre Régent,
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre...

Théophile Gautier a fort bien qualifié la poésie de Pierre Dupont : « Cette chanson, dit-il, n'a pas l'air d'être faite par un homme de lettres dans son cabinet. Elle rappelle les cantilènes des paysans suivant leurs charrues, des pâtres gardant leurs troupeaux, des filles tournant leurs fuseaux au seuil des chaumières, des compagnons faisant leur tour de France, ou des mères endormant leurs nourrissons. Ces chansons-là où l'âme du peuple balbutie ses secrets sentiments dans une langue naïve, incomplète et charmante comme celle de l'enfance, se font toutes seules sur de vieux thèmes toujours jeunes et aussi anciens que le monde. L'air naît avec les paroles d'un soupir de pipeau, d'une plainte du vent, d'une roulade du rossignol ou d'un trille de l'alouette. Un bouvreuil dans la haie siffle la rime qui manque, et si la rime ne vient pas, on s'en passe ou on la remplace par une vague assonance. Quel poète de profession n'a parfois jaloué ces couplets d'une grâce si naturelle et si touchante et ne s'est dit qu'il donnerait volontiers ses plus beaux bouquets composés

avec d'éclatantes fleurs de serre, pour une de ces poignées d'herbes des champs mêlés de fleurettes sauvages au parfum agreste? » (1)

En ce genre d'inspiration rustique, citons encore *le Dahlia, la Véronique, le Repos du soir, les Œufs de Pâques, la Mère Jeanne, les Taureaux, le Cochon, la Vache blanche, la Chanson du blé, la Chanson des prés* :

Bêlements et mugissements,
Là vous me plaisez davantage,
Dans la senteur du pâturage.

A-t-on jamais mieux parlé de la fraise des bois ?

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine
Qui tient de l'amère et du rosier ;
Quand elle monte du fraisier,
On sent que la fraise est prochaine.

C'est Dupont qui a défini l'hirondelle :

Petits pieds noirs avec deux grandes ailes.

C'est lui qui a écrit *les Pins* et chanté *Ma Vigne* :

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant,
Comme un vert lézard, c'est ma vigne.

Le coup d'aile vers l'azur manque un peu dans Béranger. Il est partout dans la chanson de Pierre Dupont, même dans les strophes socialistes :

(1) *Les progrès de la Poésie française depuis 1830*, p. 324-325 dans *l'Histoire du Romantisme*. Paris, Charpentier, 1884.

Cependant notre sang vermeil
 Coule impétueux dans nos veines,
 Nous nous plairions au grand soleil,
 Et sous les rameaux verts des chênes (1) !

Il y a du Burns chez Pierre Dupont, comme il y a chez Sainte-Beuve, dans un genre tout différent, du Coleridge et du Wordsworth.

Sainte-Beuve n'est pas seulement le fin, le délicat critique que semble avoir adopté comme un maître et déjà, la postérité. Il est poète aussi ; il a marqué en son temps ; il a eu sa fleur, dans le renouveau de la Restauration, et son parfum. C'est même à lui que se rattachent, du moins par plus d'un fil, les poètes « intimes » d'aujourd'hui, les conteurs charmants dont la grâce légère est comparable au vol de l'abeille.

Certes, la Grèce antique est une sainte mère,
 L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère !
 Heureux qui par Sophocle et son roi gémissant,
 S'égare au Cythéron, et tard en redescend !...

.....
 La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore ;
 Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
 N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
 Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
 Cette Muse moins prompte et plus industrielle
 Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
 Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
 Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.
 Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
 A propos redoubla de douceurs consommées,
 Prit une saveur propre, un goût délicieux,

(1) *Le Chant des Ouvriers.*

Digne en tout du festin des pontifes des dieux.
 Et ceux qui du Taygète absents et d'Erymanthe,
 Ne peuvent, thyrses en main, et couronnés d'acanthé,
 En pas harmonieux, dès l'aube, y vendanger,
 Se rabattent plus bas à ce prochain verger,
 Où le maître leur sert la liqueur enrichie
 Dans sa coupe facile et toujours rafraîchie.
 Ne la rejetons point par de brusques dégoûts !
 Falerne qui se mêle au Chypre le plus doux,
 Il rend la joie au cœur. Ne brisons point d'Horace
 Le calice fécond de sagesse et de grâce ;
 Pour plus d'un noble esprit de travail accablé,
 C'est l'antiquité même et son suc assemblé,
 C'est la source du beau, des justes élégances,
 La gaité du dessert, des champs et des vacances.
 Virgile, c'est l'accent qui revient émouvoir,
 C'est l'attendrissement du dimanche et du soir ! (1)

Voilà l'épître en vers, à demi critique, et qui vaut peut-être la fameuse épître de Voltaire à Horace.

Sainte-Beuve observe ; il a le don de l'analyse : tenez-le pour un psychologue. Ce n'est pas un générateur cependant : il n'a pas assez d'originalité dans la pensée ni même dans la forme. Sa raison est loin d'être ferme, elle n'est pas saine non plus. Son goût moral est dépravé. Fils de René, frère d'Obermann, cousin de Werther, *Joseph Delorme* s'ennuie, et, pour tromper le spleen ou l'endormir, il fait appel aux plaisirs des sens. Il y a plus de chair que d'âme dans cette poésie. Même dans les *Consolations*, sous des apparences mystiques, ne vous y trompez pas, l'inspiration n'est point chaste. « Ce lis est hanté par des cantharides (2). »

Quel est donc le propre mérite de Sainte-Beuve ?

(1) *Pensées d'août*. A. M. Patin.

(2) Ce mot est de M. de Pontmartin.

C'est un certain lyrisme pittoresque et familier. C'est l'*intimité* dans le vers, le voilé, le *secret*, un peu à la façon des *mystiques* et des *lakistes* anglais. Ses poésies « recueillent ».

Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel ;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.
Et moi qui vois couler cette humble destinée,
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas ! je retombe en tristesse ;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu, qu'il sera bientôt soir (1).

Est-ce que ces vers ne mériteraient pas de rester dans la mémoire de ceux qui aiment la poésie douce et simple ?

Le chef-d'œuvre de Sainte-Beuve poète, c'est peut-être la touchante élégie intitulée *les Larmes de Jean Racine*. Donnons-la tout entière.

Jean Racine, le grand poète,
Le poète aimant et pieux,
Après que sa lyre muette
Se fut voilée à tous les yeux,
Renonçant à la gloire humaine,
S'il sentait en son âme pleine
Le flot contenu murmurer,
Ne savait que fondre en prière,
Pencher l'urne dans la poussière
Au pieds du Seigneur et pleurer.

Comme un cœur pur de jeune fille
Qui coule et déborde en secret,

(1) *Consolations*. Toujours je la connus pensive et sérieuse.

A chaque peine de famille,
 Au moindre bonheur, il pleurait ;
 A voir pleurer sa fille aînée ;
 A voir sa table couronnée
 D'enfants et lui-même au déclin ;
 A sentir les inquiétudes
 De père, tout causant d'études
 Les soirs d'hiver avec Rollin.

Ou si dans la sainte patrie,
 Berceau de ses rêves touchants,
 Il s'égarait par la prairie
 Au fond de Port-Royal des Champs,
 S'il revoyait du cloître austère
 Les longs murs, l'étang solitaire,
 Il pleurait comme un exilé ;
 Pour lui, pleurer avait des charmes
 Le jour que mourait dans les larmes
 Ou La Fontaine ou Champmeslé.

Surtout ces pleurs avec délices
 En ruisseaux d'amour s'écoulaient,
 Chaque fois que sous des cilices
 Des fronts de seize ans se voilaient,
 Chaque fois que des jeunes filles,
 Le jour de leurs vœux, sous les grilles
 S'en allaient aux yeux des parents ;
 Et foulant leurs bouquets de fête,
 Livrant les cheveux de leur tête,
 Epanchaient leur âme à torrents.

Lui-même il dut payer sa dette ;
 Au temple il porta son agneau :
 Dieu marquant sa fille cadette
 La dota du mystique anneau.
 Au pied de l'autel avancée
 La douce et blanche fiancée
 Attendait le divin Epoux ;
 Mais, sans voir la cérémonie,
 Parmi l'encens et l'harmonie
 Sanglotait le père à genoux.

Sanglots, soupîrs, pleurs de tendresse,
 Pareils à ceux qu'en sa ferveur
 Magdeleine la pécheresse
 Répandit aux pieds du Sauveur ;
 Pareils aux flots de parfum rare
 Qu'en pleurant la sœur de Lazare
 De ses longs cheveux essuya ;
 Pleurs abondants comme les vôtres,
 O le plus tendre des Apôtres,
 Avant le jour d'*Alleluia* !

Prière confuse et muette,
 Effusion de saints désirs !
 Quel luth se fera l'interprète
 De ces sanglots, de ces soupîrs ?
 Qui démêlera le mystère
 De ce cœur qui ne peut se taire
 Et qui pourtant n'a point de voix ?
 Qui dira le sens des murmures
 Qu'éveille à travers les ramures
 Le vent d'automne dans les bois ?

C'était une offrande avec plainte
 Comme Abraham en sut offrir ;
 C'était une dernière étreinte
 Pour l'enfant qu'on a vu mourir ;
 C'était un retour sur lui-même,
 Pécheur relevé d'anathème,
 Et sur les erreurs du passé ;
 Un cri vers le Juge sublime
 Pour qu'en faveur de la victime
 Tout le reste fût effacé.

C'était un rêve d'innocence,
 Et qui le faisait sangloter,
 De penser que, dès son enfance,
 Il aurait pu ne pas quitter
 Port-Royal et son doux rivage,
 Son vallon calme dans l'orage,
 Refuge propice aux devoirs ;
 Les châtaigniers aux larges ombres ;

Au dedans, les corridors sombres,
La solitude des parloirs.

Oh ! si, les yeux mouillés encore,
Ressaisissant son luth dormant,
Il n'a pas dit à voix sonore
Ce qu'il sentait en ce moment ;
S'il n'a pas raconté, poète,
Son âme pudique et discrète,
Son holocauste et ses combats,
Le maître qui tient la balance
N'a compris que mieux son silence ;
O mortels, ne le blâmez pas !

Celui qu'invoquent nos prières
Ne fait pas descendre les pleurs
Pour étinceler aux paupières,
Ainsi que la rosée aux fleurs ;
Il ne fait pas sous son haleine
Palpiter la poitrine humaine
Pour en tirer d'aimables sons ;
Mais sa rosée est fécondante,
Mais son haleine immense, ardente,
Travaille à fondre nos glaçons.

Qu'importent ces chants qu'on exhale,
Ces harpes autour du saint lieu ;
Que notre voix soit la cymbale
Marchant devant l'arche de Dieu ;
Si l'âme trop tôt consolée,
Comme une veuve non voilée,
Dissipe ce qu'il faut sentir ;
Si le coupable prend le change,
Et, tout ce qu'il paie en louange
S'il le retranche au repentir ?

Les questions d'art, de style, de rythme et de rime préoccupaient Sainte-Beuve profondément. Il a été l'un des fervents du sonnet et n'a pas peu contribué à le remettre en honneur :

Ne ris point du sonnet, ô critique moqueur !
 Par amour, autrefois, en fit le grand Shakespeare ;
 C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
 Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur ;

Camoens de son exil abrège la longueur :
 Car il chante en sonnets l'amour et son empire ;
 Dante aime cette fleur de myrte, et la respire,
 Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur ;

Spencer, s'en revenant de l'île des féeries,
 Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries ;
 Milton, chantant les siens, ranimait son regard.

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France.
 Du Bellay le premier l'apporta de Florence,
 Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

Ce n'est pas seulement le sonnet qu'il veut « rajeunir », mais tous les rythmes de la Pléiade. Souventes fois il réussit comme dans *l'Enfant et la Grappe de Raisin* :

L'enfant, ayant aperçu,
 A l'insu
 De sa mère à peine absente,
 Pendant au premier rameau
 De l'ormeau,
 Une grappe mûrissante ;

L'enfant à trois ans venu
 Fort et nu,
 Qui jouait sur la belle herbe,
 N'a pu sans vite en vouloir,
 N'a pu voir
 Briller le raisin superbe.

Il a couru ! Ses dix doigts
 A la fois,
 Comme autour d'une corbeille,
 Tirent la grappe qui rit.
 Dans son fruit.
 Buvez, buvez, jeune abeille !

La grappe est un peu trop haut,
 Donc il faut
 Que l'enfant hausse sa lèvre ;
 Sa lèvre au fruit déjà prend.
 Il s'y pend,
 Il y pend comme la chèvre.

Oh ! comme il pousse dehors
 Tout son corps ;
 Petit ventre de Silène,
 Reins cambrés plus fléchissants
 En leurs sens
 Que la vigne qu'il ramène !

A deux mains le grain foulé
 A coulé :
 Douce liqueur étrangère !
 Tel, plus jeune, il embrassait
 Et pressait
 La mamelle de sa mère.

Age heureux et sans soupçon !
 Au gazon,
 Que vois-je ! Un serpent se glisse,
 Le même serpent qu'on dit
 Qui mordit,
 Proche d'Orphée, Eurydice.

Pauvre enfant ! Son pied levé
 L'a sauvé :
 Rien ne l'avertit encore.
 C'est la vie avec son dard,
 Tôt ou tard !
 C'est l'avenir qu'il ignore.

A qui voudrait bien connaître l'alexandrin et ses ressources multiples, il faudrait étudier dans le détail ce vers compliqué. Sainte-Beuve avait « l'idolâtrie de la forme », — il en convenait lui-même, — et « la superstition de la syllabe ». Il était friand d'un tour vif, ingénieux, imprévu. Il était à l'affût

du mot propre, du mot pittoresque, rajeuni ou re-frappé. De là les qualités de sa poésie et aussi ses défauts : — le vers brisé, les coupes habiles, les pauses savantes, les mots liquides et coulants, les *oblitérations*, des *assonances*, des *murmures* et des *caresses* ; de là quelquefois l'accent, comme dans cette peinture du remords :

On pourrait s'étourdir, mais aux pires instants,
L'immortelle pensée aux sillons éclatants,
Comme un feu des marais jaillit de cette fange,
Et, remplissant nos yeux, nous éclaire et... se venge! (1)...

Les défauts sont connus : la recherche, l'affectation, la *manière*, les ellipses violentes, les obscurités : des *impropriétés* de termes, des *incohérences* d'images, des *césures* aventurées, des *enjambements* et des *contorsions*. « La part du don, a remarqué justement M. Nisard, est moindre que celle du talent d'imitation et d'émulation. Moins d'inspiration y laisse plus de place aux procédés d'école. Les vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations* se sentent trop des incertitudes et des obscurités d'un esprit qui s'emmêle souvent par ses efforts mêmes pour se démêler (2). »

Au reste il paraît bien qu'en Sainte-Beuve le poète ne s'exagérait pas sa valeur. Témoin le portrait qu'il nous a fait de sa muse :

... Quand seule, au bois, votre douleur chemine,
Avez-vous vu, là-bas, dans un fond, la chaumine
Sous l'arbre mort!... Auprès, un ravin est creusé.
Une fille en tout temps y lave un linge usé.

(1) *Consolations*. A M. Viguiet.

(2) *Précis d'histoire de la littérature franç.* p. 355.

Peut-être à votre vue elle a baissé la tête,
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête ;
Elle eût pu, comme une autre, en de plus heureux jours,
S'épanouir au monde et fleurir aux amours...
Mais le ciel dès l'abord s'est obscurci sur elle,
Et l'arbuste en naissant fut atteint de la grêle :
Elle file, elle coud, et garde, à la maison,
Un père vieux, aveugle, et privé de raison.
Si, pour chasser de lui, la terreur délirante,
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson...
Une pensée encor la soutient : elle espère
Qu'avant elle, bientôt, s'en ira son vieux père.
C'est là ma muse, à moi (1) !...

Vous le voyez, pas plus que Béranger, Sainte-Beuve n'a la fluidité mélodieuse de Lamartine, ni les métaphores retentissantes de Victor Hugo, ni le cri poignant ou l'ironie amère d'Alfred de Musset.
Poeta minor.

(1) *Joseph Delorme. La Muse.*

AUGUSTE NISARD

Des *Mémoires*, des *Souvenirs*, qui n'en écrit aujourd'hui et ne les publie de son vivant? Autrefois, ces « intimités » ne sortaient guère du cercle de famille, du foyer. Le soir, à la lampe, on les lisait d'une voix émue. Que si, plus tard, on s'apercevait qu'il y avait à les éditer quelque utilité publique, du moins ne le faisait-on que longtemps après le trépasement du cher défunt. Jean-Jacques, le premier peut-être, s'est confessé tout vif ; et quelle confession d'impudent et de libertin ! Si quelqu'un le devait imiter pour l'excès d'orgueil et la vanité outre-cuidante, n'était-ce pas notre Châteaubriand, grand, très grand par d'autres côtés ? Sont venus ensuite Alexandre Dumas et George Sand, Maxime Du Camp et M. de Pontmartin. C'était hier M. Sarcey et avant-hier M. Renan. En les rangeant ainsi deux par deux, je n'entends pas faire d'équation. De quelques-uns de ces *Mémoires*, ici ou là, nous avons dit notre

pensée (1). Trop souvent, sous ombre de se dévoiler soi-même, on déshabille son voisin ; et, sous couleur de se photographier, on prend la bonne pose, on se « retouche ». Quant aux amis, trop heureux si on n'a pas fait leur caricature !...

Tout ceci pour vous faire entendre que les *Souvenirs* de M. Auguste Nisard, le vénéré doyen de la faculté des lettres à l'Institut catholique de Paris, tant que cette faculté exista, « le digne frère de l'académicien dont il eût été, suivant le mot de M. le marquis de Ségur, le digne confrère, » ne ressemblent en rien aux *Mémoires* à la mode et qu'ils sont supérieurs à tous (2).

Ce sont bien des souvenirs, et mieux encore des méditations, entrecoupées de beaux élans de foi, de belles ardeurs d'amour, et de coups d'aile qui sont de la poésie et qui sont de l'éloquence.

Tout le premier livre a la grâce de l'aurore. C'est Noël et le Jour de l'an à la maison et à l'église. L'Anthologie catholique que je rêve depuis si longtemps et que je fais peu à peu, brin à brin, fleur à fleur, s'est enrichie. Comme quoi fut manquée la messe de minuit par le petit Auguste, quand il avait sept ans ; jamais conteur exquis, Dickens ou le Daudet des *Lettres de mon Moulin*, n'a plus finement écrit ni plus gaiement. Et, pendant qu'il s'endort à l'heure ordinaire de sa couchée dans l'un des deux lits de la grande alcôve d'en bas à côté de son puiné, et qu'il se forge de cette messe de minuit, non pas comme le loup de La Fontaine, un fantôme de joie

(1) Cf. notre volume *Par Monts et par Vaux*.

(2) Voici le titre complet de l'ouvrage : *La Maison et l'Église. Souvenirs d'un enfant catholique*, avec une introduction de M. Ségur. Paris, Retaux.

qui le fait pleurer de tendresse, mais « des idées de félicité paradisiaques, » le père et la mère veillent, se chauffant à la flambée de l'inextinguible bûche de Noël. « De quoi devisaient-ils, les deux chers conjoints, encore dans les bons temps de leur union, de quoi, si ce n'est de leurs six enfants, de cette lourde et bien douce charge, tant au-dessus de leurs ressources, mais non pas au-dessus de leur courage? » Lisez la suite et vous saurez comment M. Auguste Nisard, âgé de sept ans, a laissé passer son tour de cette belle fête de l'Enfant-Jésus.

Un peintre flamand, seul, pourrait rendre avec son pinceau la *Vision infantine de Noël*. Une autre année, pas l'année des sept ans, « blotti sous ma couverture, que de temps en temps je soulevais pour, par là, couler mes regards du côté de l'âtre où brûlait la bûche de Noël, j'attendais, avec une anxiété indicible et non sans de gros battements de cœur, que la Sainte Vierge vint avec l'Enfant-Jésus s'asseoir auprès du feu de notre grande salle, et s'y réchauffer elle et son nouveau-né par cette froide nuit de décembre... » Lisez la suite, je vous porte l'antienne, je vous donne le ton, et vous saurez qu'il est certain d'une certitude que le vénérable vieillard a plantée, là, « dans le sensorium, » à ne pouvoir l'en ôter, qu'aux approches de minuit, il a vu de ses yeux, *his oculis*, comme dit Job, de ses yeux mortels, la Sainte Vierge assise devant l'âtre de la grande salle, et tenant sur ses genoux l'Enfant-Jésus « dont elle approchait les petits pieds du feu de l'âtre. »

Tournez la page, et le plus gracieux bas-relief, sculpté non pas de main païenne, mais attique, vous apparaîtra. — Quatre petits corps demi-nus, se démenant sur le plancher, *ante ora parentum*, pour la

récolte des dragées ! « Nous n'avions pas fini d'embrasser dans leur lit ce cher père et cette chère mère, qu'une vraie pluie où plutôt une grêle des plus drues de dragées multicolores tombait du plafond sur nos têtes... » Lisez la suite ; j'ai voulu seulement vous faire venir l'eau sur la langue.

Lisez encore les *Étrennes* : l'argent monnayé, du bel argent blanc pour les deux aînés, la fille et le garçon, et pour les trois jeunes un livre de littérature, de bonne et classique littérature, relié en petit veau, et acheté à la maison Cornillac-Lambert de Châtillon-sur-Seine. J'entends le petit son argentin que rendaient les serviettes des deux aînés quand ils les déplaient pour le repas de midi, Je le vois, le petit « Gustin », perplexe entre un exemplaire sans images de *Paul et Virginie* et l'*Histoire naturelle* de Buffon tout enluminée de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles et d'insectes.

Voulez-vous savoir, si déjà vous ne l'avez deviné, lequel des deux ouvrages l'emporta sur le cœur de l'enfant, lisez, et, à la fin de la page, vous vous arrêterez sur cette réflexion délicieuse : « Ainsi en était-il de nos premiers de l'an sous le toit paternel, et aussi longtemps qu'il a plu à Dieu de nous laisser sous ce doux gouvernement d'un père et d'une mère, le plus semblable ici-bas au gouvernement de Notre Père qui est dans les cieux. »

Toutes ces premières pages sont souriantes. Le rire éclate avec les étrennes de la marraine : la culotte de nankin ! Peut-être vous citerais-je ces pages tout au long, si je ne devais vous signaler dans un ton bien différent les commentaires admirables que fait de notre sainte liturgie un vieil universitaire tout rempli du latin d'Horace. Les offices de Noël,

les trois messes, les hymnes, tout cela est rapide et vivace et profond et d'une nouveauté savoureuse.

Les réflexions sur la vieillesse, « ces années de grâce, » me rappellent, non pas pour la langue (jamais styles ne furent plus dissemblables), le sixième livre de la *Connaissance de l'âme* du P. Gratry. Le doux philosophe de l'Oratoire me berce dans le courant limpide de sa phrase harmonieuse. M. Auguste Nisard me secoue, me presse et me rudoie. Je les aime tous les deux. L'un et l'autre me disent avec Socrate que philosopher, c'est apprendre à mourir.

Pénitence et mort, le néant de l'homme et le tout de Dieu, vous plaît-il d'approfondir ces mots de la langue chrétienne? Lisez, ou plutôt, pour parler comme Bossuet, ruminez les pages qui ont trait au mercredi des cendres et au 2 novembre. Je vous en avertis, M. Nisard ne vous traitera pas en délicat et ne ménagera point vos nerfs. Il use peu des euphémismes; il a le verbe net et d'une propriété parfois brutale. Qui donc dira la vérité, si un chrétien ne la dit pas? Que les littérateurs de profession, « hommes dangereux et vains, » exténuent le sens des mots, c'est leur affaire; M. Nisard se soucie bien de nous être fâcheux, pourvu qu'il nous remue dans le sensible et jusqu'aux moelles des jointures. Quelles maximes fortes et fières! Quelles braves manières d'écrire! Je suis hanté à chaque minute par le souvenir de Pascal. Extrême logique et sensibilité profonde. Au cœur même de la discussion la plus impitoyable, brusque secousse et cri d'âme. Ah! oui, les insolences de la bête sont rabattues et l'homme est couché d'une main rude dans la poussière natale... Mais en même temps que le justicier épaisse en quelque sorte les ombres de la mort, il fait lever là-

haut, à l'horizon divin, des lueurs d'éternité, ce que notre Corneille, le Corneille inconnu de *l'Imitation*, appelle « le pourpris de la céleste aurore. »

Au cours de ces pages, comme au livre de Noël, vous rencontrerez de ravissants souvenirs, par exemple, *Notre mère à la Commémoration des morts*. « Oui, c'est bien cette chère mère, c'est bien elle ! Je la vois en grand deuil, et, sous cette coiffe noire, les belles lignes de ce visage d'une majesté douce et reposée. Je la revois pâle d'une pâleur touchante avec de grosses larmes qui ruisselaient de ses yeux et qui paraissaient aveugler cette pleureuse si facile à répandre le trop-plein de son cœur. Elle était avec nous devant ce catafalque et ces cierges allumés, sanglotante et secouée par la douleur, comme si elle eût eu là, sous ce drap mortuaire, quelqu'un des siens qu'on allait porter en terre. Nous n'en revenions pas, mes frères et moi, de cette désolation immodérée de notre mère, sachant qu'il n'y avait pas là « un vrai mort, » comme nous disions, et que tout cet appareil était un semblant d'enterrement. Mais pour ce cœur d'une divine abondance, et qui ne savait pas tarir, il y avait, sous ces quatre planches vides, une personne de sa maison qu'elle ne voulait pas croire, même après dix ans, lui avoir été enlevée. Cette personne, c'était sa mère. » Allez vous-mêmes jusqu'au bout de cette page, charmante entre les exquis, et vous entendrez, au sortir de l'office, la sainte femme prononcer plus d'une fois dans la véhémence de sa douleur ce mot de « *maman* » délicieux à dire à tout âge « et que tous disent de la même manière, petits enfants, adolescents, hommes faits et même des vieillissants (j'en connais) auxquels Dieu a gardé leur mère pas trop

cadnque. Heureux vieux fils! Ils sont bénis de Dieu. »

Le chapitre consacré au *Dimanche des Rameaux* sent bon le buis frais. La *Semaine Sainte* nous ouvre la salle à manger de la famille. Oh! les bonnes gens! et qu'ils avaient bien compris « l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne » et aussi, je veux le dire encore, qu'ils sont bien racontés ces menus et familiers détails! L'épisode de la raie ferait honneur à plus d'un dont le métier est de peindre avec la plume. Quant au « spirituel » de la *Semaine Sainte*, aux cérémonies, à l'office des *Ténèbres*, au dogme catholique, moins approfondis peut-être que les mystères de Noël et des Morts, ils ne laissent pas d'avoir leur originalité et leur particulière saveur.

A dire vrai, je préfère les *Rogations*, les Rogations châillonaises des premières années de ce siècle. « Je suis un vieil enfant qui se souvient, » nous dit M. Nisard. Le vénérable conteur eût pu ajouter : et qui conte à merveille. Sans doute, Châteaubriand, dans la quatrième partie du *Génie du Christianisme*, comme dans son œuvre entière, est artiste, très grand artiste; mais trop souvent ne décrit-il pas pour décrire? Son style n'a-t-il pas l'air de monter à chaque phrase « sur le char du triomphateur », comme disait Sainte-Beuve (1), afin de se faire voir? Il en va bien autrement de l'auteur de la *Maison et de l'Église*. Il n'a rien mis de son imagination et de sa littérature dans ce chapitre, si plein pourtant de vraie et bonne et saine poésie. « Je suis un vieil enfant qui se souvient! » L'image de la procession est aussi vivante dans son esprit que celle des champs

(1) *Châteaubriand et son groupe littéraire*, t. I^{er}, 2^e édition.

de la Bourgogne, des prairies et des côteaux de Châtillon. Il a vu le curé bénir les pauvres landes où les seigles commençaient à monter en tiges, et il le dit. Il a vu les bergers et les bouviers qui faisaient paître leurs moutons ou leurs vaches sur les jachères çà et là enclavées dans les cultures, poussant leurs bêtes jusqu'au chemin par où défilaient le clergé et les fidèles, si bien qu'ils étaient tous ensemble, « ces bons animaux et leurs conducteurs », aspergés et bénis. Il a entendu les saintes litanies, il les a chantées lui-même. Vous qui aimez, non pas « la nature naturante » et qui sent mauvais, mais le beau et bon réalisme (il y en a un), vous vous délecterez à regarder le jardinier Masson et sa femme, quand le curé de Châtillon va bénir leur jardin. « L'homme appuie sur le manche de sa bêche ses deux bras velus et cette poitrine où l'air a ses grandes entrées. En cette attitude il se signe dévotement, lorsque passe la bannière de son saint patron, duquel il espère intercession et assistance. Sa vaillante compagne fait de même et encore plus dévotement. Ses mains jointes sur sa *charpeigne* (1), elle dit un *Pater* et un *Ave*, à cette fin d'attirer les bénédictions du bon Dieu sur son jardin... » Et M. Nisard, comme un homme qui est en possession d'un bon « document, » ajoute non sans fierté : « Cela, je l'ai vu de la route de Montbard et je le raconte tel que je l'ai vu. » C'est ainsi que La Fontaine voyait la nature et c'est ainsi que notre grand Millet l'a peinte, en plein champ, dans son *Angélus* par exemple.

Il me serait facile de citer encore des traits, vifs et justes, soit aux vendanges, quand les attelages

(1) Grand panier à légumes oblong et à fond plat.

« allanguis » faisaient deux ou trois fois le chemin de la vigne à la vinée, soit dans les chaumes, quand, sous les « laves, » on découvrait cinq ou six œufs bleus comme le bleu du ciel et « posés sur le sol nu sans la plus petite couche de paille ni de plumes. » A la bonne heure ! s'écrie le vieil enfant qui se souvient, « voilà des enfants élevés à la dure ! Il y a donc des pauvres toujours et partout, chez la gente ailée comme parmi les humains. »

De la Fête-Dieu, je ne dirai rien ; mais, de la *Sainte Marie d'août* (la Fête de notre mère) vous allez lire les pages, tout à la suite, tout haut, en souriant, en pleurant.

« Les seules fêtes de l'Assomption qui me sont demeurées dans la mémoire et dont j'ai, en ma vieillesse, le cœur aussi remué que si les choses s'étaient passées hier, ont été celles de 1815 à 1822, du temps du roi Louis XVIII. Elles me sont d'autant plus présentes que j'y figurais de ma personne et, par privilège spécial, en qualité d'orateur, je veux dire, de récitateur du « compliment. » Il n'y avait pas, en ces temps de simplicité et de règle domestique, de bonnes fêtes sans bouquet, cela va de soi, et aussi sans quelques fleurs de littérature. Chez nous le compliment à la Marie fêtée était l'œuvre de notre aîné (1), lequel, alors élève des classes d'humanités et le premier haut la main parmi ses condisciples, dépensait, à cette composition, le meilleur de sa rhétorique, y faisant entrer tout ce qu'on dit de l'abondance du cœur à une mère pour soi et pour ses frères et sœurs.

« Cela nous faisait à nous l'effet d'un morceau de maître. Notre père, qui était un homme de goût la plume à la main et dans la plaidoirie, et à qui notre aîné ne manquait pas de communiquer le brouillon de son compliment, se montrait moins satisfait de ce premier jet. Il biffait une bonne moitié du manuscrit, abattait de certaines têtes de

(1) Désiré Nisard, mort en 1888, membre de l'Académie française. Voir plus haut l'étude qui lui est consacrée.

phrases un peu trop s'élevant vers les cieux, réprimait l'excès de la pompe et des métaphores, tempérant et réglait le tout d'une telle façon que l'auteur, sans cesser de se reconnaître dans son œuvre ainsi refaite par la main paternelle, en était lui-même plus content. Il apprenait, dès ce temps-là, du meilleur ami et censeur de son esprit à se châtier lui-même, et comment le goût est aux choses de l'esprit ce qu'est la conscience à celles de la morale. En effet, c'est la même lumière, ici et là réfléchie, du vrai, du bon et du juste.

« La pièce ainsi mise en bon point, et transcrite le plus proprement du monde sur l'une des feuilles de ce solide papier dont notre père se servait pour les actes passés à son *Etude*, m'était confiée huit jours avant le 14 août, afin que j'eusse tout le temps de l'apprendre par cœur, et de me mettre en devoir de la débiter à la satisfaction de tout le monde et principalement de l'auteur. Aussi m'y préparais-je, comme un acteur fait à son rôle, par des récitations préalables et par des répétitions de la cérémonie qui avaient lieu entre mes frères et moi dans la chambrette de notre aîné. Celui-ci me marquait les endroits du compliment où je devais appuyer avec un accent plus tendre de la voix et renforcer le pathétique. Il m'indiquait aussi certaines pauses après chaque alinéa, afin que notre chère mère ne perdît rien de la suite et de l'enchaînement des pensées, et qu'elle fût toute attention à cette belle littérature. Et comme il n'y a pas de discours bien dit, si le geste ne l'accompagne et ne le soutient et si l'action oratoire fait défaut, mon aîné m'avait dressé pendant ces huit jours à cette mimique de l'orateur, faisant devant moi de la tête et de la main tout ce que je devais faire devant notre mère. J'étais, cela se devine assez, le principal personnage de la pièce. J'étais, selon le style diplomatique, la *persona grata* de la fête. Et notre mère s'y attendait bien, elle qui me voyait, tous les 14 août, en cette haute et douce charge de la complimenter.

« Mais c'étaient là les moindres préliminaires de la Sainte-Marie. Nous avons bien d'autres tourments à nous donner, à cet effet que la chose fût tenue secrète et que notre chère mère ne se doutât de rien. Or, à chaque retour de la Sainte-Marie, elle prévoyait, au moins quinze jours

à l'avance, que ce serait pour elle une surprise. La grande affaire pour nous était donc de dissimuler si bien nos mouvements au logis et hors du logis que cette bonne mère n'en vît rien, n'en pressentît quoi que ce fût. On va voir avec quelle profondeur de dissimulation nous procédions ; les plus diplomates nous l'eussent enviée. Au matin du 14 août, et notre programme arrêté, je savais mon compliment sur le bout des doigts, et mon action oratoire ne me gênait plus.

« L'ordre de nos mouvements était réglé comme il suit. On devait se lever, se rassembler dans la grande salle d'en bas, embrasser sa mère, ainsi que l'on faisait chaque matin, réciter ses prières en commun, et ne rien marquer d'extraordinaire dans ses manières d'être de chaque jour. C'est vers les trois heures de l'après-midi que nous souhaiions à Marie sa fête. Jusque-là nous étions à nos préparatifs clandestins, au bouquet pour lequel *Racine*, le premier de nos jardiniers fleuristes, fort ami de la maison, mettait à notre discrétion les plus belles reines-marguerites d'août, à l'arrangement de la corbeille avec la fameuse brioche en couronne, et, tout en dessous, le minuscule objet d'orfèvrerie, dans les prix de 8 à 10 francs, donné en cadeau par notre père à sa femme, et que nous étions censés avoir payé du petit argent de nos économies. Nous courions par la ville pour nous procurer tout cela ; et comme notre chère mère, qui, vous pensez, ne se doutait de rien, pouvait du coin de la fenêtre basse de la grande salle, où elle avait son siège, apercevoir l'un de nous, fille ou garçon, s'en revenant avec son butin de fête de chez le jardinier ou de chez le pâtissier, nous faisons attention, passant devant la fenêtre, à nous baisser bien bas et nous raser contre la muraille, afin d'échapper aux regards de la maman ; et nous nous cou lions, qui avec ses roses, qui avec ses marguerites doubles, par le grand corridor d'entrée, et de la petite cour en boyau, jusqu'à la cuisine de *Fillette*, notre domestique, où se faisaient les derniers apprêts de la fête, et d'où nous devons nous mettre en mouvement, à la file les uns des autres, le récitant du compliment en tête. Hélas ! toutes nos petites ruses étaient, comme l'on dit, des ruses cousues de fil blanc ; et plus nous pensions nous être cachés de notre

mère, plus celle-ci avait deviné qu'il y avait une sainte à fêter chez nous, et que cette sainte c'était elle, notre mère. Est-ce que la mère de famille a des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne rien entendre, un cœur pour ne point pressentir ?

« Trois heures avaient sonné à la vénérable pendule de la grande salle. C'était le moment pour nous de nous mettre en marche vers cette grande salle, processionnellement, chacun par rang d'âge. Notre père fermait la marche, se faisant pour ce jour-là l'un de nous. L'orateur marchait en tête ; derrière lui et sur ses talons, afin d'être à la portée de le souffler en cas de besoin, venait l'ainé. Il me savait plein de mon texte ; et il avait toute assurance en moi. Il s'était promis, ayant un interprète de ses pensées aussi bien stylé, un grand succès de littérature et de sentiment. Hélas ! il avait compté sans mon misérable cœur et mes trop faciles attendrissements. Arrivé dans la grande salle, devant ce coin de fenêtre où notre mère se tenait, essayant, nous voyions bien cela, de faire la forte, je n'en étais encore qu'au « Ma chère maman, » que ma langue commençait à s'embarrasser, les étouffements de me monter du cœur à la gorge, mes yeux, rencontrant ceux de ma mère et s'y noyant, d'être obscurcis par les larmes, l'orateur de demeurer court sur le premier *qui* ou *que* du compliment, et finalement de tomber à plat, je veux dire tomber sanglotant et avec toutes sortes de hoquets ridicules dans les bras de la complimentée et d'achever là, toute contre cette poitrine maternelle, le plus beau du compliment. Et celle-ci de m'étouffer de ses baisers, disant à la compagnie, fort montée contre moi et qui me traitait d'imbécile (*sic*) : « Laissez-le, le pauvre garçon ; il me récitera son compliment ce soir, après le souper. » Je n'en venais pas plus à bout après qu'avant le souper. C'est notre aîné qui était furieux de ce que je lui avais ainsi manqué, après huit jours de répétition ! Aussi s'acquittait-il en mon lieu et place de la lecture du morceau ; à quoi il mettait toute l'expression et toute la grâce d'un auteur qui lit ses propres productions ; ai-je besoin d'ajouter, avec toute la tendresse d'un bon fils. C'était une tout autre manière que la mienne ; mais ce n'était pas pour notre mère la même chose que si elle eût entendu

son *Gustin* lui réciter tout d'un trait le compliment de la Sainte-Marie. Notez que, autant de fois nous eûmes à souhaiter à notre chère mère sa fête, autant de fois je fus désigné pour dire le compliment, et autant de fois je fis manquer la pièce à son commencement. Mon aîné ne m'a jamais pardonné ce *fiasco* annuel, encore que je fusse aimé de lui autant et presque de la même manière que je l'étais de ma mère.

« On me dira : Qu'est-ce que nous fait la fête de votre défunte mère, et ce compliment noyé dans les larmes, et l'effet du discours perdu par le trop de sensibilité de l'orateur ? Qu'est-ce que tout cela fait à la morale ? Cela y fait beaucoup, si vous avez été un petit enfant tendre et aimant, et si votre cœur n'est pas tellement glacé par les ans qu'il ne rappelle à lui en quelque sorte la chaleur du giron maternel et les vivantes délices qu'on a connues, appuyé contre cette poitrine où nous avons sucé la vie.

« La religion et la psychologie ont aussi quelque peu à faire là. L'une et l'autre conviennent du même fait de conscience primordial, à savoir que nous avons tous passé par un âge d'innocence parfaite, j'entends parfaite eu égard à cette vie-ci, et bien avant les grands mouvements de la concupiscence et les rébellions de la bête. Oui, l'enfant que vous avez été, et dont vous n'avez fait, demeurant la même personne, que dépouiller la tendre enveloppe, s'est senti plus d'une fois, tandis qu'il était en puissance de mère, bon d'une bonté parfaite et presque sans mélange de malice originelle. Le cœur avait dompté en lui l'animal qui s'agite en nous, dès que nous commençons à « respirer le jour. » Or, le cœur, c'est vraiment le divin dans l'homme, et le premier qui se déclare en nous. L'esprit ne paraît que bien après ; et même il semble qu'il ne sera jamais entièrement formé, tant il met à cela tout le temps de cette vie ! Mais le cœur, il est fait chez vous dès le ventre de votre mère, *ab ubere matris* ; déjà il est tout ce qu'il sera toujours, je dis toujours, cette partie principale de l'homme, où Dieu a allumé sa plus ardente flamme. En effet, nous mourant, il ne meurt pas ; ou, s'il paraît suivre la ruine de notre corps, il est le dernier à mourir, *ultimum moriens*, comme la médecine l'entend de ce maître organe, centre et foyer de la vie animale ; nous disons, nous psy-

chologues chrétiens, centre et foyer de l'éternel amour. »

N'est-ce pas que vous me remerciez de vous avoir signalé un tel livre?... Les prêtres béniront Dieu de ce commentaire du *Pange Lingua* ; les mères de cette fête familiale où elles retrouveront leur propre cœur, et où les enfants, et les jeunes filles, — jeunes ou vieilles, — retrouveront « la chaleur du giron maternel et les vivantes délices qu'on a connues, appuyé contre cette poitrine où nous avons sucé la vie. »

Reste un dernier chapitre. Voulez-vous par avance le savourer ? Cueillez un matin de printemps dans la rosée où joue le soleil, cueillez des lys et des roses ; faites-en une brassée ; puis, votre visage tout entier, plongez-le dans cette fraîcheur et ces aromes. Vous aurez la sensation des pages intitulées : *Nos Premières Communions*.

J'ai déjà fini et je n'ai rien dit. J'aurais voulu vous faire sentir l'extrême mérite de cette langue d'autrefois, la langue du grand siècle qui est celle de M. Auguste Nisard, comme elle est celle de l'illustre académicien, son frère, simple et pittoresque, exquise et populaire, de tours imprévus et de locutions marquées à fleur de coin. Il m'eût agréé plus encore de vous faire entendre cet accent d'honnête homme et cette conviction de baptisé. En deux mots, je regarde que ce petit livre, à travers toutes les élégances et les nouveautés de la forme littéraire, est un bréviaire de vraie vie de famille et de vraie vie chrétienne.

VICTOR DE LAPRADE

N est-ce pas Lamartine qui a dit des premières poésies de Victor de Laprade qu'elles l'avaient transporté au cap Sunium ? Il lui semblait, en effet, que les vers du jeune poète avaient « la transparence serene, profonde, étoilée, des songes de Platon ». Ils lui rappelaient aussi Phidias par leur éclat solide et splendide. Laprade « taillait » la pensée en strophes, comme le statuaire de Paros le marbre, et il « sculptait » l'idée. Sainte-Beuve avait écrit de son côté : « M. Victor de Laprade, par son poème de *Psyché*, par celui d'*Eleusis*, par les Odes et Pièces qu'il a composées alors et depuis, s'est placé au premier rang dans l'ordre de la poésie platonique et philosophique. » Et le grand critique ajoutait : « M. de Laprade possède au plus haut degré ce qui manque à trop de poètes de ce temps, distingués, mais courts,

(1) *Cours de littérature*. Entretien LVII.

il a l'abondance, l'harmonie, le fleuve de l'expression ; il est vers comme un Ballanche plus clair et sans bégayement, comme un Jouffroy qui aurait reçu le verbe de poésie (1). » Cependant Lamartine insinuait que la poésie étant faite pour exprimer des sentiments plutôt que des idées, Laprade était un peu froid et il lui souhaitait de découvrir en son cœur des fibres plus émues et plus consonnantes au cœur humain, tout comme Sainte-Beuve disait : « Il n'a pas assez d'émotion et de ces cris qui font songer qu'on est un homme d'ici-bas. »

Notre intention n'est pas d'étudier toute l'œuvre poétique de Victor de Laprade, mais seulement *Pernette*, le *Livre d'un Père*, ces ouvrages précisément où l'artiste s'est fait homme, sans cesser d'être artiste, et aussi un volume en prose : *Essais de Critique idéaliste*, où l'intelligence jette de beaux rayons et le cœur de belles flammes.

Néanmoins nous voulons dire un mot des premières œuvres du noble poète.

(1) *Causeries du lundi*, t. V.

I

Quand parut *Psyché*, ce fut dans le monde des lettrés comme une surprise heureuse. Hugo et ses disciples, Alfred de Musset et les siens, n'étaient pas sortis d'eux-mêmes, de leur chair, de leur sang, de leurs tristesses, de leurs joies, de leurs amours. Laprade, s'emparant d'une fable gracieuse qu'Apulée nous a transmise, entr'ouvre l'âme humaine et nous raconte son histoire. Certes, si nous voulions analyser cette vaste allégorie et la serrer de près, il y aurait à faire des réserves et très graves; celles-ci notamment : L'homme déchu ne se peut glorifier de sa chute; — jamais non plus, par ses seules forces, en dehors d'un divin médiateur, le coupable ne pourra reconquérir le paradis perdu; — à la fin des temps, il y aura, suivant le dogme catholique, le ciel, il y aura l'enfer, c'est dire que le mal ne sera point absorbé par le bien. — Que, çà et là, dans ce drame métaphysique et symbolique, on puisse noter quelques vagues tendances au panthéisme, nous n'y contredisons pas, sans insister toutefois, et

il est vrai qu'en de certains tableaux il y a comme une touche de sensualité, *morbidesse* et mollesse ; mais, dans l'ensemble, quelle soif de l'idéal ! quelle nostalgie du beau ! quels élans ! et quels coups d'aile ! Ce poème n'est pas une simple étude, une étude curieuse d'après l'antique, c'est bien le poème de la Psyché contemporaine, de l'humanité moderne, et, plus d'une fois, au courant de ma lecture j'ai noté de ces vers dont Lamartine aurait dit : Ce sont des brises d'âme (1). Il y a même des cris. Écoutez !

Psyché a conquis le monde. Elle le domine. Elle a épuisé tout ce qui peut lui donner du bonheur. Elle a tout, — elle en est saturée — et tout lui manque. Alors, navrée, elle pousse vers l'invisible, vers l'infini, vers le Dieu qui est amour, cette irrésistible clameur :

Viens, c'est le jour ; plus tard tu m'auras vu mourir.
 Verse en moi ton haleine, ou mon sang va tarir ;
 Viens arracher mon âme à sa prison brûlante.
 Oh ! pour un fiancé que ta venue est lente !
 Ce trône, ce pouvoir, ces trésors haut prisés,
 Toute la terre, enfin, pour un de tes baisers !
 Qu'y ferai-je sans toi d'une vie inféconde ?
 C'était pour te chercher que j'ai conquis ce monde.
 J'y manque d'air, ô Dieu ! Viens et délivre-moi ;
 Viens, Amour ! Il me faut ou le néant ou toi !

Au point de vue purement littéraire, la page du début, où Psyché s'éveille à la lumière dans l'Eden, est pleine de grâce et de fraîcheur. Relisons-la.

Le matin rougissant, dans sa fraîcheur première,
 Change les pleurs de l'aube en gouttes de lumière ;
 Et la forêt joyeuse, au bruit des flots chanteurs,

(1) *Loco citato.*

Exhale, à son réveil, ses humides senteurs ;
 La terre est vierge encor, mais déjà dévoilée,
 Et sourit au soleil sous la brume envolée.

Entre les fleurs, Psyché, dormant au bord de l'eau,
 S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau,
 Et, baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
 Son regard luit pourtant, comme après un doux rêve.
 La terre avec amour porte la blonde enfant ;
 Des rameaux par la brise agités doucement
 Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche.
 Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa bouche.
 D'une main supportant son corps demi-penché,
 Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
 Ecarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
 Respire, et sent la vie, et voit la terre belle ;
 Et blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
 Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.

« Ce grand lis féminin, a-t-on dit avec juste raison (1), qui n'a cessé depuis de fleurir et que la mort ne fanera point, c'est l'emblème de la muse de Victor de Laprade. »

Si nous faisons une étude approfondie de *Psyché*, il nous serait facile de citer des pages soit d'une douceur exquise soit d'une beauté mâle. Pourtant ce poème philosophique ne sera jamais populaire et Lamartine a bien dit : « Si Psyché eût été de chair au lieu d'être de marbre, elle aurait fait palpiter le cœur humain ; elle ne fait qu'illustrer le génie du poète (2). »

Populaires non plus ne seront jamais les *Odes et Poèmes* qui ont suivi. *Antée, les Corybantes, les Argonautes, Sunium, Eleusis*, sont des imitations de l'antique, élégantes et savantes. Dans le *Poème de*

(1) Emm. des Essarts. *Portraits de Maîtres*, p. 215, Paris, Perrin, 1888.

(2) *Loco citato*.

l'Arbre, dans *Hermia*, dans les pièces qui ont pour titre : *Alma parens*, *A la Terre*, *Contre le repos*, Victor de Laprade dégage, pour ainsi parler, des choses créées, leur âme. Assurément il n'a pas inventé le sentiment de la nature, mais il a trouvé un mode nouveau pour le traduire. Il ne s'en tient plus aux dehors, il brise l'écorce, il va au dedans, pénètre jusqu'à l'intime, nous venons de le dire, jusqu'à l'âme. « Tout dans l'univers est rapports et harmonies, même entre le monde physique et le monde moral (1). »

Ces rapports, Laprade les voit ; ces harmonies, il les entend ; et il nous les fait voir et il nous les fait entendre dans ses œuvres. Qu'il n'ait pas subi à l'excès la fascination de la nature et qu'à se plonger dans les sèves, dans les sources, dans les torrents, dans les forêts, il n'ait pas éprouvé une sorte d'ivresse, nous n'oserions pas le soutenir ; mais aussi, ce que nous savons bien, c'est que nul poète n'a rendu avec plus d'originalité et de puissance les sympathies de son âme avec l'âme des choses et leur pénétration mutuelle. Quant au reproche de naturalisme et de panthéisme, cette fois non plus nous ne voulons pas nous y arrêter et nous faisons nôtre cette protestation de M. François Coppée : « Jamais, dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit plus intimement son âme à l'univers, Laprade n'oublie Celui qui en est l'auteur ; jamais dans ses vers, la personne humaine ne cesse d'être distincte de la personne divine, dont le monde est l'ouvrage et dont les spectacles les plus enchanteurs ne sont que

(1) M. de Bonald. *Recherches philosophiques*, 1^{re} édition, t. I, p. 442.

la manifestation. Il y a, dans les doctrines panthéistes, une très séduisante et, par conséquent, très dangereuse embûche tendue à notre raison pour la faire choir dans l'adoration de la matière. L'auteur d'*Hermia*, — je cite à dessein le titre de ce poème, le plus mystique de tous ceux de M. de Laprade, — n'y est point tombé. Sa pensée se mêle un moment à la création, mais pour remonter aussitôt vers le Créateur : elle est pareille à l'eau du ciel, qui est absorbée par la terre, mais pour reparaître bientôt dans le flot des sources, dont le murmure est une prière, dans la rosée des fleurs, dont le parfum est un encens (1). »

La dernière partie de ce volume : *Odes et Poèmes*, est déjà plus humaine. La note de l'amitié y résonne et des odelettes y dansent en strophes légères. Les anthologies ont recueilli la *Branche d'Amandier*. De la pièce intitulée *Limpidité* nous détachons quelques beaux vers :

Il est des âmes qui, dans nos sentiers de fange,
Glissent, sans y tacher leur blanche robe d'ange,
Sans laisser, comme nous, se prendre à chaque pas
Une sainte croyance aux ronces d'ici-bas,
Des cœurs qui restent purs quand l'ennui les traverse,
Qui gardent leur amour dans la fortune adverse.
L'air vicié du monde, en passant autour d'eux,
Se charge de parfums, et, comme des flots bleus,
Sans entraîner un grain de nos terres infâmes,
Ils coulent en chantant vers l'océan des âmes.

A la fin des *Odes et Poèmes*, Laprade avait placé le *Baptême de la Cloche*. C'était comme un appel de l'Eglise au chrétien assoupi dans le poète. Le chré-

(1) Discours de réception à l'Académie française.

rien s'est réveillé. Il a repris l'Évangile et, de cette lecture, de cette méditation, est sorti, en un style moins rare, plus simple, plus clair, plus net, l'ouvrage intitulé *Poèmes évangéliques*. La *Dédicace* en est touchante :

Il est à vous, ce livre issu de la prière :
 Qu'il garde votre nom et vous soit consacré,
 Ce livre où j'ai souffert, ce livre où j'ai pleuré ;
 Ainsi que tout mon cœur, il est à vous, ma mère !

Est-ce bien l'auteur d'*Hermia*, d'*Eleusis*, de *Psyché*, qui a écrit ce volume ?

O Christ, dans votre champ, je vais, près du chemin,
 Après les moissonneurs choisis de votre main,
 Glaner quelques épis du grain sacré qui reste,
 Et pétrir aux enfants un peu de pain céleste.
 J'ose ouvrir l'Évangile et chanter à mon tour
 Au pied du Golgotha le cantique d'amour.

Il a bien chanté, le noble poète. Non seulement « la phrase rythmique se déroule avec une aisance incomparable (1) ; » mais on peut dire que Laprade a trouvé la forme moderne du poème religieux, et que « l'on ira difficilement plus loin et plus haut (2). » En tout cas, si jamais on dépasse notre poète, c'est lui qui aura tracé la route.

Des *Symphonies* (symphonie des saisons, symphonie du torrent, symphonie alpestre, symphonie des morts) nous disons avec M. Vitet que, sans préjudice de la grâce et de la fraîcheur, le poète a porté

(1) Emm. des Essarts. *Loco citato*.

(2) G. A. Heinrich. *Notice sur M. Victor de Laprade*, p. 47. Lyon, 1884.

dans l'idylle « le souffle et la grandeur épiques (1) » et avec M. François Coppée que ce livre marque « le point culminant » de son œuvre (2).

Dans les *Idylles héroïques* les scènes les plus aimables de la nature et du foyer se succèdent : fenaison, moissons, vendanges, animées par la présence de l'épouse, égayées par celle de l'enfant. Il est très vrai « qu'un souffle d'Hésiode et de Virgile » traverse ces pages et aussi un souffle de Lamartine, le Lamartine des *Laboureurs* (3). Mais, il y a autre chose qu'une pastorale dans ce poème : lisez *Hermann*, le poème de l'héroïsme ; lisez surtout *Rosa mystica*. « Nous n'essaierons point d'analyser cette œuvre exquise qui a des transparences d'opale et des blancheurs lactées. Aussi bien, il n'y a pas là de drame, pas d'action. C'est un rêve, une vision, un mystère, comme l'*Eloa* d'Alfred de Vigny. *Eloa* elle-même, cette sœur des anges, est moins pure, moins éthérée que *Rosa mystica* (4). Nulle part Victor de Laprade n'a eu des inspirations plus tendres ; nulle part plus que dans cette belle et séraphique légende, il ne s'est montré le poète de l'âme, le chantre et, si je l'ose dire, le chevalier de l'idéal. » M. Biré nous raconte que le Père Gratry, chaque fois qu'il la lisait, ne pouvait s'empêcher de pleurer et que l'abbé Perreyve la recommandait aux jeunes gens comme l'œuvre la plus propre à élever leur âme et à la fortifier.

(1) Réponse au discours de M. de Laprade pour sa réception à l'Académie française, le 15 mars 1859.

(2) *Loco citato*.

(3) Cf. Edmond Biré. *Victor de Laprade*, p. 217. Paris, Perrin, sans date.

(4) Voyez dans notre premier volume l'étude sur Alfred de Vigny et nos réserves sur *Eloa*.

Nous ne citerons les *Muses d'Etat* et les autres satires que pour dire que nous n'en parlerons pas. A coup sûr on y pourrait noter de fiers accents, quelques traits heureux, d'éloquents apostrophes, mais Laprade n'était point fait pour railler, ridiculiser ; savait-il même rire ? Je donnerais toutes ces *Muses*, tous ces *Tribuns*, tous ces *Courtisans* et *Harmodius* par-dessus le marché, pour les seules *Voix du Silence*.

A côté de piécettes charmantes : *Petite fleur sur ma fenêtre*, *Première neige*, *l'Héritage*, *Berthe*, quels poèmes que la *Trêve de Dieu*, *Resurrecturis*, *Psaume de Combat*, et surtout *l'Entretien avec Corneille*. En vérité, l'on dirait un nouveau poète : pensées plus larges, plus hautes, et si généreuses, et humaines si profondément, exprimées dans une langue sobre et souple, élégante et robuste, familière. Les vers qu'on va lire sont-ils de l'auteur de *Psyché* ou de Corneille, traducteur de *l'Imitation* ?

Tu souffres, tu te plains ; il faut qu'on te soutienne !
 Souffrir, et qu'est-ce donc pour une âme chrétienne ?
 Qu'est-ce que la douleur dont l'assaut t'a surpris ?
 Un rapide combat dont Dieu même est le prix.
 Nous souffrons, nous semons ; c'est la mort qui recueille,
 Qui des moindres vertus ne perd pas une feuille,
 Qui pèse chaque effort, qui compte chaque pleur...
 La mort n'abolit rien, excepté la douleur.
 Quand la terre s'enfuit et que le ciel demeure,
 Qu'importe une tourmente et des soucis d'une heure ?
 Qu'importe au fier oiseau l'aspérité du sol
 Qu'il effleure du pied, prêt à prendre son vol ?
 Des lois, des dieux, des mœurs ton siècle impur se joue ;
 A nous qui fendons l'air qu'importe cette boue ?
 Passons, les yeux fixés sur ces sommets chéris :
 Ne touchons à ce temps que par notre mépris.

Le poste de l'honneur est près de ce qui tombe.

Mais, sur nos droits blessés ne fermons pas la tombe :
Tant qu'une arme nous reste et tant que nous vivons,
N'avouons pas vaincu le Dieu que nous servons.
Même à cette heure encor la parole est un glaive !
Qu'un poète se dresse et qu'une voix s'élève !
Moi ! sujet de Louis, paisible homme de bien,
Je voudrais aujourd'hui parler en citoyen :
Comme jadis, soldat de Brute et de Pompée,
Chez les derniers Romains j'aurais porté l'épée ;
Comme, aux pieds de Jésus, prompt à dire : « Je crois ! »
Chez les premiers chrétiens j'aurais porté la croix (1).

Tout près de l'*Entretien avec Corneille*, sinon au-dessus, il faut placer la *Tour d'Ivoire*.

M. de Pont Martin a porté un juste jugement quand il a écrit : « La *Tour d'Ivoire* comptera parmi les plus exquises créations de la poésie moderne... Ce mélange de mystérieuse ardeur et d'héroïque vertu, cette lutte poétique du rêve divin contre la convoitise humaine, ce dialogue entre les esprits impurs de la terre et les visions célestes, ce rosaire qui s'interpose entre un cœur qui bat et une main qui tremble, tout cela est œuvre de maître (1). »

Il nous semble qu'en dépit de leur brièveté, ces notes ont donné au lecteur attentif une idée suffisante des premiers ouvrages de Victor Laprade. Nous appuierons davantage sur *Pernette* et le *Livre d'un Père*.

(1) *Un Entretien avec Corneille*.

(2) *Nouveaux Samedis*, t. II, p. 149.

II

Le roman, élevé par le talent à la dignité de poème, l'idylle, envahie par le drame, le conte des veillées rustiques, côtoyant l'épopée : voilà *Pernette*.

Elle est charmante, cette forme nouvelle de poésie qui fait entrer la vie domestique dans l'histoire. Elles sont humaines, ces « petites épopées » où le paysan, laboureur et pêcheur, les ouvriers, les médecins de campagne et les prêtres tiennent la première et la plus large place.

Au demeurant, est-ce que l'abnégation naïve d'un héros inconnu ne vaut pas la plus éclatante vertu militaire ou la harangue la plus fougueuse d'un tribun sonore ? J'estime que M. de Monthyon, lorsqu'il a légué ses trésors pour aider à découvrir et à récompenser les dévouements obscurs, n'a pas fait seulement œuvre de philanthrope, mais encore qu'il a été guidé par les illuminations du génie. Je m'intéresse autant, pour ma part, peut-être plus, au développement intime d'une âme, fût-elle logée dans le corps d'une servante, — la *Généviève* de Lamartine par

exemple, — qu'à la colère d'Achille ou aux destinées du Latium. A tout prendre, ceci même est la poésie vraie, celle qui peut dire avec Térence : « Rien d'humain ne m'est étranger. »

Laprade n'a pas inventé le poème moderne, la petite épopée. Goldsmith, Akensie, Gray et ce pauvre Collins qui errait dans la cathédrale de Chichester en accompagnant la musique de ses larmes et de ses gémissements, ces ingénieux rhapsodes, « d'inégale humeur », il est vrai, mais parfois attendrissants, ne sont pas inconnus des lettrés français. Le Danois Jens Baggesen est cher aux Allemands. Avant lui, Voss avait donné dans *Louise* l'idée de ce genre hautement familier. Rappelez-vous les paroles que le pasteur de Grunau adresse à sa fille avant la bénédiction nuptiale. Par la simplicité, la gravité et l'élévation des sentiments, n'est-ce pas grec à la fois et chrétien, antique et moderne ? Goethe, à son tour, s'est emparé de ce genre renouvelé d'Homère : — « Être un Homéride, disait-il, fût-ce le dernier de tous, cela est beau ! » Et, du premier coup, il a fait un chef-d'œuvre. — « Si loin que Goethe puisse aller, répétait Schiller après *Hermann et Dorothee*, jamais il ne s'élèvera plus haut. »

Nous n'avons point *Hermann* en France ; mais, à des degrés et des titres divers, que de charmants poèmes ! — *Eloa*, les *Romances du Roi Rodrigue*, *Marie*, *Amaryllis*, *Mireille*, *Miette et Noré*, *Jeanne* de Jules Breton, le peintre enchanteur des soleils couchants et des blés mûrs, dont la main se délasse du pinceau par la plume. Nous avons *Jocelyn* (1), et, au-dessous, mais à côté, *Pernette*.

(1) Nos lecteurs n'ignorent pas que *Jocelyn* est à l'*Index*. Il va de soi que notre admiration ne s'adresse qu'à la forme de

Sainte-Beuve n'hésitait pas, à propos de Lamartine, à prononcer le nom d'Homère. Assurément, il eût hésité moins encore à mettre *Jocelyn* en parallèle avec le marbre de Goëthe, je ne dis pas pour l'irréprochable perfection des détails et la pureté des contours, car, si j'en crois les vrais germanisants, l'*Hermann* est un bas-relief d'un grain immaculé. Mais la plastique n'est pas tout dans l'œuvre du statuaire. Il faut le *spirantia mollius æra*. Il faut que l'âme pleure ou chante. Or, cette âme est dans *Jocelyn*. Elle est aussi dans *Pernette*.

Nous n'avons qu'à étudier *Pernette* en ce moment ; mais j'ai voulu d'abord, en rappelant à son occasion les petites épopées les plus célèbres, mettre le bon et beau poème à son rang.

La légende en est très simple, presque vulgaire. J'ai dit la légende ; c'est l'histoire qu'il faut entendre, car ce récit est vrai, et pas une fois le poète ne s'est octroyé le congé d'y rien ajouter de son propre fonds.

C'est en 1813. Nous sommes dans le Forez. Pierre et Pernette sont fiancés. Le soir même des fiançailles, on annonce, en même temps qu'une victoire de l'empereur, la levée en masse de tous les hommes valides. Pierre n'est point lâche ; mais, pour le plaisir d'un tyran, il n'ira pas porter la guerre chez ses voisins. Il s'enfuit dans les montagnes où sont les réfractaires et bientôt il est leur chef. Arrive l'invasion étrangère ; les réfractaires deviennent francs-tireurs et font la guerre de buisson. Les

ce dangereux poème. On trouvera sur l'œuvre de Lamartine et particulièrement sur *Jocelyn* toute notre pensée dans nos premières *Études sur le XIX^e siècle*.

Prussiens sont battus. Ils sonnent la retraite.

Partout c'est triple joie, et l'on fête, à grand bruit...

Hélas ! à la dernière heure, une balle perdue atteint Pierre en pleine poitrine. Il tombe. Sentant qu'il va mourir, il exprime le désir d'être uni, par le sacrement de mariage, à Pernelle pour l'éternité. Pernelle y consent. Il meurt. Sa veuve lui reste fidèle et meurt à son tour dans un âge avancé, pleurée de tous les misérables dont elle était la providence.

Telle est l'histoire que Victor de Laprade tenait de la bouche même de Pernelle :

Que de fois aux genoux de Pernelle elle-même,
J'ai de mes pleurs d'enfant baigné ce cher poème !...

Quand « le cher poème » parut, deux ans avant la guerre de 1870, quelques critiques chagrins le dénoncèrent comme une œuvre anti-patriotique. Ils avaient applaudi peut-être aux *Contrebandiers* de Béranger et à certaine chanson bien connue où l'on excitait à la révolte, en 1823, l'armée française envoyée en Espagne. Que si vous voulez, à tout prix, voir une tache dans l'insoumission du héros, n'est-elle pas effacée par sa mort glorieuse ? Pierre a refusé de servir un tyran, c'est vrai, lequel immolait tout à son ambition effrénée ; mais il n'en a pas moins versé tout le sang de ses veines pour la patrie. M. Coppée était autrement juste et clairvoyant quand il disait, en prenant à l'Académie française le fauteuil de Victor de Laprade : « Pressentant nos prochains malheurs, il a (dans ce hérosique poème), d'un geste prophétique, montré aux paysans le vieux fusil pendu par deux clous aux murs de la chaumière,

l'arme de chasse pendant la paix, d'embuscade aux jours d'invasion, que plus d'un désespéré de nos pays de l'Est devait bientôt emporter sous sa blouse, par les nuits sans lune, et dont les coups mortels firent vider les étriers à bien des éclaireurs allemands. »

Mais, revenons aux personnages. Qui donc est Pernelle ? la grand'mère du poète ; le médecin ? son propre père ; le curé ? le bon prêtre qui restaura le culte à Montbrison après le Concordat. De son aïeul qu'il n'avait pas connu, Victor de Laprade a fait Pierre, le fiancé. Ainsi *Pernelle* est comme une sorte d'épopée du foyer domestique, « la *Chanson de geste* des pauvres, des humbles, des petits ; chanson de geste aussi héroïque et aussi chrétienne que si elle racontait les exploits des preux chevaliers. Victor de Laprade avait raison d'éprouver pour *Pernelle* une réelle prédilection. Ce sera probablement l'un de ses titres de gloire les plus durables (1). »

D'après la courte analyse que nous venons de donner, il y a manifestement peu de matière, mais beaucoup d'art (2).

Nous n'aurions pas de peine, si nous voulions nous étendre, à le montrer par d'abondants exemples. Quelques citations suffiront.

Au début, le père de Pernelle vante sa terre à la mère de Pierre :

Si l'on peut des moissons augurer les vendanges,
L'année aura rempli nos celliers et nos granges,

(1) *Notice sur M. Victor de Laprade*, par HEINRICH, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, p. 80, Lyon, 1884.

(2) Cependant il est vrai que certains développements sont un peu longs et que l'action, ici ou là, traîne. On aurait pu abrégé des tirades et couper des discours.

Et — narguant le dicton — quoique riche en beaux foins,
En beaux blés, en beaux fruits ne le sera pas moins.
Voyez mes quatre chars ployant sous leurs faix d'herbes!...
Et les seigles voisins sont déjà mis en gerbes.
Et sur la tige épaisse et haute du froment
L'épi laiteux et vert s'incline pesamment.
Dans la vigne, à nos pieds, se montrent par centaines
Les promesses des ceps, hélas ! trop incertaines ;
De noyaux duveteux les pêchers sont couverts ;
Mes jeunes cerisiers sont plus rouges que verts.
Chère vigne ! c'est moi, tout seul, qui l'ai plantée !
Si vous les aviez vus, du bas de la montée,
Mes pêchers, en avril, par un jour de soleil !
Le sol gris en était tout jaspé de vermeil.
Pour admirer ce champ qui brillait entre mille,
Chaque samedi soir, au retour de la ville,
Pernette m'arrêtait là-bas sur le sentier
D'où l'on voit le manoir et le domaine entier.
Car j'ai su m'arrondir ma petite province,
J'y suis maître, et j'habite au milieu, comme un prince.
J'ai tout ce qui s'étend de la vigne au ruisseau :
Ces trèfles, ces froments, ces prés bien pourvus d'eau,
Ces chanvres près du bord courant le long des aunes,
Et là-haut, sous les pins, ces seigles déjà jaunes.
Ma forêt qui verdoie, au nord de la maison,
Avec ces rochers noirs finit à l'horizon.
Jadis un taillis maigre, un fourré de broussailles,
Prolongeait au couchant le bois jusqu'aux murailles ;
Que j'ai mis là d'argent, de sueurs et d'ennui !
Mais cent tonneaux de vin en coulent aujourd'hui,
Et ma vigne si haut sur les monts reculée,
Y mûrit, sans subir ni brume ni gelée ;
Tout l'héritage entier, sur un sol attiédi,
Reçoit un beau soleil du levant au midi !

Voilà de ces vers savoureux, pleins, suffisam-
ment sonores, qui eussent fait les délices de Ron-
sard et de la Pléiade.

La mère du garçon répond en vantant la fiancée :

Oui, le sol est fécond, plaisant est le manoir ;
 Vos fruits, bons à goûter, sont radieux à voir ;
 Mais l'or de vos froments et vos pêches vermeilles,
 Les grappes de rubis enchâssés dans vos treilles,
 N'ont pas plus de rayons et de fraîches couleurs
 Que les yeux de Pernette et que sa joue en fleurs ;
 Le bord de vos étangs n'a peuplier ni frêne
 Si souples et si droits que sa taille de reine.
 Plus joyeux et plus doux que son âme sans fiel,
 Vos nids n'ont pas d'oiseaux et vos ruches de miel ;
 Et vos prés, votre vigne, enfin tout l'héritage,
 Rien ne vaut ce trésor caché dans le ménage.

Pierre lui-même et Pernette font leurs projets
 d'avenir :

Pierre disait comment, par ses soins redoublés,
 Une friche lointaine abonderait en blés, etc...

Nous sommes en pleines géorgiques, en plein réalisme si vous voulez, mais le vrai, l'honnête, celui qui sent bon.

La journée que Pernette passe avec le réfractaire dans la montagne rappelle la vie en commun de Jocelyn et de Laurence dans la grotte des Aigles. C'est le même souffle ardent et chaste :

C'était un de ces jours de lumière si pure
 Que l'œil jusqu'à Dieu perce à travers la nature ;
 On respire avec l'air l'espérance et la foi,
 Sur ces vives hauteurs où l'homme se sent roi.
 Le vent léger et frais, l'odeur de la résine,
 Les intimes rumeurs de la forêt voisine,
 Les lointains entrevus, là-bas, à l'orient,
 Un éclair d'infini qui passe en souriant...

Et le reste... Le lyrique en M. de Laprade est

inséparable du paysagiste. Partout il lui faut, comme à Lamartine, dont il est le disciple original,

Un éclair d'infini qui passe en souriant...

Il faut que l'âme éclate dans ses vers, et que l'on y sente, pour ainsi parler, la présence de Dieu.

Nous pourrions citer encore nombre de pages émues, passionnées, déchirantes, bien des endroits où les plus savants comme les plus simples sentent leurs yeux mouillés de larmes. Je me bornerai à la mort de Pierre, car je ne veux pas omettre une page où l'auteur expose lui-même son art poétique. Voici d'abord la mort du héros :

Le soir encor, du haut des cimes empourprées,
De sa rougeur suprême inondait nos contrées ;
Plus qu'à demi caché par les monts, le soleil
S'abaissa tout à coup sous son rideau vermeil,
Et l'ombre, à larges pas, des forêts aux villages
Glissa rapidement d'étages en étages.
Tour à tour, s'éteignaient, en de noirs horizons,
Les clochers flamboyants et les blanches maisons.
Bientôt submergeant tout, de l'une à l'autre chaîne,
La pâleur de la nuit noya l'immense plaine.
Rasant l'herbe et les fleurs, un vent léger et frais,
Comme exhalé du sol, souffla vers les forêts ;
Dans les vignes épars, mais à leur nid fidèles,
Les oiseaux vers les bois rentraient à tire d'ailes ;
Et l'âme, vers le ciel, prêt à la recevoir,
Partit dans un soupir sur les brises du soir.

N'est-ce pas, ces vers sont purs et d'une harmonie sereine. Je leur trouve une plénitude qui fait songer aux meilleures pages des *Harmonies*, encore bien que parfois le poète ait oublié que la poésie doit être une musique.

Quant à sa poétique, Victor de Laprade l'a lui-même exposée dans une très belle page de cette épopée. Nous la citerons tout entière :

Des aigles au grand vol ce lieu (1) reste ignoré,
 Mais l'alouette et moi le tenons pour sacré ;
 C'est vers lui qu'éveillé par l'humble cornemuse,
 Enfant, je m'élançai pour adorer la Muse.
 Viens, ô Muse sans nom qui fais là-haut ton miel,
 Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,
 Vierge au front ceint d'airielle et de bruyère rose,
 Muse invisible à tous et qui vois toute chose !
 Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
 Les larges horizons qu'embrasse ton regard.
 Et, pour voler plus près des antiques modèles,
 Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.
 Le premier je t'invoque en ces chastes déserts ;
 Que ta virginité s'atteste dans mes vers !
 Fais circuler toujours, à travers ma pensée,
 L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
 Et la salubre odeur des pins de nos sommets
 Qui suscite la vie et n'enivre jamais.
 D'autres iront cueillir, sous des soleils torrides,
 Les savoureux trésors des jardins Hespérides,
 En des lieux où l'aspic rampe sous les gazons,
 Où les fruits éclatants cachent de vils poisons ;
 Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,
 Je ferai des moissons plus pauvres mais plus saines ;
 Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi
 Et j'y marcherai seul et libre comme un roi.
 Viens ! et donne à mes vers, à mes sobres images,
 Un solide support fait de maximes sages ;
 Que le parfum en fasse oublier les couleurs ;
 Qu'on devine le roc sous le velours des fleurs ;
 Que dans l'érable ou l'or, selon ta fantaisie,
 De l'antique sagesse ils cachent l'ambrosie ;
 Qu'enfin dans tout ce livre honnête et bienfaisant,
 L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent !

(1) Pierre-sur-Haute, la cime la plus élevée des montagnes du Forez.

Victor de Laprade avait dit ailleurs : « L'excès de la couleur qui prédomine aujourd'hui chez les poètes, chez les peintres, chez tous les écrivains et les artistes à la mode, n'est rien de plus qu'une couche épaisse de fard appliquée sur l'intelligence malade. Sous ce blanc et sous ce carmin, il n'y a pas de muscles solides ; il n'y a pas de raison, il n'y a pas de pensée. Tout s'agite à la surface et sur l'épiderme, en dehors de l'esprit même et dans ce que l'homme a de plus extérieur et de moins humain, dans la pure imagination et la substance nerveuse commune à tous les animaux. Pour caractériser d'une phrase les arts contemporains, peinture, musique et poésie, roman et théâtre, critique et journalisme, je dirai qu'ils agissent beaucoup sur les nerfs et très peu sur la raison. La sensibilité matérielle et malade est surexcitée chez nous aux dépens du sens moral et de l'intelligence... Quand j'ai fermé les yeux à ces flammes de Bengale, quand la dernière vibration de ces cuivres ne tinte plus dans mes oreilles, quand je regarde là-dedans avec mon esprit tout seul, il m'est impossible d'y découvrir quelque chose qui ressemble à une pensée et qui dénote l'exercice de la raison... L'imagination ne manque pas aux races inférieures, voyez les nègres. Ce qui leur manque, c'est la puissance rationnelle et le sens de l'idéal. La *raison* chez les races humaines est en proportion de leur force vitale, de leur énergie et de leur beauté corporelle. »

Il nous semble que cette page de fine critique, un peu paradoxale peut-être, du moins quant à la forme, a mis le lecteur dans les secrets littéraires du poète : sagesse, sobriété, vertu sensée, l'honnête et le bien-faisant. Non, le soleil de Victor de Laprade n'est

point le soleil des tropiques, mais celui qui achève de mûrir, sur les flancs rocheux de la colline, les ceps ruisselants de raisin. Pour être plus doux, le soleil d'automne n'en est pas moins radieux. Volontiers, nous appliquerions aux vers de *Pernette* cet hexamètre latin d'une allitération si étrange :

Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.

III

Après *Pernette*, le *Livre d'un Père*.

Le livre d'un père ! Qu'est-ce à dire ? Les premières larmes, si je ne me trompe, et les premiers sourires, les bégayements et les caresses, les rêves que l'on fait, tout éveillé, sur de chères têtes blondes, les espérances et les angoisses. Poésie intime, s'il en est au monde. Mystère charmant. Feuillitez notre histoire littéraire, bien riche pourtant en inspirations de toutes sortes ; c'est à peine si vous rencontrerez, dans cette bibliothèque immense, quelques vers inspirés par les enfants.

Seule, peut-être, Christine de Pisan (1), à la fin du quatorzième siècle, et Charles Fontaine, au seizième, vous offriront quelques pièces consacrées au premier âge.

M. de Beauchesne, l'auteur de *Louis XVII*, a publié, à notre époque, le *Livre des jeunes Mères*. C'est en quelque façon l'histoire de l'enfant depuis son

(1) *Les Dicts moraux*, où l'auteur fait en quelque manière l'éducation de son fils.

berceau jusqu'à la première communion. L'idée était heureuse, et nouvelle ; mais, si les vers, simples, faciles, gracieux, abondent, et aussi les pensées délicates et touchantes, les insignifiances, les vulgarités, les détails puérils ne manquent pas non plus.

J'ai dit : les détails puérils. C'était là précisément l'écueil. Maurice de Guérin le signalait à sa sœur. Eugénie, elle aussi, avait eu le projet de composer (1) un recueil destiné à l'enfance. « Idée excellente, lui disait Maurice (2) ; mais, il faut bien prendre garde de tomber dans l'enfantillage, en parlant aux enfants. C'est une tâche difficile que de leur parler en vers : il est beaucoup plus facile de parler d'eux, comme l'a fait Hugo... »

Victor Hugo est bien le poète des enfants. C'est là, sans conteste, sa gloire la plus pure. L'enfant est partout dans son œuvre. Des fresques naïves que son pinceau a prodiguées, on a décoré, si je puis parler de la sorte, les murs d'un temple charmant (3). Chose étrange ! même dans ses derniers ouvrages, les plus troublés, les plus violents, les plus malsains, que, devant les yeux du poète, passe soudain une tête d'enfant, son génie s'apaise tout à coup, et se rassérène, il s'épure. Il y a, dans l'*Année terrible*, dans la seconde *Légende des Siècles*, dans l'*Art d'être grand-père*, pour Georges et Jeanne, les petits-enfants du vieillard, des vers d'un naturel parfait, d'une fraîcheur et d'un parfum délicieux.

Comment oser parler des enfants, — en vers, — après l'auteur de la *Prière pour tous*, d'*Une alcôve au*

(1) Sous ce titre : *Enfantines*.

(2) *Œuvres complètes*. 1^{re} édition, p. 186.

(3) *Les Enfants*. — *Livre des Mères*, publié par Stahl (pseudonyme d'Hetzel).

soleil levant, du *Petit Paul*? Victor de Laprade n'a point reculé devant cette audace. Il sentait bien, aux battements de son cœur, que Victor Hugo n'avait point le monopole de l'amour paternel, ni, après tout, le monopole des beaux vers. Dans le vaste champ de la poésie contemporaine, n'a-t-il pas creusé lui-même son sillon et moissonné sa gerbe? Pour être frères des laboureurs de *Jocelyn* et des paysans de George Sand, les laboureurs des *Idylles* et les paysans de *Pernette* n'en ont pas moins leur physionomie et leur costume. Pourquoi l'auteur du *Livre d'un Père* ne serait-il pas original après le poète des enfants et des mères? Il l'a été.

Plusieurs de ces juges avec lesquels on compte, et au premier rang les amis mêmes de Victor de Laprade, avaient reproché au poète, maintes fois, de se laisser pour ainsi dire absorber par la nature, l'arbre, la fleur, le torrent, la montagne. En ce volume, le poète met le paysage au second plan et l'homme au premier. La pensée est désormais dégagée de toute aspiration nuageuse. Le sentiment est libre, vivant, chastement passionné. En d'autres termes, Laprade a une fois encore renouvelé son talent.

J'ai trop souvent, mes doux lecteurs,
Parmi les bruyères fleuries,
Parmi les bois, sur les hauteurs,
Conduit vos jeunes rêveries (1).

Ce n'est pas à dire qu'à tout jamais le poète ait dit adieu aux spectacles grandioses ou charmants de la création ; mais, à l'avenir, il donnera à son culte de

(1) XLV. *Soyez des hommes.*

la nature un caractère plus pratique. Là où le rêveur se perdait dans une sorte de panthéisme aussi vague que dangereux, le père voit pour le corps et l'âme de ses enfants un moyen de saine et forte éducation :

On s'instruit dans les champs rien qu'à se laisser vivre,
Rien qu'à n'y pas fermer obstinément les yeux.
Venez donc et montons à travers les bruyères,
Aspirant l'air chargé de parfums et d'accords,
Qui des flots et des fleurs porte en haut les prières.
Nous travaillons pour l'âme en exerçant les corps.
Toute vertu s'accroît de leur mâle équilibre.
Dans ces temps de bassesse et d'appétits sans frein,
Il faut, pour rester juste, il faut, pour rester libre,
Un ferme cœur servi par des membres d'airain (1).

Toutefois, et nous venons de le dire, dans le *Livre d'un Père*, la nature n'apparaît qu'au second plan ; l'humain le remplit tout entier.

La pièce intitulée : *Soyez des Hommes*, donne la note du volume ; elle est généreuse et virile.

Notre poste est dans les cités,
Dans ces combats à toute outrance
Où l'on blesse des deux côtés,
O Christ! votre soldat... LA FRANCE...

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire ;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnants de gloire.

Pour exciter votre vigueur,
Nourrissez-vous de leurs exemples ;
Humbles comme eux près du Seigneur,
Soyez fiers au sortir des temples.

(1) xxxi *Les vacances*.

Fuyez, oubliez pour toujours,
 Tout prêts à de sanglants baptêmes,
 Les fleurs, les chansons, les amours,
 Mes chères Alpes elles-mêmes,

Le bleu des lacs si doux à voir,
 Les bois, ma vieille idolâtrie...
 Tout ce qui n'est pas LE DEVOIR,
 Tout ce qui n'est pas LA PATRIE.

Tel est l'accent du livre, très pur, très fort. A chaque page, le citoyen s'efforce de faire vibrer dans l'âme de ses enfants toutes les fibres du plus mâle courage et du plus absolu dévouement aux héroïques devoirs.

Tu seras soldat, cher petit!
 Tu sais, mon enfant, si je t'aime!
 Mais ton père t'en avertit,
 C'est lui qui t'armera lui-même!

Quand le tambour battra demain,
 Que ton âme soit aguerrie,
 Car j'irai t'offrir, de ma main,
 A notre mère, la Patrie!...

Sois fils et frère jusqu'au bout;
 Sois ma joie et mon espérance,
 Mais souviens-toi bien qu'avant tout,
 Mon fils, il faut aimer la France (1).

Ce langage, stoïque tout à la fois et chrétien, n'étonne pas sur les lèvres du poète qui a pu dire de lui-même en vérité :

Je succombe à de vieilles peines,
 Aux regrets, aux espoirs trahis,
 Mon sang est sorti de mes veines
 Par les blessures de mon pays (2).

(1) xxx. *Le petit Soldat*.

(2) III. *A Versailles*.

N'allez pas croire cependant que ces ardeurs de patriotisme brûlent dans le cœur du citoyen au détriment du sentiment paternel. Quelle grâce mélancolique et touchante dans le *Petit Garde-Malade*, *l'Enfant grondé*, le *Petit Ménage du père*, les *Petites Sœurs*, la *Sœur aînée* ! Pouvez-vous lire le *Remords* sans qu'une larme vienne mouiller ces strophes où le vieillard a mis toute son âme ?

Eh bien, quand je songe à ces morts
Qui m'ont absous de toute faute,
Je me sens au cœur un remords,
Et je le confesse à voix haute.

Je n'ai pas fait tout mon devoir
Envers ces âmes généreuses :
J'aurais pu, dans l'humble manoir,
Les rendre ici-bas plus heureuses ;

Si ma bouche eût dit seulement
La moitié des tendres pensées
Qui, du fond de mon cœur aimant,
Leur étaient tout bas adressées ;

S'ils avaient vu, dans leurs douleurs,
Quand je composais mon visage,
Jaillir quelques-uns de ces pleurs
Dont j'arrose ici leur image ;

Si toujours, sans leur rien céler,
Sans retenir une caresse,
Près d'eux j'avais su mieux parler
Le langage de ma tendresse.

Mais, hélas ! je gardais mon cœur
Muet en leur douce présence,
Et je gâtai notre bonheur
En les aimant trop en silence...

Quelle invitation touchante, n'est-il pas vrai ? à se montrer, tandis qu'il en est temps encore, un fils

tendre, caressant, un fils aimant ! Les stances *A un grave écolier* expriment la même idée et les mêmes sentiments de façon plus vive, plus pittoresque, et cette fois en souriant :

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement :
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime.

Mais il est trop peu généreux
D'aimer tout bas et bouche close.
A ceux que l'on veut rendre heureux,
Des souhaits que l'on fait pour eux
Il faut dire au moins quelque chose.

Les vrais bons cœurs sont transparents ;
On y voit toutes les tendresses.
Ah ! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents,
Leur bonheur est dans vos caresses.

Et, tout à coup, cet appel familier aux cœurs des enfants se revêt d'une forme gracieuse, mais qui n'enlève rien à l'abandon de la causerie :

C'est beaucoup d'avoir la bonté ;
Montrez-la bien, qu'on en jouisse !
Il faut que, dès avant l'été,
En fleurs de grâce et de gaité
Votre bon cœur s'épanouisse.

Voyez ! dans le meilleur terrain,
Parmi les blés hauts et superbes,
C'est Dieu qui mêla, de sa main,
Le bluet d'azur au bon grain,
Le pavot rouge à l'or des gerbes.

Vous, ainsi, savants, mais joyeux,
Charmez la maison paternelle.

Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux,
La vertu même en est plus belle.

Pas une défaillance, pas même une hésitation dans ce rythme dont le vol est court sans doute, mais si mélodieux !

Les *Vaches* forment un poème de plus longue haleine et qui semble, avec une nuance de rêverie moderne, une page détachée des *Géorgiques*. Ronsard l'eût admiré, et, du coup, le chef de la Pléiade eût attaché l'étoile au front de Victor de Laprade.

La perle de l'écrin, toutefois, du moins à notre gré, c'est la *Ruche*. Le style en est sobre et précis, comme dans les autres pièces ; de plus, il exhale je ne sais quel parfum de l'Hymette et du Calvaire qui en fait parmi les purs chefs-d'œuvre un chef-d'œuvre à part. Ne pouvant que citer des fragments, je ne citerai rien ; je ne veux pas détacher du chêne le rayon de miel.

En vérité M. Schérer, critique protestant et sévère, n'a pas exagéré, quand il a dit du *Livre d'un Père* : « Sur quarante pièces, vingt chefs-d'œuvre. »

IV

Entre temps, Victor de Laprade écrivait en prose. Châteaubriand a fait cette remarque : « Les grands poètes ont été souvent de grands écrivains en prose : qui peut le plus peut le moins ; mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes. » De Laprade nous avons en prose une œuvre de longue haleïne : *Le Sentiment de la nature avant le christianisme* suivi du *Sentiment de la nature chez les modernes* ; *l'Education homicide* et *l'Education libérale*, les *Questions d'art et de morale* et les *Essais de critique idéaliste*.

Sans être de premier ordre, il s'en faut que dans ces livres le prosateur soit médiocre. Nous ne nous arrêterons qu'au dernier : *Essais de critique idéaliste*, parce que, là encore, il est question des poètes et de la poésie.

Le titre de cet ouvrage déclare suffisamment que nous n'avons point affaire à un écrivain de l'école naturaliste. Victor de Laprade dirait volontiers, à

l'encontre de M. Zola : « La critique littéraire sera idéaliste ou elle ne sera pas. » Elle est de lui, cette phrase ardente : « Rien n'est véritable, rien n'est réel, rien n'est éternel en ce monde que l'idéal, et partout où je le rencontre, je le défends avec acharnement contre les démolisseurs et les mensonges de la critique. »

Une étude sur Juvénal, ou mieux, une étude, à propos de Juvénal, sur *la haute satire*, ouvre ces pages.

Rien n'est plus rare dans l'histoire littéraire qu'un vrai satirique. Les Grecs n'en ont pas. Et cependant, quelle est, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie, la branche qui ne sort pas de ce tronc immortel ? Archiloque a bien créé, ou du moins, perfectionné le vers iambique,

Archiloquum rapido rabies armavit iambo,

mais il n'a pas créé la satire.

C'est à Rome, non pas sous les Césars, mais dans la vraie Rome, celle des Scipions, que la satire a commencé. Les noms d'Ennius et de Lucilius ne sont pas oubliés. Nul peut-être, sauf Juvénal, n'a pris, plus hardiment que Lucilius, d'une main, la torche enflammée, et de l'autre, le fouet de Némésis. Longtemps peuple et sénateurs ont gardé sur leur dos la trace des lanières et la brûlure.

Les satires d'Horace, quoique classiques, ne sont pas plus de vraies satires que celles de Boileau. N'y cherchez pas la flagellation sanglante du vice. — Il est vrai que toutes les époques ne prêtent pas à la haute satire. — Ce sont proprement des dissertations, tantôt morales, tantôt littéraires, où pétillent

la saine gaieté, la plaisanterie sans fiel, de vives épigrammes contre les ridicules du temps. Quand je rapproche ces deux noms : Horace, Boileau, hâtez-vous de réserver, entre les satires de l'un et les satires de l'autre, la distance qui sépare tous leurs ouvrages, le *Carmen sæculare*, par exemple, de l'*Ode sur la prise de Namur*.

Perse lui-même serait plutôt moraliste que satirique. Sa muse est trop chaste, pour peindre, sous des couleurs crues, les abominations de la Rome impériale. Son âme est trop rêveuse, pour s'abandonner à la verve indignée, et trop froide son imagination pour atteindre l'accent brûlant, l'accent lyrique.

Reste Juvénal. L'auteur des *Muses d'État* ne va pas jusqu'à dire avec l'auteur des *Châtiments* : « Le grand Latin, c'est Juvénal ; » mais, il dit : « Le grand satirique ; » et il a raison. Nul, dans aucune littérature profane, ne peut être comparé, de tout point, à Juvénal.

Les Allemands sont fiers de leurs satiriques. Dès leur premier âge classique, on voit chez eux éclore, comme une fleur de sang, la satire. Mais, ni Freidank où le quatorzième et le quinzième siècles puisèrent abondamment ; ni Sébastien Brandt dont *la Nef des Fous* fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe ; ni Thomas Murner qui, plus d'une fois, confond la satire et l'injure ; ni Jean Fischart chez qui la délicatesse et l'élévation morale ne rachètent pas toujours les mots orduriers, les invectives grossières, les peintures triviales ; ni même Henri Heine, ne se peuvent mettre en parallèle avec le satirique

(1) Dans *William Shakespeare*. Les génies.

latin. Non, pas même Henri Heine, l'auteur d'*Atta-Troll* et des *Reisbilder*. C'est un poète, assurément, et de haut vol. Mais, ce satirique n'a pas de convictions. Patriotisme, science, foi, incrédulité, Dieu lui-même contre lequel il a des rancunes de juif, rien n'échappe à son persiflage. Henri Heine était-il honnête homme ?...

Je laisse de côté la littérature anglaise.

Chez nous, l'esprit satirique circule avec abondance, comme de la sève dans le vieil arbre gaulois. Dès le treizième siècle, Pierre Cardinal atteint, dans ses poésies provençales, la couleur et l'âpreté de la satire. Je n'en juge que par les extraits que notre langue ne se refuse pas à traduire. D'un bond, il faut passer de Pierre Cardinal au seizième siècle. Trop facilement cynique, Agrippa d'Aubigné a des demi-pages superbes (1). Mathurin Régnier, poète de source, en dépit de ses rimes malpropres et de sa verve violente, n'est qu'un railleur bon enfant : il y a du La Fontaine dans cette nature. Ne lui demandez donc pas les colères généreuses des grandes âmes. Le dix-huitième siècle a de Gilbert, contre les encyclopédistes, quelques strophes durables et les *Iambes* d'André Chénier. Je ne parle pas de Voltaire. En dehors de la poésie badine et du conte où il excelle, l'abominable auteur de *la Pucelle* est médiocre en tout. Lisez les quelques pages de V. de Laprade contre ce malhonnête homme. Elles sont vibrantes, brûlantes, vengeresses.

Nous avons Barbier. « Si jamais la satire fut écrite par un poète, honnête homme et bon citoyen, par une main loyale au service d'un esprit sensé et d'un

(1) *Les Tragiques*.

cœur droit, c'est le livre qui contient la *Curée*, la *Popularité*, l'*Idole*, *Melpomène*... Si la satire française a quelques pièces à mettre à côté de Juvénal, ce sont les belles pages d'Auguste Barbier... » M. Nisard, de son côté, on l'a vu plus haut, porte ce jugement : « Les *Iambes* ont jeté une lumière sombre... qui ne s'éteindra jamais (1). »

Nous avons surtout Victor Hugo. « Moi, je tiens le fer rouge, » dit-il dans les *Châtiments*. Ce livre merveilleux, par un prodige de génie que nous croyons unique dans notre histoire littéraire, contient tous les styles. Nous le pourrions montrer facilement et par des citations étincelantes. Il n'a manqué à Hugo pour égaler, sinon surpasser Juvénal, que de ne pas englober, comme il l'a fait, — mais ceci est monstrueux, — « des noms d'innocents, des noms de victimes, dans les injures adressées aux bourreaux ».

La satire atteint dans Juvénal « toute sa hauteur, toute sa force, toute la sombre, amère et navrante beauté qui lui est permise ». Sans doute le poète a pu exagérer les couleurs et altérer ainsi quelques traits de la vérité historique. C'est l'avis de plusieurs. Sans doute Juvénal n'a pas vu « ce qui restait de vertu et de noblesse à la société romaine. » Assurément encore, telle de ses peintures est révoltante, même chez un païen, et « il aurait atteint plus sûrement et non moins énergiquement son but, celui de flétrir le vice, en le désignant sans le décrire avec cette effroyable crudité ». Mais Juvénal n'a jamais calomnié sciemment. Jamais il n'a attaqué d'hon-

(1) *Histoire de la Littérature française*, 7^e édition, t. IV, p. 529.

nêtes gens. Jamais surtout il n'a jeté, pêle-mêle, dans la fournaise de ses vers où ils brûlent pour l'éternité, les innocents et les coupables, les victimes et les bourreaux. Juvénal est un homme de génie, incontestablement ; mais, avant tout, — donnez à cette expression toute son étendue et sa profondeur, — il est honnête homme.

L'étude de Laprade sur le « grand Corneille » est tout simplement admirable. A ses yeux, croyons-nous, comme aux yeux de Victor Cousin (1), Eschyle, Sophocle, Euripide ensemble ne balancent pas le seul Corneille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette passion du cher poète pour l'auteur de *Polyeucte* et de *Don Sanche*. Qui n'a lu, dans les *Voix du Silence*, tout haut, — car ces vers-là vous forcent à les chanter, — et relu avec une admiration grandissante, le sublime *Entretien avec Corneille*? Pour notre part, nous nous souvenons d'une classe de rhétorique où, l'un après l'autre, de jeunes élèves déclamaient ces vers transportants au profit de leur intelligence et de leur cœur.

Ce culte de Victor de Laprade pour Corneille frémit pour ainsi dire à chaque page de ce long commentaire. Il me semble voir un ancêtre, pareil à Ruy Gomez de Silva dans la splendide scène des portraits (2), montrant d'un geste superbe, tour à tour et maintes fois, les figures héroïques de chacun des enfants de la grande famille cornélienne.

Ce vieillard, c'est Don Diègue :

. Meurs ou tue !

(1) Dans son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*.

(2) Dans *Hernani*.

Cet autre, c'est Horace :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux !

Connaissez-vous dans Hugo, Gœthe ou Shakespeare, un vers plus resplendissant ?

Cet adolescent dont le regard lance un éclair farouche, c'est le jeune Horace :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

A ces paroles « d'un sublime un peu sauvage », le jeune Curiace fait cette réponse touchante :

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue !

Saluez Auguste, tendant à son assassin une main clémentine :

Soyons amis, Cinna ! c'est moi qui t'en convie.

Voici Polyeucte, renversant le sacrifice.

Cette femme qui brave César, c'est Cornélie.

Nicomède défie Rome dans la personne de Flaminius.

Sertorius, du fond de l'Espagne, ne tremble pas, en disant à Pompée :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Don Sanche ! Un soldat de fortune. Ecoutez-le. Il vient de s'asseoir, du droit de sa vaillance, dans le conseil de la reine de Castille. La reine doit choisir un époux entre trois seigneurs de sa cour. Elle remet à Don Sanche son anneau pour celui que lui-même aura jugé le plus digne. Don Sanche reçoit l'anneau, et, s'adressant aux trois seigneurs :

Comtes, de cet anneau l'or vaut un diadème ;
 Il vaut bien un combat : vous avez tous du cœur.
 Et je le garde...

DON LOPE.

A qui, Carlos ?

DON SANCHE.

A mon vainqueur.

Est-ce que La Bruyère (1) a exagéré, quand il a écrit : « Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est L'ESPRIT qu'il avait SUBLIME !...

Après Corneille, Molière.

Plus indulgent, ou plus clairvoyant peut-être que La Bruyère (2) et ; Fénelon (3), Laprade admire sans réserve le style de Molière, son vers, sa langue, son génie : — son style, le plus sain, le plus naturel, le plus spontané et le plus travaillé tout ensemble que l'on ait jamais parlé sur notre théâtre ; son vers, franc, articulé, solide, et de si libre allure qu'il semble jaillir des lèvres mêmes de l'acteur ; sa langue, cette langue du peuple, bien connue de Villon, et que Malherbe proclamait le vrai français, logique, directe, pleine de sens et de raison, savoureuse et salée ; son génie enfin, étincelant de verve, d'imagination et de fantaisie, primesautier entre tous, original, créateur, le plus inventif des génies bien qu'il ait le plus imité.

Quant à la morale de Molière, Laprade ne va peut-être pas jusqu'à tonner comme Bourdaloue (4) et

(1) *Des Ouvrages de l'esprit.*

(2) *Ibid.*

(3) *Lettre à l'Académie.*

(4) Dans son sermon pour le 7^e dimanche après la Pentecôte.

lancer la foudre comme Bossuet (1) ou Louis Veillot (2) ; mais, il n'entend pas qu'à propos de comédie, on vienne lui parler d'enseignement, d'éducation, d'action moralisatrice. La morale de l'*École des femmes* et d'*Amphitryon* ! Mais elle est vulgaire, elle est grossière ; elle prend parti pour les petits intérêts contre l'abnégation, pour l'ironie contre la passion sincère, pour les sens contre l'âme, pour ce qui est en bas contre ce qui est en haut !... Il se peut, comme l'affirment certains philosophes chagrins, que Molière ait dit la vérité sur la nature humaine ; mais, « il y a des vérités dont l'art doit détourner nos yeux, et il y a dans ce monde une instruction qui, fût-elle vraie, n'en est pas moins triste et dangereuse ». Non, la comédie de Molière n'est pas une école de vertu. Cherchez ailleurs un poète qui vous élève l'esprit et qui vous inspire des sentiments nobles et courageux. Malgré son style, son vers, sa langue et son génie, « nous ne découvrons pas, conclut hardiment Victor de Laprade, dans toutes les pièces de Molière, la substance morale d'une seule page du grand Corneille. »

Un poète du goût le plus élevé, le plus délicat, le plus pur, un poète qui vous prend sur ses ailes et vous emporte, si vous consentez à le suivre, dans les régions les plus élevées de l'âme humaine, là où respire le souffle sacré de l'enthousiasme et de l'idéal, un poète d'inspiration profonde et de mélodie incomparable, méconnu cependant, peut-être même inconnu de la génération présente, c'est Lamartine.

(1) *Maximes et Réflexions sur la comédie.*

(2) *Molière et Bourdaloue.*

Victor de Laprade étudie Lamartine avec la ferveur d'un disciple, nous pourrions dire, avec la piété d'un fils. Les défauts du maître, il les connaît pourtant, mieux que personne, et il les avoue. Lamartine dédaignait le travail. Lamartine improvisait. « Créer est beau, disait-il, mais corriger, changer, gâter, est pauvre et plat ; c'est ennuyeux ; c'est l'œuvre des maçons et non pas des artistes. Au reste je me moque de l'art et des artistes (1)... » Le travail était donc pour lui une occupation inférieure, presque déshonorante. De là, des rimes faibles, insuffisantes, nulles même, des incorrections, des obscurités, des images débordées, et, trop souvent, quelque chose de vague, de flottant, d'inachevé. Ce n'est pas lui qui eût pu se rendre ce témoignage :

S'égarant à mon gré, mon ciseau vagabond
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
 Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
 Tous boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois...
 De mes écrits en foule
 Je prépare longtemps et la forme et le moule (2).

Lamartine n'avait d'autre méthode que « l'inspiration, l'émotion sincère, l'impression vraie en face

(1) *Correspondance*. Paris, Hachette, 1874. — Ceci nous remet en mémoire une boutade du fameux Godeau : « Le paradis d'un auteur, disait l'évêque de Vence, c'est de composer ; son purgatoire, c'est de relire et de retoucher ses compositions ; mais son enfer, c'est de corriger les épreuves de son imprimeur. »

(2) André Chénier. *Epîtres*, II.

de la nature ». Mais quelle inspiration ! Homère (1) dit en parlant des suivantes de Circé : « Elles sont quatre à la servir, nées des fontaines, des bois sacrés, des fleuves divins qui portent à la mer leurs belles ondes... » Ces muses sacrées, Lamartine les avait à son service. Où sont-ils donc les poèmes où s'épanche l'âme humaine en vers plus humains ? Non, jamais l'âme n'a vibré, jamais la langue française n'a chanté aussi mélodieusement, pas même sur les livres de Fénelon, pas même sur les livres du divin Racine. Ce style des *Méditations*, c'est de la musique ; cette pensée des *Harmonies*, c'est la poésie même. « Aucun venin caché, aucun miasme délétère ne circule dans ces pages. De toutes les idées dont il s'est rendu l'interprète, Lamartine a su choisir la fleur immortelle. Sur tous les modes qu'il emploie, il fait parler toujours la portion divine du cœur humain. » Préfère qui voudra *Mardoche* à *Jocelyn* (1) ! Je ne suis pas de ces gens-là, — ni Victor de Laprade non plus.

Tel est ce livre.

Et maintenant, j'emprunte à Maxime Du Camp le trait final.

Sous la coupole de l'Institut, l'auteur des *Souvenirs littéraires* évoquait en termes émus le souvenir d'un absent qu'un mal cruel tenait éloigné de l'Académie. Après avoir fait applaudir quelques strophes des *Adieux à la Muse*, M. Du Camp ajoutait : « Celui qui, d'un tel adieu, a salué la poésie, est un des grands poètes de notre temps, le plus

(1) *Odyssée*. Chant X.

(2) Rappelons à nos lecteurs que *Jocelyn* est à l'*Index*. Cf. nos premières *Études littéraires*.

pur peut-être, celui dont l'idéal a plané le plus haut. »

Ce livre même où les grands poètes sont étudiés, le prouve, et nul familier de Victor de Laprade ne contredira ce jugement.

OCTAVE FEUILLET

ERNEST RENAN (1)

I

S'il est vrai, comme le prétend M. Zola, que la valeur d'un livre est en raison directe de la vente, la *Morte* ne serait pas loin d'être un chef-d'œuvre. Je doute néanmoins que la blanche et pure Aliette agréée à l'auteur de l'immonde *Nana*.

Pour mieux apprécier ce volume, rappelons-nous les précédents ouvrages de M. Octave Feuillet.

Quand parurent le *Roman d'un jeune homme pauvre* et l'*Histoire de Sibylle*, déjà le matérialisme

(1) A propos de la *Morte* et du *Prêtre de Némi*.

envahissait la littérature d'imagination. On lisait les *Bourgeois de Molinchart* (1) ; on dévorait *Fanny* (2) ; *Madame Bovary* faisait scandale (3). Les délicats, et ceux-là même qui préfèrent le romanesque, fût-il quelquefois un peu invraisemblable, au réalisme, fût-il toujours l'exacte vérité, goûtèrent les œuvres nouvelles du jeune écrivain. Ce n'est pas seulement la grâce un peu mélancolique et l'élégance que l'on applaudissait, ni la pureté de la langue et la politesse, mais l'inspiration philosophique et religieuse. Les lecteurs chrétiens notaient au passage, pour les relire et les copier peut-être, de belles pensées, consolantes ou fortifiantes, auxquelles l'auteur de la *Crise* et du *Cheveu blanc* ne les avait point habitués : — « Passer sur cette terre, voir le ciel sur sa tête, la création tout entière autour de soi, et ne pas se demander jour et nuit le mot de l'éternelle vérité, ne pas chercher Dieu dans les mystères où il se cache et qui nous environnent, c'est coupable, c'est honteux et dégradant... » — « Pour ceux qui croient il peut y avoir d'immenses douleurs ; il n'y a point de désespoir. Quelques déceptions qu'ils rencontrent dans ce rêve de bonheur que poursuit tout être humain, leur rêve en effet n'est jamais qu'ajourné ; ce que la terre leur refuse, le ciel le leur promet toujours. » — « ... Oui, j'entrevois Dieu par éclairs avec une certitude qui m'éblouit... Je ne comprends pas le doute... Le nom de Dieu est écrit pour moi si visiblement sur chaque brin d'herbe, sur chaque feuille, sur chaque étoile ; ce silence même de la solitude, de la nuit et des cieux, me laisse entendre

(1) Champfleury.

(2) Ernest Feydeau.

(3) Gustave Flaubert.

sa voix si clairement que mon cœur croit vraiment comme mes yeux voient et comme mes lèvres respirent... » C'est à poignées que de telles perles se peuvent ramasser dans l'*Histoire de Sybille*. Je n'en veux plus égrener qu'une ou deux : « Le mariage pour porter ses fruits doit avoir ses racines non pas seulement dans les deux cœurs qu'il unit, mais aussi dans la religion qui l'a institué et qui le consacre. Une foi commune, la fraternité des croyances élevées et des espérances éternelles peuvent seules donner aux faibles amours de ce monde quelque chose de la solidité et de la durée des amours divines... » — « Puisque nos corps, quand la mort les prend, ne font que changer de forme, puisque la matière est immortelle, et que ce qu'il y a de plus fragile et de plus misérable doit vivre éternellement, comment concevoir que nos pensées les plus hautes et nos sentiments les plus sublimes, que nos dévouements, notre charité, notre foi, nos élans vers Dieu, nos amours, nos souffrances, nos larmes, que tout cela doive périr avec nous sans laisser de traces, sans trouver un avenir, un refuge, une justice!... Ainsi, tout survivrait, excepté ce qui est pur!... Tout serait éternel, excepté ce qu'il y a en nous de bon et de grand, excepté tout ce qui honore la vie, tout ce qui décore la terre, tout ce qui plaît au ciel! Oh! non... »

En ce temps-là prit naissance un joli mot, souvent répété depuis, et qui qualifie à merveille l'auteur du *Village*, du *Jeune homme pauvre* et de *Sybille*. On disait qu'il était « le Musset des Familles. » (1) Pour

(1) Ce bon mot, au témoignage de Sainte-Beuve, a été dit pour la première fois par M. Jules de Goncourt et mis en circulation par Paul de Saint-Victor. Cf. *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 13, en note.

savourer tout le piquant de ce nom de baptême, il faut savoir qu'il y avait alors un journal moral très répandu et qui s'intitulait le *Musée des Familles*.

M. Octave Feuillet a-t-il rougi de ce brevet de moralité que lui décernait l'opinion publique? A-t-il voulu prouver à ses contemporains que, sans étaler les laideurs ni les plaies, sans montrer comme d'autres « la pointe du scalpel encore toute souillée de sang et de sanie, » il connaissait aussi bien que pas un l'anatomie profonde, la physiologie humaine, qu'il était capable en un mot de mettre « la vraie chair et le vrai sang jusque sous la soie et les dentelles »?... J'en ai peur. Ce qui est sûr, c'est que l'auteur de *Sibylle*, cette inspiration semi-poétique, semi-réelle, si honnête, à tout prendre, et si pure, se jeta dans les histoires à passions violentes et à catastrophes malsaines. *M. de Camors*, *Julia de Trécœur* et d'autres (1), dont je ne nie pas plus la vigueur de touche que la langue nerveuse, sont, sinon de mauvais livres, du moins des livres dangereux. Ce n'est pas seulement l'audace de certains tableaux qu'il faut réproucher, c'est la thèse elle-même qu'il faut condamner.

Avec la *Morte*, et nous ne saurions trop l'en féliciter, M. Octave Feuillet revient à ses premières amours. La *Morte* donne la main à *Sibylle*.

Que s'est-il donc passé? Serait-ce que la décadence précipitée de nos mœurs scandaleuses et le débordement d'une littérature orgiaque ont éclairé le romancier « fashionable » jusqu'à fond d'âme? Nous serions tenté de le croire. M. Octave Feuillet

(1) *Les Amours de Philippe*; *le Journal d'une femme*; *Un mariage dans le monde*; *Histoire d'une Parisienne*; *la Veuve*.

n'a pas seulement écrit une œuvre honnête, mais une œuvre spiritualiste et chrétienne. Voici le roman et voici la thèse, car c'est tout un :

— On discute un mariage qui réunit toutes les convenances mondaines. Il n'y a qu'un point noir : Mlle Aliette de Courteheuse est une jeune fille pieuse et charmante, tandis que Bernard de Vaudricourt, gentilhomme correct et résolu d'ailleurs à respecter les croyances de sa fiancée, étale son athéisme. Les parents d'Aliette hésitent. On dirait qu'ils se rappellent le mot de Chateaubriand : « Il est toujours un point par où les cœurs ne se touchent pas, et ce point suffit à rendre la vie insupportable. » L'oncle de la jeune fille, un évêque, est consulté. Mgr de Courteheuse espère que sa nièce convertira son mari, et le mariage est célébré. Cet évêque, pour exprimer en passant une réserve, n'est-il pas un peu bien imprudent et téméraire de lier ainsi deux destinées sur la foi d'un peut-être?... Les premières années, les années heureuses, ont passé vite. L'abîme qui séparait les deux époux apparaissait à la jeune femme de plus en plus profond chaque jour. Aliette, pour cacher ses cruels chagrins, faisait les plus pénibles efforts. Bernard les devina cependant, et la vie en commun fut moins douce. L'aimable libre-penseur essaie d'entraîner sa femme dans le monde avec le secret espoir de lui faire perdre le goût de la dévotion. Les impressions que madame de Vaudricourt rapporte des conversations qu'elle a entendues et des fêtes auxquelles elle a assisté, sont merveilleusement rendues par le romancier. Regardez cette peinture de la vie parisienne telle qu'on la mène aujourd'hui dans la société; elle est instructive :

— « A mesure qu'elle entrait plus avant dans le monde parisien et qu'elle le connaissait de plus près, elle se sentait lasse, parfois jusqu'à l'écoeurement, du bavardage superficiel qui est si facilement alimenté à Paris par les actualités de chaque jour, et qui semble abaisser tous les esprits sous le même niveau de banale médiocrité. Elle entendait dix fois par jour, dans dix salons différents, le même jargon, le même commérage fiévreux et vide, la même insupportable gouaillerie boulevardière, les mêmes jugements en l'air, les mêmes mots, les mêmes plaisanteries empruntées à la pièce nouvelle et parfois à l'argot inepte des cafés-concerts. Jamais rien de neuf, de spontané, de personnel, dans ce fatigant verbiage.

« Elle voyait avec une secrète stupeur cette foule mondaine uniquement occupée de mouvement et de plaisir et comme en proie à une sorte de danse de Saint-Guy qui l'entraînait du berceau à la tombe dans un tourbillon épileptique. Cela lui rappelait cette ronde maudite du moyen âge, ces gens condamnés à danser jusqu'à la mort dans le cimetière de l'église qu'ils avaient profanée. Elle se demandait ce qui pourrait rester, dans un affolement pareil, pour la vie de famille, pour l'intérieur, pour l'étude et pour la culture de l'esprit, les retraites de la pensée dans les régions supérieures, enfin pour l'intervalle entre la vie et la mort. Elle s'effrayait de se sentir emportée elle-même dans ce mouvement, comme par un flot irrésistible, et de ne pouvoir reprendre pied.

« Des dégoûts plus profonds lui montaient aux lèvres quand elle assistait par hasard à certains entretiens que le relâchement du goût et du sens moral, favorisé par d'étranges lectures, a mis à la mode

jusque dans les salons, quand elle entendait, par exemple, des femmes bien nées parler couramment entre elles et même avec des hommes de curiosités physiologiques, de dépravations latentes, de désordres monstrueux,

Et de vices peut-être inconnus aux enfers.

« Ses tristesses et ses révoltes s'exaltaient encore quand elle se disait qu'en France et au dehors on jugeait des tons et des mœurs de la société française sur l'échantillon de cette élite artificielle, mélangée et tapageuse, dont les fêtes, les aventures, les scandales, les toilettes, faisaient chaque matin la joie des reporters et la jubilation railleuse du public. A l'heure du siècle où nous sommes et dans l'état des esprits en France, au moment où une sorte de jacquerie morale, en attendant mieux, déchaîne dans les foules populaires des appétits et des convoitises désormais sans frein, madame de Vaudricourt, sans s'occuper autrement de politique, était atterrée de voir chez la partie la plus apparente des classes supérieures une si belle insouciance et une préoccupation si exclusive de se divertir. Il lui semblait être sur un bâtiment en perdition, où les officiers, au lieu de faire leur devoir, s'enivraient avec l'équipage. »

Cela est vu par de bons yeux, n'est-ce pas, et finement et fortement noté. M. Octave Feuillet n'a pas été psychologue moins profond ni moins parfait écrivain dans cette analyse des sentiments auxquels est en proie, en ce milieu malsain, l'âme sensible et sincère de la jeune femme :

— « Ce qu'il y avait de pis, c'est que peu à peu elle sentait sa pauvre âme se troubler. Cette

vie d'une frivolité et d'une sensualité à outrance n'est saine pour personne, et, même pour une créature aussi noble et aussi pure qu'Aliette elle ne valait rien. Dans ce monde si différent d'elle-même, si étrange et si fermé aux pensées de l'ordre idéal, elle en arrivait par moments à se croire une personne excentrique, qu'une éducation exceptionnelle avait peut-être jetée hors du vrai. Sa foi sans doute n'était pas sérieusement atteinte, mais il lui paraissait quelquefois extraordinaire d'être, dans cette grande foule, seule de son espèce. Il était évident, par exemple, que la religion qui était pour elle si essentielle et si principale, n'était plus pour la très grande majorité des gens de son monde qu'une sorte de tradition de bon goût et un usage de bienséance, qu'en sortant de l'église, le dimanche, on la laissait sur les marches jusqu'au dimanche suivant, que dans l'intervalle personne n'y pensait. Au milieu d'une société de fous, la raison la plus solide se sent ébranlée, et c'était avec un sentiment d'épouvante qu'Aliette se demandait si le scepticisme et l'indifférence de son entourage ne la gagneraient pas quelque jour. »

Était-ce pour hâter ce dénouement que M. de Vaudricourt entraîna sa femme à Saint-Germain dans un pique-nique interlope? Excitées par le mouvement, par le champagne, provoquées par quelques-uns des convives, des actrices rencontrées comme par hasard chantèrent sans vergogne la fleur de leur répertoire public et secret. Madame de Vaudricourt bouleversée, blessée dans sa délicatesse et dans sa pudeur, tombe sans connaissance. Pris de remords, son mari l'emmena à la campagne où l'on vivra désormais.

Un jour, dans une de ses promenades aux alentours du château, M. de Vaudricourt rencontre une jeune fille farouche, impertinente, une manière de Diane chasseresse, dont l'étrange beauté trouble son cœur. Pourtant l'exquise vertu de sa femme et la pensée de son enfant le retiennent sur la pente dangereuse. Mais voici que la petite Jeanne tombe malade : elle va mourir du croup. Le père appelle au secours un voisin de campagne, habile chirurgien qui ne pratiquait plus, mais qu'attendrissent les angoisses de M. de Vaudricourt. Le docteur Talavaut se fait accompagner de sa nièce Sabine, la chasseresse que nous venons d'entrevoir ; il en a besoin pour l'aider dans l'opération délicate qu'il s'agit de faire. L'enfant est sauvée. C'est ainsi que Sabine entre au foyer des Vaudricourt. Le docteur Talavaut ne croit qu'à la science et il a élevé sa nièce dans ses opinions matérialistes. Sabine connaît la médecine, la chirurgie, les poisons. Elle emporte la reconnaissance du père et de la mère. Les relations se nouent avec le château et se multiplient. Sabine prend goût à cette vie opulente, elle aime Bernard et elle en est aimée. Toutefois, il y a un obstacle entre elle et le châtelain, entre elle et la vie brillante qu'elle convoite. Il faut que l'obstacle disparaisse. Aliette tombe malade à son tour. Sabine la soigne avec un dévouement de sœur de charité. Aliette meurt. Sabine la libre-penseuse l'a empoisonnée. Le médecin apprend le crime une heure après qu'il a été consommé. Il éclate en reproches douloureux. Sabine n'a pas oublié les leçons qu'elle a reçues, et elle répond avec autant de logique que de cynisme : « C'est vrai, mon oncle, j'ai fait cela et vous me surprenez par vos reproches. Comment un esprit tel que le vôtre ne

s'est-il jamais douté que je pouvais tirer de vos doctrines et de nos communes études des conséquences et des enseignements différents de ceux que vous en tireriez vous-même ? L'arbre de la science, mon oncle, ne produit pas les mêmes fruits sur tous les terrains. Vous me parlez de droiture, de justice, d'honnêteté, d'honneur ? Vous vous étonnez que les mêmes théories qui vous ont inspiré ces vertus ne me les aient pas inspirées à moi-même. La raison en est pourtant bien simple... Vous savez comme moi que ces prétendues vertus sont en réalité facultatives, puisqu'elles ne sont que des instincts, de véritables préjugés que la nature nous impose, parce qu'elle en a besoin pour la conservation et le progrès de son âme. Il vous plaît de vous soumettre à ces instincts... et à moi il ne me plaît pas... Voilà tout ! » Le pauvre professeur d'athéisme ne sait que répondre et il tombe foudroyé de la douleur au moment où sa nièce lui crie : « Ce ne sont que les faibles qui s'en vont, et ils ne font que leur devoir. Et quand on les y aide un peu, on ne fait, après tout, que ce que fait Dieu. Relisez votre Darwin, mon oncle. » Bernard, qui ne sait rien, épouse Sabine. La libre-penseuse a triomphé. Pendant quelques mois M. de Vaudricourt est l'homme du monde le plus heureux : il est comblé... Mais bientôt sa femme le brave, et elle brise tous les liens de la foi conjugale et de la pudeur. M. de Vaudricourt se souvient de la morte, si douce, si pieuse, si chaste, et qui avait désiré mourir pour lui obtenir le salut. Il s'éloigne de Sabine... Hélas ! le gentilhomme libre-penseur n'a point bu la lie jusqu'à la dernière goutte... Il apprend, de la bouche d'une vieille servante témoin de l'agonie, qu'Aliette est morte avec un courage et un silence sublimes, puis-

qu'elle connaissait le crime et croyait Bernard complice de l'empoisonneuse. A ce coup la lumière envahit son âme ; il est éclairé sur la libre-pensée ; il se tourne vers Dieu et meurt assisté par Mgr de Courteuse, repentant et pardonné. « Vivante, la pauvre enfant avait été vaincue ; morte, elle triomphait. »

Telle est, dans ses grandes lignes, la dernière œuvre de M. Octave Feuillet. Nous aurions pu citer des pages gracieuses ou touchantes, nous avons préféré les pages éloquentes. Les unes et les autres sont nombreuses. L'auteur a merveilleusement opposé aux doctrines envahissantes de l'éducation mondaine le principe immortel de la prière et de la foi.

Au point de vue de l'art, ce roman, conduit avec force et déduction savante, est écrit dans un style souple, précis, poli. Le dramatique n'est point rare, il est nerveux, rapide et saccadé, comme aux meilleures pages de *Julia de Trécœur* ou de *M. de Camors*. Il sera lu avec charme et profit, je ne dis pas par les jeunes filles (ce n'est pas à elles que s'adresse l'auteur), mais par les femmes et par les hommes du monde.

II

Pas n'est besoin de transition pour passer de M. Octave Feuillet à M. Renan, de la *Morte* au *Prêtre de Némi*. L'auteur de la *Vie de Jésus* est-il autre chose qu'un romancier?... La seule différence, — elle est appréciable, il est vrai, — c'est que M. Feuillet monte vers la lumière et que M. Renan s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres; c'est, dans l'espèce, que la *Morte* est un bon livre, et le *Prêtre de Némi* une mauvaise œuvre.

M. Renan a adopté en ses dernières années, pour ses rêveries, soi-disant philosophiques, la forme du dialogue. Ainsi *Caliban*, ainsi l'*Eau de Jouvence*. Il essaie de nous donner la raison de sa préférence. La forme du dialogue, dit-il, est dans l'état actuel de l'esprit humain, la seule qui, selon moi, puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques. Les vérités de cet ordre ne doivent être ni directement niées ni directement affirmées; elles ne sauraient être l'objet de démonstrations. Tout ce qu'on peut, c'est de les présenter par leurs faces diverses, d'en montrer le

fort, le faible, la nécessité, l'équivalence. Tous les hauts problèmes de l'humanité sont dans ce cas (1).

La raison vraie, c'est que ce genre littéraire convient à merveille à un écrivain sceptique. Rien n'est plus commode que de rejeter sur des personnages imaginaires la responsabilité de ses propres opinions, alors surtout, comme il advient dans le cas présent, qu'elles sont multiformes et ondoyantes. M. Renan n'y manque pas. Il se plaint, dans la préface de son livre, qu'on lui ait prêté l'apologie que fait de la lâcheté Ganéo, « le vil coquin ». — « Voilà vraiment qui est un peu fort, s'écrie-t-il, moi qui regarde le courage comme supérieur en un sens à la moralité ! » Mais vite il se console : « J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode de critique dont Platon a été la victime (2). » Il se peut que M. Sarcey ait été irrévérencieux en appelant M. Renan un « fumiste, » mais à coup sûr il a employé le mot propre.

Voici, autant qu'on peut le saisir, le sujet de cet ennuyeux drame. — Nous sommes aux premiers temps de la fondation de Rome, dans Albe-la-Longue, près du lac de Nemi. Il y a là un temple de Diane très vénéré. Pour en être le prêtre légitime, il faut avoir tué de sa propre main son prédécesseur. Un sage, nommé Antistius, a aboli ce rit sanglant et s'est fait nommer prêtre par le suffrage populaire. Antistius ne croit à rien ni à Dieu ni au diable, pas plus à la prière qu'aux sacrifices. Sa religion, dégagée de ce chancre : le surnaturel, n'est qu'idéal, raison sublimée, amour. Antistius prêche son dieu épuré, éthéré, volatilisé et

(1) Préface, pp. 2 et 3.

(2) *Ibid.*, p. 7.

meurt de mort violente. Albe meurt avec lui. Autour de l'apôtre réformateur se groupent la sibylle Carmenta, Métius, chef des patriciens, Libéralis, chef de la bourgeoisie éclairée, Céthégus, chef des démagogues, Titius et Voltinius, citoyens modérés, Dolabella, fanatique, etc... Tout cela représente « l'égoïsme des grands, la sottise du peuple, l'impuissance des gens d'esprit, l'infamie du sacerdoce mensonger, la faiblesse du sacerdoce libéral, les faciles déceptions du patriotisme, les illusions du libéralisme, la bassesse incurable des vilaines gens. »

Il ne nous reste plus qu'à dévoiler par de courtes citations la théologie du prêtre Antistius-Renan.

Dieu d'abord. « Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. » — « J'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites. Il exige un dieu pour lui tout seul. Il s'adjuge l'infini. Il veut pouvoir dire « mon Dieu, » se créer un aparté, un univers à deux, où il établit un colloque avec l'absolu de pair à compagnon. Il veut s'entretenir avec l'idéal, COMME SI L'IDÉAL ÉTAIT QUELQU'UN... Dieu est une injure au divin... »

Ecoutez M. Renan se moquer des simples qui croient à la Providence, et entendez-le ridiculisant la prière : « L'homme veut croire qu'il y a un être suprême qui s'occupe de lui... Non, non, Dieu n'agit pas plus que les dieux par des volontés particulières. Le prier est inutile. Homme aveugle, tu te figures la divinité comme un juge qu'on corrompt ou qu'on gagne en l'importunant. Tu t'imagines que la raison éternelle se laissera prendre à tes supplications. Mais ces supplications, *si Dieu pouvait les entendre*, son premier devoir serait de t'en punir... Tais-toi, vil insensé ; adore l'être éternel, et tâche d'y conformer ta vie. »

Ne vous étonnez pas que l'auteur de la *Vie de Jésus* blasphème encore le Verbe incarné et le persifle : « Oh ! si un jour les imaginations divines changeaient de direction, si les fables que l'on raconte dans les temples prenaient la forme d'une vie humaine censée traverser le monde en faisant le bien, comme on raffolerait de ce jeune dieu !... »

Quant au Dieu personnel et vivant, au Dieu bon, à notre Père qui est dans les cieux, ce n'est qu'un songe de la pauvre humanité. « Innombrables rives des mers, vous n'êtes rien auprès des rêves entassés que l'humanité traversera avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison. »

Tel Dieu, tel culte. Une pauvre femme, Matera, vient au temple pour obtenir la guérison de son fils mourant : « Garde ton offrande, lui dit le prêtre, ou partage avec de plus pauvres que toi. » — Judas en disait autant à Marie-Madeleine. — « Oses-tu croire que la divinité déränge l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire ? » Mais voici deux enfants, Virginus et Virginia, qui en gardant leurs troupeaux, côte à côte, sur les penchans du Lucrétile, se sont pris d'amour. Ils apportent à l'autel de Diane, avec deux colombes, leurs deux cœurs qui n'en font plus qu'un, afin d'obtenir quelque augure favorable à leur union. « Enfants, enfants, c'est pour vous que ce temple a été fait ; entrez jusqu'au fond du sanctuaire ; sacrés enchantements de la nature, amour qui les résume tous, vous êtes la voix infallible, la preuve qui ne trompe pas. Oui, c'est un Dieu caché que celui qu'il faut croire. Honte à qui sourit de ces mystères !... O mère des Enéades, volupté des hommes et des dieux, couve ces deux œufs

de cygne, ces deux enfants qui se sont réservé leurs premiers baisers,.. etc., etc... » Encore un peu et Antistius-Renan va danser un pas de gavotte...

Nous n'en finirions pas s'il fallait énumérer toutes les négations, toutes les railleries sacrilèges, tous les blasphèmes, toutes les impiétés et immoralités dont M. Renan a bourré son drame. Ajoutez-y l'impudence d'un farceur sinistre. L'apostat ne va-t-il pas jusqu'à prétendre au rôle de défenseur de la religion : « Notre critique a fait plus pour la conservation de la religion que toutes les apologies ! »

Encore bien que le dégoût nous prenne, il faut que le lecteur sache que M. Renan a jeté sa bave sur la plus belle fleur de l'Évangile, la blanche et sainte virginité. C'est dans la sybille Carmenta qu'il a incarné la religieuse chrétienne, la sœur de la Vierge immaculée, l'épouse de Jésus-Christ. Or, qu'est-ce que la Sybille de Némi ? Elle se révèle tout entière dans cette parole : « Voici la pauvre fille, traînant dans les couloirs de ce temple maudit son imposture et ses vingt-deux ans, vieille par ses vêtements noirs et ses voiles. » Le feu impur l'embrase et la dévore : « Commande-moi, dit-elle à Antistius, reprends-moi, châtie-moi, pourvu que je te sente mon maître ; chaque mot de toi je le répèterai ; tu seras ma conscience, mon âme ; je me roulerai à tes pieds. Mais un ciel morne, d'où personne n'a l'œil sur nous, un monde glacial, où nous n'avons ni père, ni époux, ni chef spirituel... Pardonne, difficilement nous nous y résignons. » Puis, la vierge folle dont les lèvres souillées brûlent, apostrophe ainsi les chastes amantes du Crucifié : « Sœurs vêtues de noir, que j'augure dans l'avenir, quand on viendra, au nom de la raison, soulever votre voile, refusez d'être

libres, gardez fidèlement votre vœu mortuaire... Le vœu d'insanité sacrée est le seul dont on ne saurait jamais être relevé. »

Dans la même cassolette, vous le voyez, l'encens et l'acide carbonique ; dans la même coupe le cordial et le poison ; dans la même phrase l'hommage et l'outrage... Souvenez-vous des juifs qui, durant la veillée infâme, fléchissaient le genou devant l'adorable Victime, et en même temps le souffletaient ou lui crachaient à la face.

M. Renan a chassé Dieu du ciel, tout en le couronnant d'un riche diadème de synonymes, et banni la religion de la terre, y compris la religion de l'espérance. Que devient la société ? « L'édifice de la société porte sur un grand vide... Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace, sans songer combien cette couche est mince... » Sur cet abîme, toujours prêt à recevoir sa proie, s'agitent tous les crimes et grouillent toutes les infamies. Qui oserait blâmer les criminels et châtier les infâmes ? Il n'y a pas de liberté. C'est un ressort qui met en mouvement la machine humaine. De quel droit, par conséquent, blâmez-vous Métius quand il vous dira : « Dans les grandes bagarres, chacun pousse la chose publique à sa manière. C'est une fourmilière en émoi. Celui qui ne sait que massacrer massacre... C'est une force aveugle qui va devant elle à la façon d'un taureau... C'est un poignard qui marche et qui titube. Malheur à celui qui se trouve devant lui !... »

Je ne vois pas davantage ce que Léporinus-Renan, une fois ses principes admis, pourrait bien répondre à Ganéo « le vil coquin, » quand il lui dit : « Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait, ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce,

l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais pour cela il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit est le nigaud par excellence. »

Quant à la vertu, puisqu'elle est un produit fatal comme le crime, elle serait mal venue de croire aux réparations d'outre-tombe. D'ailleurs, la certitude de la récompense tuerait le mérite... Etonnez-vous après cela que Leporinus se dise à lui-même : « Si par hasard c'était Ganéo qui avait raison ! »

Ni ces dogmes, ni cette morale ne profitèrent, nous l'avons dit, à Albe-la-Longue et pas davantage au prêtre de Némi. A la veille d'être égorgé, Antistius se prend à gémir : « Voilà, dit-il, ce que l'on gagne à servir la justice (!) et la raison (!)... Il est clair que je me perds. Oh ! si c'était au profit de quelqu'un ou de quelque chose !... Mais je ne vois devant moi qu'une terre ingrate et un ciel morne. O foi, espérance, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et le malheureux termine ainsi son examen de conscience : « O lumière, qui m'as induit à t'aimer, sois maudite. Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme, je l'ai perverti... »

Je ne sais si M. Renan s'en doute, mais en écrivant ce dernier mot, il s'est marqué lui-même d'un fer rouge.

A la fin du mois de décembre, par un clair soleil dont les premiers rayons faisaient de chaque buisson chargé de givre un écrin de diamants, je gravissais les pentes adoucies des monts albains. Les eaux du lac de Némi, un peu sombres encore, s'éclair-

raient de mille sourires, ἀνήρυθμον γέλασμα (1), tandis que là-bas, par delà Genzano et les ruines d'Albe-la-Longue, la mer blanchissait sous le ciel matinal. Tout à coup, à l'entrée du village, j'aperçus, collée à la saillie d'une roche, une image. C'était la Vierge portant sur son bras l'Enfant-Jésus, *il Santissimo Bambino*. Le divin Enfant écarte de sa main gauche son vêtement pour laisser voir son cœur où s'appuie la main maternelle, et de la droite il montre la céleste trésorière de l'infini amour. Au bas de la gravure, cette invocation : *Nostra Signora del Sacro Cuore, pregate per noi*; puis, un peu au-dessous, cette parole de saint Ephrem : *Spes desperatorum...*

Et je me souvins de M. Renan dont j'avais vu, la veille, le mauvais livre, aux vitrines du *Corso*, à Rome. Espérance des désespérés, Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour lui (2).

(1) Eschyle, dans *Prométhée*.

(2) A ceux de nos lecteurs qui voudraient se faire de M. Renan une idée aussi juste que piquante, nous ne saurions trop recommander l'ouvrage de M. l'abbé Cognat, du clergé de Paris. On sait que M. le curé de Notre-Dame-des-Champs a été non pas seulement le compagnon des humanités et des études cléricales de l'auteur de la *Vie de Jésus*, mais son ami. Outre que M. l'abbé Cognat a restitué ses véritables couleurs au tableau fantaisiste que M. Renan avait tracé de sa jeunesse, il démasque le sophistique écrivain des *Nouvelles Études d'histoire religieuse* et le malfaiteur intellectuel qui a commis ce crime : *Le Prêtre de Némi*.

M. JEAN RICHEPIN

Eh bien, oui, en vers comme en prose, le vent
souffle à l'impudence, à l'impudeur, à l'obscène.

Si tu veux être rebuté,
Malade d'un spectacle infâme,
Et jusque dans le fond de l'âme,
Un jour, te sentir insulté ;

Si tu veux voir quelle guenille
Peut devenir l'esprit humain ;
Si tu veux faire un peu chemin
Avec l'aspic et le gorille ;

Si tu veux voir l'affreuse mort
Créant à sa façon la vie,
Grouillante, infecte, inassouvie
Des fanges sans nom qu'elle mord,

Ouvre ces livres où s'étalent
Les pestes qui nous font mourir :

Tu sauras quels parfums exhalent
Les peuples en train de pourrir (1).

Ne criez pas à l'exagération : ceci est l'exacte vérité ; c'est de la photographie mise en vers par Juvénal.

Si je veux qualifier la poésie de l'heure présente, je ne trouve qu'un mot dans le vocabulaire : poésie charnelle, et même, pour certaines élucubrations, c'est bestiale qu'il faut dire.

Je me reprends ; car, en vérité, à lire telle pièce de M. Richepin ou de M. Rollinat ou de tel autre, j'ai peur de calomnier les animaux.

Tout est lubrique, et le sujet et l'idée et l'image et la rime. Tout est lubrique, non pas seulement une strophe, une pièce, mais quelquefois tout l'ouvrage.

Que si d'aventure pourtant le poète ne célèbre pas sans relâche les ignominies de la chair, s'il ne hennit pas de luxure, pour emprunter à Bossuet le seul mot juste, c'est un tel agenouillement, une telle prostration aux pieds de la femme, que vous vous demandez laquelle est la pire espèce de gens, ou ces efféminés sans âme, sans cœur et sans esprit, ou ces satyres que l'on prendrait pour des bâtards de Pétrone et d'Apulée.

C'est à M. Richepin que nous consacrons cette étude. A tout seigneur, tout honneur.

M. Richepin a publié cinq volumes de vers : la *Chanson des Gueux*, les *Caresses*, les *Blasphèmes*, la *Mer*, *Mes paradis*.

Encore bien que l'auteur n'ait fait de prison que

(1) Louis Veillot. *Œuvres poétiques. Les jeunes. Paris, 1878.*

pour le premier, les autres n'en outragent pas moins les mœurs publiques. La muse de M. Richépin ne sort des halles que pour se rendre au lupanar. Nous ne dirons rien des *Caresses*, et nous abordons, sans plus d'exorde, la *Chanson des Gueux*.

I

Considérée en elle-même, la *Chanson des Gueux* s'efforce de dégager la poésie des mendiants, des vagabonds, des déclassés, des artistes inconnus ou méconnus, des bohèmes, du voyou. « J'aime, nous déclare l'auteur dans la préface de l'édition définitive, j'aime les héros, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue ; car ce n'est pas seulement leur costume, c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela, mais parce que j'ai compris cela, parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai, sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, et ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est

la joie pourtant, la belle joie (!) au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine (!), comme le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boue, même sur les [cail-lots de sang... » C'est la poésie brutale de ces aventuriers, de ces hardis, de ces enfants en révolte, « à qui la société presque toujours fut marâtre, et qui ne trouvant pas de lait à la mamelle de la mauvaise nourrice, mordent à même la chair pour calmer leur faim. » Ce sont leurs chansons d'ivrognes, leurs réflexions de gredins, leur vagabondage de fainéants, leurs allures débraillées, leurs « gaietés » immondes, que M. Richepin nous décrit ou plutôt nous chante.

Je dis bien « la poésie » ; car, au rebours des écrivains naturalistes, et encore que trop souvent il emploie leur vocabulaire, l'auteur ne se complait pas à nous montrer les gueux dans leur fumier ; M. Richepin est un lyrique.

Écoutez la chanson du mendiant, une berceuse :

Dors, mon fieux, dors,
Bercé, berçant.
Fait froid dehors,
Ça glace le sang.
Mais gna d' chez soi
Qu' pour ceux qu'a de quoi.

Les « petiots » commencent leur chanson d'une voix douce et grelottante :

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien froid.
Les petiots claquent des dents.
Ohé ! ils vous écoutent !
S'il fait chaud là-dedans,

Bonnes gens,
Il fait froid sur la route.

Il paraît qu'on n'ouvre pas, car les « petiots »
achèvent leur chanson de façon terrible :

Ouvrez la porte
Aux petiots qu'ont un briquet.
Les petiots grincent des dents.
Ohé! les durs d'oreille!
Nous verrons là-dedans,
Bonnes gens,
Si le feu vous réveille!

« A la place de M. de Marcère et même de M. Gambetta, écrivait Louis Veillot au printemps de 1879 (1), quand parut ce livre, nous prendrions garde à ces paysanneries qui pourraient devenir des *Marseillaises* plus efficaces que la vieille, laquelle a fait son temps... »

La vieille a-t-elle fait son temps? Il est permis d'en douter. Quant à ces « paysanneries », elles sont d'une actualité effroyable.

Et Louis Veillot continuait : « Le poète qui parle ainsi, très parisien et très lettré, est un vrai poète, je vous en préviens. Il a fait ses classes, il sait ce qu'on enseigne dans les académies, il a le cuivre, il retentira. »

Chose étonnante ! Ce lion qui rugit (M. Richepin) a dans le gosier le sifflet du merle, la flûte du loriot et les accords du rossignol, et des langueurs et des tendresses :

M'a dit la pluie : Écoute
Ce que chante ma goutte,

(1) Exactement le 23 mai.

Ma goutte au chant perlé.
 Et la goutte qui chante
 M'a dit ce chant perlé :
 Je ne suis pas méchante,
 Je fais mûrir le blé.

Écoutez encore :

Merle, merle, joyeux merle,
 Ton bec jaune est une fleur,
 Ton œil noir est une perle,
 Merle, merle, oiseau siffleur.

Hier tu vins dans ce chêne,
 Par ce qu'hier il a plu.
 Reste, reste dans la plaine.
 Pluie ou vent vaut mieux que glu.

Hier vint dans le bocage
 Le petit vaurien d'Éloi
 Qui voudrait te mettre en cage.
 Prends garde, prends garde à toi !

.....
 Mais tandis que je m'indigne,
 O merle, merle goulu,
 Tu mords à ses grains de vigne,
 Ses grains de vigne à la glu.

Voici que ton aile est prise.
 Voici le petit Éloi !
 Siffle, siffle ta bêtise,
 Dans ta prison siffle-toi!...

Le *Merle à la glu* n'est pas indigne des anthologies. La *Flûte* est charmante. La *Plainte du bois* fait ressouvenir de Ronsard : la *Forêt de Gastine*. André Chénier eût signé la *Vieille Statue* et aussi le *Bouc aux enfants* :

O Pan, je poserai mes lèvres arrondies
 Sur ta flûte dorée aux douces mélodies,

Et je te chanterai ma plus belle chanson,
 Et, comme à Jupiter le divin échanton
 Verse le saint nectar qui parfume les lèvres,
 Je verserai pour toi le lait pur de mes chèvres,
 Et mon bouc t'offrira sous le couteau sacré,
 De sa gorge velue un flot de sang pourpré,
 Si tu veux bien emplir à la saison nouvelle
 De mon troupeau bêlant la trainante mamelle...

Telle et telle strophe de la *Gloire des insectes* et de la pièce qui commence par ce vers :

Mon cœur porte plus d'une entaille...,

semblent dictées par Victor Hugo. J'aime encore, pour sa mélancolie vague et profonde, *Tristesse des Bêtes* : c'est du Lucrèce. Le *Chemin creux* a droit à une place d'honneur dans le « Parnasse contemporain. »

Avez-vous entendu, aux premières caresses d'avril, le gueux de Paris chantant dans les rues ?

Fleurissez-vous, les beaux messieurs !
 Mes bouquets sont couleur des cieux.
 Mesdames, levez vos voilettes.
 Fleurez-moi ça, comme c'est doux !
 Fleurez-moi ça, fleurissez-vous !

M. Richepin a ses coins de Paris, comme Villon dont il procède, et ses recoins de banlieue :

Le mouron vert est ramassé
 Dans la haie et dans le fossé.
 Au bout de sa tige qui bouge
 La fleur bonne est blanche et non rouge.
 Il sent la verdure et les eaux,
 Il sent les champs et l'azur libre

Où l'alouette vole et vibre.
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

C'est ce matin avant le jour
Que la vieille a fait son grand tour ;
Elle a marché deux ou trois lieues
Hors du faubourg, dans les banlieues,
Jusqu'à Clamart et jusqu'à Sceaux.
Elle est bien lasse sous sa hotte !
Et l'on ne vend qu'un sou la botte
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Ces simples strophes où se révèle la main de l'artiste, valent toutes les brutalités d'expression, les crudités, les grossièretés, ce que M. Richepin appelle « la gueulée populacière des termes *propres* »... Tout cela, et autre chose, c'est du libertinage, du cynisme, de l'obscène.

Revenons aux gueux. Quelle variété, je ne dis pas quelle vérité, dans ce monde misérable, depuis « l'arsouille » jusqu'au poète chevelu, et quel pittoresque ! Je regrette de ne pouvoir multiplier les citations.

Signalons pourtant l'*Odyssée du vagabond*. Elle est navrante.

Né dans un fossé, un jour de décembre, il n'avait pas douze ans lorsque sa mère, trop pauvre pour le nourrir, l'envoya mendier son pain.

On se retrouvera pour la saison suivante,
Quand on aura gagné quelque argent cet été.
En attendant chacun s'en va de son côté.
Les petits prennent leur baluchon sur l'épaule
Et mettent leurs sabots au bout garni de tôle,
Et, quand la mère, avec des sanglots dans la voix,
A baisé le dernier une dernière fois,
Ils partent, se tenant par la main d'un air grave,
L'aîné siffle un refrain pour paraître plus brave ;

Mais il sent de gros pleurs lui rouler dans les yeux.
 Il ne pleurera pas ; car c'est lui le plus vieux,
 Car le long des chemins voici qu'ils sont en marche,
 Et l'enfant de douze ans devient un patriarche.

L'enfant vagabond a vieilli. Il a mené la vie des
 brutales amours. Le voici, pauvre gueux, errant au
 hasard de son existence farouche. Au coin d'un bois,
 il aperçoit dans le filet de chanvre tendu aux ra-
 meaux d'un chêne un enfant qui dort, tandis que la
 mère travaille. Le vieux caresse l'enfant :

Mais quel est le plaisir qui ne soit pas amer ?
 Dans le cœur du vieillard, soudain, comme une mer,
 Montent mille regrets qui s'épanchent en larmes.
 Du bonheur qu'il n'eut pas il sent trop tard les charmes.
 Lui qui n'a jamais eu famille ni foyer,
 Ni de femme à chérir ni d'enfants à choyer,
 Lui qui depuis longtemps ne connut d'autre envie
 Que d'errer sans rien faire au hasard de la vie,
 Il se prend à songer, tout bas, avec douleur,
 Que le travail est bon, alors qu'il a pour fleur
 Un enfant dont on veut rendre le ciel prospère.
 C'est triste pour un vieux de n'être pas grand-père !

Que devient-il, le gueux des champs ? Tournez la
 page :

La pauvre antique baraque,
 Juchée en haut du coteau,
 A toutes les bises craque
 Et par tous les joints fait eau.

La porte sans gonds, ballante,
 Gémit comme un chat-huant :
 C'était la maison roulante
 Où couchait le vieux truand.

Le vieux truand, à la brune,
 Jetait des sorts aux troupeaux,

Et savait au clair de lune
Faire chanter les crapauds.

Une nuit de grand tonnerre,
Mystérieusement seul
Il est mort, le centenaire,
Sans prière et sans linceul.

Je ne dis pas qu'ils soient vrais, les gueux de M. Richepin, pas plus les gueux des champs que les gueux de Paris. Il y a trop de soleil dans leurs hail-
lons et trop de lyrisme dans leurs attendrissements. C'est par là d'ailleurs que M. Richepin, en dépit des mots sales, en dépit de l'argot qui, s'il est une langue, est une langue infâme, est bien plus près du romantisme que du naturalisme, bien plus près de Hugo que de Zola. Aussi bien M. Zola qui n'a pu s'y méprendre, ne l'a-t-il point flatté dans son étude sur les poètes contemporains (1) : « Il me semble, dit-il, que M. Richepin fait un effort trop visible pour s'encanailler. Quand on peint le peuple, il faut surtout de la bonhomie... On sent que les détails canailles chez M. Richepin (la belle langue, Messieurs !) ne sont pas vécus, qu'il les a plaqués là pour faire de l'effet. Les peintres ont une expression qui exprime nettement la chose : c'est fait de chic. C'est une fantaisie qui joue la nature, mais qui n'a pas été copiée sur elle... » Il y a du vrai là-dedans, et nous croyons beaucoup plus à la rhétorique qu'à la sincérité de M. Richepin. Ce qui lui manque, c'est justement cela : une âme loyale, une âme sincère, ou, sans épithète, une âme. Elle est dans Musset, déchirée, saignante ; elle est même, çà et là, dans ce gueux d'autrefois, Villon. Elle n'est point dans

(1) *Documents littéraires*, p. 188. Paris, 2^e édition, 1881.

Richepin. Pas un pleur authentique. N'est-ce pas Jules Lemaitre qui a qualifié d' « élégie puante » les *Larmes d'Arsouille* ? M. Richepin « déshonore » la mélancolie (1). Pas un regard vers le ciel, par un soupir, point d'espérance. Ni âme ni Dieu.

(1) *Les Contemporains*, 3^e série, 5^e édition, p. 323. Paris, 1888.

II

Dans l'étude que nous citions tout à l'heure, M. Zola dit que, dans l'œuvre de M. Richepin, l'imitation de Baudelaire est très visible. C'est vrai ; et elle n'est pas la seule. Pour un poète qui, avant tout, a la prétention d'être « génial, » la chose est grave. M. Richepin imite. Il imite Musset et Lamartine. Mardoche, soit ; mais Lamartine ! Il imite M. de Hérédia. La belle image des *Conquérants* est reproduite dans la dernière strophe du *Conquistador*. Il imite un inconnu du nom de Paul Marrot, l'auteur du *Chemin du Rire*. Il imite Auguste Barbier et Victor Hugo. Nous aurions beau jeu à montrer par des citations l'empreinte de Hugo dans les *Blasphèmes*. Outre les chevilles et l'étalage pédantesque d'une érudition baroque, telle qu'elle s'étale dans le *Pape* notamment et dans l'*Ane*, outre le galimatias solennel, il serait trop facile d'y noter l'hallucination incompréhensible. La preuve a été bien faite par plus d'un, et merveilleusement par M. Brunetière. Ce qui nous plaît dans le travail de M. Brunetière, c'est que

•

l'impitoyable critique, à l'encontre de la plupart de ses confrères, n'a pas pris au sérieux l'auteur des *Blasphèmes*. Il s'est amusé à dégonfler, lentement, à petits coups d'épingle, cette colossale vessie, « outrée » de vanité, d'obscénité, de libertinage.

Qu'est-ce donc que ce livre : *les Blasphèmes* ?

Voltaire sifflait Dieu. Byron tâchait à se faire passer pour Satan. Il y a du sang et des larmes dans les imprécations de Musset. Il n'est pas jusqu'aux polissonneries démodées de Béranger dans lesquelles on ne découvre un grain de cette chose exquise : l'esprit français. Le blasphème de M. Richepin, c'est le vomissement d'un estomac gâté. Entre chaque paquet d'ipécacuana et de tartre stibié, je veux dire : dans l'intervalle de chaque expectoration, une sorte de verve immonde l'emporte, que parfois illumine le divin rayon de l'art. C'est alors que le vers est plein, retentissant, superbe. De beaux rythmes s'envolent, où tour à tour grondent les tonnerres et chantent les fauvettes. Mais, le plus souvent, la rhétorique déborde, brutale, bavarde, poissarde.

Dans tout ce livre il n'y a qu'une idée : Moi, Richepin, j'ai dans les veines du sang de Hun et du sang de Bohême. Je suis aussi bon gymnaste que bon escrimeur, que bon écuyer, et je pourfends Dieu...

Et quand il a fini son hourvari affolé, quand il a bien juré, sacré, massacré, quand il nous a détaillé ses os fins, sa peau jaune, ses yeux de cuivre et son torse, il recommence, il relance contre ce pauvre bon Dieu conspué, piétiné, écrasé, la meute enragée de ses alexandrins farouches, jusqu'à ce que,

sa frénésie le trahissant, il tombe et succombe, essoufflé, étouffé des matières qu'il n'a pu vomir (1).

(1) Un ouvrier, dans je ne sais quel roman d'Alphonse Daudet, montre le poing au ciel. C'est au néant que M. Richepin montre le poing, et il clame, dans la préface du livre, qu'il a fait un acte de courage ! Et il s'attend à être « persécuté » ! Par qui ? Par un gouverneur athée ? Vous êtes un plaisantin, Monsieur, et vous nous contez des lanternes...

III

Après avoir insulté, quatre cents pages durant, le Dieu dont il nie d'ailleurs l'existence, M. Richepin en vient à chanter sa divinité à lui, la nature, et il ouvre ses hymnes d'adoration par un cantique à la mer. Une autre fois, il adorera la terre. Étrange adorateur ! Il combine à doses égales l'amour et la haine, la prière et l'insulte, l'action de grâces et l'outrage, la bénédiction et le blasphème. Entendez-le, sur le rivage, chantant les *Litanies de la mer*.

Il s'est rappelé que, jadis, avant de s'endormir, à genoux devant la statue de la Vierge et les mains croisées, il alternait avec sa mère ces belles invocations : « Sainte Marie, Mère de Dieu, Vase d'honneur, Rose mystique, Maison d'or, Tour d'ivoire, Étoile du matin... » et, sans pudeur et sans vergogne, nouveau blasphème, — il les parodie et les applique à l'Océan.

O mer, j'ai retrouvé la foi, moi le sceptique,
J'ai retrouvé l'amour, moi le cœur mécréant,
Moi le tueur de dieux, pour chanter ton cantique...

Tournez la page. Il épuise, pour injurier sa déesse qu'il adorait tout à l'heure, le catéchisme des halles. Je suis obligé de me répéter : Cet homme a la bouche pleine d'ordures.

Le livre s'ouvre par dix sonnets en guise de préface. Le poète, en abordant la mer, est hanté, inquiété peut-être par le souvenir de Michelet.

D'aucuns m'ont demandé, d'un ton presque aigret
Et qui m'a sur l'instant rendu presque morose,
Pourquoi je risque en vers ce qu'en si belles prose
A marqué de son sceau le voyant Michelet.

Sans doute, Michelet a fait une œuvre, un chef-d'œuvre, mais qu'est-ce que la prose, la plus belle prose,

Éclairs et coups de vent, bonds et langues de feux,

près du « verbe » de la mer ? Pour faire tenir les vagues dans les mots, les vagues mouvantes et en quelque sorte vivantes, avec tous leurs secrets, et leurs violences et leurs douceurs, et aussi les marins, leurs joies, leurs tristesses, les vieux qui remmaillent les filets sur la grève, les mousses qu'on embarque,

Et les sombrages quand la carène a craqué,
Et les femmes en deuil attendant sur le quai,
Et les morts dont s'éteint la mémoire abolie...,

il faut autre chose que ce que les Latins appellent *oratio soluta*, il faut ce que Michelet n'avait pas.

Sans doute,

Il entendit et vit ce que j'entends et vois,
Aspects de ta figure et notes de ta voix,
Sans doute, ô mer. Pourtant, a-t-il tout dit ? Non certes.

Dirai-je tout ? Non plus. Mais plus que lui ? Qui sait ?
Car j'ai la chance, pour toucher ces orgues vertes,
D'avoir un pédalier qu'il n'avait pas. — Et c'est ?

C'est le vers, rythme et rime, le vers souple,
hardi, ardent, ondulant, multiforme, divin.

La prose, même ailée, est un oiseau de terre,
Mais le vers nage et vole... — Allez, mon goéland !

Et les *Litanies* se déroulent. Le défaut de cette
longue pièce, — outre celui que nous avons déjà
signalé : défaut de goût et de convenance, — c'est
de n'être pas naturelle. Le croirait-on ? Cet habitué
des halles fréquente aussi chez Rambouillet. C'est
un normalien bel-esprit.

Sancta Maria! Mers, mers saintes, mers bénies,
Mers qui faites la mer, c'est vers vous, c'est vers toi, Mer,
Que vont s'épanouir en riches litanies
Le jardin de mon âme, où le blasphème amer
Brûlait hier encor pétales et corolles...

Un jardin qui veut s'épanouir en litanies ! O Julie
d'Angennes, belle Julie, si vous viviez encore, vous
convieriez M. Richepin à naviguer avec vous sur le
fleuve du Tendre !... Il est vrai que les jurons qui
trop souvent rappellent le matelot, vous scandalise-
raient ; et les sales images,

Les putréfactions et les pouacrerries,

vous obligeraient à une consommation prodigieuse
d'éther et d'eau de senteur.

Dans ces mêmes *Litanies* qui sont le gros mor-
ceau, nous avons noté une paraphrase en termes
d'école qui eût bien amusé Molière. C'est le com-
mentaire du *Rosa mystica*,

Rose, rose au couchant et rose à l'orient...

Voici :

Rose mystique, rose idéale et formelle,
Formelle, quand sur toi... etc....

.....
Formelle, quand alors.

.....
Idéale, car sous l'aspect accidentel
Que te donnent ainsi ces lueurs passagères,
Nos périssables yeux perçoivent l'immortel !

Après les *Litanies*, les *Marines*. La première, sous couleur de nous expliquer scientifiquement la genèse du monde, étale une peinture grossière. Il paraît que M. Richepin a des prétentions à la science. Les lauriers de M. Sully Prudhomme, l'auteur de la *Justice*, l'empêchent de dormir. C'est ainsi que, dans les pièces intitulées les *Grandes Chansons*, il étudiera le sel :

Ces cônes sont des tas de sel sur les ladures ;
Et ces riches tapis aux brillantes bordures
Ne sont que les cobiers, les fares, les œillets,
Où l'évaporation laisse de gros feuillets...

Prenez un dictionnaire de la gabelle, si le cœur vous en dit, et continuez la lecture. Que de merveilles vous ignorez et que le poète va vous apprendre ! Pour mieux capter votre attention, l'ouvrier-gabelou a ouvrage les strophes savantes et prodigué les images... embaumées. Lisez donc. Savez-vous ce qui arriverait, si le sel en se volatisant abandonnait la terre ?

Quelles langueurs universelles,
Quel dégoût de tout ce serait !

Nous qui ne sommes ni de l'École normale ni de Rambouillet, nous disons : Quel français !

La pourriture que tu cèles
 Sous ta saveur comme un secret
 Fade, écœurante, corrompue,
 Avec son haleine qui p...

Vous trouverez bien la rime. *Et cætera.* Vous devinez le reste.

Le malheur ne serait pas moindre pour l'Océan.

Dans ses flots lourds d'algues croupies,
 Les poissons fondraient en charpies...

Le globe lui-même tout entier,

Le globe, à travers ses murailles,
 Laissant fuir ses ordes entrailles,
 Ressemblerait aux funérailles
 D'une charogne dans les cieux...

Il se peut que les lecteurs de Baudelaire qui, lui aussi, a chanté, en vers d'un réalisme aussi violent que superbe, la *Charogne*, — et les lecteurs de M. Zola, admirent et... respirent. J'en suis encore aux vieilles habitudes : je détourne les yeux et me bouche le nez.

On ne me fera pas croire que M. Richepin soit enivré de lui-même au point de se croire un homme de goût. Trop souvent il confond la hardiesse et l'impudence, l'éloquence et la rhétorique, l'art et l'artifice, le rêve et le cauchemar, l'originalité et l'extravagance. Il est comparable à ces clowns qui se drapent, pour accrocher les yeux des passants, dans des vêtements grotesques, crient, pour assembler la foule,

à tue-tête, et tirent en l'air des coups de pistolet. C'est un hâbleur. Tartarin matelot et poète.

Serait-ce donc que rien ne vaut dans cet ouvrage? Nous n'avons pas pour ordinaire, nous catholiques, de refuser la louange à qui la mérite, ami ou ennemi, croyant ou mécréant.

A côté du faux savant, du bel esprit, du naturaliste vaseux, du cabotin, il y a l'observateur attentif et vrai, sincère cette fois, ému, émouvant ; il y a le poète, et il est grand.

La mer est dans ce livre, — aspects, couleurs, harmonies, — comme le firmament est dans la goutte d'eau et le bruit de l'océan au fond du coquillage. Mais pas une toile n'est sans tache et pas un air de musique sans note fausse.

La mer est dans ce livre, et aussi les marins. M. Richepin a vécu la vie des gens de mer. Il a dormi dans le hamac ou dans le bocart. Il a fait sa partie dans le chant des haleurs : *La oula ouli oula oula tchaler!* Il a composé plus d'une de ses pièces,

Le dos contre la barre et l'œil dans les étoiles.

On dit même qu'il s'est embauché à bord d'un caboteur qui allait de Nantes à Bordeaux et dont le nom est connu, la *Louise*.

De tanguer et rouler j'ai connu la secousse.
Sur un pont que les flots balayaient, j'ai blémi.
J'ai vu les ouvriers du large et les bohêmes.
J'ai chanté leurs refrains.

Il en a fait aussi, des *matelotes*, comme il les appelle.

Celui qui fit cette chanson,
 Novice au cabotage,
 Toujours le premier au bidon
 Autant comme à l'ouvrage,
 Un bon garçon !

Il serait même un rare chansonnier, s'il n'était, le plus souvent et de parti pris, obscène.

Tout près des chansons, les grandes pages. Hélas ! ici encore et toujours, le mot trivial, l'imagination salissante, et l'abus du « parler mathurin, » l'argot de mer. Quel dommage ! Pour être à la manière de Callot, ces pages n'en sont pas moins de petites épopées. Sans doute, j'aime mieux les *Pauvres Gens*, ce chef-d'œuvre si chrétien de la première *Légende des Siècles* ; mais, n'est-il pas original,

Ce bonhomme nommé le père Gilloury...,
 Vêtu d'on ne sait quoi, mais propre sous ses hardes !
 C'était le vieux luron dans toute sa candeur.

Un jour que les « gâs » l'avaient régalaé et qu'il énumérait, l'un après l'autre, complaisamment, tous les mets qu'il avait goûtés dans les deux hémisphères :

Eh ! bien, tout compte fait, qu'est-ce que tu préfères ?

lui demande le camarade Richepin.

. Quel est le plat superfin
 Dont tu voudrais avoir tous les jours à ta faim ?
 — Tous les jours ? Le meilleur ? Hum ! Diable ! — Bouche
 Le regard en dedans et la bouche tombée, [bée,
 Il s'était écarté de la table et songeait.
 — Voyons ! — Dame, fit-il, ça ne vient pas d'un jet.
 Faut rafraichir un brin, prendre un point de repère,
 Virer de bord, doubler la brise. Espère, espère :

J'y rumine. — Il se tut de nouveau, plus songeur.
 A son front en travail montait une rougeur.
 Il y mettait vraiment toute sa conscience,
 Et murmurait de temps à autre : — Patience ! —
 Enfin il se leva, puis croisant ses bras courts,
 Gravement, comme s'il allait faire un discours :
 — Tu dis bien, n'est-ce pas, la meilleure pâture,
 La meilleure, ou présente, ou passée, ou future ?
 — Oui. — Ses yeux flamboyaient alors étrangement.
 Le vieux drôle était beau, superbe, en ce moment.
 Son geste large ouvert s'envola comme une aile.
 Et ce fut d'une voix émue et solennelle
 Qu'il déclara : — Je l'ai, ce que j'aurais choisi.
 Ce qu'y a de meilleur, c'est le pain du Croisi.

D'autres morceaux valent celui-là : les vieux, par exemple, qui raccommodent au soleil leurs filets, les jeunes « halant » sur les cordages, — le morutier, les sardinières, s'ils n'étaient ni si gros ni si gras, — les *Trois matelots de Groix*, commentaire plein de larmes d'une chanson de pêcheurs,

Ce vieil air de marin, ce chef-d'œuvre inconnu,
 Où du peuple des flots l'âme obscure s'exprime...,

le *Serment*, à l'exception, bien entendu, de ses vocables et de ses comparaisons de mauvais lieu.

Encore une fois, pas une page qui n'ait une souillure. La muse de M. Richepin, c'est l'infâme Céléno de Virgile. Elle a des ailes d'oiseau et des yeux de vierge. Vous regardez. Vous admirez. Vous êtes ravi... Au même instant,

..... *Fœdissima ventris*
Proluvies...

IV

Du dernier ouvrage de M. Richepin : *Mes Paradis*, que dirai-je? D'abord que nous sommes très loin de la *Chanson des Gueux*, de la *Mer* et même des *Blasphèmes!*

Sans doute, dans l'œuvre entière du poète, — nous l'avons suffisamment indiqué au courant de ces pages, — la rhétorique a toujours plus ou moins gonflé les phrases; mais, parfois, une belle rhétorique. Sans doute, cela était du délayage, voire du bavardage; mais ceci n'était-ce pas d'une réelle abondance? Souventefois les images manquaient de cohérence, mais non pas d'éclat. Quel fracas dans ces strophes et quel tapage! mais, dans ces autres strophes, quelle harmonie et quelle sonorité!

Dans *Mer paradis*, je ne vois que la rime qui n'ait rien perdu. Insolente toujours, toujours corsée et panachée. A moins de rimer en calembours, je me demande comment, pour plus richement rimer, Banville lui-même s'y serait pris.

Le recueil se divise en trois parties : *Viatiques*. — *Dans les Remous*. — *Les Iles d'or*.

A lire la première pièce, nous avons cru un moment que le poète avait des regrets de ses mauvais livres, des remords, et qu'il était à la veille peut-être d'une « conversion. » Hélas ! dit-il à son lecteur,

Hélas ! c'est comme toi, front lourd et bras tordus,
Que je cherche à tâtons les paradis perdus
Et vainement m'épuise en étreintes funèbres
Sur des fantômes faits de vide et de ténèbres ;
Comme toi que je vais, d'un pas aussi perclus,
Vers une foi, dans un siècle qui n'en a plus.

Il est sombre ; il a des sanglots dans la poitrine.
On croit surprendre une larme dans ses yeux.
Écoutons-le gémir :

A coup sûr, ce n'est plus l'hymne à l'extase folle
Qui vers les paradis religieux s'envole
En lançant à la terre un délectable adieu
Pour monter s'abîmer au sein même d'un Dieu.
A ces paradis-là peu d'âmes croient encore.
Ames d'enfants, que leur naïveté décore,
Et que j'ai pu blesser naguère en blasphémant,
Je leur demande ici pardon très humblement
Et peut-être en secret que je leur porte envie.

Plus loin, nous voyons lutter savamment, — trop savamment, — l'un contre l'autre le matérialiste et l'idéaliste, le cynique et le doux, l'impie et, pour parler comme M. Jules Lemaitre, « l'aspirant à la foi. »

Trop tôt on s'aperçoit que l'aspirant n'aspire guère. Les remords ne sont pas cuisants ; les regrets ne sont point profonds. Les larmes, si vraiment il y en a, coulent sur un visage moins triste que grimaçant.

Trop tôt vous découvrez que les *Paradis* de M. Richepin n'ont rien de commun avec le Paradis du dogme catholique. Son rêve à lui, c'est de combiner Mahomet et Rabelais : luxure et goinfrerie. En d'autres termes, la négation de Dieu, la négation de l'âme et la glorification du ventre : voilà « le Paradis de l'athée. » C'était d'ailleurs le titre primitif de l'ouvrage.

Paradis lugubre et qui sent mauvais. Un jésuite (de la *bigotaille*, il est vrai, s'il en est au monde !), un poète, un grand, et dont le seul drame, intitulé la *Revanche de Jeanne d'Arc*, vaut peut-être toute l'œuvre de M. Richepin, le P. Delaporte, lequel est aussi un maître-critique, écrivait des *Paradis* (1) : « A travers les cent-soixante quatorze poèmes, pas une idée ne s'éveille, par une étincelle de gaieté, pas un chant de joie généreuse et franche, pas un élan, pas un vrai rire, pas une larme ! »

Et de son ouvrage l'auteur nous dit :

... C'est tout mon cœur
Et c'est toute ma pensée ;
C'est dix ans d'âpre vigueur
Dépensée (2).

Si c'est vrai, si réellement M. Richepin a cru mettre dans ses *Paradis* tout son cœur, toute sa pensée, dix ans d'âpre travail, M. Richepin est « cani »,

(1) *Les Etudes* du 15 mai 1894, p. 59.

(2) Il va, dans la même pièce, jusqu'à parodier les divines paroles de la Consécration :

Voici mon sang et ma chair,
Bois et mange.

Soit ! mais hâtons-nous de lui répondre avec le Severo Torelli de François Coppée :

Ah ! ton sang me dégoûte et ta chair me fait honte

comme disent les marins, M. Richepin est moisi,
M. Richepin est fini.

Il serait fini, même littérairement. C'est vieux,
archi-vieux, déhanché, disloqué, asthmatique. On
peut appliquer à ces vers l'ignoble ballade des « sales
vieux » :

Ils n'ont plus de soleil aux yeux,
Plus d'herbe sur la calebasse,
Plus de cambouis dans les essieux.
Leur asthme poussif qui trépasse
Empuantit le vent qui passe,
Et leur catharre a pour échos
Les soupirs de leur contrebasse.
Les sales vieux, aux asticots!

Dans ce livre je ne vois guère de sincères que des
vers, clairsemés, de beaux vers, sur la lecture des
chers poètes, sur les veillées au coin du feu, sur les
enfants, et plus encore sur les plaisirs de la table.

A table, les amis, à table! Pas bien grande
La table! Et simple, oh! oui simple! Et pour qu'on s'y rende
Pas de larbins ouvreurs de cinq ou six salons
Où l'on défile, un couple ayant l'autre aux talons,
Et ces larbins en frac ne différant des hôtes
Que par la croix absente et leurs mines plus hautes.
On n'a qu'à traverser ici le corridor,
Et l'homme qui me sert, avec des anneaux d'or
Aux oreilles, servait déjà mes père et mère,
Et je vais caressant parfois cette chimère
Qu'il serve aussi mes fils comme leurs grands-parents.
C'est le bon serviteur, tel que je le comprends,
Brave, de la famille, ainsi qu'au temps antique,
Et notre ami plutôt que notre domestique.
Donc, entendu! Petite et simple table, mais
On se rattrape sur la quantité des mets.
La cuisine est aussi faite à la mode antique;
Ce n'est pas du néant soufflé que l'on mastique.

Le rôti n'est pas mis dans un four au charbon
 De terre ; on sait ce qu'il lui faut pour être bon ;
 Devant un feu de bois à la braise en fournaise.
 Dans une rôtissoire il se dore à son aise.
 Le pot-au-feu bouillotte à tout petits frissons.
 Les ragoûts mijotés, fils des lentes cuissons,
 Sont épais, onctueux, roux et parfumés d'herbes.
 Déjà, rien que l'odeur et la couleur superbes
 Disent à l'appétit des mots encourageants.
 Nos légumes élus sont ceux des pauvres gens !
 Pommes de terre, pois cassés, lentilles, fèves,
 Choux, haricots de tous les tons, toutes les sèves.
 Haricots rouges, blancs, nains, boulots, de Soissons,
 Dont un triste estomac peut craindre les chansons,
 Mais dont le nôtre rit et point ne se ballonne.
 Gloire à l'Égypte, dont les temples à pylone
 Faisaient de vous des dieux ayant pour compagnons
 Ces autres immortels, les sublimes oignons !
 Ah ! ce n'est pas chez nous, fichtre ! qu'on les méprise,
 Ni toi non plus, bel ail, dont la nacre s'irise !
 On ne t'épargne pas, ail, âme du gigot.
 Quant au vin que l'on boit à tire-larigot,
 Ce n'est pas de Bercy qu'il me vient, ni de Cette.
 Celui qui le fabrique a la bonne recette.

Assurément, il n'y a rien dans ces vers de bien délicat, sauf le passage sur le bon serviteur, rien non plus d'avilissant. C'est un chapitre facilement et habilement versifié de la *Cuisinière bourgeoise*. Tel qu'il est, je le préfère aux *Caresses* que M. Jules Lemaître appelait, il n'y a pas longtemps, des « hennissements d'étalon (1) ». Je le préfère même aux dix mille vers où le blasphémateur outrageait Dieu, qui cependant, d'après lui, n'existe pas. Que serait-ce donc s'il existait ? Je le préfère à tout l'argot de la *Chanson des Gueux* et aux « mathu-

(1) Les *Débats* du 21 octobre 1894, à propos du conte bleu intitulé *Vers la Joie*.

rinades » de la *Mer*. Je le préfère à tant d'autres pièces, de plus haut vol, mais dures de son, violentes de couleurs, heurtées, martelées, brutales, et d'une étrangeté de vocabulaire exaspérante. Si M. Richepin n'avait fait consister son Paradis que dans l'amour de l'ail et des haricots, fût-ce un amour passionné, l'inspiration n'eût pas été très haute, j'en conviens, mais déshonorante non plus, et crapuleuse moins encore.

Avouons-le donc, au risque de nous voir traiter de « bigotaille », M. Richepin n'est pas un Titan. Un baladin, je ne dis pas. Oui, c'est un baladin, « fort en gueule », pour parler sa langue, et qui a du biceps. Son triomphe, c'est de soulever, au son des cymbales et de la grosse caisse, de gros poids, des poids énormes, à moins qu'ils ne soient de carton ; ou mieux, et, pour parler sans figure, c'est un farceur qui se moque de son lecteur, de son critique et de lui-même.

FIN

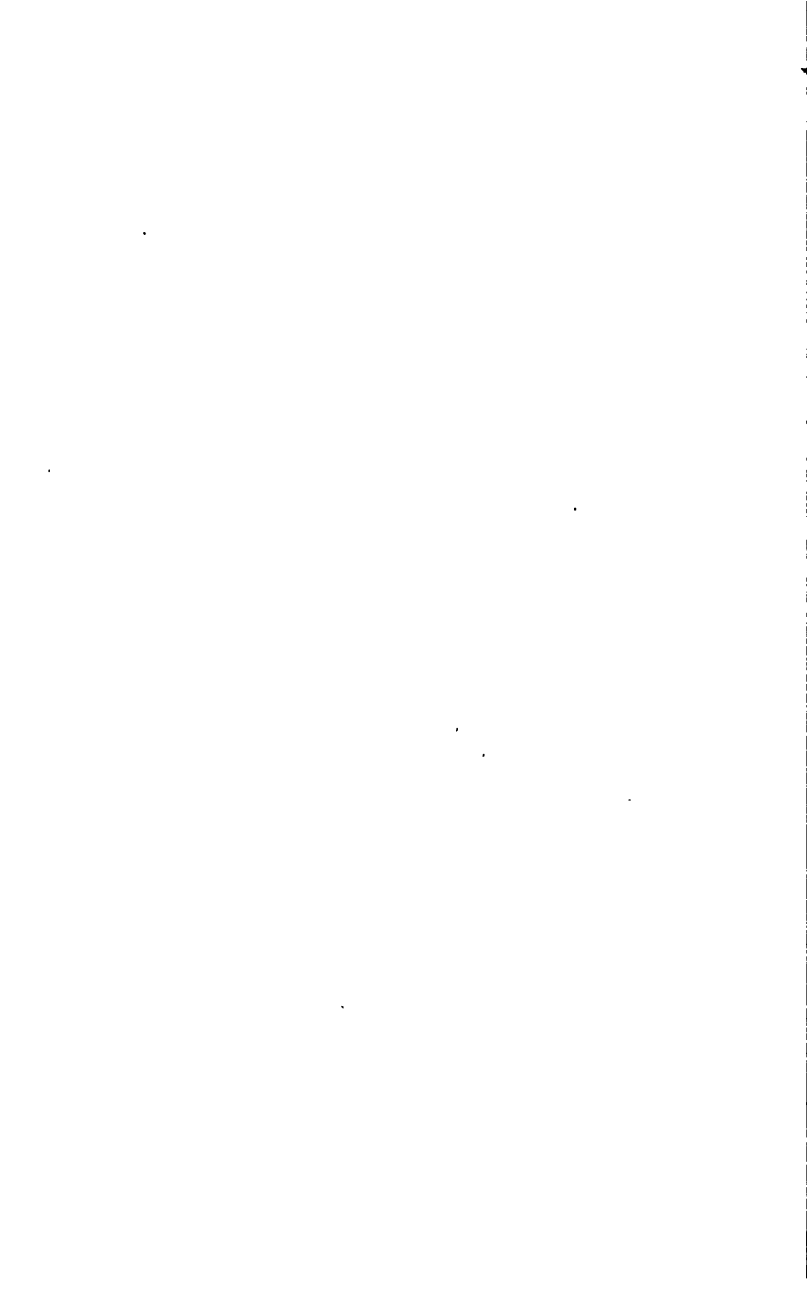


TABLE ANALYTIQUE

VICTOR HUGO — LE POÈTE ÉPIQUE

- Le rêve de Lamartine : une épopée humanitaire. — Hugo veut embrasser dans son œuvre l'homme, le démon, Dieu. — L'un et l'autre n'ont laissé que des fragments, des ruines si l'on veut, mais combien grandioses ! — Un regard sur les tentatives épiques du dix-neuvième siècle, avant, Lamartine et Hugo : Luce de Lancival ; Parseval de Grandmaison ; Creuzé de Lesser ; Lucien Bonaparte ; le vicomte d'Arincourt. — Un mot sur Népomucène Lemercier et sur Alexandre Soumet 1
- I. — La *Légende des Siècles* : conception et plan. — L'impression produite quand elle parut : Paul de Saint-Victor. — Nouveauté de ces pages et de ce style. — Le *Sacre de la Femme*. — Analyse de la *Conscience*. — Analyse du *Parricide*. — Jugement de M. Emile Montégut. — Analyse des *Pauvres gens*. — Jugement de Léon Gautier. — La note biblique et chrétienne de ces « Petites Épopées ». 6
- La chevalerie dans Hugo. — Les *Chansons de Geste* et le *Roland*. — Le moyen âge jugé par M. Brunetière. — *Eviradnus* ; le *Mariage de Roland* ; le *Petit roi de Galice*. — Analyse d'*Aymerillot*. — La *Rose de l'Infante* ; *Bivar*. — Un paysage pyrénéen. — *Paternité*. 20
- II. — La seconde *Légende* : Structure générale. — Jugement de M. Emile Montégut. — Pièces signalées : la *Terre* ; *Ville*

- disparue...*, la *Chanson de Salamine*; le *Titan*; *Welf*. — Analyse de *l'Aigle du Casque*. — Jean Chouan et le *Cimetière d'Eylau*. — Analyse du *Petit Paul* 38
- III. — La troisième série paraît se rattacher aux *Châtiments* plutôt qu'aux *Petites Épopées*. — Vociférations d'*Elciis* contre les rois et contre les prêtres. — Hugo, Paul Bert et Ferry. — Analyse de la *Vision de Dante*, abominable poème. — Les *Grandes Lois de la vie*; belles citations. — La *Chanson des doreurs de proue*; les *Paroles de mon oncle*. 47
- Le ressassement, marque de sénilité. Ce qui n'a pas vieilli en Hugo, c'est l'imagination. Un exemple emprunté à la *Vision de Dante*: la géhenne de l'ombre. 56
- Post-scriptum* sur la mort du poète 59
- IV. — La *Fin de Satan*: invraisemblable engouement, idolâtrie d'une certaine presse. — Division du livre. — Analyse et citations. — Milton et Dante. — Le déluge. — L'hymne du lépreux. L'assaut du ciel par Nemrod. — Jugement d'Henri de Bornier. — Analyse du livre second et citations: la *Judée*, le *Cantique de Bethphagé*, l'*Entrée à Jérusalem*, l'*Évangile*. — Obscurités, étrangetés, blasphèmes. — La fabrication de la croix. — Barabbas sur le Calvaire. — Le *Crucifix*. — Presque rien du troisième livre. — Satan demande grâce à Dieu. — Dieu pardonne. — L'ange Liberté pénètre en enfer et délivre Lucifer. — Jugement d'ensemble. Parole de Michelet. 60

EMILE MONTEGUT

- I. — Les *Types littéraires*. — De la musique. — De la littérature espagnole: elle manque d'humanité. *Don Quichotte*. Grave réserve sur les mystiques. — *Hamlet*. La poésie parfois plus historique que l'histoire. Il faut exprimer l'humanité, oui, mais par les circonstances et particularités de nation et de temps. Le caractère d'*Hamlet*; paradoxe sur son énergie. — *Werther*. Réserves nécessaires. — *Wilhelm Meister*. Document humain et spiritualisme. — Dante et Goethe 87
- II. — Les *Essais sur la littérature anglaise*. — Quel est le meilleur travail critique? Opinion de M. de Sacy. — De l'âme anglaise. — Des caractères de la littérature anglaise.

- Taine et Renan. — L'indécision en matière de critique. — Spencer *imaginé* par Taine. — Un Don Quichotte historique : Herbert de Cherbury. — La *Tempête*, testament littéraire de Shakespeare. — Un mot de Charles Lamb. — *Roméo et Juliette*. — Le dernier livre de la littérature galloise. — Laurent Sterne plus sympathique qu'Elis Wyn. — Une page d'anthologie : la méduse 94
- III. — Une parenthèse sur M. James Darmesteter. — Analyse et appréciation de ses *Essais de littérature anglaise*. — Renvoi à M. Heinrich à propos de Schiller. — Le catholicisme de Shakespeare et M. Rio. — Shelley, Wordsworth, Browning. — Miss Tom Dutt. — Quelques distractions de style 105
- IV. — Dans ses *Ecrivains modernes de l'Angleterre*, M. Montégut étudie Georges Eliot et Charlotte Brontë. — Rédisme et Christianisme. — Deux assertions étranges : le protestantisme a le monopole du réalisme ; l'honnêteté date de Luther. 109
- Compléter Montégut par M. Sarrazin : les *Poètes modernes de l'Angleterre*, intéressantes études et, sur plus d'un point, neuves. — L'exotique chez nous ; son influence. — Infériorité d'un autre ouvrage du même auteur : la *Renaissance de la poésie anglaise*. Le Christ-Humanité de M. Sarrazin. 112
- V. — Retour à M. Montégut avec *Nos morts contemporains*. — Discussion du jugement sur M. Béranger et Musset. — Alfred de Vigny précurseur de Richepin. — Jugement sur Théophile Gautier. — M. Montégut manque de netteté et de fermeté dans ses idées dogmatiques. — Un mot à propos de Saint-René Tallandier. — Appréciations littéraires sur Eugène Fromentin et Maurice de Guérin. — Mort chrétienne de Maurice. — Parenthèse sur le *Racine-Hugo* de M. Stapfer. La bonté de Victor Hugo. — Le *Victor Hugo* de M. Dupuy. Réserve générale sur les opinions philosophiques de M. Montégut. — Sa haute valeur littéraire 116

ALFRED DE MUSSET — AUGUSTE BARBIER
AUGUSTE BRIZEUX

- I. — Musset, poète de la jeunesse ; quelle jeunesse ? Jugement sur les *Contes d'Espagne et d'Italie*. — Citations. — Musset,

- poète de l'amour. Une page de M. Legouvé. — L'écrivain en Musset. Citations. — Montalembert et Musset. — Le P. Monsabré et Musset. — Grâce légère et pureté. — Les *Stances à la Malibran*. — La *Nuit de décembre* et M. Émile Faguet. — La rime et la tradition française du seizième siècle au dix-neuvième. — Musset et la nature. — Une poignée de beaux vers. — La lignée des ancêtres. — Conclusion de M. Legouvé. — L'immortel sonnet des larmes . . . 128
- II. — Les *Iambes* et *Marie*. — Jugement sur les *Iambes*. Citations : la *Curée*, la *Popularité*, l'*Idole*. — Barbier et la satire chrétienne. Une page de Sainte-Beuve. — Un exemple : *Melpomène* 153
- Il Pianto*. Analyse du *Triomphe de la Mort* et du *Campo Vaccino*; — *Chiaia*; *Bianca*; le sonnet de *Michel-Ange*. — Du paysage dans Barbier et dans Lamartine 159
- Analyse du *Lazare*. Citations des *Belles Collines d'Irlande* et de la *Nature*. — Barbier épuisé à 28 ans 165
- III. — Barbier, hardi jusqu'à l'audace; Brizeux timide et pur. — Le doute en Brizeux. — Brizeux s'est cantonné dans sa Bretagne; il la voit partout; il la chante toujours. — Art exquis et précis. Sens de la réalité et sentiment poétique. — *Marie*. Citations. — Amour de Brizeux pour sa mère. — Les paysans; physionomie du pays; intérieur de ferme; intérieur d'église. — Brizeux et La Fontaine. — Indications pour une anthologie. — Épisodes des *Bretons*. — La *Messe des deux Iles*. — Dans la *Fleur d'Or*, le *Vieux Collège*. — Joyaux des *Histoires poétiques*. — Strophes du *Missionnaire*. — Brizeux et les poètes de province. — Les sources du Rhin et les sources de notre poésie contemporaine. 169

DÉSIRÉ NISARD — GUSTAVE MERLET

PAUL ALBERT

- I. — Le dogme classique fait homme, voilà M. Nisard. — Le *Précis*, ébauche de l'*Histoire de la Littérature*. Curieuse anecdote. — En quoi l'édition nouvelle est plus complète que la première. — De Joseph de Maistre et de M. de Bonald, à propos d'un recueil du P. de Valroger. — Châteaubriand et le dix-neuvième siècle littéraire. — Désiré Nisard n'est pas un classique arrêté. Ses appréciations sur

nos poètes, — nos historiens, — nos dramatiques, — nos romanciers, — nos critiques, — nos philosophes. — Une page sur les <i>Discours académiques</i>	183
II. — Comment M. Merlet apprécie Châteaubriand et madame de Staël, Xavier de Maistre, Joubert, Nodier	201
III. — Discussion du jugement de M. Paul Albert sur André Chénier et sur Châteaubriand. — Madame de Staël est mieux jugée. — On retrouve en Paul Albert avec ses jugements propres les historiens, les philosophes, les poètes, les romanciers de notre temps. Critique plutôt négative et sèche	206

LES POÈTES SECONDAIRES

Le défilé des morts : Emile et Antony Deschamps ; Delille ; Denne-Baron : Chênédollé ; Dupaty ; — Châteaubriand : <i>A Hélène</i> ; — Pierre Lebrun : la <i>Vallée de Champrosay</i> ; paysage ; — Népomucène Lemercier ; Millevoye ; — Arvers : l'immortel sonnet ; — Gérard de Nerval : le <i>Relais</i> : — Casimir Delavigne ; les <i>Limbes</i> ; <i>Jeanne d'Arc</i> ; un mot sur son théâtre ; — Arnault : la <i>Feuille</i>	224
Edouard Turquety ; une soirée chez A. de Vigny ; une « lecture » chez Hugo ; relations avec Lamennais ; <i>Esquisses</i> ; <i>Amour et Foi</i> ; <i>Hymnes Sacrées</i> ; <i>Fleurs à Marie</i> : l' <i>Assomption</i> ; <i>Acte de foi</i>	236
Achille du Clésieux. Jugement de Ballanche et de Châteaubriand. — Son œuvre : <i>Exil et Patrie</i> ; citations ; <i>Mosaïque</i> ; <i>Chansons du peuple</i> ; <i>Armelle</i> : analyse. L'évêque de Saint-Brieuc.	245
Soumet et Guiraud ; — Charles Nodier : <i>Stances à Musset</i>	254
Béranger : Fond et forme. — <i>Les Souvenirs du peuple</i> ; les <i>Hirondelles</i> . — Des « pincées » de poésie.	256
Hégésippe Moreau : impiété et immoralité. — <i>La Ferme et la Fermière</i> . — <i>La Voulzie</i> . — <i>L'Oiseau que j'attends</i> . — Un <i>Quart d'heure de dévotion</i>	265
Pierre Dupont : les <i>Bœufs</i> . Appréciation de Th. Gautier sur le chansonnier. — Parfums agrestes ; coup d'aile.	272
Sainte-Beuve et les poètes « intimes ». — Sa manière. — <i>Les Larmes de Jean Racine</i> . — Le sonnet. — <i>L'Enfant et la grappe de raisin</i> . — Question d'art et de métier. — La Muse de Sainte-Beuve peinte par elle-même	275

AUGUSTE NISARD

Originalité de ses *Souvenirs* sur la maison et l'église ; ce sont bien des souvenirs d'enfant catholique. — Toute l'année liturgique y passe, ou peu s'en faut. — Noël et le Jour de l'an ; les étrennes. — Le P. Gratry et M. Auguste Nisard. — Le mercredi des *Cendres*. — Commémoration des morts. — Semaine Sainte. — Rogations. — La Sainte-Marie d'Août ; citation. — On signale un commentaire du *Pange lingua*. — Langue du grand siècle 284

VICTOR DE LAPRADE

- Comment Lamartine et Sainte-Beuve ont jugé Laprade. 299
- I. — Coup-d'œil sur les premières poésies : *Psyché* ; *Odes et Poèmes*. — L'âme des choses. — Le reproche de naturalisme et de panthéisme est-il fondé ? M. François Coppée ne le pense pas. — *Poèmes évangéliques*, nouvelle manière du poète ; — *Symphonies* ; — *Idylles héroïques*. — *Rosa mystica*, le P. Gratry et l'abbé Perreyve. — Les *Muses d'Etat*. — Les *Voix du Silence* ; belle citation humaine ; l'*Entretien avec Corneille*. — La *Tour d'ivoire* et M. de Pontmartin. 301
- II. — *Pernette* et le poème « moderne ». — Rapprochement avec *Hermann et Dorothee*, avec *Jocelyn*. — Analyse et appréciation. — Peu de matière ; beaucoup d'art. — Citation. — La poétique de Victor de Laprade 310
- III. — Le *Livre d'un père*. — Les enfants dans la poésie française : Christine de Pisan, Charles Fontaine, M. de Beauchesne, Eugène de Guérin, Victor Hugo. — Nouvelle face du talent de Laprade. — Citations. — Un mot de Schérer : « sur quarante pièces, vingt chefs-d'œuvre ». 321
- IV. — Le prosateur en Laprade. — Notes sur les *Essais de Critique idéaliste* : la haute satire de Juvénal à Victor Hugo ; Corneille ; Molière ; Lamartine. 329

OCTAVE FEUILLET — ERNEST RENAN

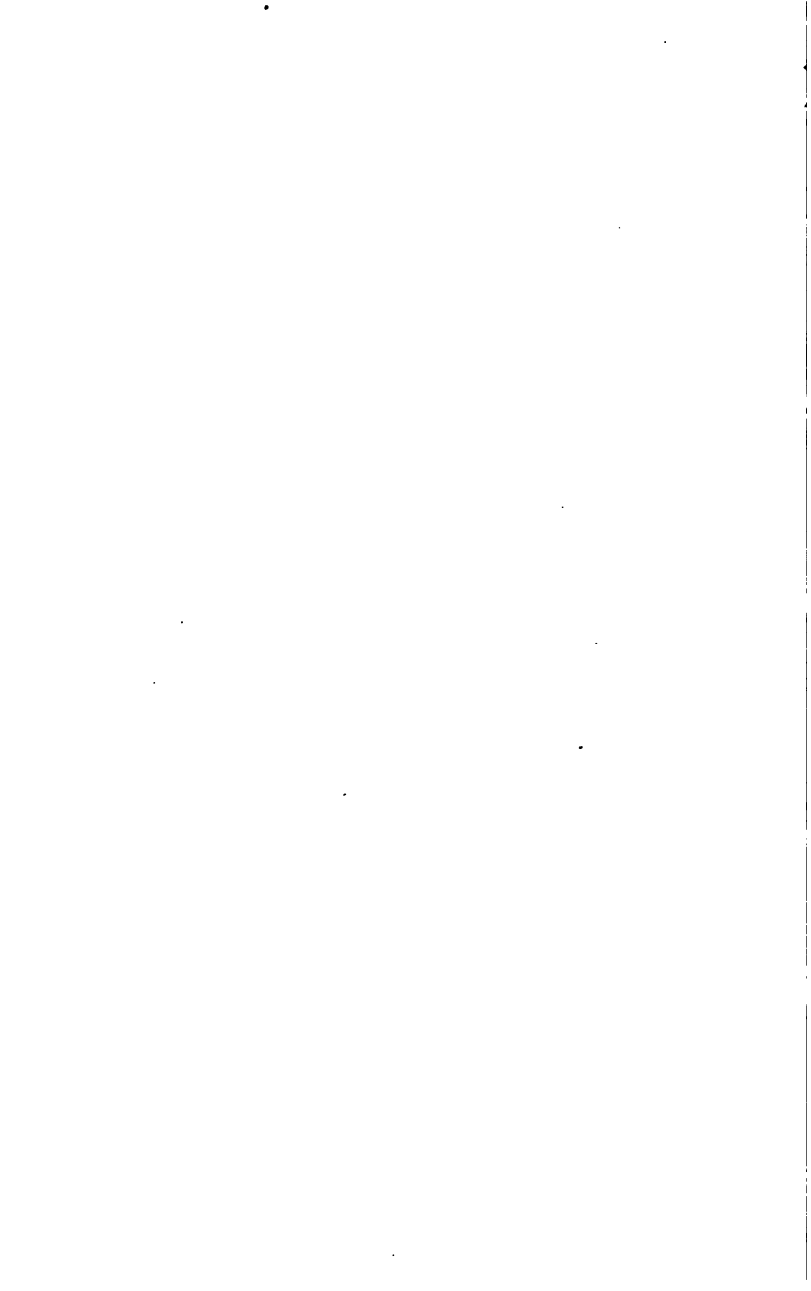
- I. — Les romans d'Octave Feuillet qui ont précédé la *Morte*.
 — Quelques belles pensées. — Le « Musset des familles ». —
 — La *Morte* est une œuvre spiritualiste et chrétienne. —
 Analyse du roman. — On met en lumière quelques pas-
 sages d'observation profonde et d'éloquence 340
- II. — La *Morte* est un bon livre : le *Prêtre de Némi* par
 Renan en est un mauvais. — Comme quoi la forme du dia-
 loge va bien à l'auteur. — Le sujet du drame. — Ce que
 M. Renan pense — de Dieu —, de la Providence, — du
 Verbe incarné — du Dieu personnel et vivant, — du culte, —
 de la virginité, — de l'espérance... — Négations, railleries,
 impiétés, immoralités, blasphèmes. — L'Espérance des
 désespérés 352

M. JEAN RICHEPIN

- La poésie charnelle et Louis Veillot. 361
- I. — La *Chanson des Gueux*. — Déclaration de l'auteur. —
 Il est poète : citations. — Ce que disait Louis Veillot. —
 Variétés des tons et des rythmes. — *L'Odyssée du vaga-*
bond. — Plus de lyrisme que de vérité. 364
- II. — Bien des imitations. — Les *Blasphèmes* : Jugement. 373
- III. — Analyse de la *Mer* et citations. — Ordures et parfums.
 — Simplicité et recherche ; éloquence et rhétorique ; ori-
 ginalité et extravagance. — Chansons et grandes pages. 376
- IV. — Dans *Mes Paradis*, tout a baissé, sauf la rime. —
 Luxure et goinfrerie résumant ce livre. — Il y a du Titan
 en M. Richepin et du baladin 384

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Victor Hugo. — Le poète épique	1
Émile Montégut	87
Alfred de Musset. — Auguste Barbier. — Auguste Brizeux.	129
Désiré Nisard. — Gustave Merlet. — Paul Albert. . . .	183
Les poètes secondaires	225
Auguste Nisard.	285
Victor de Laprade.	299
Octave Feuillet. — Ernest Renan	344
M. Jean Richepin.	361



REVUE

LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE

POUR JEUNES FILLES

Directeur : Le P. VAUDON

Lauréat de l'Académie française

Une *Revue mensuelle pour les jeunes filles*, doctrinale et pieuse, très littéraire, illustrée, paraît sous le vocable de sainte Solange, ce type idéal de beauté, de pureté et de courage.

Du côté de l'autorité ecclésiastique, rien ne lui manque. Elle est patronnée par l'Ordinaire, S. G. Mgr l'archevêque de Bourges, et chaudement recommandée par NN. SS. de Chambéry, de Nîmes, de Nice, du Puy, de Moulins, de Blois, de Chalons, de Bayonne, de Cahors, de Sées...

Rien non plus ne lui manque du côté de la rédaction : elle est dirigée par le R. P. Jean Vaudon, supérieur des missionnaires de Bourges, lauréat de l'Académie française. Elle a pour principaux collaborateurs des laïques éminents comme le marquis de Ségur, Eugène Tavernier, Fr. Veillot, Gabriel Aubray, et des prêtres comme le P. Largent, de l'Oratoire, le P. de Delaporte, de la Compagnie de Jésus, l'abbé Gamber, l'abbé Delfour, tous docteurs ès-lettres ou docteurs en théologie.

On ne se plaindra plus dans les pensionnats, dans les patronages, dans les congrégations d'Enfants de MARIE,

dans nos meilleures familles, de n'avoir point de Revue à mettre aux mains des jeunes filles.

(Extrait du *Messenger du Sacré-Cœur*, n° de janvier 1901.)

Voici quelques citations des lettres approbatives dont il est question ci-dessus :

De Mgr l'Archevêque de Bourges : « On écrit peu pour les jeunes filles, et encore, trop souvent, la littérature qu'on leur destine est-elle insuffisante, médiocre et vide, ou même amollissante, débilitante, dangereuse. Vous, mon cher Père, vous leur distribuez une nourriture saine et forte, le bon froment de la pure doctrine sous une forme attrayante. Vous savez les instruire, les charmer, les édifier. »

De Mgr l'Archevêque de Chambéry : « Vous savez avec quel plaisir je lis vos œuvres ! J'y retrouve toujours la même délicatesse, la même flamme, le même zèle pour instruire, former et élever les âmes. Les pages attrayantes des *Annales*, messagères de la bonne parole, recevront dans les familles et dans les pensionnats l'accueil qu'elles méritent... »

De Mgr de Nîmes : « ... Vous conviez à un festin littéraire la clientèle de choix dont vous visez la conquête... »

De Mgr de Saint-Claude : « Votre Revue, utile à toutes les jeunes filles de nos écoles et de nos catéchismes, le sera davantage à celles qui se préparent à entrer dans le monde ou viennent d'y entrer. Il s'agit d'éclairer leur route, d'affermir leurs pas, d'orienter leur vie. Vous leur serez un guide prudent, clairvoyant, aussi expérimenté que sage... »

De Mgr de Bayonne : « Elles sont exquises les pages de votre Revue, exquises de sentiment et de style... Aussi je souhaite que vos lectrices soient nombreuses... »

De Mgr de Blois : « Votre talent de littérateur, apprécié depuis longtemps, votre zèle d'apôtre, et la collaboration d'hommes éminents sont autant de gages assurés d'un brillant succès. »

De Mgr de Nice : « Œuvre très bienfaisante et très opportune ; je vous sais doué du talent le plus apte à la réaliser. »

De Mgr de Chalons : « C'est la plus hardie des entreprises ; mais votre talent et votre zèle vous en rendent fort capable, et vous avez superbement « panaché » votre Rédaction. »

De Mgr de Moulins : « La Revue m'a conquis et charmé. Elle répond à un besoin réel. Je ne manquerai pas de la recommander à mes prêtres au cours des prochaines retraites. »

De Mgr du Puy : « Ce m'est une joie de vous féliciter. Votre Revue sera la plus intéressante, la plus instructive et la plus salutaire lecture pour nos jeunes filles. Elle les détournera de ces romans fades et malsains qui pullulent malheureusement aujourd'hui ; elle formera leur esprit et leur goût, élèvera leurs sentiments, complétera leur éducation... »

• *On s'abonne à Bourges (Cher), 108, rue de Dun. — Prix de l'abonnement : 4 fr. 50 par an pour la France ; 5 fr. 50 pour l'Union postale ; 2 fr. 50 pour six mois ; 3 fr. 50 pour l'Union postale.*





14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

26 JAN '61 D

REC'D LD

FEB 15 1961

22 Jan '65 SM

REC'D LD

JAN 15 '65 - 6 PM

29 Apr '65 LM

REC'D LD

APR 20 '65 - 10 AM

YC128228

G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

